



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

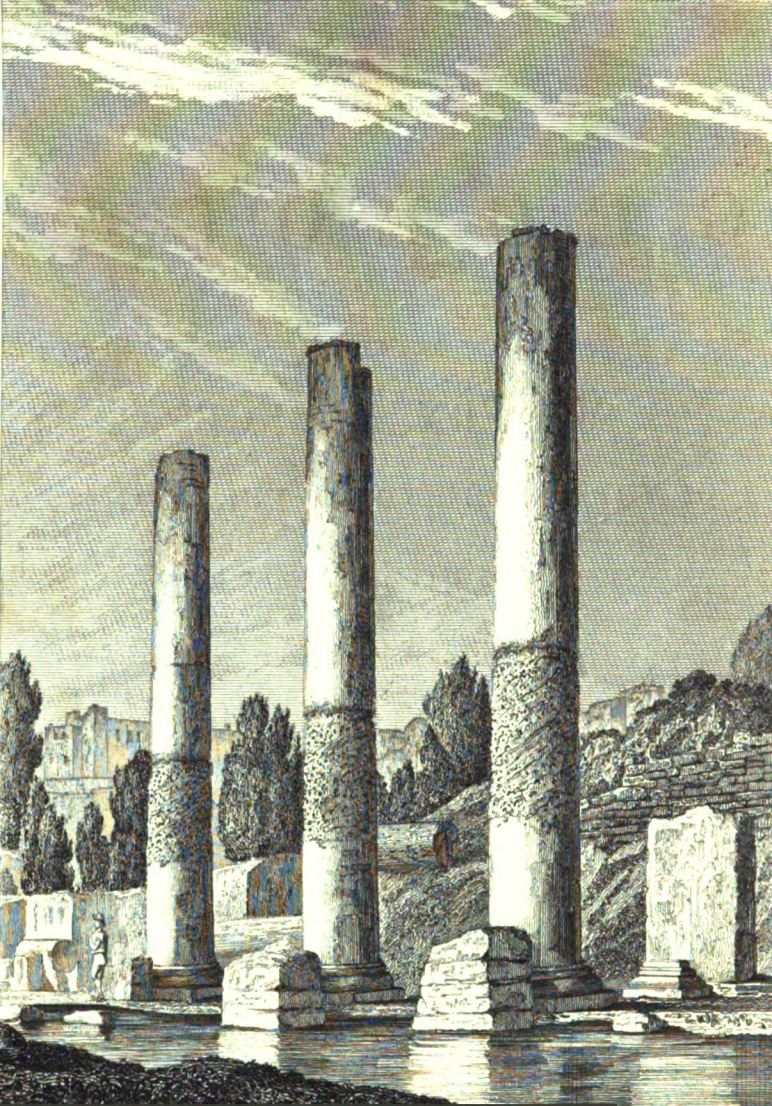
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





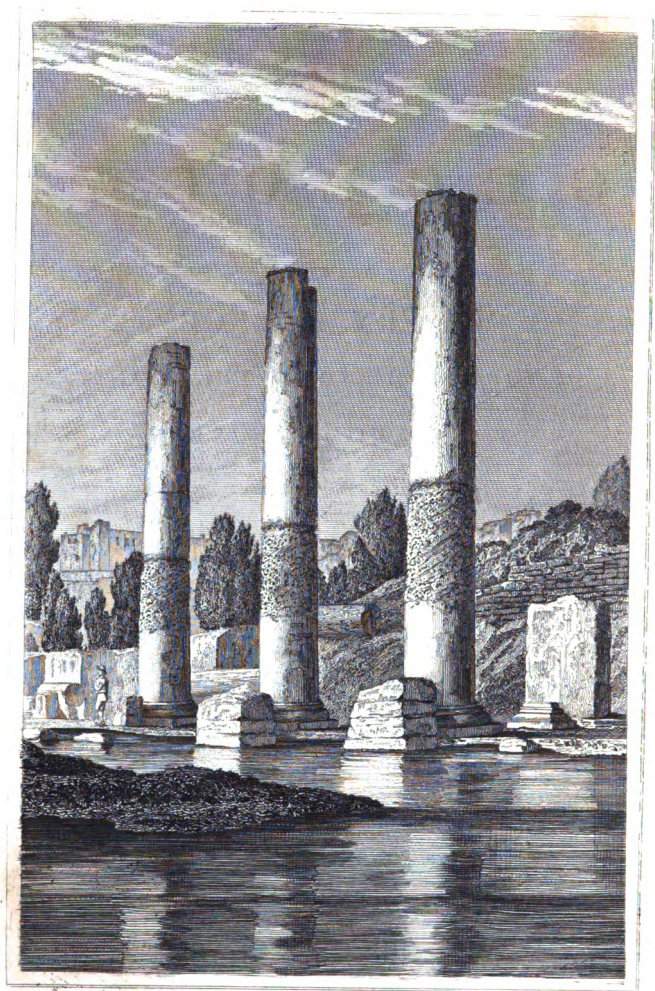
Principles of geology

40.

601.

PRINCIPLES
OF
G E O L O G Y.
VOL. I.

LONDON:
Printed by A. SPOTTISWOODE,
New-Street-Square.



Present state of the Temple of Serapis at Pozzuoli.

London, Published by John Murray, Albemarle Street, April 1840

PRINCIPLES
OF
G E O L O G Y:

OR, THE
MODERN CHANGES
OF THE EARTH AND ITS INHABITANTS,
CONSIDERED AS ILLUSTRATIVE OF GEOLOGY.

BY
CHARLES LYELL, ESQ. F.R.S.

“ Amid all the revolutions of the globe, the economy of Nature has been uniform, and her laws are the only things that have resisted the general movement. The rivers and the rocks, the seas and the continents, have been changed in all their parts; but the laws which direct those changes, and the rules to which they are subject, have remained invariably the same.”

PLAYFAIR, *Illustrations of the Huttonian Theory*, § 374.

IN THREE VOLUMES.

VOL. I.

THE SIXTH EDITION.



LONDON:
JOHN MURRAY, ALBEMARLE STREET.

1840.

601.

TO

W. LONSDALE, ESQ.

GEOLOGICAL SOCIETY OF LONDON.

MY DEAR LONSDALE,

I have ventured to dedicate this work to you without asking your permission, fearing that you might have declined a public acknowledgment of what I owe you for frequent assistance, and knowing the habitual generosity with which you are willing to allow the results of your own labours to merge in the writings of others. But you will, I trust, excuse me for taking this opportunity of expressing my admiration of your talents, and of your unwearied and most disinterested devotion to the cause of Geology.

Believe me,

My dear Lonsdale,

Yours very sincerely,

CHAS. LYELL.

London, June 15. 1840.

P R E F A C E.

THE original MS. of the Principles of Geology was delivered to the publisher in 1827; but the greater portion of it was then in an unfinished state, the chapters on the early history of Geology and those on “the Inorganic Causes of Change,” being the only ones then nearly ready for the press. The following were the dates when the successive volumes and editions finally appeared:—

1st Vol. in octavo	-	-	Jan. 1830.
2d Vol. do.	-	-	Jan. 1832.
1st Vol. 2d edition in octavo	-	-	1832.
2d Vol. 2d edition do.	-	-	Jan. 1833.
3d Vol. 1st edition do.	-	-	May 1833.
New edition (called the 3d) of the whole work in 4 vols. 12mo.	-	-	May 1834.
4th edition, 4 vols. 12mo.	-	-	June 1835.
5th do. do. do.	-	-	Mar. 1837.

In July 1838, or nearly a year and a half after the appearance of the last-mentioned fifth edition, I published my “Elements of Geology” (1 vol. 12mo.), which had been written originally in the form of a supplement to the Principles. This

volume was confined strictly to Geology proper, so that it was distinct in its subject-matter from the three first Books of the Principles, which related exclusively to those recent changes of the earth and its inhabitants which are illustrative of geological phenomena. But the fourth Book of the Principles, having chiefly for its object to describe the more modern formations commonly termed tertiary, and containing also a short notice of the older rocks, occupied in some degree the same ground as the Elements, although treating of the same subjects differently. I was induced, therefore, in preparing the present edition, first to abridge, and finally to separate altogether, this concluding Book from the rest of the Principles, intending to find some future opportunity of publishing elsewhere my classification of the tertiary strata in detail, as soon as I have completed a series of investigations in which I am at present engaged. By this new arrangement, the sixth edition will be exclusively confined to the consideration of the changes now going on upon the earth in the animate and inanimate creation, and the bearing of such changes on the interpretation of geological monuments.

With a view, however, of giving still greater unity of plan to the Principles, I have thought it desirable to incorporate certain passages, formerly in the fourth Book, into the preliminary essays,

which follow immediately after the history of the progress of Geology in the first Book. In those essays I have endeavoured to give a full explanation of all the facts and arguments which incline me to believe that the forces now operating upon and beneath the earth's surface, may be the same both in kind and degree with those which at remote epochs have worked out geological revolutions; or, in other words, that we may dispense with sudden, violent, and general catastrophes, and regard the ancient and present fluctuations of the organic and inorganic world as belonging to one continuous and uniform series of events. To carry into effect the object above alluded to, many passages, and two entire chapters, have been transferred from the fourth to the first Book, which last has been thus increased by four new chapters (from the tenth to the thirteenth inclusive).

It would be tedious to enumerate all the other additions and corrections which have been introduced into the present edition, but I must mention some of the most important, in order to direct the attention of those who are already acquainted with the Principles, to what is new. It will be seen that almost all the alterations have been rendered necessary, by discoveries made, or works published, since the year 1836, when the fifth edition was written.

I had stated, on former occasions, in the first Book, that no fossil *Quadrumana* had yet been found, and offered some remarks on the probable causes of their rarity. It will now appear that remains of this class have recently been brought to light in France, England, India, and Brazil. (See Vol. I. p. 245.)

In my account of the opinions entertained respecting former variations in climate, I mentioned several astronomical theories which had been proposed. To these are now added a new hypothesis of the late M. Poisson, respecting the unequal temperature of the regions of space, through which our sun and planetary system are supposed to have been successively carried; and a suggestion of Sir John Herschel as to the possible connection of the fluctuating splendour of certain stars with secular variations in climate. (See Vol. I. pp. 221. 223.)

In another place I have given some account of the result of certain mathematical investigations of Mr. Hopkins, in his attempt to determine within certain limits the thickness of the solid crust of the globe, by a new solution of the problem of the precessional motion of the pole of the earth. (See Vol. II. p. 431.)

I have also referred to the objections advanced by Professor Bischoff to the chemical theory of

volcanic heat *: and to Dr. Daubeny's reply †, when speaking of the causes of volcanos and earthquakes; and the two chapters (Ch. xix. and xx. Book ii.) on this subject have been entirely recast. (See Vol. II. pp. 425—479.)

A chapter has been introduced, for the first time, on the power of river-ice, glaciers, and icebergs, to transport solid matter, and to polish and furrow the surface of rocks. The facts and illustrations contained in this chapter have been almost entirely derived from my private correspondence during the last four years, or from new publications. (See Vol. I. p. 369.)

The observations of Sir J. G. Wilkinson on the Delta of the Nile ‡ have led me to enlarge and correct the fifth chapter of the second Book (see Vol. I. p. 439.); and I have noticed elsewhere the new observations made by Niccolini and Capocci on the movement of the ground on which stands the temple of Serapis. (See Vol. II. p. 398.) In the year 1838 I caused, with Captain Grant's assistance, a survey to be made of the site of Ullah Bund and the fort of Sindree, in Cutch, which has enabled me to speak of the present condition of that district as compared to its state immediately

* Jamieson's Ed. New Phil. Journ., 1839.

† Ibid.

‡ Geograph. Journ., 1839.

after the earthquake of 1819. (See Vol. II. p. 310.)

My sketch of the geographical boundaries of volcanic regions has been improved by reference to several new works, especially the Appendix to Von Buch's new edition (Paris, 1836) of his Canary Islands. (See Vol. II. p. 121.) In treating of Mount Etna, I have availed myself of M. de Beaumont's valuable essay on the structure of that volcano, published in 1838, and of the posthumous work of Hoffmann on Sicily (Berlin, 1839). In other chapters, also, when examining into the origin of volcanic cones, and the theory of their upheaval, I have referred to the new publications of Von Buch, Abich, Dufrenoy, De Beaumont, and Hoffmann. (See Vol. II. pp. 163, 180, 181, 184.)

Lastly, Mr. Darwin's new views as to the origin of circular coral reefs or lagoon-islands, have induced me to renounce the hypothesis which I formerly advocated, that such reefs were based on submerged volcanic craters, and I have ventured to speculate on what I conceive to be the legitimate consequences of his new theory of subsidence. (See Vol. III. p. 379.)

I am still aware that there are a great variety of books of merit, especially on natural history, and of important facts communicated to the

scientific world within the last four years, of which I remain ignorant; but the reader must accept as an apology the increasing difficulty of keeping pace with the rapid progress of Geology, and the various sciences which are so intimately connected with it.

CONTENTS
OF
THE FIRST VOLUME.

BOOK I.

CHAPTER I.

Geology defined — Compared to History — Its relation to other
Physical Sciences — Not to be confounded with Cosmogony
Page 1

CHAPTER II.

HISTORICAL SKETCH OF THE PROGRESS OF GEOLOGY.

Oriental Cosmogony — Doctrine of the successive destruction
and renovation of the world — Origin of this doctrine —
Common to the Egyptians — Adopted by the Greeks — System
of Pythagoras — of Aristotle — Dogmas concerning the ex-
tinction and reproduction of genera and species — Strabo's
theory of elevation by earthquakes — Pliny — Concluding re-
marks on the knowledge of the ancients - - 6

CHAPTER III.

HISTORY OF THE PROGRESS OF GEOLOGY — *continued.*

Arabian writers of the tenth century — Avicenna — Omar —
Cosmogony of the Koran — Kazwini — Early Italian writers —
Leonardo da Vinci — Fracastoro — Controversy as to the real
nature of fossils — Attributed to the Mosaic deluge — Palissy

— Steno — Scilla — Quirini — Boyle — Lister — Leibnitz — Hooke's Theory of Elevation by Earthquakes — of lost species of animals — Ray — Physico-theological writers — Woodward's Diluvial Theory — Burnet — Whiston — Vallisneri — Lazzaro Moro — Generelli — Buffon — His theory condemned by the Sorbonne as unorthodox — His declaration — Targioni — Arduino — Michell — Catcott — Raspe — Fuchsel — Fortis — Testa — Whitehurst — Pallas — Saussure - Page 29

CHAPTER IV.

HISTORY OF THE PROGRESS OF GEOLOGY — *continued.*

Werner's application of geology to the art of mining — Excursive character of his lectures — Enthusiasm of his pupils — His authority — His theoretical errors — Desmarest's Map and Description of Auvergne — Controversy between the Vulcanists and Neptunists — Intemperance of the rival sects — Hutton's Theory of the Earth — His discovery of granite veins — Originality of his views — Why opposed — Playfair's illustrations — Influence of Voltaire's writings on geology — Imputations cast on the Huttonians by Williams, Kirwan, and De Luc — Smith's Map of England — Geological Society of London — Progress of the science in France — Growing importance of the study of organic remains - - - 82

CHAPTER V.

PREJUDICES WHICH HAVE RETARDED THE PROGRESS OF GEOLOGY.

Prepossessions in regard to the duration of past time — Prejudices arising from our peculiar position as inhabitants of the land — Of those occasioned by our not seeing subterranean changes now in progress — All these causes combine to make the former course of nature appear different from the present — Objections to the doctrine that causes similar in kind and energy to those now acting have produced the former changes of the earth's surface, considered - - - - - 111

CHAPTER VI.

DOCTRINE OF THE DISCORDANCE OF THE ANCIENT AND MODERN
CAUSES OF CHANGE CONTROVERTED.

Climate of the Northern Hemisphere formerly hotter — Direct proofs from the organic remains of the Sicilian and Italian strata — Proofs from analogy derived from extinct quadrupeds — Imbedding of animals in icebergs — Siberian mammoths — Evidence in regard to temperature, from the fossils of tertiary and secondary rocks — From the plants of the coal formation — Northern limit of these fossils — Whether such plants could endure the long continuance of an arctic night Page 132

CHAPTER VII.

FARTHER EXAMINATION OF THE QUESTION AS TO THE ASSUMED
DISCORDANCE OF THE ANCIENT AND MODERN CAUSES OF CHANGE.

On the causes of vicissitudes in climate— Remarks on the present diffusion of heat over the globe — On the dependence of the mean temperature on the relative position of land and sea — Isothermal lines— Currents from equatorial regions— Drifting of icebergs — Different temperature of Northern and Southern hemispheres — Combination of causes which might produce the extreme cold of which the earth's surface is susceptible — Conditions necessary for the production of the extreme of heat, and its probable effects on organic life - - - 160

CHAPTER VIII.

Whether the geographical features of the northern hemisphere, at the period of the deposition of the oldest fossiliferous strata, were such as might have given rise to an extremely hot climate — State of the surface when the Mountain Limestone and Coal were deposited — Changes in physical geography, between the Carboniferous period and the Chalk — Abrupt transition from the secondary to the tertiary fossils — Accession of land, and elevation of mountain chains, after the consolidation of the secondary rocks — Explanation of Map, showing the area covered by sea,

since the commencement of the tertiary period — Astronomical theories of the causes of variations in climate — Theory of the diminution of the supposed primitive heat of the globe

Page 196

CHAPTER IX.

THEORY OF THE PROGRESSIVE DEVELOPMENT OF ORGANIC LIFE AT SUCCESSIVE GEOLOGICAL PERIODS.

Theory of the progressive development of organic life — Evidence in its support inconclusive — Vertebrated animals, and plants of the most perfect organization, in strata of very high antiquity — Differences between the organic remains of successive formations — Comparative modern origin of the human race — The popular doctrine of successive development not established by the admission that man is of modern origin — Introduction of man, to what extent a change in the system - - - 226

CHAPTER X.

SUPPOSED INTENSITY OF AQUEOUS AND IGNEOUS FORCES AT REMOTE PERIODS.

Intensity of aqueous causes — Slow accumulation of strata proved by fossils — Rate of denudation can only keep pace with deposition — Erratics, and effects of ice — Deluges and the causes to which they are referred — Supposed universality of ancient deposits — Former intensity of igneous action — Volcanic formations of all geological periods — Plutonic rocks of different ages — Gradual development of subterranean movements — Faults - - - - - 261

CHAPTER XI.

DOCTRINE OF ALTERNATE PERIODS OF REPOSE AND CONVULSION, AND OF SUDDEN REVOLUTIONS IN THE ANIMATE WORLD, CON- TROVERTED.

Observed facts in which this doctrine has originated — These may be equally explained by supposing a uniform and unin-

errupted series of changes in the animate and inanimate world — Threefold consideration of this subject; first, in reference to the living creation, extinction of species, and origin of new animals and plants; secondly, in reference to the changes produced in the earth's crust by the continuance of subterranean movements in certain areas, and their transference after long periods to new areas; thirdly, in reference to the laws which govern the formation of fossiliferous strata, and the shifting of the areas of sedimentary deposition — Concluding remarks on the combined influence of all these modes and causes of change in producing breaks and chasms in the chain of records — These breaks independent both of general and local catastrophes, and of crises in the animate world - Page 278

CHAPTER XII.

SUPPOSED SUDDEN UPHEAVAL AND PARALLELISM OF CONTEMPORANEOUS MOUNTAIN CHAINS.

Statement of the theory of the sudden upheaval of parallel mountain chains — Objections to the proof of the suddenness of the upheaval, and the contemporaneousness of parallel chains — As large tracts of land are rising or sinking slowly, so narrow zones of land may be pushed up to great heights gradually — Trains of active volcanos not parallel - 304

CHAPTER XIII.

DIFFERENCE IN TEXTURE OF THE OLDER AND NEWER ROCKS.

Consolidation of fossiliferous strata — Some deposits originally solid — Transition and slaty texture — Crystalline character of Plutonic and Metamorphic rocks — Theory of their origin — Essentially subterranean — No proofs that they were produced more abundantly at remote periods — Concluding remarks on the identity of the ancient and present system of terrestrial changes - - - - - 316

BOOK II.

CHANGES OF THE INORGANIC WORLD.

AQUEOUS CAUSES.

CHAPTER I.

Division of the subject into changes of the organic and inorganic world — Inorganic causes of change divided into aqueous and igneous — Aqueous causes first considered — Destroying and transporting power of running water — Sinuosities of rivers — Two streams when united do not occupy a bed of double surface — Heavy matter removed by torrents and floods — Recent inundations in Scotland — Erosion of chasms through hard rocks — Excavations in the lavas of Etna by Sicilian rivers — Gorge of the Simeto — Gradual recession of the cataracts of Niagara - - - - - Page 328

CHAPTER II.

ACTION OF RUNNING WATER — *continued.*

Course of the Po — Desertion of its old channel — Artificial embankments of the Po, Adige, and other Italian rivers — Basin of the Mississippi — Its meanders — Islands — Shifting of its course — Raft of the Atchafalaya — Drift wood — New formed lakes in Louisiana — Earthquakes in valley of Mississippi — Floods caused by land-slips in the White Mountains — Bursting of a lake in Switzerland — Devastations caused by the Anio at Tivoli - - - - - 347

CHAPTER III.

TRANSPORTATION OF SOLID MATTER BY ICE.

Carrying power of river-ice — Rocks annually conveyed into the St. Lawrence by its tributaries — Effects of the rise of the tide in the estuary of the St. Lawrence — Ground-ice; its origin

and transporting power — Glaciers — Theory of their downward movement — The moraine unstratified — Icebergs covered with mud and stones — Limits of glaciers and icebergs — Their effects on the bottom when they run aground — Packing of coast ice — Boulders drifted by ice on coast of Labrador — Blocks moved by ice in the Baltic — Submarine erratics laid dry by upheaval - - - - - Page 369

CHAPTER IV.

PHENOMENA OF SPRINGS.

Origin of springs — Bored wells — Distinct causes by which mineral and thermal waters may be raised to the surface — Their connection with volcanic agency — Calcareous springs — Travertin of the Elsa — Baths of San Vignone and of San Filippo, near Radicofani — Spheroidal structure in travertin, as in English Magnesian Limestone — Bulicami of Viterbo — Lake of the Solfatara, near Rome — Travertin at Cascade of Tivoli — Gypseous, siliceous, and ferruginous springs — Brine springs — Carbonated springs — Disintegration of granite in Auvergne — Petroleum springs — Pitch lake of Trinidad - - - - - 385

CHAPTER V.

REPRODUCTIVE EFFECTS OF RIVERS.

Division of deltas into lacustrine, mediterranean, and oceanic — Lake deltas — Growth of the delta of the Upper Rhone in the Lake of Geneva — Computation of the age of deltas — Recent deposits in Lake Superior — Deltas of inland seas — Rapid shallowing of the Baltic — Marine delta of the Rhone — Various proofs of its increase — Stony nature of its deposits — Delta of the Po, Adige, Isonzo, and other rivers entering the Adriatic — Rapid conversion of that gulf into land — Mineral characters of the new deposits — Delta of the Nile 422

ERRATA.

- Vol. I. p. 34. *note*, for " Mr. Hallem " read " Mr. Hallam."
p. 107. *dele* the note.
p. 138. line 21. *dele* " found."

DIRECTIONS TO THE BINDER.

Frontispiece *to face* Title-page, Vol. I.

		Vol. I.
PLATE 1.	<i>To face</i> p. 190
2.	191
3.	211
4.	372
		Vol. II.
5.	84
6.	130
7.	149
8.	218
9.	219
10.	306
11.	307

PRINCIPLES OF GEOLOGY.

BOOK I.

CHAPTER I.

Geology defined — Compared to History — Its relation to other Physical Sciences — Not to be confounded with Cosmogony.

GEOLOGY is the science which investigates the successive changes that have taken place in the organic and inorganic kingdoms of nature: it inquires into the causes of these changes, and the influence which they have exerted in modifying the surface and external structure of our planet.

By these researches into the state of the earth and its inhabitants at former periods, we acquire a more perfect knowledge of its present condition, and more comprehensive views concerning the laws now governing its animate and inanimate productions. When we study history, we obtain a more profound insight into human nature, by instituting a comparison between the present and former states of society. We trace the long series of events which have gradually led to the actual posture of affairs; and by connecting effects with their causes, we are enabled to classify and retain in the memory a multitude of complicated relations — the various peculiarities of national character — the dif-

ferent degrees of moral and intellectual refinement, and numerous other circumstances, which, without historical associations, would be uninteresting or imperfectly understood. As the present condition of nations is the result of many antecedent changes, some extremely remote and others recent, some gradual, others sudden and violent, so the state of the natural world is the result of a long succession of events; and if we would enlarge our experience of the present economy of nature, we must investigate the effects of her operations in former epochs.

We often discover with surprise, on looking back into the chronicles of nations, how the fortune of some battle has influenced the fate of millions of our contemporaries, when it has long been forgotten by the mass of the population. With this remote event we may find inseparably connected the geographical boundaries of a great state, the language now spoken by the inhabitants, their peculiar manners, laws, and religious opinions. But far more astonishing and unexpected are the connections brought to light, when we carry back our researches into the history of nature. The form of a coast, the configuration of the interior of a country, the existence and extent of lakes, valleys, and mountains, can often be traced to the former prevalence of earthquakes and volcanos in regions which have long been undisturbed. To these remote convulsions the present fertility of some districts, the sterile character of others, the elevation of land above the sea, the climate, and various peculiarities, may be distinctly referred. On the other hand, many distinguishing features of the surface may often be ascribed to the operation, at a remote era, of slow and tranquil causes — to the gradual deposition of sediment in a

lake or in the ocean, or to the prolific increase of testacea and corals.

To select another example, we find in certain localities subterranean deposits of coal, consisting of vegetable matter, formerly drifted into seas and lakes. These seas and lakes have since been filled up, the lands whereon the forests grew have disappeared or changed their form, the rivers and currents which floated the vegetable masses can no longer be traced, and the plants belonged to species which for ages have passed away from the surface of our planet. Yet the commercial prosperity, and numerical strength of a nation, may now be mainly dependent on the local distribution of fuel determined by that ancient state of things.

Geology is intimately related to almost all the physical sciences, as history is to the moral. An historian should, if possible, be at once profoundly acquainted with ethics, politics, jurisprudence, the military art, theology; in a word, with all branches of knowledge by which any insight into human affairs, or into the moral and intellectual nature of man, can be obtained. It would be no less desirable that a geologist should be well versed in chemistry, natural philosophy, mineralogy, zoology, comparative anatomy, botany; in short, in every science relating to organic and inorganic nature. With these accomplishments, the historian and geologist would rarely fail to draw correct and philosophical conclusions from the various monuments transmitted to them of former occurrences. They would know to what combination of causes analogous effects were referable, and they would often be enabled to supply, by inference, information concerning many events unrecorded in the defective

archives of former ages. But as such extensive acquisitions are scarcely within the reach of any individual, it is necessary that men who have devoted their lives to different departments should unite their efforts; and as the historian receives assistance from the antiquary, and from those who have cultivated different branches of moral and political science, so the geologist should avail himself of the aid of many naturalists, and particularly of those who have studied the fossil remains of lost species of animals and plants.

The analogy, however, of the monuments consulted in geology, and those available in history, extends no farther than to one class of historical monuments, — those which may be said to be *undesignedly* commemorative of former events. The canoes, for example, and stone hatchets found in our peat bogs, afford an insight into the rude arts and manners of the earliest inhabitants of our island; the buried coin fixes the date of the reign of some Roman emperor; the ancient encampment indicates the districts once occupied by invading armies, and the former method of constructing military defences: the Egyptian mummies throw light on the art of embalming, the rites of sepulture, or the average stature of the human race in ancient Egypt. This class of memorials yields to no other in authenticity, but it constitutes a small part only of the resources on which the historian relies, whereas in geology it forms the only kind of evidence which is at our command. For this reason we must not expect to obtain a full and connected account of any series of events beyond the reach of history. But the testimony of geological monuments, if frequently imperfect, possesses at least the advantage of being free from all suspicion of misrepresentation. We may be deceived in the inferences which we draw, in the

same manner as we often mistake the nature and import of phenomena observed in the daily course of nature ; but our liability to err is confined to the interpretation, and, if this be correct, our information is certain.

It was long before the distinct nature and legitimate objects of geology were fully recognized, and it was at first confounded with many other branches of inquiry, just as the limits of history, poetry, and mythology were ill-defined in the infancy of civilization. Even in Werner's time, or at the close of the eighteenth century, geology appears to have been regarded as little other than a subordinate department of mineralogy ; and Desmarest included it under the head of Physical Geography. But the most common and serious source of confusion arose from the notion that it was the business of geology to discover the mode in which the earth originated, or, as some imagined, to study the effects of those cosmological causes which were employed by the Author of Nature to bring this planet out of a nascent and chaotic state into a more perfect and habitable condition. Hutton was the first who endeavoured to draw a strong line of demarcation between his favourite science and cosmogony, for he declared that geology was in nowise concerned "with questions as to the origin of things."

An attempt will be made in the sequel of this work to demonstrate that geology differs as widely from cosmogony, as speculations concerning the mode of the first creation of man differ from history. But, before entering more at large on this controverted question, it will be desirable to trace the progress of opinion on this topic, from the earliest ages to the commencement of the present century.

CHAPTER II.

HISTORICAL SKETCH OF THE PROGRESS OF GEOLOGY.

Oriental Cosmogony — Doctrine of the successive destruction and renovation of the world — Origin of this doctrine — Common to the Egyptians — Adopted by the Greeks — System of Pythagoras — of Aristotle — Dogmas concerning the extinction and reproduction of genera and species — Strabo's theory of elevation by earthquakes — Pliny — Concluding Remarks on the knowledge of the Ancients.

Oriental Cosmogony. — THE earliest doctrines of the Indian and Egyptian schools of philosophy agreed in ascribing the first creation of the world to an omnipotent and infinite Being. They concurred also in representing this Being, who had existed from all eternity, as having repeatedly destroyed and reproduced the world and all its inhabitants. In the "Institutes of Menù," the sacred volume of the Hindoos, to which, in its present form, Sir William Jones ascribes an antiquity of at least eight hundred and eighty years before Christ, we find this system of the alternate destruction and renovation of the world proposed in the following remarkable verses: —

"The Being, whose powers are incomprehensible, having created me (Menù) and this universe, again became absorbed in the supreme spirit, changing the time of energy for the hour of repose.

"When that power awakes, then has this world its full expansion; but when he slumbers with a tranquil spirit, then the whole system fades away. . . . For

while he reposes as it were, embodied spirits endowed with principles of action depart from their several acts, and the mind itself becomes inert."

Menù then describes the absorption of all beings into the Supreme essence, and the Divine soul itself is said to slumber, and to remain for a time immersed in "the first idea, or in darkness." He then proceeds (verse fifty-seven), "Thus that immutable power, by waking and reposing alternately, revivifies and destroys, in eternal succession, this whole assemblage of locomotive and immoveable creatures."

It is then declared that there has been a long succession of *manwantaras*, or periods, each of the duration of many thousand ages, and —

"There are creations also, and destructions of worlds innumerable: the Being, supremely exalted, performs all this with as much ease as if in sport, again and again, for the sake of conferring happiness." *

The compilation of the ordinances of Menù was not all the work of one author nor of one period, and to this circumstance some of the remarkable inequalities of style and matter are probably attributable. There are many passages, however, wherein the attributes and acts of the "Infinite and Incomprehensible Being" are spoken of with much grandeur of conception and sublimity of diction, as some of the passages above cited, though sufficiently mysterious, may serve to exemplify. There are at the same time such puerile conceits and monstrous absurdities in this cosmogony, that some may be disposed to impute to mere accident any slight approximation to truth, or apparent coin-

* Institutes of Hindoo Law, or the Ordinances of Menù, from the Sanscrit, translated by Sir William Jones, 1796.

cidence between the oriental dogmas and observed facts. This pretended revelation, however, was not purely an effort of the unassisted imagination, nor invented without regard to the opinions and observations of naturalists. There are introduced into it certain astronomical theories, evidently derived from observation and reasoning. Thus, for instance, it is declared that, at the North Pole, the year was divided into a long day and night, and that their long day was the northern, and their night the southern course of the sun; and to the inhabitants of the moon, it is said, one day is equal in length to one month of mortals.* If such statements cannot be resolved into mere conjectures, we have no right to refer to mere chance the prevailing notion, that the earth and its inhabitants had formerly undergone a succession of revolutions and catastrophes interrupted by long intervals of tranquillity.

Now there are two sources in which such a theory may have originated. The marks of former convulsions on every part of the surface of our planet are obvious and striking. The remains of marine animals imbedded in the solid strata, are so abundant, that they may be expected to force themselves on the observation of every people who have made some progress in refinement; and especially where one class of men are expressly set apart from the rest for study and contemplation. If these appearances are once recognized, it seems natural that the mind should conclude in favour, not only of mighty changes in past ages, but of alternate periods of repose and disorder;—of repose, when the fossil animals lived, grew, and

* Menù, *Inst.* c. i. 66, and 67.

multiplied—of disorder, when the strata in which they were buried became transferred from the sea to the interior of continents, and were uplifted so as to form part of high mountain chains. Those modern writers, who are disposed to disparage the former intellectual advancement and civilization of eastern nations, may concede some foundation of observed facts for the curious theories now under consideration, without indulging in exaggerated opinions of the progress of science; especially as universal catastrophes of the world, and exterminations of organic beings, in the sense in which they were understood by the Brahmin, are untenable doctrines.

We know that the Egyptian priests were aware, not only that the soil beneath the plains of the Nile, but that also the hills bounding the great valley, contained marine shells*; and it could hardly have escaped the observation of eastern philosophers, that some soils were filled with fossil remains, since so many national works requiring extensive excavations were executed by oriental monarchs in very remote eras. They formed canals and tanks on a magnificent scale, and we know that in more recent times (the fourteenth century of our era) the removal of soil necessary for such undertakings brought to light geological phenomena, which attracted the attention of a people less civilized than were many of the older nations of the East.†

* Herodot. Euterpe, 12.

† This circumstance is mentioned in a Persian MS. copy of the historian Ferishta, in the library of the East India Company, relating to the rise and progress of the Mahomedan empire in India, procured by Colonel Briggs from the library of Tippoo Sultan in 1799; and has been recently referred to at some length

But although the Brahmins, like the priests of Egypt, may have been acquainted with the existence of fossil remains in the strata, it is possible that the doctrine of successive destructions and renovations of the world merely received corroboration from such proofs; and that it may have been originally handed down, like the religious traditions of most nations, from a ruder state of society. The system may have had its source in exaggerated accounts of those partial, but often dreadful, catastrophes, which are sometimes occasioned by particular combinations of natural causes. Floods and volcanic eruptions, the agency of water and fire, are the chief instruments of devastation on our globe. We shall point out in the sequel, the extent of many of these calamities, recurring at distant intervals of time, in the present course of nature; and shall only observe here, that they are so peculiarly calculated to inspire a lasting terror, and are so often fatal in their consequences to great multitudes of people, that it scarcely requires the passion for the marvellous, so characteristic of rude and half-civilized nations, still less the exuberant imagination of eastern writers, to augment them into general cataclysms and conflagrations.

The great flood of the Chinese, which their traditions carry back to the period of Yaou, something

by Dr. Buckland. — (Geol. Trans. 2d Series, vol. ii. part iii. p. 389.) — It is stated that, in the year 762 (or 1360 of our era), the king employed fifty thousand labourers in cutting through a mound, so as to form a junction between the rivers Selima and Sutluj; and in this mound were found the bones of elephants and men, some of them petrified, and some of them resembling bone. The gigantic dimensions attributed to the human bones show them to have belonged to some of the larger pachydermata.

more than 2000 years before our era, has been identified by some persons with the universal deluge described in the Old Testament; but according to Mr. Davis, who accompanied two of our embassies to China, and who has carefully examined their written accounts, the Chinese cataclysm is therein described as interrupting the business of agriculture, rather than as involving a general destruction of the human race. The great Yu was celebrated for having "opened nine channels to draw off the waters," which "covered the low hills and bathed the foot of the highest mountains." Mr. Davis suggests that a great derangement of the waters of the Yellow River, one of the largest in the world, might even now cause the flood of Yaou to be repeated, and lay the most fertile and populous plains of China under water. In modern times the bursting of the banks of an artificial canal, into which a portion of the Yellow River has been turned, has repeatedly given rise to the most dreadful accidents, and is a source of perpetual anxiety to the government. It is easy, therefore, to imagine how much greater may have been the inundation, if this valley was ever convulsed by a violent earthquake.*

Humboldt relates the interesting fact that after the annihilation of a large part of the inhabitants of Cumana, by an earthquake in 1766, a season of extraordinary fertility ensued, in consequence of the great rains which accompanied the subterranean convulsions. "The Indians," he says, "celebrated, after the ideas of an antique superstition, by festivals and

* See Davis on "The Chinese," published by the Soc. for the Diffus. of Use. Know. vol. i. pp. 137. 147.

dancing, the destruction of the world and the approaching epoch of its regeneration." *

The existence of such rites among the rude nations of South America is most important, for it shows what effects may be produced by great catastrophes of this nature, recurring at distant intervals of time, on the minds of a barbarous and uncultivated race. The superstitions of a savage tribe are transmitted through all the progressive stages of society, till they exert a powerful influence on the mind of the philosopher. He may find, in the monuments of former changes on the earth's surface, an apparent confirmation of tenets handed down through successive generations, from the rude hunter, whose terrified imagination drew a false picture of those awful visitations of floods and earthquakes, whereby the whole earth as known to him was simultaneously devastated.

Egyptian Cosmogony.—Respecting the cosmogony of the Egyptian priests, we gather much information from writers of the Grecian sects, who borrowed almost all their tenets from Egypt, and amongst others that of the former successive destruction and renovation of the world.† We learn from Plutarch, that this was the theme of one of the hymns of Orpheus, so celebrated in the fabulous ages of Greece. It was brought by him from the banks of the Nile; and we even find in his verses, as in the Indian systems, a definite period assigned for the duration of each successive world.‡ The returns of great catastrophes were determined by the period of the *Annus Magnus*,

* Humboldt et Bonpland, *Voy. Relat. Hist.* vol. i. p. 30.

† Prichard's *Egypt. Mythol.* p. 177.

‡ Plut. de *Defectu Oraculorum*, cap. 12. *Censorinus de Die Natali.* See also Prichard's *Egypt. Mythol.* p. 182.

or great year,—a cycle composed of the revolutions of the sun, moon, and planets, and terminating when these return together to the same sign whence they were supposed at some remote epoch to have set out. The duration of this great cycle was variously estimated. According to Orpheus, it was 120,000 years; according to others, 300,000; and by Cassander it was taken to be 360,000 years.*

We learn particularly from the *Timæus* of Plato, that the Egyptians believed the world to be subject to occasional conflagrations and deluges, whereby the gods arrested the career of human wickedness, and purified the earth from guilt. After each regeneration, mankind were in a state of virtue and happiness, from which they gradually degenerated again into vice and immorality. From this Egyptian doctrine, the poets derived the fable of the decline from the golden to the iron age. The sect of Stoics adopted most fully the system of catastrophes destined at certain intervals to destroy the world. These they taught were of two kinds;—the Cataclysm, or destruction by deluge, which sweeps away the whole human race, and annihilates all the animal and vegetable productions of nature; and the Ecpyrosis, or conflagration, which dissolves the globe itself. From the Egyptians also they derived the doctrine of the gradual debasement of man from a state of innocence. Towards the termination of each era the gods could no longer bear with the wickedness of men, and a shock of the elements or a deluge overwhelmed them; after which calamity, *Astrea* again descended on the earth, to renew the golden age.†

* Prichard's *Egypt. Mythol.* p. 182.

† *Ibid.* p. 193.

The connection between the doctrine of successive catastrophes and repeated deteriorations in the moral character of the human race, is more intimate and natural than might at first be imagined. For, in a rude state of society, all great calamities are regarded by the people as judgments of God on the wickedness of man. Thus in our own time, the priests persuaded a large part of the population of Chili, and perhaps believed themselves, that the fatal earthquake of 1822 was a sign of the wrath of Heaven for the great political revolution just then consummated in South America. In like manner, in the account given to Solon by the Egyptian priests, of the submersion of the island of Atlantis under the waters of the ocean, after repeated shocks of an earthquake, we find that the event happened when Jupiter had seen the moral depravity of the inhabitants.* Now, when the notion had once gained ground, whether from causes before suggested or not, that the earth had been destroyed by several general catastrophes, it would next be inferred that the human race had been as often destroyed and renovated. And since every extermination was assumed to be penal, it could only be reconciled with divine justice, by the supposition that man, at each successive creation, was regenerated in a state of purity and innocence.

A very large portion of Asia, inhabited by the earliest nations whose traditions have come down to us, has been always subject to tremendous earthquakes. Of the geographical boundaries of these, and their effects, I shall speak in the proper place. Egypt has, for the most part, been exempt from this scourge, and

* Plato's *Timæus*.

the tradition of catastrophes in that country was perhaps derived from the East.

One extraordinary fiction of the Egyptian mythology was the supposed intervention of a masculo-feminine principle, to which was assigned the development of the embryo world, somewhat in the way of incubation. For the doctrine was, that when the first chaotic mass had been produced, in the form of an egg, by a self-dependent and eternal being, it required the mysterious functions of this masculo-feminine artificer to reduce the component elements into organized forms.

Although it is scarcely possible to recall to mind this conceit without smiling, it does not seem to differ essentially in principle from some cosmological notions of men of great genius and science in modern Europe. The Egyptian philosophers ventured on the perilous task of seeking from among the processes now going on something analogous to the mode of operation employed by the Author of Nature in the first creation of organized beings, and they compared it to that which governs the birth of new individuals by generation. To suppose that some general rules might be observed in the first origin of created beings, or the first introduction of new species into our system, was not absurd, nor inconsistent with any thing known to us in the economy of the universe. But the hypothesis, that there was any analogy between such laws and those employed in the continual reproduction of species, was purely gratuitous. In like manner, it is not unreasonable, nor derogatory to the attributes of Omnipotence, to imagine that some general laws may be observed in the creation of new worlds; and if man could witness the birth of such worlds, he might reason by induction upon the origin of his own. But in the

absence of such data, an attempt has been made to fancy some analogy between the agents now employed to destroy, renovate, and perpetually vary the earth's surface, and those whereby the first chaotic mass was formed, and brought by supposed nascent energy from the embryo to the habitable state.

By how many shades the elaborate systems, constructed on these principles, may differ from the mysteries of the "Mundane Egg" of Egyptian fable, I shall not inquire. It would, perhaps, be dangerous ground; and some of our contemporaries might not sit as patiently as the Athenian audience, when the fiction of the chaotic egg, engrafted by Orpheus upon their own mythology, was turned into ridicule by Aristophanes. That comedian introduced his birds singing, in a solemn hymn, "How sable-plumaged Night conceived in the boundless bosom of Erebus, and laid an egg, from which, in the revolution of ages, sprung Love, resplendent with golden pinions. Love fecundated the dark-winged chaos, and gave origin to the race of birds." *

Pythagorean Doctrines. — Pythagoras, who resided for more than twenty years in Egypt, and, according to Cicero, had visited the East, and conversed with the Persian philosophers, introduced into his own country, on his return, the doctrine of the gradual deterioration of the human race from an original state of virtue and happiness: but if we are to judge of his theory concerning the destruction and renovation of the earth from the sketch given by Ovid, we must concede it to have been far more philosophical than any known version of the cosmologies of oriental or Egyptian sects.

* Aristophanes, *Birds*, 694.

Although Pythagoras is introduced by the poet as delivering his doctrine in person, some of the illustrations are derived from natural events which happened after the death of the philosopher. But notwithstanding these anachronisms, we may regard the account as a true picture of the tenets of the Pythagorean school in the Augustan age; and although perhaps partially modified, it must have contained the substance of the original scheme. Thus considered, it is extremely curious and instructive; for we here find a comprehensive and masterly summary of almost all the great causes of change now in activity on the globe, and these adduced in confirmation of a principle of a perpetual and gradual revolution inherent in the nature of our terrestrial system. These doctrines, it is true, are not directly applied to the explanation of geological phenomena; or, in other words, no attempt is made to estimate what may have been in past ages, or what may hereafter be, the aggregate amount of change brought about by such never-ending fluctuations. Had this been the case, we might have been called upon to admire so extraordinary an anticipation with no less interest than astronomers, when they endeavour to divine by what means the Samian philosopher came to the knowledge of the Copernican system.

Let us now examine the celebrated passages to which we have been adverting* :—

“ Nothing perishes in this world; but things merely vary and change their form. To be born, means simply that a thing begins to be something different from what it was before; and dying, is ceasing to be the same thing. Yet, although nothing retains long the same

* Ovid's *Metamor.* lib. 15.

image, the sum of the whole remains constant." These general propositions are then confirmed by a series of examples, all derived from natural appearances, except the first, which refers to the golden age giving place to the age of iron. The illustrations are thus consecutively adduced.

1. Solid land has been converted into sea.

2. Sea has been changed into land. Marine shells lie far distant from the deep, and the anchor has been found on the summit of hills.

3. Valleys have been excavated by running water, and floods have washed down hills into the sea.*

4. Marshes have become dry ground.

5. Dry lands have been changed into stagnant pools.

6. During earthquakes some springs have been closed up, and new ones have broken out. Rivers have deserted their channels, and have been re-born elsewhere; as the Erasinus in Greece, and Mysus in Asia.

7. The waters of some rivers, formerly sweet, have become bitter, as those of the Anigris in Greece, &c.†

8. Islands have become connected with the main land by the growth of deltas and new deposits, as in the case of Antissa joined to Lesbos, Pharos to Egypt, &c.

9. Peninsulas have been divided from the main land, and have become islands, as Leucadia; and according to tradition Sicily, the sea having carried away the isthmus.

* *Eluvie mons est deductus in æquor*, v. 267. The meaning of this last verse is somewhat obscure, but, taken with the context, may be supposed to allude to the abrading power of floods, torrents, and rivers.

† The impregnation from new mineral springs, caused by earthquakes in volcanic countries, is, perhaps, here alluded to.

10. Land has been submerged by earthquakes: the Grecian cities of Helice and Buris, for example, are to be seen under the sea, with their walls inclined.

11. Plains have been upheaved into hills by the confined air seeking vent, as at Trœzen in the Peloponnesus.

12. The temperature of some springs varies at different periods. The waters of others are inflammable.*

13. There are streams which have a petrifying power, and convert the substances which they touch into marble.

14. Extraordinary medicinal and deleterious effects are produced by the water of different lakes and springs.†

15. Some rocks and islands, after floating and having been subject to violent movements, have at length become stationary and immoveable, as Delos, and the Cyanean Isles.‡

16. Volcanic vents shift their position; there was a time when Etna was not a burning mountain, and the time will come when it will cease to burn. Whether

* This is probably an allusion to the escape of inflammable gas, like that in the district of Baku, west of the Caspian; at Pietramala, in the Tuscan Apennines; and several other places.

† Many of those described seem fanciful fictions, like the virtues still so commonly attributed to mineral waters.

‡ Raspe, in a learned and judicious essay (*De Novis Insulis*, cap. 19.), has made it appear extremely probable that all the traditions of certain islands in the Mediterranean having at some former time frequently shifted their positions, and at length become stationary, originated in the great change produced in their form by earthquakes and submarine eruptions, of which there have been modern examples in the new islands raised in the time of history. When the series of convulsions ended, the island was said to become fixed.

it be that some caverns become closed up by the movements of the earth, and others opened, or whether the fuel is finally exhausted, &c. &c.

The various causes of change in the inanimate world having been thus enumerated, the doctrine of equivocal generation is next propounded, as illustrating a corresponding perpetual flux in the animate creation.*

In the Egyptian and Eastern cosmogonies, and in the Greek version of them, no very definite meaning can, in general, be attached to the term "destruction of the world;" for sometimes it would seem almost to imply the annihilation of our planetary system, and at others a mere revolution of the surface of the earth.

Opinions of Aristotle.—From the works now extant of Aristotle, and from the system of Pythagoras, as above exposed, we might certainly infer that these philosophers considered the agents of change now operating in nature, as capable of bringing about in the lapse of ages a complete revolution; and the Stagyrte even considers occasional catastrophes, hap-

* It is not inconsistent with the Hindoo mythology to suppose that Pythagoras might have found in the East not only the system of universal and violent catastrophes and periods of repose in endless succession, but also that of periodical revolutions, effected by the continued agency of ordinary causes. For Brahma, Vishnu, and Siva, the first, second, and third persons of the Hindoo triad, severally represented the Creative, the Preserving, and the Destroying powers of the Deity. The co-existence of these three attributes, all in simultaneous operation, might well accord with the notion of perpetual but partial alterations finally bringing about a complete change. But the fiction expressed in the verses before quoted from Menù, of eternal vicissitudes in the vigils and slumbers of the Infinite Being, seems accommodated to the system of great general catastrophes followed by new creations and periods of repose.

pening at distant intervals of time, as part of the regular and ordinary course of nature. The deluge of Deucalion, he says, affected Greece only, and principally the part called Hellas, and it arose from great inundations of rivers during a rainy winter. But such extraordinary winters, he says, though after a certain period they return, do not always revisit the same places.*

Censorinus quotes it as Aristotle's opinion, that there were general inundations of the globe, and that they alternated with conflagrations; and that the flood constituted the winter of the great year, or astronomical cycle, while the conflagration, or destruction by fire, is the summer or period of greatest heat.† If this passage, as Lipsius supposes, be an amplification, by Censorinus, of what is written in "the Meteorics," it is a gross misrepresentation of the doctrine of the Stagyrite, for the general bearing of his reasoning in that treatise tends clearly in an opposite direction. He refers to many examples of changes now constantly going on, and insists emphatically on the great results which they must produce in the lapse of ages. He instances particular cases of lakes that had dried up, and deserts that had at length become watered by rivers and fertilized. He points to the growth of the Nilotic delta since the time of Homer, to the shallowing of the Palus Mæotis within sixty years from his own time; and although, in the same chapter, he says nothing of earthquakes, yet in others of the same treatise he shows himself not unacquainted with their effects.‡ He alludes, for

* Meteor. lib. i. cap. 12.

† De Die Nat.

‡ Lib. ii. cap. 14, 15, and 16.

example, to the upheaving of one of the Eolian islands previous to a volcanic eruption. "The changes of the earth," he says, "are so slow in comparison to the duration of our lives, that they are overlooked (*λανθάνει*); and the migrations of people after great catastrophes, and their removal to other regions, cause the event to be forgotten." *

When we consider the acquaintance displayed by Aristotle, in his various works, with the destroying and renovating powers of Nature, the introductory and concluding passages of the twelfth chapter of his "Meteorics" are certainly very remarkable. In the first sentence he says, "The distribution of land and sea in particular regions does not endure throughout all time, but it becomes sea in those parts where it was land, and again it becomes land where it was sea; and there is reason for thinking that these changes take place according to a certain system, and within a certain period." The concluding observation is as follows: — "As time never fails, and the universe is eternal, neither the Tanais, nor the Nile, can have flowed for ever. The places where they rise were once dry, and there is a limit to their operations; but there is none to time. So also of all other rivers; they spring up, and they perish; and the sea also continually deserts some lands and invades others. The same tracts, therefore, of the earth are not, some always sea, and others always continents, but every thing changes in the course of time."

It seems, then, that the Greeks had not only derived from preceding nations, but had also, in some slight degree, deduced from their own observations, the

* Lib. ii. cap. 14, 15, and 16.

theory of periodical revolutions in the inorganic world : there is, however, no ground for imagining that they contemplated former changes in the races of animals and plants. Even the fact that marine remains were inclosed in solid rocks, although observed by some, and even made the groundwork of geological speculation, never stimulated the industry or guided the inquiries of naturalists. It is not impossible that the theory of equivocal generation might have engendered some indifference on this subject, and that a belief in the spontaneous production of living beings from the earth or corrupt matter might have caused the organic world to appear so unstable and fluctuating, that phenomena indicative of former changes would not awaken intense curiosity. The Egyptians, it is true, had taught, and the Stoics had repeated, that the earth had once given birth to some monstrous animals, which existed no longer ; but the prevailing opinion seems to have been, that after each great catastrophe the same species of animals were created over again. This tenet is implied in a passage of Seneca, where, speaking of a future deluge, he says, " Every animal shall be generated anew, and man free from guilt shall be given to the earth."*

An old Arabian version of the doctrine of the successive revolutions of the globe, translated by Abraham Ecchellensis †, seems to form a singular exception to the general rule, for here we find the idea of different

* *Omne ex integro animal generabitur, dabiturque terris homo inscius scelerum.* — *Quæst. Nat. iii. c. 29.*

† This author was Regius Professor of Syriac and Arabic at Paris, where, in 1685, he published a Latin translation of many Arabian MSS. on different departments of philosophy. This work has always been considered of high authority.

genera and species having been created. The Gerbanites, a sect of astronomers who flourished some centuries before the Christian era, taught as follows:—
 “That after every period of thirty-six thousand four hundred and twenty-five years, there were produced a pair of *every* species of animal, both male and female, from whom animals might be propagated and inhabit this lower world. But when a circulation of the heavenly orbs was completed, which is finished in that space of years, *other genera and species* of animals are propagated, as also of plants and other things, and the first order is destroyed, and so it goes on for ever and ever.”*

Theory of Strabo. — As we learn much of the tenets of the Egyptian and oriental schools in the writings of the Greeks, so many speculations of the early Greek authors are made known to us in the works of the

* Gerbanitæ docebant singulos triginta sex mille annos quadringentos, viginti quinque bina ex singulis animalium speciebus produci, marem scilicet ac feminam, ex quibus animalia propagantur, huncque inferiorem incolunt orbem. Absolutâ autem cœlestium orbium circulatione, quæ illo annorum conficitur spatio, iterum alia producuntur animalium genera et species, quemadmodum et plantarum aliarumque rerum, et primus destruitur ordo, sicque in infinitum producitur. — *Histor. Orient. Suppl. per Abrahamum Ecchellensum, Syrum Maronitam, cap. 7. et 8. ad calcem Chronici Oriental. Parisiis, e Typ. regia, 1685, fol.*

I have given the punctuation as in the Paris edition, there being no comma after quinque; but, at the suggestion of M. de Schlegel, I have referred the number twenty-five to the period of years, and not to the number of pairs of each species created at one time, as I had done in the two first editions. Fortis inferred that twenty-five new *species* only were created at a time; a construction which the passage will not admit. *Mém. sur l’Hist. Nat. de l’Italie, vol. i. p. 202.*

Augustan and later ages. Strabo, in particular, enters largely, in the second book of his Geography, into the opinions of Eratosthenes and other Greeks on one of the most difficult problems in geology, viz. by what causes marine shells came to be plentifully buried in the earth at such great elevations and distances from the sea.

He notices, amongst others, the explanation of Xanthus the Lydian, who said that the seas had once been more extensive, and that they had afterwards been partially dried up, as in his own time many lakes, rivers, and wells in Asia had failed during a season of drought. Treating this conjecture with merited disregard, Strabo passes on to the hypothesis of Strato, the natural philosopher, who had observed that the quantity of mud brought down by rivers into the Euxine was so great, that its bed must be gradually raised, while the rivers still continue to pour in an undiminished quantity of water. He, therefore, conceived that, originally, when the Euxine was an inland sea, its level had by this means become so much elevated that it burst its barrier near Byzantium, and formed a communication with the Propontis; and this partial drainage, he supposed, had already converted the left side into marshy ground, and thus, at last, the whole would be choked up with soil. So, it was argued, the Mediterranean had once opened a passage for itself by the Columns of Hercules into the Atlantic; and perhaps the abundance of sea-shells in Africa, near the Temple of Jupiter Ammon, might also be the deposit of some former inland sea, which had at length forced a passage and escaped.

But Strabo rejects this theory, as insufficient to account for all the phenomena, and he proposes one of his own, the profoundness of which modern geologists

are only beginning to appreciate. "It is not," he says, "because the lands covered by seas were originally at different altitudes, that the waters have risen, or subsided, or receded from some parts and inundated others. But the reason is, that the same land is sometimes raised up and sometimes depressed, and the sea also is simultaneously raised and depressed, so that it either overflows or returns into its own place again. We must, therefore, ascribe the cause to the ground, either to that ground which is under the sea, or to that which becomes flooded by it, but rather to that which lies beneath the sea, for this is more moveable, and, on account of its humidity, can be altered with greater celerity.* *It is proper,*" he observes in continuation, "*to derive our explanations from things which are obvious, and in some measure of daily occurrence, such as deluges, earthquakes, and volcanic eruptions†, and sudden swellings of the land beneath the sea; for the last raise up the sea also; and when the same lands subside again, they occasion the sea to be let down. And it is not merely the small, but the large islands also, and not merely the islands, but the continents,*

* "Quod enim hoc attollitur aut subsidit, et vel inundat quædam loca, vel ab iis recedit, ejus rei causa non est, quod alia aliis sola humiliora sint aut altiora; sed quod idem solum modò attollitur modò deprimitur, simulque etiam modò attollitur modò deprimitur mare: itaque vel exundat vel in suum redit locum."

Posteà, p. 88. "Restat, ut causam adscribamus solo, sive quod mari subest sive quod inundatur; potiùs tamen ei quod in mari subest. Hoc enim multò est mobilius, et quod ob humiditatem celerius mutari possit." — Strabo, Geog. Edit. Almelov. Amst. 1707. lib. i.

† *Volcanic eruptions*, eruptiones flatuum, in the Latin translation, and in the original Greek, *αναφουσηματα*, gaseous eruptions? or *inflations* of land? — Ibid. p. 98.

which can be lifted up together with the sea; and both large and small tracts may subside, for habitations and cities, like Bure, Bizona, and many others, have been engulfed by earthquakes."

In another place, this learned geographer, in alluding to the tradition that Sicily had been separated by a convulsion from Italy, remarks, that at present the land near the sea in those parts was rarely shaken by earthquakes, since there were now open orifices whereby fire and ignited matters, and waters escape; but formerly, when the volcanos of Etna, the Lipari Islands, Ischia, and others, were closed up, the imprisoned fire and wind might have produced far more vehement movements.* The doctrine, therefore, that volcanos are safety valves, and that the subterranean convulsions are probably most violent when first the volcanic energy shifts itself to a new quarter, is not modern.

We learn from a passage in Strabo †, that it was a dogma of the Gaulish Druids that the universe was immortal, but destined to survive catastrophes both of fire and water. That this doctrine was communicated to them from the East, with much of their learning, cannot be doubted. Cæsar, it will be remembered, says that they made use of Greek letters in arithmetical computations. ‡

Pliny.—This philosopher had no theoretical opinions of his own concerning changes of the earth's surface; and in this department, as in others, he restricted himself to the task of a compiler, without reasoning on the facts stated by him, or attempting to digest them into regular order. But his enumeration of the new islands

* Strabo, lib. vi. p. 396.

† Book iv.

‡ L. vi. ch. xiii.

which had been formed in the Mediterranean, and of other convulsions, shows that the ancients had not been inattentive observers of the changes which had taken place within the memory of man.

Such, then, appear to have been the opinions entertained before the Christian era, concerning the past revolutions of our globe. Although no particular investigations had been made for the express purpose of interpreting the monuments of ancient changes, they were too obvious to be entirely disregarded; and the observation of the present course of nature presented too many proofs of alterations continually in progress on the earth to allow philosophers to believe that nature was in a state of rest, or that the surface had remained, and would continue to remain, unaltered. But they had never compared attentively the results of the destroying and reproductive operations of modern times with those of remote eras, nor had they ever entertained so much as a conjecture concerning the comparative antiquity of the human race, or of living species of animals and plants, with those belonging to former conditions of the organic world. They had studied the movements and positions of the heavenly bodies with laborious industry, and made some progress in investigating the animal, vegetable, and mineral kingdoms; but the ancient history of the globe was to them a sealed book, and, although written in characters of the most striking and imposing kind, they were unconscious even of its existence.

CHAPTER III.

HISTORY OF THE PROGRESS OF GEOLOGY — *continued.*

Arabian writers of the tenth century — Avicenna — Omar — Cosmogony of the Koran — Kazwini — Early Italian writers — Leonardo da Vinci — Fracastoro — Controversy as to the real nature of fossils — Attributed to the Mosaic deluge — Palissy — Steno — Scilla — Quirini — Boyle — Lister — Leibnitz — Hooke's Theory of Elevation by Earthquakes — Of lost species of animals — Ray — Physico-theological writers — Woodward's Diluvial Theory — Burnet — Whiston — Vallisneri — Lazzaro Moro — Generelli — Buffon — His theory condemned by the Sorbonne as unorthodox — His declaration — Targioni — Arduino — Michell — Catcott — Raspe — Fuchsel — Fortis — Testa — Whitehurst — Pallas — Saussure.

Arabian writers. — AFTER the decline of the Roman empire, the cultivation of physical science was first revived with some success by the Saracens, about the middle of the eighth century of our era. The works of the most eminent classic writers were purchased at great expense from the Christians, and translated into Arabic; and Al Mamûn, son of the famous Harûn-al-Rashid, the contemporary of Charlemagne, received with marks of distinction, at his court at Bagdad, astronomers and men of learning from different countries. This caliph, and some of his successors, encountered much opposition and jealousy from the doctors of the Mahometan law, who wished the Moslems to confine their studies to the Koran, dreading the effects of the diffusion of a taste for the physical sciences.*

* Mod. Univ. Hist. vol. ii. chap. iv. section iii.

Avicenna. — Almost all the works of the early Arabian writers are lost. Amongst those of the tenth century, of which fragments are now extant, is a short treatise, “On the Formation and Classification of Minerals,” by Avicenna, a physician, in whose arrangement there is considerable merit. The second chapter, “On the Cause of Mountains,” is remarkable; for mountains, he says, are formed, some by essential, others by accidental causes. In illustration of the essential, he instances “a violent earthquake, by which land is elevated, and becomes a mountain;” of the accidental, the principal, he says, is excavation by water, whereby cavities are produced, and adjoining lands made to stand out and form eminences.*

Omar — Cosmogony of the Koran. — In the same century also, Omar, surnamed “El Aalem,” or “The Learned,” wrote a work on “The Retreat of the Sea.” It appears that on comparing the charts of his own time with those made by the Indian and Persian astronomers two thousand years before, he had satisfied himself that important changes had taken place since the times of history in the form of the coasts of Asia, and that the extension of the sea had been greater at some former periods. He was confirmed in this opinion by the numerous salt springs and marshes in the interior of Asia, — a phenomenon from which Pallas, in more recent times, has drawn the same inference.

Von Hoff has suggested, with great probability, that the changes in the level of the Caspian (some of which

* Montes quandóque fiunt ex causa essentiali, quandóque ex causa accidentali. Ex essentiali causa, ut ex vehementi motu terræ elevatur terra, et fit mons. Accidentali, &c. — De Congelatione Lapidum, ed. Gedani, 1682.

there is reason to believe have happened within the historical era), and the geological appearances in that district, indicating the desertion by that sea of its ancient bed, had probably led Omar to his theory of a general subsidence. But whatever may have been the proofs relied on, his system was declared contradictory to certain passages in the Koran, and he was called upon publicly to recant his errors; to avoid which persecution he went into voluntary banishment from Samarkand.*

The cosmological opinions expressed in the Koran are few, and merely introduced incidentally: so that it is not easy to understand how they could have interfered so seriously with free discussion on the former changes of the globe. The Prophet declares that the earth was created in two days, and the mountains were then placed on it; and during these, and two additional days, the inhabitants of the earth were formed; and in two more the seven heavens.† There is no

* Von Hoff, *Geschichte der Veränderungen der Erdoberfläche*, vol. i. p. 406., who cites Delisle, *bey Hismann Welt- und Völkergeschichte. Alte Geschich. 1^{ter} theil, s. 234.* — The Arabian persecutions for heretical dogmas in theology were often very sanguinary. In the same ages wherein learning was most in esteem, the Mahometans were divided into two sects, one of whom maintained that the Koran was increate, and had subsisted in the very essence of God from all eternity; and the other, the Motazalites, who, admitting that the Koran was instituted by God, conceived it to have been first made when revealed to the Prophet at Mecca, and accused their opponents of believing in two eternal beings. The opinions of each of these sects were taken up by different caliphs in succession, and the followers of each sometimes submitted to be beheaded, or flogged till at the point of death, rather than renounce their creed. — *Mod. Univ. Hist.* vol. ii. ch. iv.

† Koran, chap. xli.

more detail of circumstances; and the deluge, which is also mentioned, is discussed with equal brevity. The waters are represented to have poured out of an oven; a strange fable, said to be borrowed from the Persian Magi, who represented them as issuing from the oven of an old woman.* All men were drowned, save Noah and his family; and then God said, "O earth, swallow up thy waters; and thou, O heaven, withhold thy rain;" and immediately the waters abated.†

We may suppose Omar to have represented the desertion of the land by the sea to have been gradual, and that his hypothesis required a greater lapse of ages than was consistent with Moslem orthodoxy; for it is to be inferred from the Koran, that man and this planet were created at the same time; and although Mahomet did not limit expressly the antiquity of the human race, yet he gave an implied sanction to the Mosaic chronology, by the veneration expressed by him for the Hebrew Patriarchs.‡

A manuscript work, entitled the "Wonders of Nature," is preserved in the Royal Library at Paris, by an Arabian writer, Mohammed Kazwini, who flourished in the seventh century of the Hegira, or at the close of the thirteenth century of our era.§ Besides several curious remarks on aerolites, earthquakes, and the successive changes of position which the land and sea have undergone, we meet with the following beautiful passage, which is given as the narrative of

* Sale's Koran, chap. xi. see note.

† Ibid.

‡ Kossa, appointed master to the Caliph Al Mamûd, was author of a book, entitled "The History of the Patriarchs and Prophets, from the Creation of the World." — Mod. Univ. Hist. vol. ii. ch. iv.

§ Translated by MM. Chezy and De Sacy, and cited by M. Elie de Beaumont, Ann. des Sci. Nat. 1832.

Kidhz, an allegorical personage :— “ I passed one day by a very ancient and wonderfully populous city, and asked one of its inhabitants how long it had been founded. ‘ It is indeed a mighty city,’ replied he, ‘ we know not how long it has existed, and our ancestors were on this subject as ignorant as ourselves.’ Five centuries afterwards, as I passed by the same place, I could not perceive the slightest vestige of the city. I demanded of a peasant, who was gathering herbs upon its former site, how long it had been destroyed. ‘ In sooth a strange question !’ replied he. ‘ The ground here has never been different from what you now behold it.’ — ‘ Was there not of old,’ said I, ‘ a splendid city here?’ — ‘ Never,’ answered he, ‘ so far as we have seen, and never did our fathers speak to us of any such.’ On my return there 500 years afterwards, *I found the sea in the same place*, and on its shores were a party of fishermen, of whom I inquired how long the land had been covered by the waters? ‘ Is this a question,’ said they, ‘ for a man like you? this spot has always been what it is now.’ I again returned, 500 years afterwards, and the sea had disappeared; I inquired of a man who stood alone upon the spot, how long ago this change had taken place, and he gave me the same answer as I had received before. Lastly, on coming back again after an equal lapse of time, I found there a flourishing city, more populous and more rich in beautiful buildings than the city I had seen the first time, and when I would fain have informed myself concerning its origin, the inhabitants answered me, ‘ Its rise is lost in remote antiquity: we are ignorant how long it has existed, and our fathers were on this subject as ignorant as ourselves.’ ”

Early Italian writers. — It was not till the earlier

part of the sixteenth century that geological phenomena began to attract the attention of the Christian nations. At that period a very animated controversy sprang up in Italy, concerning the true nature and origin of marine shells, and other organized fossils, found abundantly in the strata of the peninsula. The celebrated painter Leonardo da Vinci, who in his youth had planned and executed some navigable canals in the north of Italy, was one of the first who applied sound reasoning to these subjects. The mud of rivers, he said, had covered and penetrated into the interior of fossil shells at a time when these were still at the bottom of the sea near the coast. "They tell us that these shells were formed in the hills by the influence of the stars; but I ask where in the hills are the stars now forming shells of distinct ages and species? and how can the stars explain the origin of gravel, occurring at different heights, and composed of pebbles rounded as if by the motion of running water; or in what manner can such a cause account for the petrification in the same places of various leaves, sea-weeds, and marine crabs?" *

The excavations made in 1517, for repairing the city of Verona, brought to light a multitude of curious petrifications, and furnished matter for speculation to different authors, and among the rest to Fracastoro †, who declared his opinion, that fossil shells had all belonged to living animals, which had

* See Venturi's extracts from Da Vinci's MSS. now in Library of Institute of France. They are not mentioned by Brocchi, and my attention was first called to them by Mr. Hallem. L. da Vinci died A. D. 1519.

† Museum Calceol. — See Brocchi's Discourse on the Progress of the Study of Fossil Conchology in Italy, where some of the following notices on Italian writers will be found more at large.

formerly lived and multiplied where their exuviæ are now found. He exposed the absurdity of having recourse to a certain "plastic force," which it was said had power to fashion stones into organic forms; and with no less cogent arguments, demonstrated the futility of attributing the situation of the shells in question to the Mosaic deluge, a theory obstinately defended by some. That inundation, he observed, was too transient, it consisted principally of fluviatile waters; and if it had transported shells to great distances, must have strewed them over the surface, not buried them at vast depths in the interior of mountains. His clear exposition of the evidence would have terminated the discussion for ever, if the passions of mankind had not been enlisted in the dispute; and even though doubts should for a time have remained in some minds, they would speedily have been removed by the fresh information obtained almost immediately afterwards, respecting the structure of fossil remains, and of their living analogues.

But the clear and philosophical views of Fracastoro were disregarded, and the talent and argumentative powers of the learned were doomed for three centuries to be wasted in the discussion of these two simple and preliminary questions: first, whether fossil remains had ever belonged to living creatures; and, secondly, whether, if this be admitted, all the phenomena could not be explained by the Noachian deluge. It had been the general belief of the Christian world down to the period now under consideration, that the origin of this planet was not more remote than a few thousand years; and that since the creation the deluge was the only great catastrophe by which considerable change had been wrought on the earth's surface. On

the other hand, the opinion was scarcely less general, that the final dissolution of our system was an event to be looked for at no distant period. The era, it is true, of the expected millennium had passed away; and for five hundred years after the fatal hour, when the annihilation of the planet had been looked for, the monks remained in undisturbed enjoyment of rich grants of land bequeathed to them by pious donors, who, in the preamble of deeds beginning "*appropinquante mundi termino*" — "*appropinquante magno judicii die,*" left lasting monuments of the popular delusion.*

But although in the sixteenth century it had become necessary to interpret certain prophecies respecting the millennium more liberally, and to assign a more distant date to the future conflagration of the world, we find, in the speculations of the early geologists, perpetual allusion to such an approaching catastrophe; while in all that regarded the antiquity of the earth, no modification whatever of the opinions of the dark ages had been effected. Considerable alarm was at first excited when the attempt was made to invalidate, by physical proofs, an article of faith so generally received; but there was sufficient spirit of toleration and candour amongst the Italian ecclesiastics, to allow the subject to be canvassed with much freedom. They even entered warmly into the controversy themselves, often favouring different sides of the question; and however much we may deplore the loss of time and labour devoted to the defence of untenable positions,

* In Sicily, in particular, the title-deeds of many valuable grants of land to the monasteries are headed by such preambles, composed by the testators about the period when the good King Roger was expelling the Saracens from that island.

it must be conceded, that they displayed far less polemic bitterness than certain writers who followed them "beyond the Alps," two centuries and a half later.

CONTROVERSY AS TO THE REAL NATURE OF FOSSIL
ORGANIC REMAINS.

Mattioli — Falloppio. — The system of scholastic disputations encouraged in the universities of the middle ages had unfortunately trained men to habits of indefinite argumentation; and they often preferred absurd and extravagant propositions, because greater skill was required to maintain them; the end and object of these intellectual combats being victory, and not truth. No theory could be so far-fetched or fantastical as not to attract some followers, provided it fell in with popular notions; and as cosmogonists were not at all restricted, in building their systems, to the agency of known causes, the opponents of Fracastoro met his arguments by feigning imaginary causes, which differed from each other rather in name than in substance. Andrea Mattioli, for instance, an eminent botanist, the illustrator of Dioscorides, embraced the notion of Agricola, a skilful German miner, that a certain "materia pinguis," or "fatty matter," set into fermentation by heat, gave birth to fossil organic shapes. Yet Mattioli had come to the conclusion, from his own observations, that porous bodies, such as bones and shells, might be converted into stone, as being permeable to what he termed the "lapidifying juice." In like manner, Falloppio of Padua conceived that petrified shells were generated by fermentation in the spots where they are found, or that they had in some cases acquired their form from "the tumultuous movements of terrestrial exhalations." Although

celebrated as a professor of anatomy, he taught that certain tusks of elephants dug up in his time in Apulia were mere earthy concretions; and, consistently with these principles, he even went so far as to consider it probable, that the vases of Monte Testaceo at Rome were natural impressions stamped in the soil.* In the same spirit, Mercati, who published, in 1574, faithful figures of the fossil shells preserved by Pope Sixtus V. in the Museum of the Vatican, expressed an opinion that they were mere stones, which had assumed their peculiar configuration from the influence of the heavenly bodies; and Olivi of Cremona, who described the fossil remains of a rich Museum at Verona, was satisfied with considering them as mere "sports of nature."

Some of the fanciful notions of those times were deemed less unreasonable, as being somewhat in harmony with the Aristotelian theory of spontaneous generation, then taught in all the schools.† For men who had been taught in early youth, that a large proportion of living animals and plants were formed from the fortuitous concourse of atoms, or had sprung from the corruption of organic matter, might easily persuade themselves, that organic shapes, often imperfectly preserved in the interior of solid rocks, owed their existence to causes equally obscure and mysterious.

Cardano, 1552. — But there were not wanting some who, during the progress of this century, expressed more sound and sober opinions. The title of a work of Cardano's, published in 1552, "De Subtilitate,"

* *De Fossilib.* pp. 109. and 176.

† Aristotle, *On Animals*, chapters 1. and 15.

(corresponding to what would now be called 'Transcendental Philosophy'), would lead us to expect, in the chapter on minerals, many far-fetched theories characteristic of that age; but, when treating of petrified shells, he decided that they clearly indicated the former sojourn of the sea upon the mountains.*

Cesalpino — Majoli, 1597.—Cesalpino, a celebrated botanist, conceived that fossil shells had been left on the land by the retiring sea, and had concreted into stone during the consolidation of the soil †; and in the following year (1597), Simeone Majoli ‡ went still farther; and, coinciding for the most part with the views of Cesalpino, suggested that the shells and submarine matter of the Veronese, and other districts, might have been cast up upon the land by volcanic explosions, like those which gave rise, in 1538, to Monte Nuovo, near Puzzuoli. This hint seems to have been the first imperfect attempt to connect the position of fossil shells with the agency of volcanos, a system afterwards more fully developed by Hooke, Lazzaro Moro, Hutton, and other writers.

Two years afterwards, Imperati advocated the animal origin of fossilized shells, yet admitted that stones could vegetate by force of "an internal principle;" and, as evidence of this, he referred to the teeth of fish, and spines of echini found petrified.§

Palissy, 1580. — Palissy, a French writer on "The Origin of Springs from Rain-water," and of other scientific works, undertook, in 1580, to combat the notions of many of his contemporaries in Italy, that petrified shells had all been deposited by the universal

* Brocchi, *Con. Foss. Subap. Disc. sui Progressi.* vol. i. p. 57.

† De Metallicis.

‡ Dies Caniculares.

§ Storia Naturale.

deluge. "He was the first," said Fontenelle, when, in the French Academy, he pronounced his eulogy, nearly a century and a half later, "who dared assert," in Paris, that fossil remains of testacea and fish had once belonged to marine animals.

Fabio Colonna. — To enumerate the multitude of Italian writers, who advanced various hypotheses, all equally fantastical, in the early part of the seventeenth century, would be unprofitably tedious; but Fabio Colonna deserves to be distinguished; for, although he gave way to the dogma, that all fossil remains were to be referred to the Noachian deluge, he resisted the absurd theory of Stelluti, who taught that fossil wood and ammonites were mere clay, altered into such forms by sulphureous waters and subterranean heat; and he pointed out the different states of shells buried in the strata, distinguishing between, first, the mere mould or impression; secondly, the cast or nucleus; and, thirdly, the remains of the shell itself. He had also the merit of being the first to point out, that some of the fossils had belonged to marine, and some to terrestrial testacea.*

Steno, 1669. — But the most remarkable work of that period was published by Steno, a Dane, once professor of anatomy at Padua, and who afterwards resided many years at the court of the Grand Duke of Tuscany. His treatise bears the quaint title of "De Solido intra Solidum naturaliter contento (1669)," by which the author intended to express, "On Gems, Crystals, and organic Petrifications inclosed within solid Rocks." This work attests the priority of the Italian school in geological research; exemplifying at the

* *Osserv. sugli Animali aquat. e terrest.* 1626.

same time the powerful obstacles opposed, in that age, to the general reception of enlarged views in the science. It was still a favourite dogma, that the fossil remains of shells and marine creatures were not of animal origin; an opinion adhered to by many from their extreme reluctance to believe, that the earth could have been inhabited by living beings before a great part of the existing mountains were formed. In reference to this controversy, Steno had dissected a shark recently taken from the Mediterranean, and had demonstrated that its teeth and bones were identical with many fossils found in Tuscany. He had also compared the shells discovered in the Italian strata with living species, pointed out their resemblance, and traced the various gradations from shells merely calcined, or which had only lost their animal gluten, to those petrifications in which there was a perfect substitution of stony matter. In his division of mineral masses, he insisted on the secondary origin of those deposits in which the spoils of animals, or fragments of older rocks were inclosed. He distinguished between marine formations and those of a fluviatile character, the last containing reeds, grasses, or the trunks and branches of trees. He argued in favour of the original horizontality of sedimentary deposits, attributing their present inclined and vertical position sometimes to the escape of subterranean vapours, heaving the crust of the earth from below upwards, and sometimes to the falling in of masses over-lying subterranean cavities.

He declared that he had obtained proof that Tuscany must successively have acquired six distinct configurations, having been twice covered by water, twice laid dry with a level, and twice with an irregular and uneven

surface.* He displayed great anxiety to reconcile his new views with Scripture, for which purpose he pointed to certain rocks as having been formed before the existence of animals and plants; selecting unfortunately as examples certain formations of limestone and sandstone in his own country, now known to contain, though sparingly, the remains of animals and plants, — strata which do not even rank as the oldest part of our secondary series. Steno suggested that Moses, when speaking of the loftiest mountains as having been covered by the deluge, meant merely the loftiest of the hills then existing, which may not have been very high. The diluvian waters, he supposed, may have issued from the interior of the earth into which they had retired, when in the beginning the land was separated from the sea. These, and other hypotheses on the same subject, are not calculated to enhance the value of the treatise, and could scarcely fail to detract from the authority of those opinions which were sound and legitimate deductions from fact and observation. They have served, nevertheless, as the germs of many popular theories of later times, and in an expanded form have been put forth as original inventions by some of our contemporaries.

Scilla, 1670. — Scilla, a Sicilian painter, published, in 1670, a treatise, in Latin, on the fossils of Calabria, illustrated by good engravings. This work proves the continued ascendancy of dogmas often refuted; for we find the wit and eloquence of the author chiefly directed against the obstinate incredulity of naturalists as to the organic nature of fossil shells. † Like many

* Sex itaque distinctas Etruriæ facies agnoscimus, dum bis fluida, bis plana, et sicca, bis aspera fuerit, &c.

† Scilla quotes the remark of Cicero on the story that a stone in

eminent naturalists of his day, Scilla gave way to the popular persuasion, that all fossil shells were the effects and proofs of the Mosaic deluge. It may be doubted whether he was perfectly sincere, and some of his contemporaries who took the same course were certainly not so. But so eager were they to root out what they justly considered an absurd prejudice respecting the nature of organized fossils, that they seem to have been ready to make any concessions, in order to establish this preliminary point. Such a compromising policy was short-sighted, since it was to little purpose that the nature of the documents should at length be correctly understood, if men were to be prevented from deducing fair conclusions from them.

Diluvial Theory. — The theologians who now entered the field in Italy, Germany, France, and England, were innumerable; and henceforward, they who refused to subscribe to the position, that all marine organic remains were proofs of the Mosaic deluge, were exposed to the imputation of disbelieving the whole of the sacred writings. Scarcely any step had been made in approximating to sound theories since the time of Fracastoro, more than a hundred years having been lost, in writing down the dogma that organized fossils were mere sports of nature. An additional period of a century and a half was now destined to be consumed in exploding the hypothesis, that organized fossils had all been buried in the solid strata by the Noachian

Chios had been cleft open, and presented the head of Paniscus in relief: — “I believe,” said the orator, “that the figure bore some resemblance to Paniscus, but not such that you would have deemed it sculptured by Scopas; for chance never perfectly imitates the truth.”

flood. Never did a theoretical fallacy, in any branch of science, interfere more seriously with accurate observation and the systematic classification of facts. In recent times, we may attribute our rapid progress chiefly to the careful determination of the order of succession in mineral masses, by means of their different organic contents, and their regular superposition. But the old diluvialists were induced by their system to confound all the groups of strata together instead of discriminating, — to refer all appearances to one cause and to one brief period, not to a variety of causes acting throughout a long succession of epochs. They saw the phenomena only as they desired to see them, sometimes misrepresenting facts, and at other times deducing false conclusions from correct data. Under the influence of such prejudices, three centuries were of as little avail as a few years in our own times, when we are no longer required to propel the vessel against the force of an adverse current.

It may be well, therefore, to forewarn the reader, that in tracing the history of geology from the close of the seventeenth to the end of the eighteenth century, he must expect to be occupied with accounts of the retardation, as well as of the advance, of the science. It will be necessary to point out the frequent revival of exploded errors, and the relapse from sound to the most absurd opinions; and to dwell on futile reasoning and visionary hypothesis, because some of the most extravagant systems were invented or controverted by men of acknowledged talent. In short, a sketch of the progress of geology is the history of a constant and violent struggle between new opinions, and doctrines sanctioned by the implicit faith of many generations, and supposed to rest on scriptural authority. The

inquiry, therefore, although highly interesting to one who studies the philosophy of the human mind, is too often barren of instruction to him who searches for truths in physical science.

Quirini, 1676.—*Quirini*, in 1676 *, contended, in opposition to *Scilla*, that the diluvian waters could not have conveyed heavy bodies to the summit of mountains, since the agitation of the sea never (as *Boyle* had demonstrated) extended to great depths †; and still less could the testacea, as some pretended, have lived in these diluvian waters; for “the duration of the flood was brief, and the heavy rains must have destroyed the saltness of the sea!” He was the first writer who ventured to maintain that the universality of the Noachian cataclysm ought not to be insisted upon. As to the nature of petrified shells, he conceived that as earthy particles united in the sea to form the shells of mollusca, the same crystallizing process might be effected on the land; and that, in the latter case, the germs of the animals might have been disseminated through the substance of the rocks, and afterwards developed by virtue of humidity. Visionary as was this doctrine, it gained many proselytes even amongst

* *De Testaceis fossilibus Mus. Septaliani.*

† The opinions of *Boyle*, alluded to by *Quirini*, were published a few years before, in a short article entitled “On the Bottom of the Sea.” From observations collected from the divers of the pearl fishery, *Boyle* inferred that, when the waves were six or seven feet high above the surface of the water, there were no signs of agitation at the depth of fifteen fathoms; and that even during heavy gales of wind, the motion of the water was exceedingly diminished at the depth of twelve or fifteen feet. He had also learnt from some of his informants, that there were currents running in opposite directions at different depths.—*Boyle's Works*, vol. iii. p. 110. London, 1744.

the more sober reasoners of Italy and Germany ; for it conceded that the position of fossil bodies could not be accounted for by the diluvial theory.

Plot — Lister, 1678. — In the mean time, the doctrine that fossil shells had never belonged to real animals maintained its ground in England, where the agitation of the question began at a much later period. Dr. Plot, in his "Natural History of Oxfordshire" (1677), attributed to a "plastic virtue latent in the earth" the origin of fossil shells and fishes ; and Lister, to his accurate account of British shells, in 1678, added the fossil species, under the appellation of *turbinated and bivalve stones*. "Either," said he, "these were terrigenous, or, if otherwise, the animals they so exactly represent *have become extinct*." This writer appears to have been the first who was aware of the continuity over large districts of the principal groups of strata in the British series, and who proposed the construction of regular geological maps.*

Leibnitz, 1680. — The great mathematician Leibnitz published his "Protogœa" in 1680. He imagined this planet to have been originally a burning luminous mass, which ever since its creation has been undergoing refrigeration. When the outer crust had cooled down sufficiently to allow the vapours to be condensed, they fell, and formed a universal ocean, covering the loftiest mountains, and investing the whole globe. The crust, as it consolidated from a state of fusion, assumed a vesicular and cavernous structure ; and being rent in some places, allowed the water to rush into the subterranean hollows, whereby the level of the primeval ocean was lowered. The

* See Mr. Conybeare's excellent Introduction to the "Outlines of the Geology of England and Wales," p. 12.

breaking in of these vast caverns is supposed to have given rise to the dislocated and deranged position of the strata "which Steno had described," and the same disruptions communicated violent movements to the incumbent waters, whence great inundations ensued. The waters, after they had been thus agitated, deposited their sedimentary matter during intervals of quiescence, and hence the various stony and earthy strata. "We may recognize, therefore," says Leibnitz, "a double origin of primitive masses, the one by refrigeration from igneous fusion, the other by concretion from aqueous solution." * By the repetition of similar causes (the disruption of the crust and consequent floods), alternations of new strata were produced, until at length these causes were reduced to a condition of quiescent equilibrium, and a more permanent state of things was established. †

Hooke, 1688.—The "Posthumous Works of Robert Hooke, M.D.," well known as a great mathematician and natural philosopher, appeared in 1705, containing "A Discourse of Earthquakes," which, we are informed by his editor, was written in 1668, but revised at subsequent periods. ‡ Hooke frequently refers to

* Unde jam duplex origo intelligitur primorum corporum, una, cum ab ignis fusione refrigererent, altera, cum reconcrescerent ex solutione aquarum.

† Redeunte mox simili causâ strata subinde alia aliis impone-
rentur, et facies teneri adhuc orbis sæpius novata est. Donec
quiescentibus causis, atque æquilibratis, consistentior emergeret
rerum status. — For an able analysis of the views of Leibnitz, in
his *Protogœa*, see Mr. Conybeare's Report to the Brit. Assoc. on
the Progress of Geological Science, 1832.

‡ Between the year 1688 and his death, in 1703, he read several memoirs to the Royal Society, and delivered lectures on various subjects, relating to fossil remains and the effects of earthquakes.

the best Italian and English authors who wrote before his time on geological subjects ; but there are no passages in his works implying that he participated in the enlarged views of Steno and Lister, or of his contemporary, Woodward, in regard to the geographical extent of certain groups of strata. His treatise, however, is the most philosophical production of that age, in regard to the causes of former changes in the organic and inorganic kingdoms of nature.

“ However trivial a thing,” he says, “ a rotten shell may appear to some, yet these monuments of nature are more certain tokens of antiquity than coins or medals, since the best of those may be counterfeited or made by art and design, as may also books, manuscripts, and inscriptions, as all the learned are now sufficiently satisfied has often been actually practised,” &c. ; “ and though it must be granted that it is very difficult to read them (the records of nature) and *to raise a chronology out of them*, and to state the intervals of the time wherein such or such catastrophes and mutations have happened, yet it is not impossible.” *

Respecting the extinction of species, Hooke was aware that the fossil ammonites, nautili, and many other shells and fossil skeletons found in England, were of different species from any then known ; but he doubted whether the species had become extinct, observing that the knowledge of naturalists of all the marine species, especially those inhabiting the deep sea, was very deficient. In some parts of his writings, however, he leans to the opinion that species had been lost ; and in speculating on this subject, he even suggests that

* Posth. Works, Lecture, Feb. 29. 1688.

there might be some connection between the disappearance of certain kinds of animals and plants, and the changes wrought by earthquakes in former ages. Some species, he observes with great sagacity, are "*peculiar to certain places, and not to be found elsewhere.* If, then, such a place had been swallowed up, it is not improbable but that those animate beings may have been destroyed with it; and this may be true both of aërial and aquatic animals: for those animated bodies, whether vegetables or animals, which were naturally nourished or refreshed by the air, would be destroyed by the water," &c.* Turtles, he adds, and such large ammonites as are found in Portland, seem to have been the productions of hotter countries; and it is necessary to suppose that England once lay under the sea within the torrid zone! To explain this and similar phenomena, he indulges in a variety of speculations concerning changes in the position of the axis of the earth's rotation, "a shifting of the earth's centre of gravity, analogous to the revolutions of the magnetic pole," &c. None of these conjectures, however, are proposed dogmatically, but rather in the hope of promoting fresh inquiries and experiments.

In opposition to the prejudices of his age, we find him arguing against the idea that nature had formed fossil bodies "for no other end than to play the mimic in the mineral kingdom;"—maintaining that figured stones were "really the several bodies they represent, or the mouldings of them petrified," and "not as some have imagined, 'a *lusus naturæ*,' sporting herself in the needless formation of useless beings."†

* Posth. Works, p. 327.

† Posth. Works, Lecture, Feb. 15. 1688. Hooke explained, with considerable clearness, the different modes wherein organic

It was objected to Hooke, that his doctrine of the extinction of species derogated from the wisdom and power of the Omnipotent Creator; but he answered, that, as individuals die, there may be some termination to the duration of a species; and his opinions, he declared, were not repugnant to Holy Writ: for the Scriptures taught that our system was degenerating, and tending to its final dissolution; "and as, when that shall happen, all the species will be lost, why not some at one time and some at another?"*

But his principal object was to account for the manner in which shells had been conveyed into the higher parts of "the Alps, Apennines, and Pyrenean hills, and the interior of continents in general." These and other appearances, he said, might have been brought about by earthquakes, "which have turned plains into mountains, and mountains into plains, seas into land, and land into seas, made rivers where there were none before, and swallowed up others that for-

substances may become lapidified; and, among other illustrations, he mentions some silicified palm-wood brought from Africa, on which M. de la Hire had read a memoir to the Royal Academy of France (June, 1692), wherein he had pointed out, not only the tubes running the length of the trunk, but the roots at one extremity. De la Hire, says Hooke, also treated of certain trees found petrified in "the river that passes by Bakan, in the kingdom of *Ava*, and which has for the space of ten leagues the virtue of petrifying wood." It is an interesting fact, that the silicified wood of the Irawadi should have attracted attention more than one hundred years ago. Remarkable discoveries have been recently made there of fossil animals and vegetables, by Mr. Crawford and Dr. Wallich. — See Geol. Trans. vol. ii. part iii. p. 377. second series. De la Hire cites Father Duchatz, in the second volume of "Observations made in the Indies by the Jesuits."

* Posth. Works, Lecture, May 29. 1689.

merly were, &c. &c.; and which, since the creation of the world, have wrought many great changes on the superficial parts of the earth, and have been the instruments of placing shells, bones, plants, fishes, and the like, in those places where, with much astonishment, we find them." * This doctrine, it is true, had been laid down in terms almost equally explicit by Strabo, to explain the occurrence of fossil shells in the interior of continents, and to that geographer, and other writers of antiquity, Hooke frequently refers; but the revival and development of the system was an important step in the progress of modern science.

Hooke enumerated all the examples known to him of subterranean disturbance, from "the sad catastrophe of Sodom and Gomorrah" down to the Chilian earthquake of 1646. The elevating of the bottom of the sea, the sinking and submersion of the land, and most of the inequalities of the earth's surface, might, he said, be accounted for by the agency of these subterranean causes. He mentions that the coast near Naples *was raised during the eruption of Monte Nuovo*; and that, in 1591, land rose in the island of St. Michael, during an eruption: and although it would be more difficult, he says, to prove, he does not doubt but that there had been as many earthquakes in the parts of the earth under the ocean, as in the parts of the dry land; in confirmation of which, he mentions the immeasurable depth of the sea near some volcanos. To attest the extent of simultaneous subterranean movements, he refers to an earthquake in the West Indies, in the year 1690, where the space of earth raised, or

* Posth. Works, p. 312.

“struck upwards,” by the shock, exceeded, he affirms, the length of the Alps and the Pyrenees.

Hooke's diluvial theory.—As Hooke declared the favorite hypothesis of the day, “that marine fossil bodies were to be referred to Noah's flood,” to be wholly untenable, he appears to have felt himself called upon to substitute a diluvial theory of his own, and thus he became involved in countless difficulties and contradictions. “During the great catastrophe,” he said, “there might have been a changing of that part which was before dry land into sea by sinking, and of that which was sea into dry land by raising, and marine bodies might have been buried in sediment beneath the ocean, in the interval between the creation and the deluge.”* Then follows a disquisition on the separation of the land from the waters, mentioned in Genesis; during which operation some places of the shell of the earth were forced outwards, and others pressed downwards or inwards, &c. His diluvial hypothesis very much resembled that of Steno, and was entirely opposed to the fundamental principles professed by him, that he would explain the former changes of the earth *in a more natural manner* than others had done. When, in despite of this declaration, he required a former “crisis of nature,” and taught that earthquakes had become debilitated, and that the Alps, Andes, and other chains, had been lifted up in a few months, he was compelled to assume so rapid a rate of change, that his machinery appeared scarcely less extravagant than that of his most fanciful predecessors. For this reason, perhaps, his whole theory of earthquakes met with undeserved neglect.

* Posth. Works, p 410.

Ray, 1692. — One of his contemporaries, the celebrated naturalist, Ray, participated in the same desire to explain geological phenomena, by reference to causes less hypothetical than those usually resorted to.* In his essay on "Chaos and Creation," he proposed a system, agreeing in its outline, and in many of its details, with that of Hooke; but his knowledge of natural history enabled him to elucidate the subject with various original observations. Earthquakes, he suggested, might have been the second causes employed at the creation, in separating the land from the waters, and in gathering the waters together into one place. He mentions, like Hooke, the earthquake of 1646, which had violently shaken the Andes for some hundreds of leagues, and made many alterations therein. In assigning a cause for the general deluge, he preferred a change in the earth's centre of gravity to the introduction of earthquakes. Some unknown cause, he said, might have forced the subterranean waters outwards, as was, perhaps, indicated by "the breaking up of the fountains of the great deep."

Ray was one of the first of our writers who enlarged upon the effects of running water upon the land, and of the encroachment of the sea upon the shores. So important did he consider the agency of these causes, that he saw in them an indication of the tendency of our system to its final dissolution; and he wondered why the earth did not proceed more rapidly towards a general submersion beneath the sea, when so much

* Ray's *Physico-theological Discourses* were of somewhat later date than Hooke's great work on earthquakes. He speaks of Hooke as one "whom for his learning and deep insight into the mysteries of nature he deservedly honoured." — *On the Deluge*, chap. iv.

matter was carried down by rivers, or undermined in the sea-cliffs. We perceive clearly from his writings, that the gradual decline of our system, and its future consummation by fire, was held to be as necessary an article of faith by the orthodox, as was the recent origin of our planet. His discourses, like those of Hooke, are highly interesting, as attesting the familiar association in the minds of philosophers, in the age of Newton, of questions in physics and divinity. Ray gave an unequivocal proof of the sincerity of his mind, by sacrificing his preferment in the church, rather than take an oath against the Covenanters, which he could not reconcile with his conscience. His reputation, moreover, in the scientific world placed him high above the temptation of courting popularity, by pandering to the physico-theological taste of his age. It is, therefore, curious to meet with so many citations from the Christian fathers and prophets in his essays on physical science — to find him in one page proceeding, by the strict rules of induction, to explain the former changes of the globe, and in the next gravely entertaining the question, whether the sun and stars, and the whole heavens shall be annihilated, together with the earth, at the era of the grand conflagration.

Woodward, 1695. — Among the contemporaries of Hooke and Ray, Woodward, a professor of medicine, had acquired the most extensive information respecting the geological structure of the crust of the earth. He had examined many parts of the British strata with minute attention; and his systematic collection of specimens, bequeathed to the University of Cambridge, and still preserved there as arranged by him, shows how far he had advanced in ascertaining the order of superposition. From the great number of facts col-

lected by him, we might have expected his theoretical views to be more sound and enlarged than those of his contemporaries; but in his anxiety to accommodate all observed phenomena to the scriptural account of the Creation and Deluge, he arrived at most erroneous results. He conceived "the whole terrestrial globe to have been taken to pieces and dissolved at the flood, and the strata to have settled down from this promiscuous mass as any earthy sediment from a fluid."* In corroboration of these views, he insisted upon the fact, that "marine bodies are lodged in the strata according to the order of their gravity, the heavier shells in stone, the lighter in chalk, and so of the rest."† Ray immediately exposed the unfounded nature of this assertion, remarking truly, that fossil bodies "are often mingled, heavy with light, in the same stratum;" and he even went so far as to say, that Woodward "must have invented the phenomena for the sake of confirming his bold and strange hypothesis‡" — a strong expression from the pen of a contemporary.

Burnet, 1690. — At the same time Burnet published his "Theory of the Earth."§ The title is most characteristic of the age, — "The Sacred Theory of the Earth; containing an Account of the Original of the Earth, and of all the general Changes which it hath already undergone, or is to undergo, till the Consummation of all Things." Even Milton had scarcely ventured in his poem to indulge his imagination so freely in painting scenes of the Creation and Deluge, Paradise and Chaos. He explained why the primeval

* Essay towards a Natural History of the Earth, 1695. Preface.

† Ibid.

‡ Consequences of the Deluge, p. 165.

§ First published in Latin between the years 1680 and 1690.

earth enjoyed a perpetual spring before the flood! showed how the crust of the globe was fissured by "the sun's rays," so that it burst, and thus the diluvial waters were let loose from a supposed central abyss. Not satisfied with these themes, he derived from the books of the inspired writers, and even from heathen authorities, prophetic views of the future revolutions of the globe, gave a most terrific description of the general conflagration, and proved that a new heaven and a new earth will rise out of a *second chaos* — after which will follow the blessed millennium.

The reader should be informed, that, according to the opinion of many respectable writers of that age, there was good scriptural ground for presuming that the garden bestowed upon our first parents was not on the earth itself, but above the clouds, in the middle region between our planet and the moon. Burnet approaches with becoming gravity the discussion of so important a topic. He was willing to concede that the geographical position of Paradise was not in Mesopotamia, yet he maintained that it was upon the earth, and in the southern hemisphere, near the equinoctial line. Butler selected this conceit as a fair mark for his satire, when, amongst the numerous accomplishments of Hudibras, he says, —

“ He knew the seat of Paradise,
Could tell in what degree it lies;
And, as he was disposed, could prove it
Below the moon, or else above it.”

Yet the same monarch, who is said never to have slept without Butler's poem under his pillow, was so great an admirer and patron of Burnet's book, that he ordered it to be translated from the Latin into English. The style of the "Sacred Theory" was eloquent, and the

book displayed powers of invention of no ordinary stamp. It was, in fact, a fine historical romance, as Buffon afterwards declared: but it was treated as a work of profound science in the time of its author, and was panegyricized by Addison in a Latin ode, while Steele praised it in the "Spectator." Towards the end of the last century, Warton, in his "Essay on Pope," discovered that Burnet united the faculty of *judgment* with powers of imagination.

Whiston, 1696. — Another production of the same school, and equally characteristic of the time, was that of Whiston, entitled, "A New Theory of the Earth; wherein the Creation of the World in Six Days, the Universal Deluge, and the General Conflagration, as laid down in the Holy Scriptures, are shown to be perfectly agreeable to Reason and Philosophy." He was at first a follower of Burnet; but his faith in the infallibility of that writer was shaken by the declared opinion of Newton, that there was every presumption in astronomy against any former change in the inclination of the earth's axis. This was a leading dogma in Burnet's system, though not original, for it was borrowed from an Italian, Alessandro degli Alessandri, who had suggested it in the beginning of the fifteenth century, to account for the former occupation of the present continents by the sea. La Place has since strengthened the arguments of Newton, against the probability of any former revolution of this kind.

The remarkable comet of 1680 was fresh in the memory of every one when Whiston first began his cosmological studies; and the principal novelty of his speculations consisted in attributing the deluge to the near approach to the earth of one of these erratic bodies. Having ascribed an increase of the waters to

this source, he adopted Woodward's theory, supposing all stratified deposits to have resulted from the "chaotic sediment of the flood." Whiston was one of the first who ventured to propose that the text of Genesis should be interpreted differently from its ordinary acceptation, so that the doctrine of the earth having existed long previous to the creation of man might no longer be regarded as unorthodox. He had the art to throw an air of plausibility over the most improbable parts of his theory, and seemed to be proceeding in the most sober manner, and by the aid of mathematical demonstration, to the establishment of his various propositions. Locke pronounced a panegyric on his theory, commending him for having explained so many wonderful and before inexplicable things. His book, as well as Burnet's, was attacked and refuted by Keill.* Like all who introduced purely hypothetical causes to account for natural phenomena, Whiston retarded the progress of truth, diverting men from the investigation of the laws of sublunary nature, and inducing them to waste time in speculations on the power of comets to drag the waters of the ocean over the land—on the condensation of the vapours of their tails into water, and other matters equally edifying.

Hutchinson, 1724. — John Hutchinson, who had been employed by Woodward in making his collection of fossils, published afterwards, in 1724, the first part of his "Moses's Principia," wherein he ridiculed Woodward's hypothesis. He and his numerous followers were accustomed to declaim loudly against human learning; and they maintained that the Hebrew Scriptures, when rightly translated, comprised a perfect

* An Examination of Dr. Burnet's Theory, &c. 2d ed. 1734.

system of natural philosophy, for which reason they objected to the Newtonian theory of gravitation.

Celsius. — Andrea Celsius, the Swedish astronomer, published about this time his remarks on the gradual diminution and sinking of the waters in the Baltic, to which I shall have occasion to advert more particularly in the second volume (ch. 17. book 2.).

Scheuchzer, 1708. — In Germany, in the mean time, Scheuchzer laboured to prove, in a work entitled “The Complaint of the Fishes” (1708), that the earth had been remodelled at the deluge. Pluche, also, in 1732, wrote to the same effect; while Holbach, in 1753, after considering the various attempts to refer all the ancient formations to the Noachian flood, exposed the inadequacy of this cause.

Italian Geologists — Vallisneri. — I return with pleasure to the geologists of Italy, who preceded, as has been already shown, the naturalists of other countries in their investigations into the ancient history of the earth, and who still maintained a decided pre-eminence. They refuted and ridiculed the physico-theological systems of Burnet, Whiston, and Woodward*; while Vallisneri†, in his comments on the Woodwardian theory, remarked how much the interests of religion, as well as those of sound philosophy, had suffered by perpetually mixing up the sacred writings with questions in physical science. The works of this author were rich in original observations. He at-

* Ramazzini even asserted, that the ideas of Burnet were mainly borrowed from a dialogue of one Patrizio; but Brocchi, after reading that dialogue, assures us, that there was scarcely any other correspondence between these systems, except that both were equally whimsical.

† *Dei Corpi Marini, Lettere critiche, &c.* 1721.

tempted the first general sketch of the marine deposits of Italy, their geographical extent, and most characteristic organic remains. In his treatise "On the Origin of Springs," he explained their dependence on the order, and often on the dislocations, of the strata, and reasoned philosophically against the opinions of those who regarded the disordered state of the earth's crust as exhibiting signs of the wrath of God for the sins of man. He found himself under the necessity of contending, in his preliminary chapter, against St. Jerome, and four other principal interpreters of Scripture, besides several professors of divinity, "that springs did not flow by subterranean siphons and cavities from the sea upwards, losing their saltness in the passage," for this theory had been made to rest on the infallible testimony of Holy Writ.

Although reluctant to generalize on the rich materials accumulated in his travels, Vallisneri had been so much struck with the remarkable continuity of the more recent marine strata, from one end of Italy to the other, that he came to the conclusion that the ocean formerly extended over the whole earth, and after abiding there for a long time, had gradually subsided. This opinion, however untenable, was a great step beyond Woodward's diluvian hypothesis, against which Vallisneri, and after him all the Tuscan geologists, uniformly contended, while it was warmly supported by the members of the Institute of Bologna.*

Among others of that day, Spada, a priest of Grezzana, in 1737, wrote to prove that the petrified marine bodies near Verona were not diluvian.† Mattani drew a similar inference from the shells of Volterra

* Brocchi, p. 28.

† Ibid. p. 33.

and other places : while Costantini, on the other hand, whose observations on the valley of the Brenta and other districts were not without value, undertook to vindicate the truth of the deluge, as also to prove that Italy had been peopled by the descendants of Japhet.*

Moro, 1740.—Lazzaro Moro, in his work (published in 1740) “ On the Marine Bodies which are found in the Mountains †,” attempted to apply the theory of earthquakes, as expounded by Strabo, Pliny, and other ancient authors, with whom he was familiar, to the geological phenomena described by Vallisneri.‡ His attention was awakened to the elevating power of subterranean forces by a remarkable phenomenon which happened in his own time, and which had also been noticed by Vallisneri in his letters. A new island rose in 1707 from a deep part of the sea near Santorin in the Mediterranean, during continued shocks of an earthquake, and, increasing rapidly in size, grew in less than a month to be half a mile in circumference, and about twenty-five feet above high-water mark. It was soon afterwards covered by volcanic ejections, but, when first examined, it was found to be a white rock, bearing on its surface living oysters and crustacea. In order to ridicule the various theories then in vogue, Moro ingeniously supposes the arrival on this new island of a party of naturalists ignorant of

* Brocchi, p. 37.

† *Sui Crostacei ed altri Corpi Marini che si trovano sui Monti.*

‡ Moro does not cite the works of Hooke and Ray; and although so many of his views were in accordance with theirs, he was probably ignorant of their writings, for they had not been translated. As he always refers to the Latin edition of Burnet, and a French translation of Woodward, we may presume that he did not read English.

its recent origin. One immediately points to the marine shells, as proofs of the universal deluge ; another argues that they demonstrate the former residence of the sea upon the mountains ; a third dismisses them as mere *sports of nature* ; while a fourth affirms, that they were born and nourished within the rock in ancient caverns, into which salt water had been raised in the shape of vapour by the action of subterranean heat.

Moro pointed with great judgment to the *faults* and dislocations of the strata described by Vallisneri, in the Alps and other chains, in confirmation of his doctrine, that the continents had been heaved up by subterranean movements. He objected, on solid grounds, to the hypothesis of Burnet and of Woodward ; yet he ventured so far to disregard the protest of Vallisneri, as to undertake the adaptation of every part of his own system to the Mosaic account of the creation. On the third day, he said, the globe was every where covered to the same depth by fresh water ; and when it pleased the Supreme Being that the dry land should appear, volcanic explosions broke up the smooth and regular surface of the earth composed of primary rocks. These rose in mountain masses above the waves, and allowed melted metals and salts to ascend through fissures. The sea gradually acquired its saltness from volcanic exhalations, and, while it became more circumscribed in area, increased in depth. Sand and ashes ejected by volcanos were regularly disposed along the bottom of the ocean, and formed the secondary strata, which in their turn were lifted up by earthquakes. We need not follow this author in tracing the progress of the creation of vegetables and animals on the other days of creation ; but,

upon the whole, it may be remarked, that few of the old cosmological theories had been conceived with so little violation of known analogies.

Generelli's illustrations of Moro, 1749. — The style of Moro was extremely prolix, and, like Hutton, who, at a later period, advanced many of the same views, he stood in need of an illustrator. The Scotch geologist was hardly more fortunate in the advocacy of Playfair, than was Moro in numbering amongst his admirers Cirillo Generelli, who, nine years afterwards, delivered at a sitting of Academicians at Cremona a spirited exposition of his theory. This learned Carmelitan friar does not pretend to have been an original observer, but he had studied sufficiently to enable him to confirm the opinions of Moro by arguments from other writers; and his selection of the doctrines then best established is so judicious, that a brief abstract of them cannot fail to be acceptable, as illustrating the state of geology in Europe, and in Italy in particular, before the middle of the last century.

The bowels of the earth, says he, have carefully preserved the memorials of past events, and this truth the marine productions so frequent in the hills attest. From the reflections of Lazzaro Moro, we may assure ourselves that these are the effects of earthquakes in past times, which have changed vast spaces of sea into terra firma, and inhabited lands into seas. In this, more than in any other department of physics, are observations and experiments indispensable, and we must diligently consider facts. The land is known, wherever we make excavations, to be composed of different strata or soils placed one above the other, some of sand, some of rock, some of chalk, others of marl, coal, pumice, gypsum, lime, and the rest. These

ingredients are sometimes pure, and sometimes confusedly intermixed. Within are often imprisoned different marine fishes, like dried mummies, and more frequently shells, crustacea, corals, plants, &c., not only in Italy, but in France, Germany, England, Africa, Asia, and America; — sometimes in the lowest, sometimes in the loftiest, beds of the earth, some upon the mountains, some in deep mines, others near the sea, and others hundreds of miles distant from it. Woodward conjectured that these marine bodies might be found every where; but there are rocks in which none of them occur, as is sufficiently attested by Vallisneri and Marsilli. The remains of fossil animals consist chiefly of their more solid parts, and the most rocky strata must have been soft when such exuviae were inclosed in them. Vegetable productions are found in different states of maturity, indicating that they were imbedded in different seasons. Elephants, elks, and other terrestrial quadrupeds, have been found in England and elsewhere, in superficial strata, never covered by the sea. Alternations are rare, yet not without example, of marine strata, and those which contain marshy and terrestrial productions. Marine animals are arranged in the subterraneous beds with admirable order, in distinct groups, oysters here, dentalia or corals there, &c., as now, according to Marsilli*, on the shores of the Adriatic. We must abandon the doctrine, once so popular, which denies that organized fossils were derived from living beings, and we cannot account for their present position by the ancient theory of Strabo, nor by that of Leibnitz, nor by the universal deluge, as explained by Woodward

* Saggio fisico intorno alla Storia del Mare, part i. p. 24.

and others: "nor is it reasonable to call the Deity capriciously upon the stage, and to make him work miracles for the sake of confirming our preconceived hypotheses."—"I hold in utter abomination, most learned Academicians! those systems which are built with their foundations in the air, and cannot be propped up without a miracle; and I undertake, with the assistance of Moro, to explain to you how these marine animals were transported into the mountains by natural causes." *

A brief abstract then follows of Moro's theory, by which, says Generelli, we may explain all the phenomena, as Vallisneri so ardently desired, "*without violence, without fictions, without hypotheses, without miracles.*"† The Carmelitan then proceeds to struggle against an obvious objection to Moro's system, considered as a method of explaining the revolutions of the earth, *naturally*. If earthquakes have been the agents of such mighty changes, how does it happen that their effects since the times of history have been so inconsiderable? This same difficulty had, as we have seen, presented itself to Hooke, half a century before, and forced him to resort to a former "crisis of nature:" but Generelli defended his position by showing how numerous were the accounts of eruptions and earthquakes, of new islands, and of elevations and subsidences of land, and yet how much greater a number of like events must have been unattested and unre-

* "Abbomino al sommo qualsivoglia sistema, che sia di pianta fabbricato in aria; massime quando è tale, che non possa sostenersi senza un miracolo," &c. — De' Crostacei e di altre Produz. del Mare, &c. 1749.

† "Senza violenze, senza finzioni, senza supposti, senza miracoli." De' Crostacei e di altre Produz. del Mare, &c. 1749.

corded during the last six thousand years. He also appealed to Vallisneri as an authority to prove that the mineral masses containing shells bore, upon the whole, but a small proportion to those rocks which were destitute of organic remains; and the latter, says the learned monk, might have been created as they now exist, *in the beginning*.

Generelli then describes the continual waste of mountains and continents, by the action of rivers and torrents, and concludes with these eloquent and original observations:—“Is it possible that this waste should have continued for six thousand, and *perhaps* a greater number of years, and that the mountains should remain so great, unless their ruins have been repaired? Is it credible that the Author of Nature should have founded the world upon such laws, as that the dry land should for ever be growing smaller, and at last become wholly submerged beneath the waters? Is it credible that, amid so many created things, the mountains alone should daily diminish in number and bulk, without there being any repair of their losses? This would be contrary to that order of Providence which is seen to reign in all other things in the universe. Wherefore I deem it just to conclude, that the same cause which, in the beginning of time, raised mountains from the abyss, has down to the present day continued to produce others, in order to restore from time to time the losses of all such as sink down in different places, or are rent asunder, or in other way suffer disintegration. If this be admitted, we can easily understand why there should now be found upon many mountains so great a number of crustacea and other marine animals.”

In the above extract I have not merely enumerated

the opinions and facts which are confirmed by recent observation, suppressing all that has since proved to be erroneous, but have given a faithful abridgment of the entire treatise, with the omission only of Moro's hypothesis, which Generelli adopted, with all its faults and excellencies. The reader will therefore remark, that although this admirable essay embraces so large a portion of the principal objects of geological research, it makes no allusion to the extinction of certain classes of animals; and it is evident that no opinions on this head had, at that time, gained a firm footing in Italy. That Lister and other English naturalists should long before have declared in favour of the loss of species, while Scilla and most of his countrymen hesitated, was perhaps natural, since the Italian museums were filled with fossil shells belonging to species of which a great portion did actually exist in the Mediterranean; whereas the English collectors could obtain no recent species from such of their own strata as were then explored.

The weakest point in Moro's system consisted in deriving *all* the stratified rocks from volcanic ejections; an absurdity which his opponents took care to expose, especially Vito Amici.* Moro seems to have been misled by his anxious desire to represent the formation of secondary rocks as having occupied an extremely short period, while at the same time he wished to employ known agents in nature. To imagine torrents, rivers, currents, partial floods, and all the operations of moving water, to have gone on exerting an energy many thousand times greater than at present, would have appeared preposterous and incredible, and would

* Sui Testacei della Sicilia.

have required a hundred violent hypotheses; but we are so unacquainted with the true sources of subterranean disturbances, that their former violence may in theory be multiplied indefinitely, without its being possible to prove the same manifest contradiction or absurdity in the conjecture. For this reason, perhaps, Moro preferred to derive the materials of the strata from volcanic ejections, rather than from transportation by running water.

Marsilli.—Marsilli, whose work is alluded to by Generelli, had been prompted to institute inquiries into the bed of the Adriatic, by discovering, in the territory of Parma, (what Spada had observed near Verona, and Schiavo in Sicily,) that fossil shells were not scattered through the rocks at random, but disposed in regular order, according to certain genera and species.

Vitaliano Donati, 1750.—But with a view of throwing further light upon these questions, Donati, in 1750, undertook a more extensive investigation of the Adriatic, and discovered, by numerous soundings, that deposits of sand, marl, and tufaceous incrustations, most strictly analogous to those of the Subapennine hills, were in the act of accumulating there. He ascertained that there were no shells in some of the submarine tracts, while in other places they lived together in families, particularly the genera *Arca*, *Pecten*, *Venus*, *Murex*, and some others. He also states that in divers localities he found a mass composed of corals, shells, and crustaceous bodies of different species, confusedly blended with earth, sand, and gravel. At the depth of a foot or more, the organic substances were entirely petrified and reduced to marble; at less than a foot from the surface, they approached nearer to their na-

tural state; while at the surface they were alive, or if dead, in a good state of preservation.

Baldassari.—A contemporary naturalist, Baldassari, had shown that the organic remains in the tertiary marls of the Siennese territory were grouped in families, in a manner precisely similar to that above alluded to by Donati.

Buffon, 1749.—Buffon first made known his theoretical views concerning the former changes of the earth, in his *Natural History*, published in 1749. He adopted the theory of an original volcanic nucleus, together with the universal ocean of Leibnitz. By this aqueous envelope the highest mountains were once covered. Marine currents then acted violently, and formed horizontal strata, by washing away solid matter in some parts, and depositing it in others; they also excavated deep submarine valleys. The level of the ocean was then depressed by the entrance of a part of its waters into subterranean caverns, and thus some land was left dry. Buffon seems not to have profited, like Leibnitz and Moro, by the observations of Steno, or he could not have imagined that the strata were generally horizontal, and that those which contain organic remains had never been disturbed since the era of their formation. He was conscious of the great power annually exerted by rivers and marine currents in transporting earthy materials to lower levels, and he even contemplated the period when they would destroy all the present continents. Although in geology he was not an original observer, his genius enabled him to render his hypothesis attractive; and by the eloquence of his style, and the boldness of his speculations, he awakened curiosity, and provoked a spirit of inquiry amongst his countrymen.

Soon after the publication of his "Natural History," in which was included his "Theory of the Earth," he received an official letter (dated January, 1751,) from the Sorbonne, or Faculty of Theology in Paris, informing him that fourteen propositions in his works "were reprehensible, and contrary to the creed of the church." The first of these obnoxious passages, and the only one relating to geology, was as follows:— "The waters of the sea have produced the mountains and valleys of the land—the waters of the heavens, reducing all to a level, will at last deliver the whole land over to the sea, and the sea, successively prevailing over the land, will leave dry new continents like those which we inhabit." Buffon was invited by the College, in very courteous terms, to send in an explanation, or rather a recantation, of his unorthodox opinions. To this he submitted; and a general assembly of the Faculty having approved of his "Declaration," he was required to publish it in his next work. The document begins with these words:— "I declare that I had no intention to contradict the text of Scripture; that I believe most firmly all therein related about the creation, both as to order of time and matter of fact; and *I abandon every thing in my book respecting the formation of the earth*, and, generally, all which may be contrary to the narration of Moses." *

The grand principle which Buffon was called upon to renounce was simply this, — "that the present mountains and valleys of the earth are due to secondary causes, and that the same causes will in time destroy all the continents, hills, and valleys, and reproduce others like them." Now, whatever may be the defects of

* Hist. Nat. tom. v. éd. de l'Imp. Royale, Paris, 1769.

many of his views, it is no longer controverted that the present continents are of secondary origin. The doctrine is as firmly established as the earth's rotation on its axis; and that the land now elevated above the level of the sea will not endure for ever, is an opinion which gains ground daily, in proportion as we enlarge our experience of the changes now in progress.

Targioni, 1751. — Targioni, in his voluminous "Travels in Tuscany, 1751 and 1754," laboured to fill up the sketch of the geology of that region left by Steno sixty years before. Notwithstanding a want of arrangement and condensation in his memoirs, they contained a rich store of faithful observations. He has not indulged in many general views, but in regard to the origin of valleys, he was opposed to the theory of Buffon, who attributed them principally to submarine currents. The Tuscan naturalist laboured to show that both the larger and smaller valleys of the Apennines were excavated by rivers and floods, caused by the bursting of the barriers of lakes, after the retreat of the ocean. He also maintained that the elephants and other quadrupeds, so frequent in the lacustrine and alluvial deposits of Italy, had inhabited that peninsula; and had not been transported thither, as some had conceived, by Hannibal or the Romans, nor by what they were pleased to term "a catastrophe of nature."

Lehman, 1756. — In the year 1756 the treatise of Lehman, a German mineralogist, and director of the Prussian mines, appeared, who also divided mountains into three classes: the first, those formed with the world, and prior to the creation of animals, and which contained no fragments of other rocks; the second class, those which resulted from the partial destruction

of the primary rocks by a general revolution; and a third class, resulting from local revolutions, and in part from the Noachian deluge.

A French translation of this work appeared in 1759, in the preface of which the translator displays very enlightened views respecting the operations of earthquakes, as well as of the aqueous causes.*

Gesner, 1758.—In this year Gesner, the botanist, of Zurich, published an excellent treatise on petrifications, and the changes of the earth which they testify.† After a detailed enumeration of the various classes of fossils of the animal and vegetable kingdoms, and remarks on the different states in which they are found petrified, he considers the geological phenomena connected with them; observing, that some, like those of *Œningen*, resembled the testacea, fish, and plants indigenous in the neighbouring region ‡; while some, such as ammonites, gryphites, belemnites, and other shells, are either of unknown species, or found only in the Indian and other distant seas. In order to elucidate the structure of the earth, he gives sections, from *Verenius*, *Buffon*, and others, obtained in digging wells; distinguishes between horizontal and inclined strata; and, in speculating on the causes of these appearances, mentions *Donati's* examination of the bed of the *Adriatic*; the filling up of lakes and seas by sediment; the imbedding of shells, now in progress; and many known effects of earthquakes, such as the sinking down of districts, or the heaving up of the bed of the sea, so as to form new islands and lay dry strata

* *Essai d'une Hist. Nat. des Couches de la Terre*, 1759.

† *John Gesner* published at *Leyden*, in Latin.

‡ *Part ii. chap. 9.*

containing petrifications. The ocean, he says, deserts its shores in many countries, as on the borders of the Baltic; but the rate of recession has been so slow in the last 2000 years, that to allow the Apennines, whose summits are filled with marine shells, to emerge to their present height, would have required about 80,000 years,—a lapse of time ten times greater, or more, than the age of the universe. We must therefore refer the phenomenon to the command of the Deity, related by Moses, that “the waters should be gathered together in one place, and the dry land appear.” Gesner adopted the views of Leibnitz, to account for the retreat of the primeval ocean: his essay displays much erudition; and the opinions of preceding writers of Italy, Germany, and England are commented upon with fairness and discrimination.

Arduino, 1759.—In the year following, Arduino*, in his memoirs on the mountains of Padua, Vicenza, and Verona, deduced, from original observations, the distinction of rocks into primary, secondary, and tertiary, and showed that in those districts there had been a succession of submarine volcanic eruptions.

Michell, 1760.—In the following year (1760) the Rev. John Michell, Woodwardian Professor of Mineralogy at Cambridge, published in the Philosophical Transactions, an Essay on the Cause and Phenomena of Earthquakes.† His attention had been drawn to

* *Giornale del Grisellini*, 1759.

† See a Sketch of the History of English Geology, by Dr. Fitton, in *Edinb. Rev.* Feb. 1818, re-edited *Lond. and Edinb. Phil. Mag.* vol. i. and ii. 1832–33. Some of Michell’s observations anticipate in so remarkable a manner the theories established forty years afterwards, that his writings would probably have formed an era in the science, if his researches had been uninterrupted. He held,

this subject by the great earthquake of Lisbon in 1755. He advanced many original and philosophical views respecting the propagation of subterranean movements, and the caverns and fissures wherein steam might be generated. In order to point out the application of his theory to the structure of the globe, he was led to describe the arrangement and disturbance of the strata, their usual horizontality in low countries, and their contortions and fractured state in the neighbourhood of mountain chains. He also explained, with surprising accuracy, the relations of the central ridges of older rocks to the "long narrow slips of similar earths, stones, and minerals," which are parallel to these ridges. In his generalizations, derived in great part from his own observations on the geological structure of Yorkshire, he anticipated many of the views more fully developed by later naturalists.

Catcott, 1761.—Michell's papers were entirely free from all physico-theological disquisitions, but some of his contemporaries were still earnestly engaged in defending or impugning the Woodwardian hypothesis. We find many of these writings referred to by Catcott, an Hutchinsonian, who published a "Treatise on the Deluge" in 1761. He laboured particularly to refute an explanation offered by his contemporary, Bishop Clayton, of the Mosaic writings. That prelate had declared that the deluge "could not be literally true, save in respect to that part where Noah lived before the flood." Catcott insisted on the universality of the

however, his professorship only eight years, when he succeeded to a benefice, and from that time he appears to have entirely discontinued his scientific pursuits.

deluge, and referred to traditions of inundations mentioned by ancient writers, or by travellers, in the East Indies, China, South America, and other countries. This part of his book is valuable, although it is not easy to see what bearing the traditions have, if admitted to be authentic, on the Bishop's argument, since no evidence is adduced to prove that the catastrophes were contemporaneous events, while some of them are expressly represented by ancient authors to have occurred in succession.

Fortis—Odoardi, 1761.—The doctrines of Arduino, above adverted to, were afterwards confirmed by Fortis and Desmarest, in their travels in the same country; and they, as well as Baldassari, laboured to complete the history of the Subapennine strata. In the work of Odoardi *, there was also a clear argument in favour of the distinct ages of the older Apennine strata, and the Subapennine formations of more recent origin. He pointed out that the strata of these two groups were *unconformable*, and must have been the deposits of different seas at distant periods of time.

Raspe, 1763.—A history of the new islands by Raspe, an Hanoverian, appeared in 1763, in Latin.† In this work, all the authentic accounts of earthquakes which had produced permanent changes on the solid parts of the earth were collected together and examined with judicious criticism. The best systems which had been proposed concerning the ancient history of the globe, both by ancient and modern

* *Sui Corpi Marini del Feltrino*, 1761.

† *De Novis e Mari Natis Insulis*. Raspe was also the editor of the "Philosophical Works of Leibnitz. Amst. et Leipzig, 1765;" also author of "Tassie's Gems," and "Baron Munchausen's Travels."

writers, are reviewed; and the merits and defects of the doctrines of Hooke, Ray, Moro, Buffon, and others, fairly estimated. Great admiration is expressed for the hypothesis of Hooke, and his explanation of the origin of the strata is shown to have been more correct than Moro's, while their theory of the effects of earthquakes was the same. Raspe had not seen Michell's memoirs, and his views concerning the geological structure of the earth were perhaps less enlarged; yet he was able to add many additional arguments in favour of Hooke's theory, and to render it, as he said, a nearer approach to what Hooke would have written had he lived in later times. As to the periods wherein all the earthquakes happened, to which we owe the elevation of various parts of our continents and islands, Raspe says he pretends not to assign their duration, still less to defend Hooke's suggestion, that the convulsions almost all took place during the deluge of Noah. He adverts to the apparent indications of the former tropical heat of the climate of Europe, and the changes in the species of animals and plants, as among the most obscure and difficult problems in geology. In regard to the islands raised from the sea, within the times of history or tradition, he declares that some of them were composed of strata containing organic remains, and that they were not, as Buffon had asserted, made of mere volcanic matter. His work concludes with an eloquent exhortation to naturalists to examine the isles which rose, in 1707, in the Grecian Archipelago, and, in 1720, in the Azores, and not to neglect such splendid opportunities of studying nature "in the act of parturition." That Hooke's writings should have been neglected for more than half a century, was matter of

astonishment to Raspe; but it is still more wonderful that his own luminous exposition of that theory should, for more than another half century, have excited so little interest.

Fuchsel, 1762 and 1773.—Fuchsel, a German physician, published, in 1762, a geological description of the country between the Thuringerwald and the Hartz, and a memoir on the environs of Rudelstadt *; and afterwards, in 1773, a theoretical work on the ancient history of the earth and of man.† He had evidently advanced considerably beyond his predecessor Lehman, and was aware of the distinctness, both as to position and fossil contents, of several groups of strata of different ages, corresponding to the secondary formations now recognized by geologists in various parts of Germany. He supposed the European continents to have remained covered by the sea until the formation of the marine strata called in Germany “*muschelkalk*,” at the same time that the terrestrial plants of many European deposits attested the existence of dry land which bordered the ancient sea; land which, therefore, must have occupied the place of the present ocean. This pre-existing continent had been *gradually* swallowed up by the sea, different parts having subsided in succession into subterranean caverns. All the sedimentary strata were originally horizontal, and their present state of derangement must be referred to subsequent oscillations of the ground.

As there were plants and animals in the ancient periods, so also there must have been men, but they

* Acta Academiæ Electoralis Maguntinæ, vol. ii. Erfurt.

† This account of Fuchsel is derived from an excellent analysis of his memoirs by M. Keferstein. Journ. de Géologie, tom. ii. Oct. 1830.

did not all descend from one pair, but were created at various points on the earth's surface ; and the number of these distinct birth-places was as great as are the original languages of nations.

In the writings of Fuchsel we see a strong desire manifested to explain geological phenomena as far as possible by reference to the agency of known causes ; and although some of his speculations were fanciful, his views coincide much more nearly with those now generally adopted, than the theories afterwards promulgated by Werner and his followers.

Brander, 1766.—Gustavus Brander published, in 1766, his “*Fossilia Hantoniensia*,” containing excellent figures of fossil shells from the more modern marine strata of our island. “*Various opinions*,” he says in the preface, “*had been entertained concerning the time when and how these bodies became deposited. Some there are who conceive that it might have been effected in a wonderful length of time by a gradual changing and shifting of the sea,*” &c. But the most common cause assigned is that of “*the deluge.*” This conjecture, he says, even if the universality of the flood be not called in question, is purely hypothetical. In his opinion, fossil animals and testacea were, for the most part, of unknown species ; and of such as were known, the living analogues now belonged to southern latitudes.

Soldani, 1780.—Soldani applied successfully his knowledge of zoology to illustrate the history of stratified masses. He explained that microscopic testacea and zoophytes inhabited the depths of the Mediterranean ; and that the fossil species were, in like manner, found in those deposits wherein the fineness of their particles, and the absence of pebbles, implied that they

were accumulated in a deep sea, or far from shore. This author first remarked the alternation of marine and fresh-water strata in the Paris basin.*

Fortis — Testa, 1793.—A lively controversy arose between Fortis and another Italian naturalist, Testa, concerning the fish of Monte Bolca, in 1793. Their letters †, written with great spirit and elegance, show that they were aware that a large proportion of the Subapennine shells were identical with living species, and some of them with species now living in the torrid zone. Fortis proposed a somewhat fanciful conjecture, that when the volcanos of the Vicentin were burning, the waters of the Adriatic had a higher temperature; and in this manner, he said, the shells of warmer regions may once have peopled their own seas. But Testa was disposed to think that these species of testacea were still common to their own and to equinoctial seas: for many, he said, once supposed to be confined to hotter regions, had been afterwards discovered in the Mediterranean.‡

Cortesi — Spallanzani — Wallerius — Whitehurst.—While these Italian naturalists, together with Cortesi

* Saggio orittografico, &c. 1780, and other Works.

† Lett. sui Pesci Fossili di Bolca. Milan, 1793.

‡ This argument of Testa has been strengthened of late years by the discovery, that dealers in shells had long been in the habit of selling Mediterranean species as shells of more southern and distant latitudes, for the sake of enhancing their price. It appears, moreover, from several hundred experiments made by that distinguished hydrographer, Captain Smyth, on the water within eight fathoms of the surface, that the temperature of the Mediterranean is on an average $3\frac{1}{2}^{\circ}$ of Fahrenheit higher than the western part of the Atlantic ocean; an important fact, which in some degree may help to explain why many species are common to tropical latitudes and to the Mediterranean.

and Spallanzani, were busily engaged in pointing out the analogy between the deposits of modern and ancient seas, and the habits and arrangement of their organic inhabitants, and while some progress was making, in the same country, in investigating the ancient and modern volcanic rocks, some of the most original observers among the English and German writers, Whitehurst * and Wallerius, were wasting their strength in contending, according to the old Woodwardian hypothesis, that all the strata were formed by the Noachian deluge. But Whitehurst's description of the rocks of Derbyshire was most faithful; and he atoned for false theoretical views, by providing data for their refutation.

Pallas — Saussure. — Towards the close of the eighteenth century, the idea of distinguishing the mineral masses on our globe into separate groups, and studying their relations, began to be generally diffused. Pallas and Saussure were among the most celebrated whose labours contributed to this end. After an attentive examination of the two great mountain chains of Siberia, Pallas announced the result, that the granitic rocks were in the middle, the schistose at their sides, and the limestones again on the outside of these; and this he conceived would prove a general law in the formation of all chains composed chiefly of primary rocks.†

In his "Travels in Russia," in 1793 and 1794, he made many geological observations on the recent strata near the Wolga and the Caspian, and adduced

* Inquiry into the Original State and Formation of the Earth, 1778.

† Observ. on the Formation of Mountains. Act. Petrop. ann. 1778, part i.

proofs of the greater extent of the latter sea at no distant era in the earth's history. His memoir on the fossil bones of Siberia attracted attention to some of the most remarkable phenomena in geology. He stated that he had found a rhinoceros entire in the frozen soil, with its skin and flesh : an elephant, found afterwards in a mass of ice on the shore of the North Sea removed all doubt as to the accuracy of so wonderful a discovery.*

The subjects relating to natural history which engaged the attention of Pallas, were too multifarious to admit of his devoting a large share of his labours exclusively to geology. Saussure, on the other hand, employed the chief portion of his time in studying the structure of the Alps and Jura, and he provided valuable data for those who followed him. He did not pretend to deduce any general system from his numerous and interesting observations ; and the few theoretical opinions which escaped from him, seem, like those of Pallas, to have been chiefly derived from the cosmological speculations of preceding writers.

* Nov. comm. Petr. XVII. Cuvier, Eloge de Pallas.

CHAPTER IV.

HISTORY OF THE PROGRESS OF GEOLOGY — *continued.*

Werner's application of geology to the art of mining — Excursive character of his lectures — Enthusiasm of his pupils — His authority — His theoretical errors — Desmarest's Map and Description of Auvergne — Controversy between the Vulcanists and Neptunists — Intemperance of the rival sects — Hutton's Theory of the Earth — His discovery of granite veins — Originality of his views — Why opposed — Playfair's illustrations — Influence of Voltaire's writings on geology — Imputations cast on the Huttonians by Williams, Kirwan, and De Luc — Smith's Map of England — Geological Society of London — Progress of the science in France — Growing importance of the study of organic remains.

Werner. — THE art of mining has long been taught in France, Germany, and Hungary, in scientific institutions established for that purpose, where mineralogy has always been a principal branch of instruction.*

Werner was named, in 1775, professor of that science in the "School of Mines," at Freyberg, in Saxony. He directed his attention not merely to the composition and external characters of minerals, but also to what he termed "geognosy," or the natural position of

* Our miners have been left to themselves, almost without the assistance of scientific works in the English language, and without any "school of mines," to blunder their own way into a certain degree of practical skill. The inconvenience of this want of system in a country where so much capital is expended, and often wasted, in mining adventures, has been well exposed by an eminent practical miner. — See "Prospectus of a School of Mines in Cornwall, by J. Taylor, 1825."

minerals in particular rocks, together with the grouping of those rocks, their geographical distribution, and various relations. The phenomena observed in the structure of the globe had hitherto served for little else than to furnish interesting topics for philosophical discussion : but when Werner pointed out their application to the practical purposes of mining, they were instantly regarded by a large class of men as an essential part of their professional education, and from that time the science was cultivated in Europe more ardently and systematically. Werner's mind was at once imaginative and richly stored with miscellaneous knowledge. He associated every thing with his favourite science, and in his excursive lectures he pointed out all the economical uses of minerals, and their application to medicine : the influence of the mineral composition of rocks upon the soil, and of the soil upon the resources, wealth, and civilization of man. The vast sandy plains of Tartary and Africa, he would say, retained their inhabitants in the shape of wandering shepherds ; the granitic mountains and the low calcareous and alluvial plains gave rise to different manners, degrees of wealth, and intelligence. The history even of languages, and the migrations of tribes, had been determined by the direction of particular strata. The qualities of certain stones used in building would lead him to descant on the architecture of different ages and nations ; and the physical geography of a country frequently invited him to treat of military tactics. The charm of his manners and his eloquence kindled enthusiasm in the minds of his pupils ; and many, who had intended at first only to acquire a slight knowledge of mineralogy, when they had once heard him, devoted themselves to it as the business of

their lives. In a few years, a small school of mines, before unheard of in Europe, was raised to the rank of a great university; and men already distinguished in science studied the German language, and came from the most distant countries to hear the great oracle of geology.*

Werner had a great antipathy to the mechanical labour of writing, and, with the exception of a valuable treatise on metalliferous veins, he could never be persuaded to pen more than a few brief memoirs, and those containing no development of his general views. Although the natural modesty of his disposition was excessive, approaching even to timidity, he indulged in the most bold and sweeping generalizations, and he inspired all his scholars with a most implicit faith in his doctrines. Their admiration of his genius, and the feelings of gratitude and friendship which they all felt for him, were not undeserved; but the supreme authority usurped by him over the opinions of his contemporaries was eventually prejudicial to the progress of the science; so much so, as greatly to counter-balance the advantages which it derived from his exertions. If it be true that delivery be the first, second, and third requisite in a popular orator, it is no less certain that to travel is of first, second, and third importance to those who desire to originate just and comprehensive views concerning the structure of our globe. Now Werner had not travelled to distant countries; he had merely explored a small portion of Germany, and conceived, and persuaded others to believe, that the whole surface of our planet, and all the mountain chains in the world, were made after the

* Cuvier, *Eloge de Werner*.

model of his own province. It became a ruling object of ambition in the minds of his pupils to confirm the generalizations of their great master, and to discover in the most distant parts of the globe his "universal formations," which he supposed had been each in succession simultaneously precipitated over the whole earth from a common menstruum, or "chaotic fluid." It now appears that the Saxon professor had misinterpreted many of the most important appearances even in the immediate neighbourhood of Freyberg. Thus, for example, within a day's journey of his school, the porphyry, called by him primitive, has been found not only to send forth veins or dikes through strata of the coal formation, but to overlie them in mass. The granite of the Hartz mountains, on the other hand, which he supposed to be the nucleus of the chain, is now well known to traverse the other beds, as near Goslar; and still nearer Freyberg, in the Erzgebirge, the mica slate does not mantle round the granite as was supposed, but abuts abruptly against it. Fragments, also, of the greywacké slate, containing organic remains, have recently been found entangled in the granite of the Hartz, by M. de Seckendorf.*

The principal merit of Werner's system of instruction consisted in steadily directing the attention of his scholars to the constant relations of superposition of certain mineral groups; but he had been anticipated, as has been shown in the last chapter, in the discovery of this general law, by several geologists in Italy and elsewhere; and his leading divisions of

* I am indebted for this information partly to Messrs. Sedgwick and Murchison, who have investigated the country, and partly to Dr. Charles Hartmann, the translator of this work into German.

the secondary strata were, at the same time, and independently, made the basis of an arrangement of the British strata by our countryman, William Smith, to whose work I shall presently return.

Controversy between the Vulcanists and Neptunists.
—In regard to basalt and other igneous rocks, Werner's theory was original, but it was also extremely erroneous. The basalts of Saxony and Hesse, to which his observations were chiefly confined, consisted of tabular masses capping the hills, and not connected with the levels of existing valleys, like many in Auvergne and the Vivarais. These basalts, and all other rocks of the same family in other countries, were, according to him, chemical precipitates from water. He denied that they were the products of submarine volcanos; and even taught that, in the primeval ages of the world, there were no volcanos. His theory was opposed, in a twofold sense, to the doctrine of the permanent agency of the same causes in nature; for not only did he introduce, without scruple, many imaginary causes supposed to have once effected great revolutions in the earth, and then to have become extinct, but new ones also were feigned to have come into play in modern times; and, above all, that most violent instrument of change, the agency of subterranean fire.

So early as 1768, before Werner had commenced his mineralogical studies, Raspe had truly characterized the basalts of Hesse as of igneous origin. Arduino, we have seen, had pointed out numerous varieties of trap-rock in the Vicentin as analogous to volcanic products, and as distinctly referable to ancient submarine eruptions. Desmarest, as before stated, had, in company with Fortis, examined the

Vicentin in 1766, and confirmed Arduino's views. In 1772, Banks, Solander, and Troil compared the columnar basalt of Hecla with that of the Hebrides. Collini, in 1774, recognized the true nature of the igneous rocks on the Rhine, between Andernach and Bonn. In 1775, Guettard visited the Vivarais, and established the relation of basaltic currents to lavas. Lastly, in 1779, Faujas published his description of the volcanos of the Vivarais and Velay, and showed how the streams of basalt had poured out from craters which still remain in a perfect state.*

Desmarest. — When sound opinions had thus for twenty years prevailed in Europe concerning the true nature of the ancient trap-rocks, Werner by his simple dictum caused a retrograde movement, and not only overturned the true theory, but substituted for it one of the most unphilosophical that can well be imagined. The continued ascendancy of his dogmas on this subject was the more astonishing, because a variety of new and striking facts were daily accumulated in favour of the correct opinions previously entertained. Desmarest, after a careful examination of Auvergne, pointed out, first, the most recent volcanos which had their craters still entire, and their streams of lava conforming to the level of the present river-courses. He then showed that there were others of an intermediate epoch, whose craters were nearly effaced, and whose lavas were less intimately connected with the present valleys; and, lastly, that there were volcanic rocks, still more ancient, without any discernible craters or scorix, and bearing the closest analogy to rocks in

* Cuvier, Eloge de Desmarest.

other parts of Europe, the igneous origin of which was denied by the school of Freyberg.*

Desmarest's map of Auvergne was a work of uncommon merit. He first made a trigonometrical survey of the district, and delineated its physical geography with minute accuracy and admirable graphic power. He contrived, at the same time, to express, without the aid of colours, a vast quantity of geological detail, the different ages, and sometimes even the structure, of the volcanic rocks, distinguishing them from the fresh-water and the granitic. They alone who have carefully studied Auvergne, and traced the different lava-streams from their craters to their termination, — the various isolated basaltic cappings, — the relation of some lavas to the present valleys, — the absence of such relations in others, — can appreciate the extraordinary fidelity of this elaborate work. No other district of equal dimensions in Europe exhibits, perhaps, so beautiful and varied a series of phenomena; and, fortunately, Desmarest possessed at once the mathematical knowledge required for the construction of a map, skill in mineralogy, and a power of original generalization.

Dolomieu — Montlosier. — Dolomieu, another of Werner's contemporaries, had found prismatic basalt among the ancient lavas of Etna; and, in 1784, had observed the alternations of submarine lavas and calcareous strata in the Val di Noto, in Sicily. † In 1790, also, he described similar phenomena in the Vicentin and in the Tyrol. ‡ Montlosier published, in 1788, an essay on

* Journ. de Phys. vol. xiii. p. 115.; and Mém. de l'Inst., Sciences Mathémat. et Phys. vol. vi. p. 219.

† Journ. de Phys. tom. xxv. p. 191.

‡ Ib. tom. xxxvii. part. ii. p. 200.

the theory of the volcanos of Auvergne, combining accurate local observations with comprehensive views. Notwithstanding this mass of evidence, the scholars of Werner were prepared to support his opinions to their utmost extent; maintaining, in the fulness of their faith, that even obsidian was an aqueous precipitate. As they were blinded by their veneration for the great teacher, they were impatient of opposition, and soon imbibed the spirit of a faction; and their opponents, the Vulcanists, were not long in becoming contaminated with the same intemperate zeal. Ridicule and irony were weapons more frequently employed than argument by the rival sects, till at last the controversy was carried on with a degree of bitterness almost unprecedented in questions of physical science. Desmarest alone, who had long before provided ample materials for refuting such a theory, kept aloof from the strife; and whenever a zealous Neptunist wished to draw the old man into an argument, he was satisfied with replying, "Go and see." *

Hutton, 1788.—It would be contrary to all analogy, in matters of graver import, that a war should rage with such fury on the Continent, and that the inhabitants of our island should not mingle in the affray. Although in England the personal influence of Werner was wanting to stimulate men to the defence of the weaker side of the question, they contrived to find good reason for espousing the Wernerian errors with great enthusiasm. In order to explain the peculiar motives which led many to enter, even with party feeling, into this contest, it will be necessary to present the reader with a sketch of the views unfolded by

* Cuvier, *Eloge de Desmarest.*

Hutton, a contemporary of the Saxon geologist. The former naturalist had been educated as a physician, but, declining the practice of medicine, he resolved, when young, to remain content with the small independence inherited from his father, and thenceforth to give his undivided attention to scientific pursuits. He resided at Edinburgh, where he enjoyed the society of many men of high attainments, who loved him for the simplicity of his manners and the sincerity of his character. His application was unwearied; and he made frequent tours through different parts of England and Scotland, acquiring considerable skill as a mineralogist, and constantly arriving at grand and comprehensive views in geology. He communicated the results of his observations unreservedly, and with the fearless spirit of one who was conscious that love of truth was the sole stimulus of his exertions. When at length he had matured his views, he published, in 1788, his "Theory of the Earth,"* and the same, afterwards more fully developed in a separate work, in 1795. This treatise was the first in which geology was declared to be in no way concerned about "questions as to the origin of things;" the first in which an attempt was made to dispense entirely with all hypothetical causes, and to explain the former changes of the earth's crust by reference exclusively to natural agents. Hutton laboured to give fixed principles to geology, as Newton had succeeded in doing to astronomy; but, in the former science, too little progress had been made towards furnishing the necessary data, to enable any philosopher, however great his genius, to realize so noble a project.

* Ed. Phil. Trans. 1788.

Huttonian theory. — “The ruins of an older world,” said Hutton, “are visible in the present structure of our planet; and the strata which now compose our continents have been once beneath the sea, and were formed out of the waste of pre-existing continents. The same forces are still destroying, by chemical decomposition or mechanical violence, even the hardest rocks, and transporting the materials to the sea, where they are spread out, and form strata analogous to those of more ancient date. Although loosely deposited along the bottom of the ocean, they become afterwards altered and consolidated by volcanic heat, and then heaved up, fractured, and contorted.”

Although Hutton had never explored any region of active volcanos, he had convinced himself that basalt and many other trap-rocks were of igneous origin, and that many of them had been injected in a melted state through fissures in the older strata. The compactness of these rocks, and their different aspect from that of ordinary lava, he attributed to their having cooled down under the pressure of the sea; and in order to remove the objections started against this theory, his friend, Sir James Hall, instituted a most curious and instructive series of chemical experiments, illustrating the crystalline arrangement and texture assumed by melted matter cooled under high pressure.

The absence of stratification in granite, and its analogy, in mineral character, to rocks which he deemed of igneous origin, led Hutton to conclude that granite also must have been formed from matter in fusion; and this inference he felt could not be fully confirmed, unless he discovered at the contact of granite and other strata a repetition of the phenomena exhibited so constantly by the trap-rocks. Resolved to try his

theory by this test, he went to the Grampians, and surveyed the line of junction of the granite and superincumbent stratified masses, until he found in Glen Tilt, in 1785, the most clear and unequivocal proofs in support of his views. Veins of red granite are there seen branching out from the principal mass, and traversing the black micaceous schist and primary limestone. The intersected stratified rocks are so distinct in colour and appearance as to render the example in that locality most striking, and the alteration of the limestone in contact was very analogous to that produced by trap veins on calcareous strata. This verification of his system filled him with delight, and called forth such marks of joy and exultation, that the guides who accompanied him, says his biographer, were convinced that he must have discovered a vein of silver or gold.* He was aware that the same theory would not explain the origin of the primary schists, but these he called primary, rejecting the term primitive, and was disposed to consider them as sedimentary rocks altered by heat, and that they originated in some other form from the waste of previously existing rocks.

By this important discovery of granite veins, to which he had been led by fair induction from an independent class of facts, Hutton prepared the way for the greatest innovation on the systems of his predecessors. Vallisneri had pointed out the general fact that there were certain fundamental rocks which contained no organic remains, and which he supposed to have been formed before the creation of living beings. Moro, Generelli, and other Italian writers, embraced

* Playfair's Works, vol. iv. p. 75.

the same doctrine; and Lehman regarded the mountains called by him primitive, as parts of the original nucleus of the globe. The same tenet was an article of faith in the school of Freyberg; and if any one ventured to doubt the possibility of our being enabled to carry back our researches to the creation of the present order of things, the granitic rocks were triumphantly appealed to. On them seemed written, in legible characters, the memorable inscription —

“Dinanzi a me non fur cose create
Se non eterne;” *

and no small sensation was excited when Hutton seemed, with unhallowed hand, desirous to erase characters already regarded by many as sacred. “In the economy of the world,” said the Scotch geologist, “I can find no traces of a beginning, no prospect of an end;” a declaration the more startling when coupled with the doctrine, that all past changes on the globe had been brought about by the slow agency of existing causes. The imagination was first fatigued and overpowered by endeavouring to conceive the immensity of time required for the annihilation of whole continents by so insensible a process; and when the thoughts had wandered through these interminable periods, no resting place was assigned in the remotest distance. The oldest rocks were represented to be of a derivative nature, the last of an antecedent series, and that, perhaps, one of many pre-existing worlds. Such views of the immensity of past time, like those unfolded by the Newtonian philosophy in regard to space, were too vast to awaken ideas of sublimity

* “Before me things create were none, save things
Eternal.”

Dante's *Inferno*; Canto iii., Cary's Translation.

unmixed with a painful sense of our incapacity to conceive a plan of such infinite extent. Worlds are seen beyond worlds immeasurably distant from each other, and, beyond them all, innumerable other systems are faintly traced on the confines of the visible universe.

The characteristic feature of the Huttonian theory was, as before hinted, the exclusion of all causes not supposed to belong to the present order of nature. But Hutton had made no step beyond Hooke, Moro, and Raspe, in pointing out in what manner the laws now governing subterranean movements might bring about geological changes, if sufficient time be allowed. On the contrary, he seems to have fallen far short of some of their views, especially when he refused to attribute any part of the external configuration of the earth's crust to subsidence. He imagined that the continents were first gradually destroyed by aqueous degradation; and when their ruins had furnished materials for new continents, they were upheaved by violent convulsions. He therefore required alternate periods of general disturbance and repose: and such he believed had been, and would for ever be, the course of nature.

Generelli, in his exposition of Moro's system, had made a far nearer approximation towards reconciling geological appearances with the state of nature as known to us; for while he agreed with Hutton, that the decay and reproduction of rocks were always in progress, proceeding with the utmost uniformity, the learned Carmelite represented the repairs of mountains by elevation from below to be effected by an equally constant and synchronous operation. Neither of these theories, considered singly, satisfies all the conditions of the great problem, which a geologist,

who rejects cosmological causes, is called upon to solve ; but they probably contain together the germs of a perfect system. There can be no doubt, that periods of disturbance and repose have followed each other in succession in every region of the globe ; but it may be equally true, that the energy of the subterranean movements has been always uniform as regards the *whole earth*. The force of earthquakes may for a cycle of years have been invariably confined, as it is now, to large but determinate spaces, and may then have gradually shifted its position, so that another region, which had for ages been at rest, became in its turn the grand theatre of action.

Playfair's illustrations of Hutton.—The explanation proposed by Hutton and by Playfair, the illustrator of his theory, respecting the origin of valleys and of alluvial accumulations, was also very imperfect. They ascribed none of the inequalities of the earth's surface to movements which accompanied the upheaving of the land, imagining that valleys in general were formed in the course of ages, by the rivers now flowing in them ; while they seem not to have reflected on the excavating and transporting power which the waves of the ocean might exert on land during its emergence.

Although Hutton's knowledge of mineralogy and chemistry was considerable, he possessed but little information concerning organic remains ; they merely served him, as they did Werner, to characterize certain strata, and to prove their marine origin. The theory of former revolutions in organic life was not yet fully recognized ; and without this class of proofs in support of the antiquity of the globe, the indefinite periods demanded by the Huttonian hypothesis appeared visionary to many ; and some, who deemed the doctrine

inconsistent with revealed truths, indulged very uncharitable suspicions of the motives of its author. They accused him of a deliberate design of reviving the heathen dogma of an "eternal succession," and of denying that this world ever had a beginning. Playfair, in the biography of his friend, has the following comment on this part of their theory:— "In the planetary motions, where geometry has carried the eye so far, both into the future and the past, we discover no mark either of the commencement or termination of the present order. It is unreasonable, indeed, to suppose that such marks should any where exist. The Author of Nature has not given laws to the universe, which, like the institutions of men, carry in themselves the elements of their own destruction. He has not permitted in His works any symptom of infancy or of old age, or any sign by which we may estimate either their future or their past duration. *He may put an end, as he no doubt gave a beginning,* to the present system, at some determinate period of time; but we may rest assured that this great catastrophe will not be brought about by the laws now existing, and that it is not indicated by any thing which we perceive." *

The party feeling excited against the Huttonian doctrines, and the open disregard of candour and temper in the controversy, will hardly be credited by the reader, unless he recalls to his recollection that the mind of the English public was at that time in a state of feverish excitement. A class of writers in France had been labouring industriously, for many years, to diminish the influence of the clergy, by sapping the foundations of the Christian faith; and

* Playfair's Works, vol. iv. p. 55.

their success, and the consequences of the Revolution, had alarmed the most resolute minds, while the imagination of the more timid was continually haunted by dread of innovation, as by the phantom of some fearful dream.

Voltaire.—Voltaire had used the modern discoveries in physics as one of the numerous weapons of attack and ridicule directed by him against the Scriptures. He found that the most popular systems of geology were accommodated to the sacred writings, and that much ingenuity had been employed to make every fact coincide exactly with the Mosaic account of the creation and deluge. It was, therefore, with no friendly feelings that he contemplated the cultivators of geology in general, regarding the science as one which had been successfully enlisted by theologians as an ally in their cause.* He knew that the majority of those who were aware of the abundance of fossil shells in the interior of continents, were still persuaded that they were proofs of the universal deluge; and as the readiest way of shaking this article of faith, he endeavoured to inculcate scepticism as to the real nature of such shells, and to recall from contempt the exploded dogma of the sixteenth century, that they were

* In allusion to the theories of Burnet, Woodward, and other physico-theological writers, he declared that they were as fond of changes of scene on the face of the globe, as were the populace at a play. "Every one of them destroys and renovates the earth after his own fashion, as Descartes framed it: for philosophers put themselves without ceremony in the place of God, and think to create a universe with a word."—*Dissertation envoyée à l'Académie de Boulogne, sur les Changemens arrivés dans notre Globe.* Unfortunately, this and similar ridicule directed against the cosmogonists was too well deserved.

sports of nature. He also pretended that vegetable impressions were not those of real plants.* Yet he was perfectly convinced that the shells had really belonged to living testacea, as may be seen in his essay "On the formation of Mountains." † He would sometimes, in defiance of all consistency, shift his ground when addressing the vulgar; and, admitting the true nature of the shells collected in the Alps and other places, pretend that they were Eastern species, which had fallen from the hats of pilgrims coming from Syria. The numerous essays written by him on geological subjects were all calculated to strengthen prejudices, partly because he was ignorant of the real state of the science, and partly from his bad faith. ‡ On the other hand, they who knew that his attacks were directed by a desire to invalidate Scripture, and who were unacquainted with the true merits of the question, might well deem the old diluvian hypothesis incontrovertible, if Voltaire could adduce no better argument against it than to deny the true nature of organic remains.

It is only by careful attention to impediments originating in extrinsic causes, that we can explain the slow and reluctant adoption of the simplest truths in

* See the chapter on "Des Pierres figurés."

† In that essay he lays it down, "that all naturalists are now agreed that deposits of shells in the midst of the continents are monuments of the continued occupation of these districts by the ocean." In another place also, when speaking of the fossil shells of Touraine, he admits their true origin.

‡ As an instance of his desire to throw doubt indiscriminately on all geological data, we may recall the passage where he says, that "the bones of a rein-deer and hippopotamus discovered near Etampes did not prove, as some would have it, that Lapland and the Nile were once on a tour from Paris to Orleans, but merely that a lover of curiosities once preserved them in his cabinet."

geology. First, we find many able naturalists adducing the fossil remains of marine animals as proofs of an event related in Scripture. The evidence is deemed conclusive by the multitude for a century or more ; for it favours opinions which they entertained before, and they are gratified by supposing them confirmed by fresh and unexpected proofs. Many, who see through the fallacy, have no wish to undeceive those who are influenced by it, approving the effect of the delusion, and conniving at it as a pious fraud ; until, finally, an opposite party, who are hostile to the sacred writings, labour to explode the erroneous opinion, by substituting for it another dogma which they know to be equally unsound.

The heretical Vulcanists were soon after openly assailed in England, by imputations of the most illiberal kind. We cannot estimate the malevolence of such a persecution, by the pain which similar insinuations might now inflict : for although charges of infidelity and atheism must always be odious, they were injurious in the extreme at that moment of political excitement ; and it was better, perhaps, for a man's good reception in society, that his moral character should have been traduced, than that he should become a mark for these poisoned weapons.

I shall pass over the works of numerous divines, who may be excused for sensitiveness on points which then excited so much uneasiness in the public mind ; and shall say nothing of the amiable poet Cowper *, who could hardly be expected to have inquired into the merit of doctrines in physics. But in the foremost ranks of the intolerant, are found several laymen who

* The Task, book iii. "The Garden."

had high claims to scientific reputation. Among these appears Williams, a mineral surveyor of Edinburgh, who published a "Natural History of the Mineral Kingdom," in 1789; a work of great merit for that day, and of practical utility, as containing the best account of the coal strata. In his preface he misrepresents Hutton's theory altogether, and charges him with considering all rocks to be lavas of different colours and structure; and also with "warping every thing to support the eternity of the world."* He descants on the pernicious influence of such sceptical notions, as leading to downright infidelity and atheism, "and as being nothing less than to depose the Almighty Creator of the universe from his office." †

Kirwan—De Luc.—Kirwan, president of the Royal Academy of Dublin, a chemist and mineralogist of some merit, but who possessed much greater authority in the scientific world than he was entitled by his talents to enjoy, said, in the introduction to his "Geological Essays, 1799," "that *sound geology graduated* into religion, and was required to dispel certain systems of atheism or infidelity, of which they had had recent experience." ‡ He was an uncompromising defender of the aqueous theory of all rocks, and was scarcely surpassed by Burnet and Whiston, in his desire to adduce the Mosaic writings in confirmation of his opinions.

De Luc, in the preliminary discourse to his Treatise on Geology §, says, "the weapons have been changed by which revealed religion is attacked; it is now assailed by geology, and the knowledge of this science

* P. 577.

† P. 59.

‡ Introd. p. 2.

§ London, 1809.

has become essential to theologians." He imputes the failure of former geological systems to their having been anti-Mosaical, and directed against a "sublime tradition." These and similar imputations, reiterated in the works of De Luc, seem to have been taken for granted by some modern writers: it is therefore necessary to state, in justice to the numerous geologists of different nations, whose works have been considered, that none of them were guilty of endeavouring, by arguments drawn from physics, to invalidate scriptural tenets. On the contrary, the majority of them who were fortunate enough "to discover the true causes of things," rarely deserved another part of the poet's panegyric, "*Atque metus omnes subjecit pedibus.*" The caution, and even timid reserve, of many eminent Italian authors of the earlier period is very apparent; and there can hardly be a doubt, that they subscribed to certain dogmas, and particularly to the first diluvian theory, out of deference to popular prejudices, rather than from conviction. If they were guilty of dissimulation, we may feel regret, but must not blame their want of moral courage, reserving rather our condemnation for the intolerance of the times, and that inquisitorial power which forced Galileo to abjure, and the two Jesuits to disclaim the theory of Newton. *

* In a most able article, by Mr. Drinkwater, on the "Life of Galileo," published in the "Library of Useful Knowledge," it is stated that both Galileo's work, and the book of Copernicus "*Nisi corrigatur*" (for, with the omission of certain passages, it was sanctioned), were still to be seen on the forbidden list of the Index at Rome in 1828. I was however assured in the same year, by Professor Scarpellini, at Rome, that Pius VII., a Pontiff distinguished for his love of science, had procured a repeal of the edicts

Hutton answered Kirwan's attacks with great warmth, and with the indignation justly excited by unmerited reproach. "He had always displayed," says Playfair, "the utmost disposition to admire the beneficent design manifested in the structure of the world; and he contemplated with delight those parts of his theory which made the greatest additions to our knowledge of final causes." We may say with equal truth, that in no scientific works in our language can more eloquent passages be found, concerning the fitness, harmony, and grandeur of all parts of the creation, than in those of Playfair. They are evidently the unaffected expressions of a mind, which contemplated the study of nature, as best calculated to elevate our conceptions of the attributes of the First Cause. At any other time the force and elegance of Playfair's style must have insured popularity to the Huttonian doctrines; but, by a singular coincidence, Neptunism and orthodoxy were now associated in the same creed; and the tide of prejudice ran so strong, that the majority were carried far away into the chaotic fluid, and other cosmological inventions of Werner. These fictions the Saxon professor had borrowed with

against Galileo and the Copernican system. He had assembled the Congregation; and the late Cardinal Toriozzi, assessor of the Sacred Office, proposed "that they should wipe off this scandal from the church." The repeal was carried, with the dissentient voice of one Dominican only. Long before that time the Newtonian theory had been taught in the Sapienza, and all Catholic universities in Europe (with the exception, I am told, of Salamanca); but it was always required of professors, in deference to the decrees of the church, to use the term *hypothesis*, instead of theory. They now speak of the Copernican theory.

little modification, and without any improvement, from his predecessors. They had not the smallest foundation either in Scripture or in common sense, and were probably approved of by many as being so ideal and unsubstantial, that they could never come into violent collision with any preconceived opinions.

According to De Luc, the first essential distinction to be made between the various phenomena exhibited on the surface of the earth was, to determine which were the results of causes still in action, and which had been produced by causes that had ceased to act. The form and composition of the mass of our continents, he said, and their existence above the level of the sea, must be ascribed to causes no longer in action. These continents emerged, at no very remote period, on the sudden retreat of the ocean, the waters of which made their way into subterranean caverns. The formation of the rocks which enter into the crust of the earth began with the precipitation of granite from a primordial liquid, after which other strata containing the remains of organized bodies were deposited, till at last the present sea remained as the residuum of the primordial liquid, and no longer continued to produce mineral strata.*

William Smith, 1790.—While the tenets of the rival schools of Freyberg and Edinburgh were warmly espoused by devoted partisans, the labours of an individual, unassisted by the advantages of wealth or station in society, were almost unheeded. Mr. William Smith, an English surveyor, published his “*Tabular View of the British Strata*” in 1790, wherein he pro-

* *Elementary Treatise on Geology*. London, 1809. Translated by De la Fite.

posed a classification of the secondary formations in the West of England. Although he had not communicated with Werner, it appeared by this work that he had arrived at the same views respecting the laws of superposition of stratified rocks; that he was aware that the order of succession of different groups was never inverted; and that they might be identified at very distant points by their peculiar organized fossils.

From the time of the appearance of the "Tabular View," the author laboured to construct a geological map of the whole of England; and, with the greatest disinterestedness of mind, communicated the results of his investigations to all who desired information, giving such publicity to his original views, as to enable his contemporaries almost to compete with him in the race. The execution of his map was completed in 1815, and remains a lasting monument of original talent and extraordinary perseverance; for he had explored the whole country on foot without the guidance of previous observers, or the aid of fellow-labourers, and had succeeded in throwing into natural divisions the whole complicated series of British rocks. D'Aubuisson, a distinguished pupil of Werner, paid a just tribute of praise to this remarkable performance, observing, that "what many celebrated mineralogists had only accomplished for a small part of Germany in the course of half a century, had been effected by a single individual for the whole of England." *

Werner invented a new language to express his divisions of rocks, and some of his technical terms, such as *grauwacke*, *gneiss*, and others, passed current in every country in Europe. Smith adopted for the

* See Dr. Fitton's Memoir, before cited, p. 57.

most part English provincial terms, often of barbarous sound, such as gault, cornbrash, clunch clay; and affixed them to subdivisions of the British series. Many of these still retain their place in our scientific classifications, and attest his priority of arrangement.

MODERN PROGRESS OF GEOLOGY,

The contention of the rival factions of the Vulcanists and Neptunists had been carried to such a height, that these names had become terms of reproach; and the two parties had been less occupied in searching for truth, than for such arguments as might strengthen their own cause, or serve to annoy their antagonists. A new school at last arose, who professed the strictest neutrality, and the utmost indifference to the systems of Werner and Hutton, and who resolved diligently to devote their labours to observation. The reaction, provoked by the intemperance of the conflicting parties now produced a tendency to extreme caution. Speculative views were discountenanced, and, through fear of exposing themselves to the suspicion of a bias towards the dogmas of a party, some geologists became anxious to entertain no opinion whatever on the causes of phenomena, and were inclined to scepticism even where the conclusions deducible from observed facts scarcely admitted of reasonable doubt.

Geological Society of London. — But although the reluctance to theorize was carried somewhat to excess, no measure could be more salutary at such a moment than a suspension of all attempts to form what were termed “theories of the earth.” A great body of new data were required; and the Geological Society of London, founded in 1807, conduced greatly to the attainment of this desirable end. To multiply and record

observations, and patiently to await the result at some future period, was the object proposed by them; and it was their favourite maxim that the time was not yet come for a general system of geology, but that all must be content for many years to be exclusively engaged in furnishing materials for future generalizations. By acting up to these principles with consistency, they in a few years disarmed all prejudice, and rescued the science from the imputation of being a dangerous, or at best but a visionary pursuit.

A distinguished modern writer has with truth remarked, that the advancement of three of the main divisions of geological inquiry have, during the last half century, been promoted successively by three different nations of Europe,—the Germans, the English, and the French.* We have seen that the systematic study of what may be called mineralogical geology had its origin and chief point of activity, in Germany, where Werner first described with precision the mineral characters of rocks. The classification of the secondary formations, each marked by their peculiar fossils, belongs, in a great measure, to England, where the labours before alluded to of Smith, and those of the most active members of the Geological Society of London, were steadily directed to these objects. The foundation of the third branch, that relating to the tertiary formations, was laid in France by the splendid work of Cuvier and Brongniart, published in 1808, "On the Mineral Geography and Organic Remains of the Neighbourhood of Paris."

We may still trace, in the language of the science and our present methods of arrangement, the various

* Whewell, *British Critic*, No. xvii. p. 187. 1831.

countries where the growth of these several departments of geology was at different times promoted. Many names of simple minerals and rocks remain to this day German ; while the European divisions of the secondary strata are in great part English, and are, indeed, often founded too exclusively on English types. Lastly, the subdivisions first established of the succession of strata in the Paris basin have served as normal groups, to which other tertiary deposits throughout Europe have been compared, even in cases where this standard, as will afterwards be shown, was wholly inapplicable.*

No period could have been more fortunate for the discovery, in the immediate neighbourhood of Paris, of a rich store of well-preserved fossils, than the commencement of the present century ; for at no former era had Natural History been cultivated with such enthusiasm in the French metropolis. The labours of Cuvier in comparative osteology, and of Lamarck in recent and fossil shells, had raised these departments of study to a rank of which they had never previously been deemed susceptible. Their investigations had eventually a powerful effect in dispelling the illusion which had long prevailed concerning the absence of analogy between the ancient and modern state of our planet. A close comparison of the recent and fossil species, and the inferences drawn in regard to their habits, accustomed the geologist to contemplate the earth as having been at successive periods the dwelling-place of animals and plants of different races, some terrestrial, and others aquatic — some fitted to live in seas, others in the waters of lakes and rivers. By the

* Book iv. chap. ii.

consideration of these topics, the mind was slowly and insensibly withdrawn from imaginary pictures of catastrophes and chaotic confusion, such as haunted the imagination of the early cosmogonists. Numerous proofs were discovered of the tranquil deposition of sedimentary matter, and the slow development of organic life. If many writers, and Cuvier himself in the number, still continued to maintain, that "the thread of induction was broken,"* yet, in reasoning by the strict rules of induction from recent to fossil species, they in a great measure disclaimed the dogma which in theory they professed. The adoption of the same generic, and, in some cases, even of the same specific, names for the exuvixæ of fossil animals and their living analogues, was an important step towards familiarizing the mind with the idea of the identity and unity of the system in distant eras. It was an acknowledgment, as it were, that part at least of the ancient memorials of nature were written in a living language. The growing importance, then, of the natural history of organic remains may be pointed out as the characteristic feature of the progress of the science during the present century. This branch of knowledge has already become an instrument of great utility in geological classification, and is continuing daily to unfold new data for grand and enlarged views respecting the former changes of the earth.

When we compare the result of observations in the last forty years with those of the three preceding centuries, we cannot but look forward with the most sanguine expectations to the degree of excellence to which geology may be carried, even by the labours of the

* Discours sur les Révol. &c.

present generation. Never, perhaps, did any science, with the exception of astronomy, unfold, in an equally brief period, so many novel and unexpected truths, and overturn so many preconceived opinions. The senses had for ages declared the earth to be at rest, until the astronomer taught that it was carried through space with inconceivable rapidity. In like manner was the surface of this planet regarded as having remained unaltered since its creation, until the geologist proved that it had been the theatre of reiterated change, and was still the subject of slow but never-ending fluctuations. The discovery of other systems in the boundless regions of space was the triumph of astronomy : to trace the same system through various transformations — to behold it at successive eras adorned with different hills and valleys, lakes and seas, and peopled with new inhabitants, was the delightful meed of geological research. By the geometer were measured the regions of space, and the relative distances of the heavenly bodies ;—by the geologist myriads of ages were reckoned, not by arithmetical computation, but by a train of physical events—a succession of phenomena in the animate and inanimate worlds—signs which convey to our minds more definite ideas than figures can do of the immensity of time.

Whether our investigation of the earth's history and structure will eventually be productive of as great practical benefits to mankind as a knowledge of the distant heavens, must remain for the decision of posterity. It was not till astronomy had been enriched by the observations of many centuries, and had made its way against popular prejudices to the establishment of a sound theory, that its application to the useful arts was most conspicuous. The cultivation of geology

began at a later period ; and in every step which it has hitherto made towards sound theoretical principles, it has had to contend against more violent prepossessions. The practical advantages already derived from it have not been inconsiderable : but our generalizations are yet imperfect, and they who come after us may be expected to reap the most valuable fruits of our labour. Meanwhile the charm of first discovery is our own ; and, as we explore this magnificent field of inquiry, the sentiment of a great historian of our times may continually be present to our minds, that “ he who calls what has vanished back again into being, enjoys a bliss like that of creating.”*

* Niebuhr's Hist. of Rome, vol. i. p. 5. Hare and Thirlwall's translation.

CHAPTER V.

PREJUDICES WHICH HAVE RETARDED THE PROGRESS OF
GEOLOGY.

Prepossessions in regard to the duration of past time — Prejudices arising from our peculiar position as inhabitants of the land — Of those occasioned by our not seeing subterranean changes now in progress — All these causes combine to make the former course of Nature appear different from the present — Objections to the doctrine that causes similar in kind and energy to those now acting, have produced the former changes of the earth's surface, considered.

IF we reflect on the history of the progress of geology, as explained in the preceding chapters, we perceive that there have been great fluctuations of opinion respecting the nature of the causes to which all former changes of the earth's surface are referable. The first observers conceived the monuments which the geologist endeavours to decipher to relate to an original state of the earth, or to a period when there were causes in activity, distinct, in kind and degree, from those now constituting the economy of nature. These views were gradually modified, and some of them entirely abandoned in proportion as observations were multiplied, and the signs of former mutations more skilfully interpreted. Many appearances, which had for a long time been regarded as indicating mysterious and extraordinary agency, were finally recognized as the necessary result of the laws now governing

the material world ; and the discovery of this unlooked-for conformity has at length induced some philosophers to infer, that, during the ages contemplated in geology, there has never been any interruption to the agency of the same uniform laws of change. The same assemblage of general causes, they conceive, may have been sufficient to produce, by their various combinations, the endless diversity of effects, of which the shell of the earth has preserved the memorials ; and, consistently with these principles, the recurrence of analogous changes is expected by them in time to come.

Whether we coincide or not in this doctrine, we must admit that the gradual progress of opinion concerning the succession of phenomena in very remote eras, resembles, in a singular manner, that which has accompanied the growing intelligence of every people, in regard to the economy of nature in their own times. In an early stage of advancement, when a great number of natural appearances are unintelligible, an eclipse, an earthquake, a flood, or the approach of a comet, with many other occurrences afterwards found to belong to the regular course of events, are regarded as prodigies. The same delusion prevails as to moral phenomena, and many of these are ascribed to the intervention of demons, ghosts, witches, and other immaterial and supernatural agents. By degrees, many of the enigmas of the moral and physical world are explained, and, instead of being due to extrinsic and irregular causes, they are found to depend on fixed and invariable laws. The philosopher at last becomes convinced of the undeviating uniformity of secondary causes ; and, guided by his faith in this principle, he determines the probability of accounts transmitted to

him of former occurrences, and often rejects the fabulous tales of former times, on the ground of their being irreconcilable with the experience of more enlightened ages.

Prepossessions in regard to the duration of past time.—As a belief in the want of conformity in the causes by which the earth's crust has been modified in ancient and modern periods was, for a long time, universally prevalent, and that, too, amongst men who were convinced that the order of nature had been uniform for the last several thousand years, every circumstance which could have influenced their minds and given an undue bias to their opinions deserves particular attention. Now the reader may easily satisfy himself, that, however undeviating the course of nature may have been from the earliest epochs, it was impossible for the first cultivators of geology to come to such a conclusion, so long as they were under a delusion as to the age of the world, and the date of the first creation of animate beings. However fantastical some theories of the sixteenth century may now appear to us, — however unworthy of men of great talent and sound judgment, — we may rest assured that, if the same misconception now prevailed in regard to the memorials of human transactions, it would give rise to a similar train of absurdities. Let us imagine, for example, that Champollion, and the French and Tuscan literati lately engaged in exploring the antiquities of Egypt, had visited that country with a firm belief that the banks of the Nile were never peopled by the human race before the beginning of the nineteenth century, and that their faith in this dogma was as difficult to shake as the opinion of our ancestors, that the earth was never the abode of living

beings until the creation of the present continents, and of the species now existing, — it is easy to perceive what extravagant systems they would frame, while under the influence of this delusion, to account for the monuments discovered in Egypt. The sight of the pyramids, obelisks, colossal statues, and ruined temples, would fill them with such astonishment, that for a time they would be as men spell-bound — wholly incapable of reasoning with sobriety. They might incline at first to refer the construction of such stupendous works to some superhuman powers of a primeval world. A system might be invented resembling that so gravely advanced by Manetho, who relates that a dynasty of gods originally ruled in Egypt, of whom Vulcan, the first monarch, reigned nine thousand years; after whom came Hercules and other demigods, who were at last succeeded by human kings.

When some fanciful speculations of this kind had amused their imaginations for a time, some vast repository of mummies would be discovered, and would immediately undeceive those antiquaries who enjoyed an opportunity of personally examining them; but the prejudices of others at a distance, who were not eye-witnesses of the whole phenomena, would not be so easily overcome. The concurrent report of many travellers would, indeed, render it necessary for them to accommodate ancient theories to some of the new facts, and much wit and ingenuity would be required to modify and defend their old positions. Each new invention would violate a greater number of known analogies; for if a theory be required to embrace some false principle, it becomes more visionary in proportion as facts are multiplied, as would be the case if geometers were now required to form an astronomical

system on the assumption of the immobility of the earth.

Amongst other fanciful conjectures concerning the history of Egypt, we may suppose some of the following to be started. "As the banks of the Nile have been so recently colonized for the first time, the curious substances called mummies could never in reality have belonged to men. They may have been generated by some *plastic virtue* residing in the interior of the earth, or they may be abortions of nature produced by her incipient efforts in the work of creation. For if deformed beings are sometimes born even now, when the scheme of the universe is fully developed, many more may have been 'sent before their time, scarce half made up,' when the planet itself was in the embryo state. But if these notions appear to derogate from the perfection of the Divine attributes, and if these mummies be in all their parts true representations of the human form, may we not refer them to the future rather than the past? May we not be looking into the womb of Nature, and not her grave? May not these images be like the shades of the unborn in Virgil's Elysium — the archetypes of men not yet called into existence?"

These speculations, if advocated by eloquent writers, would not fail to attract many zealous votaries, for they would relieve men from the painful necessity of renouncing preconceived opinions. Incredible as such scepticism may appear, it has been rivalled by many systems of the sixteenth and seventeenth centuries, and among others by that of the learned Falloppio, who regarded the tusks of fossil elephants as earthy concretions, and the pottery or fragments of vases in the Monte Testaceo, near Rome, as works of nature, and

not of art. But when one generation had passed away, and another, not compromised to the support of antiquated dogmas, had succeeded, they would review the evidence afforded by mummies more impartially, and would no longer controvert the preliminary question, that human beings had lived in Egypt before the nineteenth century: so that when a hundred years perhaps had been lost, the industry and talents of the philosopher would be at last directed to the elucidation of points of real historical importance.

But the above arguments are aimed against one only of many prejudices with which the earlier geologists had to contend. Even when they conceded that the earth had been peopled with animate beings at an earlier period than was at first supposed, they had no conception that the quantity of time bore so great a proportion to the historical era as is now generally conceded. How fatal every error as to the quantity of time must prove to the introduction of rational views concerning the state of things in former ages, may be conceived by supposing the annals of the civil and military transactions of a great nation to be perused under the impression that they occurred in a period of one hundred instead of two thousand years. Such a portion of history would immediately assume the air of a romance; the events would seem devoid of credibility, and inconsistent with the present course of human affairs. A crowd of incidents would follow each other in thick succession. Armies and fleets would appear to be assembled only to be destroyed, and cities built merely to fall in ruins. There would be the most violent transitions from foreign or intestine war to periods of profound peace, and the works effected during the years of disorder or

tranquillity would appear alike superhuman in magnitude.

He who should study the monuments of the natural world under the influence of a similar infatuation, must draw a no less exaggerated picture of the energy and violence of causes, and must experience the same insurmountable difficulty in reconciling the former and present state of nature. If we could behold in one view all the volcanic cones thrown up in Iceland, Italy, Sicily, and other parts of Europe, during the last five thousand years, and could see the lavas which have flowed during the same period; the dislocations, subsidences, and elevations caused by earthquakes; the lands added to various deltas, or devoured by the sea, together with the effects of devastation by floods, and imagine that all these events had happened in one year, we must form most exalted ideas of the activity of the agents, and the suddenness of the revolutions. Were an equal amount of change to pass before our eyes in the next year, could we avoid the conclusion that some great crisis of nature was at hand? If geologists, therefore, have misinterpreted the signs of a succession of events, so as to conclude that centuries were implied where the characters imported thousands of years, and thousands of years where the language of nature signified millions, they could not, if they reasoned logically from such false premises, come to any other conclusion than that the system of the natural world had undergone a complete revolution.

We should be warranted in ascribing the erection of the great pyramid to superhuman power, if we were convinced that it was raised in one day; and if we imagine, in the same manner, a mountain-chain to have been elevated, during an equally small fraction

of the time which was really occupied in upheaving it, we might then be justified in inferring, that the subterranean movements were once far more energetic than in our own times. We know that one earthquake may raise the coast of Chili for a hundred miles to the average height of about three feet. A repetition of two thousand shocks, of equal violence, might produce a mountain-chain one hundred miles long, and six thousand feet high. Now, should one or two only of these convulsions happen in a century, it would be consistent with the order of events experienced by the Chilians from the earliest times : but if the whole of them were to occur in the next hundred years, the entire district must be depopulated, scarcely any animals or plants could survive, and the surface would be one confused heap of ruin and desolation.

One consequence of undervaluing greatly the quantity of past time, is the apparent coincidence which it occasions of events necessarily disconnected, or which are so unusual, that it would be inconsistent with all calculation of chances to suppose them to happen at one and the same time. When the unlooked-for association of such rare phenomena is witnessed in the present course of nature, it scarcely ever fails to excite a suspicion of the preternatural in those minds which are not firmly convinced of the uniform agency of secondary causes ; — as if the death of some individual in whose fate they are interested happens to be accompanied by the appearance of a luminous meteor, or a comet, or the shock of an earthquake. It would be only necessary to multiply such coincidences indefinitely, and the mind of every philosopher would be disturbed. Now it would be difficult to exaggerate the number of physical events, many of them most

rare and unconnected in their nature, which were imagined by the Woodwardian hypothesis to have happened in the course of a few months : and numerous other examples might be found of popular geological theories, which require us to imagine that a long succession of events happened in a brief and almost momentary period.

Another liability to error, very nearly allied to the former, arises from the frequent contact of geological monuments referring to very distant periods of time. We often behold, at one glance, the effects of causes which have acted at times incalculably remote, and yet there may be no striking circumstances to mark the occurrence of a great chasm in the chronological series of Nature's archives. In the vast interval of time which may really have elapsed between the results of operations thus compared, the physical condition of the earth may, by slow and insensible modifications, have become entirely altered ; one or more races of organic beings may have passed away, and yet have left behind, in the particular region under contemplation, no trace of their existence.

To a mind unconscious of these intermediate events, the passage from one state of things to another must appear so violent, that the idea of revolutions in the system inevitably suggests itself. The imagination is as much perplexed by the deception, as it might be if two distant points in space were suddenly brought into immediate proximity. Let us suppose, for a moment, that a philosopher should lie down to sleep in some arctic wilderness, and then be transferred by a power, such as we read of in tales of enchantment, to a valley in a tropical country, where, on awaking, he might find himself surrounded by birds of brilliant plumage,

and all the luxuriance of animal and vegetable forms of which Nature is so prodigal in those regions. The most reasonable supposition, perhaps, which he could make, if by the necromancer's art he was placed in such a situation, would be, that he was dreaming; and if a geologist form theories under a similar delusion, we cannot expect him to preserve more consistency in his speculations, than in the train of ideas in an ordinary dream.

It may afford, perhaps, a more lively illustration of the principle here insisted upon, if I recall to the reader's recollection the legend of the Seven Sleepers. The scene of that popular fable was placed in the two centuries which elapsed between the reign of the emperor Decius and the death of Theodosius the younger. In that interval of time (between the years 249 and 450 of our era) the union of the Roman empire had been dissolved, and some of its fairest provinces overrun by the barbarians of the north. The seat of government had passed from Rome to Constantinople, and the throne from a Pagan persecutor to a succession of Christian and orthodox princes. The genius of the empire had been humbled in the dust, and the altars of Diana and Hercules were on the point of being transferred to Catholic saints and martyrs. The legend relates "that when Decius was still persecuting the Christians, seven noble youths of Ephesus concealed themselves in a spacious cavern in the side of an adjacent mountain, where they were doomed to perish by the tyrant, who gave orders that the entrance should be firmly secured with a pile of huge stones. They immediately fell into a deep slumber, which was miraculously prolonged, without injuring the powers of life, during a period of 187 years.

At the end of that time the slaves of Adolius, to whom the inheritance of the mountain had descended, removed the stones to supply materials for some rustic edifice: the light of the sun darted into the cavern, and the seven sleepers were permitted to awake. After a slumber, as they thought, of a few hours, they were pressed by the calls of hunger, and resolved that Jamblichus, one of their number, should secretly return to the city to purchase bread for the use of his companions. The youth could no longer recognize the once familiar aspect of his native country, and his surprise was increased by the appearance of a large cross triumphantly erected over the principal gate of Ephesus. His singular dress and obsolete language confounded the baker, to whom he offered an ancient medal of Decius as the current coin of the empire; and Jamblichus, on the suspicion of a secret treasure, was dragged before the judge. Their mutual inquiries produced the amazing discovery, that two centuries were almost elapsed since Jamblichus and his friends had escaped from the rage of a Pagan tyrant.*

This legend was received as authentic throughout the Christian world before the end of the sixth century, and was afterwards introduced by Mahomet as a divine revelation into the Koran, and from hence was adopted and adorned by all the nations from Bengal to Africa who professed the Mahometan faith. Some vestiges even of a similar tradition have been discovered in Scandinavia. "This easy and universal belief," observes the philosophical historian of the Decline and Fall, "so expressive of the sense of mankind, may be ascribed to the genuine merit of the fable itself. We

* Gibbon, Decline and Fall, chap. xxxiii.

imperceptibly advance from youth to age, without observing the gradual, but incessant, change of human affairs; and even in our larger experience of history, the imagination is accustomed, by a perpetual series of causes and effects, to unite the most distant revolutions. But if the interval between two memorable eras could be instantly annihilated; if it were possible, after a momentary slumber of two hundred years, to display the new world to the eyes of a spectator who still retained a lively and recent impression of the old, his surprise and his reflections would furnish the pleasing subject of a philosophical romance." *

Prejudices arising from our peculiar position as inhabitants of the land.—The sources of prejudice hitherto considered may be deemed peculiar for the most part to the infancy of the science, but others are common to the first cultivators of geology and to ourselves, and are all singularly calculated to produce the same deception, and to strengthen our belief that the course of nature in the earlier ages differed widely from that now established. Although these circumstances cannot be fully explained without assuming some things as proved, which it will be the object of another part of this work to demonstrate, it may be well to allude to them briefly in this place.

The first and greatest difficulty, then, consists in an habitual unconsciousness that our position as observers is essentially unfavourable, when we endeavour to estimate the magnitude of the changes now in progress. In consequence of our inattention to this subject, we are liable to serious mistakes in contrasting the present with former states of the globe.

* Gibbon, *Decline and Fall*, chap. xxxiii.

As dwellers on the land, we inhabit about a fourth part of the surface ; and that portion is almost exclusively a theatre of decay, and not of reproduction. We know, indeed, that new deposits are annually formed in seas and lakes, and that every year some new igneous rocks are produced in the bowels of the earth, but we cannot watch the progress of their formation ; and as they are only present to our minds by the aid of reflection, it requires an effort both of the reason and the imagination to appreciate duly their importance. It is, therefore, not surprising that we estimate very imperfectly the result of operations thus invisible to us ; and that, when analogous results of former epochs are presented to our inspection, we cannot immediately recognize the analogy. He who has observed the quarrying of stone from a rock, and has seen it shipped for some distant port, and then endeavours to conceive what kind of edifice will be raised by the materials, is in the same predicament as a geologist, who, while he is confined to the land, sees the decomposition of rocks, and the transportation of matter by rivers to the sea, and then endeavours to picture to himself the new strata which Nature is building beneath the waters.

Prejudices arising from our not seeing subterranean changes.—Nor is his position less unfavourable when, beholding a volcanic eruption, he tries to conceive what changes the column of lava has produced, in its passage upwards, on the intersected strata ; or what form the melted matter may assume at great depths on cooling ; or what may be the extent of the subterranean rivers and reservoirs of liquid matter far beneath the surface. It should, therefore, be remembered, that the task imposed on those who study the

earth's history requires no ordinary share of discretion ; for we are precluded from collating the corresponding parts of the system of things as it exists now, and as it existed at former periods. If we were inhabitants of another element — if the great ocean were our domain, instead of the narrow limits of the land, our difficulties would be considerably lessened ; while, on the other hand, there can be little doubt, although the reader may, perhaps, smile at the bare suggestion of such an idea, that an amphibious being, who should possess our faculties, would still more easily arrive at sound theoretical opinions in geology, since he might behold, on the one hand, the decomposition of rocks in the atmosphere, or the transportation of matter by running water ; and, on the other, examine the deposition of sediment in the sea, and the imbedding of animal and vegetable remains in new strata. He might ascertain, by direct observation, the action of a mountain torrent, as well as of a marine current ; might compare the products of volcanos poured out upon the land with those ejected beneath the waters ; and might mark, on the one hand, the growth of the forest, and on the other that of the coral reef. Yet, even with these advantages, he would be liable to fall into the greatest errors when endeavouring to reason on rocks of subterranean origin. He would seek in vain, within the sphere of his observation, for any direct analogy to the process of their formation, and would therefore be in danger of attributing them, wherever they are upraised to view, to some “primeval state of nature.”

But if we may be allowed so far to indulge the imagination, as to suppose a being entirely confined to the nether world — some “dusky melancholy sprite,”

like Umbriel, who could "flit on sooty pinions to the central earth," but who was never permitted to "sully the fair face of light," and emerge into the regions of water and of air; and if this being should busy himself in investigating the structure of the globe, he might frame theories the exact converse of those usually adopted by human philosophers. He might infer that the stratified rocks, containing shells and other organic remains, were the oldest of created things, belonging to some original and nascent state of the planet. "Of these masses," he might say, "whether they consist of loose incoherent sand, soft clay, or solid stone, none have been formed in modern times. Every year some part of them are broken and shattered by earthquakes, or melted by volcanic fire; and when they cool down slowly from a state of fusion, they assume a new and more crystalline form, no longer exhibiting that stratified disposition, and those curious impressions and fantastic markings, by which they were previously characterized. This process cannot have been carried on for an indefinite time, for in that case all the stratified rocks would long ere this have been fused and crystallized. It is therefore probable that the whole planet once consisted of these mysterious and curiously bedded formations at a time when the volcanic fire had not yet been brought into activity. Since that period there seems to have been a gradual development of heat; and this augmentation we may expect to continue till the whole globe shall be in a state of fluidity and incandescence."

Such might be the system of the Gnome at the very time that the followers of Leibnitz, reasoning on what they saw on the outer surface, might be teaching the opposite doctrine of gradual refrigeration, and averring

that the earth had begun its career as a fiery comet, and might be destined hereafter to become a frozen mass. The tenets of the schools of the nether and of the upper world would be directly opposed to each other, for both would partake of the prejudices inevitably resulting from the continual contemplation of one class of phenomena to the exclusion of another. Man observes the annual decomposition of crystalline and igneous rocks, and may sometimes see their conversion into stratified deposits ; but he cannot witness the reconversion of the sedimentary into the crystalline by subterranean fire. He is in the habit of regarding all the sedimentary rocks as more recent than the unstratified, for the same reason that we may suppose him to fall into the opposite error if he saw the origin of the igneous class only.

It was not an impossible contingency, that astronomers might have been placed at some period in a situation much resembling that in which the geologist seems to stand at present. If the Italians, for example, in the early part of the twelfth century, had discovered at Amalfi, instead of the pandects of Justinian, some ancient manuscripts filled with astronomical observations relating to a period of three thousand years, and made by some ancient geometers who possessed optical instruments as perfect as any in modern Europe, they would, probably, on consulting these memorials, have come to a conclusion that there had been a great revolution in the solar and sidereal systems. " Many primary and secondary planets," they might say, " are enumerated in these tables, which exist no longer. Their positions are assigned with such precision, that we may assure ourselves that there is nothing in their place at present but the blue ether. Where one star

is visible to us, these documents represent several thousands. Some of those which are now single consisted then of two separate bodies, often distinguished by different colours, and revolving periodically round a common centre of gravity. There is nothing analogous to them in the universe at present; for they were neither fixed stars nor planets, but seem to have stood in the mutual relation of sun and planet to each other. We must conclude, therefore, that there has occurred, at no distant period, a tremendous catastrophe, whereby thousands of worlds have been annihilated at once, and some heavenly bodies absorbed into the substance of others."

When such doctrines had prevailed for ages, the discovery of some of the worlds, supposed to have been lost (the satellites of Jupiter, for example), by aid of the first rude telescope invented after the revival of science, would not dissipate the delusion, for the whole burden of proof would now be thrown on those who insisted on the stability of the system from a remote period, and these philosophers would be required to demonstrate the existence of *all* the worlds said to have been annihilated.

Such popular prejudices would be most unfavourable to the advancement of astronomy; for, instead of persevering in the attempt to improve their instruments, and laboriously to make and record observations, the greater number would despair of verifying the continued existence of the heavenly bodies not visible to the naked eye. Instead of confessing the extent of their ignorance, and striving to remove it by bringing to light new facts, they would indulge in the more easy and indolent employment of framing imaginary

theories concerning catastrophes and mighty revolutions in the system of the universe.

For more than two centuries the shelly strata of the Subapennine hills afforded matter of speculation to the early geologists of Italy, and few of them had any suspicion that similar deposits were then forming in the neighbouring sea. They were as unconscious of the continued action of causes still producing similar effects, as the astronomers, in the case above supposed, of the existence of certain heavenly bodies still giving and reflecting light, and performing their movements as of old. Some imagined that the strata, so rich in organic remains, instead of being due to secondary agents, had been so created in the beginning of things by the fiat of the Almighty. Others, as we have seen, ascribed the imbedded fossil bodies to some plastic power which resided in the earth in the early ages of the world. In what manner were these dogmas at length exploded? The fossil relics were carefully compared with their living analogues, and all doubts as to their organic origin were eventually dispelled. So, also, in regard to the nature of the containing beds of mud, sand, and limestone: those parts of the bottom of the sea were examined where shells are now becoming annually entombed in new deposits. Donati explored the bed of the Adriatic, and found the closest resemblance between the strata there forming, and those which constituted hills above a thousand feet high in various parts of the Italian peninsula. He ascertained by dredging that living testacea were there grouped together in precisely the same manner as were their fossil analogues in the inland strata; and while some of the recent shells of the Adriatic were becoming incrustated with

calcareous rock, he observed that others had been newly buried in sand and clay, precisely as fossil shells occur in the Subapennine hills. This discovery of the identity of modern and ancient submarine operations was not made without the aid of artificial instruments, which, like the telescope, brought phenomena into view not otherwise within the sphere of human observation.

In like manner, the volcanic rocks of the Vicentin had been studied in the beginning of the last century ; but no geologists suspected, before the time of Arduino, that these were composed of ancient submarine lavas. During many years of controversy, the popular opinion inclined to a belief that basalt and rocks of the same class had been precipitated from a chaotic fluid, or an ocean which rose at successive periods over the continents, charged with the component elements of the rocks in question. Few will now dispute that it would have been difficult to invent a theory more distant from the truth ; yet we must cease to wonder that it gained so many proselytes, when we remember that its claims to probability arose partly from the very circumstance of its confirming the assumed want of analogy between geological causes and those now in action. By what train of investigations were geologists induced at length to reject these views, and to assent to the igneous origin of the trappean formations ? By an examination of volcanos now active, and by comparing their structure and the composition of their lavas with the ancient trap rocks.

The establishment, from time to time, of numerous points of identification, drew at length from geologists a reluctant admission, that there was more correspondence between the condition of the globe at remote

eras and now, and more uniformity in the laws which have regulated the changes of its surface, than they at first imagined. If, in this state of the science, they still despaired of reconciling every class of geological phenomena to the operations of ordinary causes, even by straining analogy to the utmost limits of credibility, we might have expected, at least, that the balance of probability would now have been presumed to incline towards the close analogy of the ancient and modern causes. But, after repeated experience of the failure of attempts to speculate on geological monuments, as belonging to a distinct order of things, new sects continued to persevere in the principles adopted by their predecessors. They still began, as each new problem presented itself, whether relating to the animate or inanimate world, to assume an original and dissimilar order of nature ; and when at length they approximated, or entirely came round to an opposite opinion, it was always with the feeling, that they were conceding what they had been justified *à priori* in deeming improbable. In a word, the same men who, as natural philosophers, would have been most incredulous respecting any extraordinary deviations from the known course of nature, if reported to have happened *in their own time*, were equally disposed, as geologists, to expect the proofs of such deviations at every period of the past.

I shall now proceed to enumerate some of the principal difficulties still opposed to the theory of the uniform nature and energy of the causes which have worked successive changes in the crust of the earth, and in the condition of its living inhabitants. The discussion of so important a question on the present occasion may appear premature, but it is one which

naturally arises out of a review of the former history of the science. It is, of course, impossible to enter into such speculative topics, without occasionally carrying the novice beyond his depth, and appealing to facts and conclusions with which he is as yet unacquainted; but his curiosity cannot fail to be excited by having his attention at once called to some of the principal points in controversy, and after reading the second, third, and fourth books, he will return, it is hoped, to these preliminary essays with increased interest and profit.

Proofs of former revolutions in climate, as deduced from fossil remains have afforded one of the most popular objections to the theory which endeavours to explain all geological changes by reference to those now in progress on the earth. The probable causes, therefore, of fluctuations in climate, will first be treated of in the following chapters.

CHAPTER VI.

DOCTRINE OF THE DISCORDANCE OF THE ANCIENT AND
MODERN CAUSES OF CHANGE CONTROVERTED.

Climate of the Northern Hemisphere formerly hotter — Direct proofs from the organic remains of the Sicilian and Italian strata — Proofs from analogy derived from extinct quadrupeds — Imbedding of animals in icebergs — Siberian mammoths — Evidence in regard to temperature, from the fossils of tertiary and secondary rocks — From the plants of the coal formation — Northern limit of these fossils — Whether such plants could endure the long continuance of an arctic night.

Climate of the Northern Hemisphere formerly hotter. — THAT the climate of the Northern hemisphere has undergone an important change, and that its mean annual temperature must once have resembled that now experienced within the tropics, was the opinion of some of the first naturalists who investigated the contents of the ancient strata. Their conjecture became more probable when the shells and corals of the secondary rocks were more carefully examined; for these organic remains were found to be intimately connected by generic affinity with species now living in warmer latitudes. At a later period, many reptiles, such as turtles, tortoises, and large saurian animals, were discovered in European formations in great abundance; and they supplied new and powerful arguments, from analogy, in support of the doctrine, that the heat of

the climate had been great when our secondary strata were deposited. Lastly, when the botanist turned his attention to the specific determination of fossil plants, the evidence acquired the fullest confirmation ; for the flora of a country is peculiarly influenced by temperature : and the ancient vegetation of the earth might have been expected more readily than the forms of animals, to have afforded conflicting proofs, had the popular theory been without foundation. When the examination of fossil remains was extended to rocks in the most northern parts of Europe and North America, and even to the Arctic regions, indications of the same revolution in climate were discovered.

It cannot be said, that in this, as in many other departments of geology, we have investigated the phenomena of former eras, and neglected those of the present state of things. On the contrary, since the first agitation of this interesting question, the accessions to our knowledge of living animals and plants have been immense, and have far surpassed all the data previously obtained for generalizing, concerning the relation of certain types of organization to particular climates. The tropical and temperate zones of South America and of Australia have been explored ; and, on close comparison, it has been found that scarcely any of the species of the animate creation in these extensive continents are identical with those inhabiting the old world. Yet the zoologist and botanist, well acquainted with the geographical distribution of organic beings in other parts of the globe, would have been able, if distinct groups of species had been presented to them from these regions, to recognize those which had been collected from latitudes within, and those which were brought from without the tropics.

Before I attempt to explain the probable causes of great vicissitudes of temperature on the earth's surface, I shall take a rapid view of some of the principal data which appear to support the popular opinions now entertained on the subject. To insist on the soundness of these inferences, is the more necessary, because some zoologists have of late undertaken to vindicate the uniformity of the laws of nature, not by accounting for former fluctuations in climate, but by denying the value of the evidence in their favour.*

Proofs from fossil shells in tertiary strata.— In Sicily, Calabria, and in the neighbourhood of Naples, the fossil testacea of the most modern tertiary formations belong almost entirely to species now inhabiting the Mediterranean, but as we proceed northwards in the Italian peninsula we find in the strata called Subapennine an assemblage of fossil shells departing somewhat more widely from the type of the neighbouring seas. The proportion of species identifiable with those now living in the Mediterranean is still considerable; but it no longer predominates, as in the South of Italy, over the unknown species. Although occurring in localities which are removed several degrees farther from the equator (as at Sienna, Parma, Asti, &c.), the shells yield clear indications of a hotter climate. Many of them are common to the Subapennine hills, to the Mediterranean, and to the Indian Ocean. Those in the fossil state, and their living analogues from the tropics, correspond in size; whereas the individuals of the same species from the Mediterranean are dwarfish and appear degenerate, and stunted in their growth,

* See two articles by the Rev. Dr. Fleming, in the *Edinburgh New Phil. Journ.* No. xii. p. 277., April, 1829; and No. xv. p. 65., Jan. 1830.

for want of conditions which the Indian Ocean still supplies. *

This evidence is of great weight, and is not neutralized by any facts of a conflicting character ; such, for instance, as the association, in the same group, of individuals referable to species now confined to arctic regions. Whenever any of the fossil shells are identified with living species foreign to the Mediterranean, it is not in the Northern Ocean, but between the tropics, that they must be sought † : on the other hand, the associated unknown species belong, for the most part, to *genera* which are now most largely developed in equinoctial regions, as, for example, the genera *Cancellaria*, *Cassidaria*, *Pleurotoma*, and *Cypræa*. ‡

On comparing the fossils of the tertiary deposits of Paris and London with those of Bordeaux, and these again with the more modern strata of Sicily, we should at first expect that they would each indicate a higher

* Professors Guidotti of Parma, and Bonelli of Turin, pointed out to me, in 1828, many examples in confirmation of this point.

† Thus, for example, *Rostellaria curvirostris*, found fossil by Signor Bonelli near Turin, is only known at present in the Red Sea. *Murex cornutus*, fossil at Asti, is now only known recent in Senegal. *Conus antediluvianus* cannot be distinguished from a shell now brought from Owhyhee.

‡ Of the genus *Pleurotoma* a very few living representatives have yet been found in the Mediterranean ; yet no less than twenty-five species were to be seen in the museum at Turin, in 1828, all procured by Professor Bonelli from the Subapennine strata of northern Italy. (See *fig. 1.*) The genus *Cypræa* (*Cowrie*) is represented by many large fossil species in the Subapennine hills, and a division of *Cassis*, called *Cypricassis*, by Mr. S. Stutchbury.



Pleurotoma rotata.
Subapennine hills, Italy.

temperature in proportion as they are situated farther to the south. But the contrary is true; of the shells belonging to these several groups, whether freshwater or marine, some are of extinct, others of living species. Those found in the older, or Eocene, deposits of Paris and London, although six or seven degrees to the north of the Miocene strata at Bordeaux, afford evidence of a warmer climate; while those of Bordeaux imply that the sea in which they lived was of a higher temperature than that of Sicily, where the shelly strata were formed six or seven degrees nearer to the equator. In these cases the greater antiquity of the several formations (the Parisian being the oldest and the Sicilian the newest) has more than counterbalanced the influence which latitude would otherwise exert, and this phenomenon clearly points to a gradual refrigeration of climate.

Siberian Mammoths. — In the superficial deposits of sand, gravel, and loam, strewed very generally over all parts of Europe, the remains of extinct species of land quadrupeds have been found, especially in places where the alluvial matter appears to have been washed into small lakes, or into depressions in the plains bordering ancient rivers. Similar deposits have also been lodged in rents and caverns of rocks, where they may have been swept in by land floods, or introduced by engulfed rivers during changes in the physical geography of these countries. The various circumstances under which the bones of animals have been thus preserved will be more fully considered hereafter *; I shall only state here, that among the extinct mammalia thus entombed, we find species of the elephant, rhinoceros,

* Book iii. chaps. 14, 15, &c.

hippopotamus, bear, hyæna, lion, tiger, and many others; consisting for the most part of genera now confined to warmer regions.

It has been inferred that the same change of climate which has caused certain tropical species of testacea to become rare, or to degenerate in size, or to disappear from the Mediterranean, — and certain *genera* of the Subapennine hills, now chiefly or exclusively tropical, to retain no longer any representatives in the adjoining seas, — may also have contributed to the annihilation of many of the quadrupeds above alluded to. But although it is certainly probable that, when these animals abounded in Europe, the climate was milder than that now experienced, they by no means appear to have required an equatorial heat. The hippopotamus undoubtedly is now only met with in rivers where the temperature of the water is warm and nearly uniform, but the great fossil species of the same genus (*H. major*, Cuv.) inhabited England when the testacea of our country were nearly the same as those now existing, and when the climate cannot be supposed to have been very hot. The bones of this animal have lately been found by Mr. Strickland, together with those of a bear and other mammalia, at Cropthorn, near Evesham, in Worcestershire, in alluvial sand, together with twenty-three species of terrestrial and freshwater shells, all, with two exceptions, of British species. The bed of sand, containing the shells and bones, reposes on lias, and is covered with alternating strata of gravel, sand and loam.*

The mammoth also appears to have existed in England when the temperature of our latitudes could not

* Geol. Proceedings, No. 36. June, 1834.

have been very different from that which now prevails; for remains of this animal have been found at North Cliff, in the county of York, in a lacustrine formation, in which all the land and freshwater shells, thirteen in number, can be identified with species and varieties now existing in that county. Bones of the bison also, an animal now inhabiting a cold or temperate climate, have been found in the same place. That these quadrupeds, and the indigenous species of testacea associated with them, were all contemporary inhabitants of Yorkshire, has been established by unequivocal proof. The Rev. W. V. Vernon Harcourt caused a pit to be sunk to the depth of twenty-two feet through undisturbed strata, in which the remains of the mammoth were found imbedded, together with the shells, in a deposit, which had evidently resulted from tranquil waters. *

In the valley of the Thames, as at Ilford and Grays, in Essex, bones of the elephant and rhinoceros occur in strata abounding in freshwater shells found of the genera *Unio*, *Cyclas*, *Paludina*, *Valvata*, *Ancylus*, and others. These fossil shells belong for the most part to species now living in the same district, yet some few of them are extinct, as, for example, a species of *Cyrena*, a genus no longer inhabiting Europe, and now entirely restricted to warmer latitudes.

When reasoning on such phenomena, the reader must always bear in mind that the fossil individuals belonged to *species* of elephant, rhinoceros, hippopotamus, bear, tiger, and hyæna, distinct from those which now dwell within or near the tropics. Dr. Fleming, in a discussion on this subject, has well re-

* Phil. Mag., Sept. 1829 and Jan. 1830.

marked that a near resemblance in form and osteological structure is not always followed, in the existing creation, by a similarity of geographical distribution; and we must therefore be on our guard against deciding too confidently, from mere analogy of anatomical structure, respecting the habits and physiological peculiarities of *species*, now no more. "The zebra delights to roam over the tropical plains; while the horse can maintain its existence throughout an Iceland winter. The buffalo, like the zebra, prefers a high temperature, and cannot thrive even where the common ox prospers. The musk ox, on the other hand, though nearly resembling the buffalo, prefers the stunted herbage of the arctic regions, and is able, by its periodical migrations, to outlive a northern winter. The jackal (*Canis aureus*) inhabits Africa, the warmer parts of Asia, and Greece; while the isatis (*Canis lagopus*) resides in the arctic regions. The African hare and the polar hare have their geographical distribution expressed in their trivial names*;" and different species of bears thrive in tropical, temperate, and arctic latitudes.

Recent investigations have placed beyond all doubt the important fact that a species of tiger, identical with that of Bengal, is common in the neighbourhood of Lake Aral, near Sussac, in the forty-fifth degree of north latitude; and from time to time this animal is now seen in Siberia, in a latitude as far north as the parallel of Berlin and Hamburgh.† Humboldt re-

* Fleming, Ed. New Phil. Journ., No. 12. p. 282. 1829. The zebra, however, inhabits chiefly the extra-tropical parts of Africa.

† Humboldt, *Fragmens de Géologie, &c.*, tome ii. p. 388. Ehrenberg, *Ann. des Sci. Nat.*, tome xxi. p. 387.

marks that the part of southern Asia now inhabited by this Indian species of tiger is separated from the Himalaya by two great chains of mountains, each covered with perpetual snow,—the chain of Kuenlun, lat. 35° N., and that of Mouztagh, lat. 42° ,—so that it is impossible that these animals should merely have made excursions from India, so as to have penetrated in summer to the forty-eighth and fifty-third degrees of north latitude. They must remain all the winter north of the Mouztagh, or Celestial Mountains. The last tiger killed, in 1828, on the Lena, in lat. $52\frac{1}{4}^{\circ}$, was in a climate colder than that of Petersburg and Stockholm. *

We learn from Mr. Hodgson's account of the mammalia of Nepal, that the tiger is sometimes found at the very edge of perpetual snow in the Himalaya †; and Pennant mentions that it is found among the snows of Mount Ararat in Armenia. The Jaguar, also, has been seen on the banks of the Rio Negro, in lat. 41° S., and even as far as 42° S. in South America,—a latitude which corresponds to that of the Pyrenees in the northern hemisphere. ‡ The range of the Puma is still wider, for it roams from the equator to the Straits of Magellan, being often seen at Port Famine, in lat. $53^{\circ} 38'$ S.

A new species of panther (*Felis irbis*), covered with long hair, has been discovered in Siberia, evidently inhabiting, like the tiger, a region north of the Celestial Mountains, which are in lat. 42° . §

* Ehrenberg, *ibid.* p. 390.

† Journ. of Asiat. Soc., vol. i. p. 240.'

‡ Darwin's Journal of Travels in South America, &c. 1832 to 1836, in Voyage of H.M.S. Beagle, p. 159.

§ Ehrenberg, *ibid.*

The two-horned African rhinoceros occurs without the tropics at the Cape of Good Hope, in lat. $34^{\circ} 29'$ S., where it is accompanied by the elephant, hippopotamus, and hyæna. Here the migration of all these species towards the south is arrested by the ocean; but, if the continent had been prolonged still farther, and the land had been of moderate elevation, it is very probable that they might have extended their range to a greater distance from the tropics.

Now, if the Indian tiger can range in our own times to the southern borders of Siberia, or skirt the snows of the Himalaya, and if the puma can reach the fifty-third degree of latitude in South America, we may easily understand how large species of the same *genera* may once have inhabited our temperate climates. The mammoth (*E. primigenius*), already alluded to as occurring fossil in England, was decidedly different from the two existing species of elephants, one of which is limited to Asia, south of the 31° of N. lat., the other to Africa, where it extends, as before stated, as far south as the Cape of Good Hope. The bones of the great fossil species are very widely spread over Europe and North America; but are nowhere in such profusion as in Siberia, particularly near the shores of the Frozen Ocean. Are we, then, to conclude that this animal preferred a polar climate? If so, it may well be asked, by what food was it sustained, and why does it not still survive near the arctic circle?

Pallas and other writers describe the bones of the mammoth as abounding throughout all the Lowland of Siberia, stretching in a direction west and east, from the borders of Europe to the extreme point nearest America, and south and north, from the base of the mountains of central Asia to the shores of the arctic

sea. (See map, p. 143.) Within this space, scarcely inferior in area to the whole of Europe, fossil ivory has been collected almost every where, on the banks of the Irtish, Oby, Yenesei, Lena, and other rivers. The elephantine remains do not occur in the marshes and low plains, but where the banks of the rivers present lofty precipices of sand and clay; from which circumstance Pallas very justly inferred that, if sections could be obtained, similar bones might be found in all the elevated lands intervening between the great rivers. Strahlenberg, indeed, had stated, before the time of Pallas, that wherever any of the great rivers overflowed and cut out fresh channels during floods, more fossil remains of the same kind were invariably disclosed.

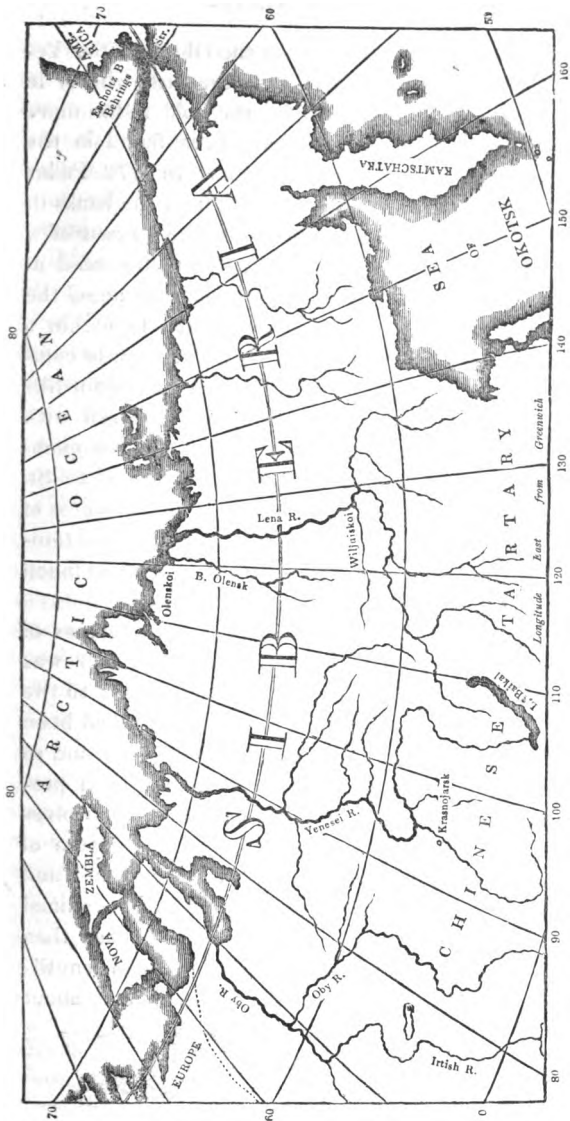
As to the position of the bones, Pallas found them in some places imbedded together with marine remains; in others, simply with fossil wood, or lignite, such, as he says, might have been derived from carbonized peat. On the banks of the Yenesei, below the city of Krasnojarsk, in lat. 56° , he observed grinders, and bones of elephants, in strata of yellow and red loam, alternating with coarse sand and gravel, in which was also much petrified wood of the willow and other trees. Neither here nor in the neighbouring country were there any marine shells, but merely layers of black coal.* But grinders of the mammoth were collected much farther down the same river, near the sea, in lat. 70° , mixed with *marine* petrifications.† Many other places in Siberia are cited by Pallas, where sea shells and fishes' teeth accompany the bones of the mammoth, rhinoceros, and Siberian buffalo, or bison

* Pallas, *Reise in Russ. Reiche*, pp. 409, 410.

† *Nov. Com. Petrop.* vol. 17. p. 584.

MAP OF SIBERIA.

Fig. 2.



Map showing the course of the Siberian rivers from south to north, from temperate to arctic regions, in the country where the fossil bones of the Mammoth abound.

(*Bos priscus*). But it is not on the Oby nor the Yenesei, but on the Lena, farther to the east, where, in the same parallels of latitude, the cold is far more intense, that fossil remains have been found in the most wonderful state of preservation. In 1772, Pallas obtained from Wiljuiskoi, in lat. 64° , from the banks of the Wiljui, a tributary of the Lena, the carcass of a rhinoceros (*R. tichorhinus*), taken from the sand in which it must have remained congealed for ages, the soil of that region being always frozen to within a slight depth of the surface. This carcass was compared to a natural mummy, and emitted an odour like putrid flesh, part of the skin being still covered with black and grey hairs. So great, indeed, was the quantity of hair on the foot and head conveyed to St. Petersburg, that Pallas asked whether the rhinoceros of the Lena might not have been an inhabitant of the temperate regions of middle Asia, its clothing being so much warmer than that of the African rhinoceros.*

After more than thirty years, the entire carcass of a mammoth (or extinct species of elephant) was obtained in 1803, by Mr. Adams, much farther to the north. It fell from a mass of ice, in which it had been encased, on the banks of the Lena, in lat. 70° ; and so perfectly had the soft parts of the carcass been preserved, that the flesh, as it lay, was devoured by wolves and bears. This skeleton is still in the museum of St. Petersburg, the head retaining its integument and many of the ligaments entire. This skin of the animal was covered, first, with black bristles, thicker than horse hair, from twelve to sixteen inches in length; secondly with hair of a reddish brown colour, about

* Nov. Com. Petrop. vol. 17. p. 591.

four inches long; and thirdly, with wool of the same colour as the hair, about an inch in length. Of the fur, upwards of thirty pounds' weight were gathered from the wet sand-bank. The individual was nine feet high and sixteen feet long, without reckoning the large curved tusks: a size rarely surpassed by the largest living male elephants.*

It is evident, then, that the mammoth, instead of being naked, like the living Indian and African elephants, was enveloped in a thick shaggy covering of fur, probably as impenetrable to rain and cold as that of the musk ox.† The species may have been fitted by

* Journal du Nord, St. Petersburg, 1807.

† Fleming, Ed. New Phil. Journ., No. xii., p. 285.

Bishop Heber informs us (Narr. of a Journey through the Upper Provinces of India, vol. ii. p. 166—219.), that in the lower range of the Himalaya mountains, in the north-eastern borders of the Delhi territory, between lat. 29° and 30°, he saw an Indian elephant of a small size, covered with shaggy hair. But this variety must be exceedingly rare; for Mr. Royle (late superintendent of the East India Company's Botanic Garden at Saharunpore) has assured me, that being in India when Heber's Journal appeared, and having never seen or heard of such elephants, he made the strictest inquiries respecting the fact, and was never able to obtain any evidence in corroboration. Mr. Royle resided at Saharunpore, lat. 30° N., upon *the extreme northern limit* of the range of the elephant. Mr. Everest also declares that he has been equally unsuccessful in finding any one aware of the existence of such a variety or breed of the animal, though one solitary individual was mentioned to him as having been seen at Delhi, with a good deal of long hair upon it. The greatest elevation, says Mr. E., at which the wild elephant is found in the mountains to the north of Bengal, is at a place called Nahun, about 4000 feet above the level of the sea, and in the 31st degree of N. lat., where the mean yearly temperature may be about 64° Fahrenheit, and the difference between winter and summer very great, equal to about

nature to withstand the vicissitudes of a northern climate; and it is certain that, from the moment when the carcasses, both of the rhinoceros and elephant, above described, were buried in Siberia, in latitudes 64° and 70° N., the soil must have remained frozen, and the atmosphere nearly as cold as at this day.

So fresh is the ivory throughout northern Russia, that, according to Tilesius, thousands of fossil tusks have been collected and used in turning; yet others are still procured and sold in great plenty. He declares his belief that the bones still left in northern Russia must greatly exceed in number all the elephants now living on the globe.

We are as yet ignorant of the entire geographical range of the mammoth; but its remains have been recently collected from the cliffs of frozen mud and ice on the east side of Behring's Straits, in Eschscholtz's Bay, in Russian America, lat. 66° N. As the cliffs waste away by the thawing of the ice, tusks and bones fall out, and a strong odour of animal matter is exhaled from the mud.*

On considering all the facts above enumerated, it seems reasonable to imagine that a large region in central Asia, including, perhaps, the southern half of Siberia, enjoyed, at no very remote period in the earth's history, a temperate climate, sufficiently mild to afford food for numerous herds of elephants and rhinoceroses, *of species distinct from those now living.* It has usually

36° F., the month of January averaging 45° , and June, the hottest month, 81° F. (Everest on climate of Foss. Eleph., Journ. of Asiat. Soc., No. 25. p. 21.)

* See Dr. Buckland's description of these bones, Appen. to Beechey's Voy.

been taken for granted that herbivorous animals, of large size, require a very luxuriant vegetation for their support ; but this opinion is, according to Mr. Darwin, completely erroneous : — “ It has been derived,” he says, “ from our acquaintance with India and the Indian islands, where the mind has been accustomed to associate troops of elephants with noble forests and impenetrable jungles. But the southern parts of Africa, from the tropic of Capricorn to the Cape of Good Hope, although sterile and desert, are remarkable for the number and great bulk of their indigenous quadrupeds. We there meet with an elephant, five species of rhinoceros, an hippopotamus, a giraffe, the bos caffer, the elan, two zebras, the quagga, two gnus, and several antelopes. Nor must we suppose, that while the species are numerous, the individuals of each kind are few. Dr. Smith saw, in one day’s march, in lat. 24° S., without wandering to any great distance on either side, about 150 rhinoceroses, with several herds of giraffes, and his party had killed, on the previous night, eight hippopotamuses. Yet the country which they inhabited was thinly covered with grass and bushes about four feet high, and still more thinly with mimosa-trees, so that the waggons of the travellers were not prevented from proceeding in a nearly direct line.” *

In order to explain how so many animals can find support in this region, it is suggested, that the under-wood, of which their food chiefly consists, may contain much nutriment in a small bulk, and also that the vegetation has a rapid growth ; for no sooner is a part

* Darwin, *Journal of Travels in S. America, &c.*, 1832—1836, in voyage of H. M. S. Beagle, p. 98.

consumed, than its place, says Dr. Smith, is supplied by a fresh stock. Nevertheless, after making every allowance for this successive production and consumption, it is clear from the facts above cited, that the quantity of food required by the larger herbivora is much less than we have usually imagined. Mr. Darwin conceives that the amount of vegetation supported at any one time by Great Britain may exceed, in a ten-fold ratio, the quantity existing on an equal area in the interior parts of Southern Africa.* It is remarked, moreover, in illustration of the small connexion discoverable between abundance of food and the magnitude of indigenous mammalia, that while in the desert part of Southern Africa there are so many huge animals, in Brazil, where the splendour and exuberance of the vegetation are unrivalled, there is not a single wild quadruped of large size. †

It would doubtless be impossible for herds of mammoths and rhinoceroses to subsist, at present, throughout the year, even in the southern part of Siberia, covered as it is with snow during winter: but there is no difficulty in supposing a vegetation capable of nourishing these great quadrupeds to have once flourished between the latitudes 40° and 60° N.

Dr. Fleming has hinted, that "the kind of food which the existing species of elephant prefers will not enable us to determine, or even to offer a probable conjecture, concerning that of the extinct species. No one acquainted with the gramineous character of the food of our fallow-deer, stag, or roe, would have assigned a lichen to the rein-deer."

* Darwin, *Journal of Travels in S. America, &c.*, p. 99.

† Burchell, cited by Darwin, *ibid.*, p. 101.

Travellers mention that, even now, when the climate of eastern Asia is so much colder than the same parallels of latitude farther west, there are woods not only of fir, but of birch, poplar, and alder on the banks of the Lena as far north as latitude 60° .

It has, moreover, been suggested, that as, in our own times, the northern animals migrate, so the Siberian elephant and rhinoceros may have wandered towards the north in summer. The musk oxen annually desert their winter quarters in the south, and cross the sea upon the ice, to graze for four months, from May to September, on the rich pasturage of Melville Island, in lat. 75° . The mammoths, without passing so far beyond the arctic circle, may nevertheless have made excursions, during the heat of a brief northern summer, from the central or temperate parts of Asia to the sixtieth parallel of latitude.

Now, in this case, the preservation of their bones, or even occasionally of their entire carcasses, in ice or frozen soil, may be accounted for without resorting to speculations, concerning sudden revolutions in the former state and climate of the earth's surface. We are entitled to assume, that in the time of the extinct elephant and rhinoceros the Lowland of Siberia was less extensive towards the north than now; for we have seen (p. 143.) that the strata of this Lowland, in which the fossil bones lie buried, were originally deposited beneath the sea; and we know, from the facts brought to light in Wrangel's Voyage, in the years 1821, 1822, and 1823, that a slow upheaval of the land along the borders of the Icy Sea is now constantly taking place, similar to that experienced in part of Sweden. In the same manner, then, as the shores of the Gulf of Bothnia are extended not only

by the influx of sediment brought down by rivers, but also by the elevation and consequent drying up of the bed of the sea, so a like combination of causes may, in modern times, have been extending the low tract of land where marine shells and fossil bones occur in Siberia. Such a change in the physical geography of that region, implying a constant augmentation in the quantity of arctic land, would, according to principles to be explained in the next chapter, tend to increase the severity of the winters. We may conclude, therefore, that, before the land reached so far to the north, the temperature of the Siberian winter and summer was more nearly equalized; and a greater degree of winter's cold may, even more than a general diminution of the mean annual temperature, have finally contributed to the extermination of the mammoth and its contemporaries.

On referring to the map (p. 143.), the reader will see how all the great rivers of Siberia flow at present from south to north, from temperate to arctic regions, and they are all liable, like the Mackenzie, in North America, to remarkable floods, in consequence of flowing in this direction. For they are filled with running water in their upper or southern course when completely frozen over for several hundred miles near their mouths, where they remain blocked up by ice for six months in every year. The descending waters, therefore, finding no open channel, rush over the ice, often changing their direction, and sweeping along forests and prodigious quantities of soil and gravel mixed with ice. Now the rivers of Siberia are among the largest in the world, the Yenesei having a course of 2500, the Lena of 2000 miles; so that we may easily conceive that the bodies of animals which fall

into their waters may be transported to vast distances towards the arctic sea, and, before arriving there, may be stranded upon and often frozen into thick ice. Afterwards, when the ice breaks up, they may be floated still farther towards the ocean, until at length they become buried in fluviatile and submarine deposits near the mouths of rivers.

Humboldt remarks that near the mouths of the Lena a considerable thickness of frozen soil may be found at all seasons at the depth of a few feet; so that if a carcass be once imbedded in mud and ice in such a region and in such a climate, its putrefaction may be arrested for indefinite ages.* According to Prof. Von Baer of St. Petersburg, the ground is now frozen permanently to the depth of 400 feet, at the town of Yakutzk, on the western bank of the Lena, in lat. 62° N., 600 miles distant from the polar sea. We may conceive, therefore, that even at the period of the mammoth, when the Lowland of Siberia was less extensive towards the north, and consequently the climate more temperate than now, the cold may still have been sufficiently intense to cause the rivers flowing in their present direction, to sweep down from south to north the bodies of drowned animals, and there bury them in drift ice and frozen mud.

If it be true that the carcass of the mammoth was imbedded in pure ice, we may suppose the animal to have been overwhelmed by drift snow. I have been informed by Dr. Richardson, that in the northern parts of America, comprising regions now inhabited by many herbivorous quadrupeds, the drift snow is often converted into permanent glaciers. It is com-

* Humboldt, *Fragmens Asiatiques*, tom. ii. p. 393.

monly blown over the edges of steep cliffs, so as to form an inclined talus hundreds of feet high ; and when a thaw commences, torrents rush from the land, and throw down from the top of the cliff alluvial soil and gravel. This new soil soon becomes covered with vegetation, and protects the foundation of snow from the rays of the sun. Water occasionally penetrates into the crevices and pores of the snow ; but, as it soon freezes again, it serves the more rapidly to consolidate the mass into a compact iceberg. It may sometimes happen that cattle grazing in a valley at the base of such cliffs, on the borders of a sea or river, may be overwhelmed, and at length enclosed in solid ice, and then transported towards the polar regions.

The foregoing investigations, therefore, lead us to infer that the mammoth, and some other extinct quadrupeds fitted to live in high latitudes, may have been inhabitants of Northern Asia at a time when the climate was milder, and more uniform, than at present. But the strata, it must be remembered, in which the lost species of mammalia above alluded to are found, belong to the most modern tertiary period ; and we have already seen that the older tertiary deposits afford evidence, from their fossil shells, of a temperature much higher, and increasing in proportion to their greater antiquity. In the oldest of these, for example, or those called Eocene, we find shells of the genus *Nautilus*, and other forms now characteristic of the tropics, as many reptiles, for example, resembling in structure those of warmer latitudes, such as the crocodile, turtle, and tortoise.

Proofs from fossils in secondary and still older strata.
— A great interval of time appears to have elapsed between the formation of the secondary strata, which

constitute the principal portion of the elevated land in Europe, and the origin of the last-mentioned Eocene deposits. If we examine the rocks from the New Red sandstone to the Chalk inclusive, we find many distinct assemblages of fossils entombed in them, all of unknown species, and many of them referable to genera and families now most abundant between the tropics. Among the most remarkable are reptiles of gigantic size; some of them herbivorous, others carnivorous, and far exceeding in size any now known even in the torrid zone. The genera are for the most part extinct, but some of them, as the crocodile and monitor, have still representatives in the warmer parts of the earth. Coral reefs also were evidently numerous in the seas of the same periods, and composed of species belonging to genera now characteristic of a tropical climate. The number of very large chambered shells also leads us to infer an elevated temperature; and the associated fossil plants, although imperfectly known, tend to the same conclusion, the Cycadeæ constituting the most numerous family.

But it is from the more ancient coal deposits that the most extraordinary evidence has been supplied in proof of the former existence of an extremely hot climate in those latitudes which are now the temperate and colder regions of the globe. It appears from the fossils of the carboniferous period, that the flora consisted almost exclusively of large vascular cryptogamic plants. We learn from the labours of M. Ad. Brongniart, that there existed at that epoch Equisetaceæ upwards of ten feet high, and from five to six inches in diameter; large arborescent ferns of the genus *Caulopteris* and other trees probably allied to them called *Sigillariæ*, from forty to fifty feet in

height; and arborescent Lycopodiaceæ, from sixty to seventy feet high.* Of the above classes of vegetables, the species are all small at present in cold climates; while in tropical regions there occur, together with small species, many of a much greater size, but their development, even in the hottest parts of the globe, is now inferior to that indicated by the petrified forms of the coal formation. An elevated and uniform temperature, and great humidity in the air, are the causes most favourable to the numerical prédominance and the great size of these plants within the torrid zone at present. It is true that, as the fossil flora consists of such plants as may accidentally have been floated into seas, lakes, or estuaries, it may very commonly give a false representation of the numerical relations of families then living on the land. Yet, after allowing for liability to error on these grounds, the argument founded on the comparative numbers of the fossil plants of the carboniferous strata is very strong.

“In regard to the geographical extent of the ancient vegetation, it was not confined,” says M. Brongniart, “to a small space, as to Europe, for example; for the same forms are met with again at great distances. Thus, the coal plants of North America are, for the most part, identical with those of Europe, and all belong to the same genera. Some specimens, also, from Greenland, are referable to ferns, analogous to those of our European coal mines.”† The fossil plants brought from Melville Island, although in a very imperfect state, have been supposed to warrant similar

* *Consid. Générales sur la Nature de la Végétation, &c. Ann. des Sci. Nat., Nov. 1828.*

† *Prodrome d'une Hist. des Végét. Foss. p. 179.*

conclusions * ; and assuming that they agree with those of Baffin's Bay, mentioned by M. Brongniart, how shall we explain the manner in which such a vegetation lived through an arctic night of several month's duration ? †

It may seem premature to discuss this question, until the true nature of the fossil flora of the arctic regions has been more accurately determined ; yet, as the question has attracted some attention, let us assume for a moment, that the coal plants of Melville Island are strictly analogous to those of the strata of Northumberland — would such a fact present an inexplicable enigma to the vegetable physiologist ?

Plants, it is affirmed, cannot remain in darkness, even for a week, without serious injury, unless in a torpid state ; and if exposed to heat and moisture they cannot remain torpid, but will grow, and must therefore perish. If, then, in the latitude of Melville Island, 75° N., a high temperature, and consequent humidity, prevailed at that period when we know the arctic seas were filled with corals and large multilocular shells, how could plants of tropical forms have flourished ? Is not the bright light of equatorial regions as indispensable a condition of their well-being as the sultry heat of the same countries ? and how could they annually endure a night prolonged for three months ? ‡

* König, Journ. of Sci. vol. xv. p. 20. Mr. König informs me, that he no longer believes any of these fossils to be tree ferns, as he at first stated, but that they agree with tropical forms of plants in our English coal-beds. The Melville Island specimens, now in the British Museum, are very obscure impressions.

† Fossil Flora of Great Britain, by John Lindley and William Hutton, Esqrs. No. IV.

‡ Ibid.

Now, in reply to this objection, we must bear in mind, in the first place, that, so far as experiments have been made, there is every reason to conclude, that the range of intensity of light to which living plants can accommodate themselves is far wider than that of heat. No palms or tree ferns can live in our temperate latitudes without protection from the cold; but when placed in hot-houses they grow luxuriantly, even under a cloudy sky, and where much light is intercepted by the glass and frame-work. At St. Petersburg, in lat. 60° N., these plants have been successfully cultivated in hot-houses, although there they must exchange the perpetual equinox of their native regions for days and nights which are alternately protracted to nineteen hours and shortened to five. How much farther towards the pole they might continue to live, provided a due quantity of heat and moisture were supplied, has not yet been determined; but St. Petersburg is probably not the utmost limit, and we should expect that in lat. 65° at least, where they would never remain twenty-four hours without enjoying the sun's light, they might still exist.

It should also be borne in mind, in regard to tree ferns, that they grow in the gloomiest and darkest parts of the forests of warm and temperate regions, even extending to nearly the 46th degree of South latitude in New Zealand. In equatorial countries, says Humboldt, they abound chiefly in the temperate, humid, and shady parts of *mountains*. As we know, therefore, that elevation often compensates for the effect of latitude in the geographical distribution of plants, we may easily understand that a class of vegetables, which grow at a certain height in the torrid zone, would flourish on the plains at greater distances from the equator, if

the temperature, moisture, and other necessary conditions, were equally uniform throughout the year.

Nor must we forget that in all the examples above alluded to we have been speaking of *living* species ; but the coal-plants were of perfectly distinct species, and may have been endowed with a different constitution, enabling them to bear a greater variation of circumstances in regard to light. We find that particular species of plants and tree ferns require at present different degrees of heat ; and that some species can thrive only in the immediate neighbourhood of the equator, others only at a distance from it. In the same manner the *minimum* of *light*, sufficient for the now existing species, cannot be taken as the standard for all analogous tribes that may ever have flourished on the globe.

But granting that the extreme northern point to which a flora like that of the carboniferous era could ever reach may be somewhere between the latitudes of 65° and 70° , we should still have to inquire whether the vegetable remains might not have been drifted from thence, by rivers and currents, to the parallel of Melville Island, or still farther. In the northern hemisphere, at present, we see that the materials for future beds of lignite and coal are becoming amassed in high latitudes, far from the districts where the forests grew, and on shores where scarcely a stunted shrub can now exist. The Mackenzie, and other rivers of North America, carry pines with their roots attached for many hundred miles towards the north, into the arctic sea, where they are imbedded in deltas, and some of them drifted still farther by currents towards the pole.

Before we can decide on this question of transportation, we must know whether the fossil coal-plants occurring in high latitudes bear the marks of friction

and of having decayed previously to fossilization. Many appearances in our English coal-fields certainly prove that the plants were not floated from great distances; for the outline of the stems of succulent species preserve their sharp angles, and others have their surfaces marked with the most delicate lines and streaks. Long leaves, also, are attached in many instances to the trunks or branches*; and leaves we know, in general, are soon destroyed when steeped in water, although ferns will retain their forms after an immersion of many months.† It seems fair to presume that the coal plants may have grown upon the same land, the destruction of which provided materials for the sandstones and conglomerates of the group of strata in which they are imbedded; especially as the coarseness of the particles of many of these rocks attests that they were not borne from very remote localities.

To return, therefore, from this digression, — the flora of the coal appears to indicate a high temperature in the air, while the fossils of the contemporaneous mountain-limestone, comprising abundance of lamelliferous corals, large chambered cephalopods, and crinoidea, naturally lead us to infer a great warmth in the waters of the northern sea of the carboniferous period. So also in regard to strata older than the coal, they contain in high northern latitudes mountain masses of corals which must have lived and grown on the spot, and large chambered univalves, such as *Orthocerata*, which indicate even in regions bordering on the arctic

* Fossil Flora, No. X.

† This has been proved by Mr. Lindley's experiments, *ibid.*, No. XVII.

circle, the former prevalence of an elevated temperature.

The heat and humidity of the air, and the uniformity of climate, appear to have been most remarkable when some of the oldest of the fossiliferous strata were formed. The approximation to a climate similar to that now enjoyed in these latitudes does not commence till the era of the formations termed tertiary; and while the different tertiary rocks were deposited in succession, the temperature seems to have been still further lowered, and to have continued to diminish gradually, even after the appearance upon the earth of a great portion of the existing species.

CHAPTER VII.

FARTHER EXAMINATION OF THE QUESTION AS TO THE ASSUMED DISCORDANCE OF THE ANCIENT AND MODERN CAUSES OF CHANGE.

On the causes of vicissitudes in climate — Remarks on the present diffusion of heat over the globe — On the dependence of the mean temperature on the relative position of land and sea — Isothermal lines — Currents from equatorial regions — Drifting of icebergs — Different temperature of Northern and Southern hemispheres — Combination of causes which might produce the extreme cold of which the earth's surface is susceptible — Conditions necessary for the production of the extreme of heat, and its probable effects on organic life.

Causes of vicissitudes in climate. — As the proofs enumerated in the last chapter indicate that the earth's surface has experienced great changes of climate since the deposition of the older sedimentary strata, we have next to inquire, how such vicissitudes can be reconciled with the existing order of nature. The cosmogonist has availed himself of this, as of every obscure problem in geology, to confirm his views concerning a period when the laws of the animate and inanimate world differed essentially from those now established; and he has in this, as in many other cases, succeeded so far, as to divert attention from that class of facts, which, if fully understood, might probably lead to an explanation of the phenomena. At first it was imagined that the earth's axis had been for ages perpendicular to the plane of the ecliptic, so that there was a

perpetual equinox, and uniformity of seasons throughout the year ;— that the planet enjoyed this “ paradisiacal ” state until the era of the great flood ; but in that catastrophe, whether by the shock of a comet, or some other convulsion, it lost its equal poise, and hence the obliquity of its axis, and with that the varied seasons of the temperate zone, and the long nights and days of the polar circles.

When the progress of astronomical science had exploded this theory, it was assumed, that the earth at its creation was in a state of fluidity, and red hot, and that ever since that era it had been cooling down, contracting its dimensions, and acquiring a solid crust, — an hypothesis hardly less arbitrary, yet more calculated for lasting popularity, because, by referring the mind directly to the beginning of things, it requires no support from observation, nor from any ulterior hypothesis. But if, instead of forming vague conjectures as to what might have been the state of the planet at the era of its creation, we fix our thoughts on the connexion at present existing between climate and the distribution of land and sea ; and then consider what influence former fluctuations in the physical geography of the earth must have had on superficial temperature, we may perhaps approximate to a true theory. If doubts and obscurities still remain, they should be ascribed to our limited acquaintance with the laws of Nature, not to revolutions in her economy ; — they should stimulate us to further research, not tempt us to indulge our fancies respecting the imaginary changes of internal temperature in an embryo world.

Diffusion of heat over the globe. — In considering the laws which regulate the diffusion of heat over the

globe, we must be careful, as Humboldt well remarks, not to regard the climate of Europe as a type of the temperature which all countries placed under the same latitude enjoy. The physical sciences, observes this philosopher, always bear the impress of the places where they began to be cultivated; and as, in geology, an attempt was at first made to refer all the volcanic phenomena to those of the volcanos in Italy, so, in meteorology, a small part of the old world, the centre of the primitive civilization of Europe, was for a long time considered a type to which the climate of all corresponding latitudes might be referred. But this region, constituting only one seventh of the whole globe, proved eventually to be the exception to the general rule. For the same reason, we may warn the geologist to be on his guard, and not hastily to assume that the temperature of the earth in the present era is a type of that which most usually obtains, since he contemplates far mightier alterations in the position of land and sea, at different epochs, than those which now cause the climate of Europe to differ from that of other countries in the same parallels.

It is now well ascertained that zones of equal warmth, both in the atmosphere and in the waters of the ocean, are neither parallel to the equator nor to each other.* It is also known that the *mean annual*

* We are indebted to Baron Alex. Humboldt for collecting together, in a beautiful essay, the scattered data on which he founded an approximation to a true theory of the distribution of heat over the globe. Many of these data are derived from the author's own observations, and many from the works of M. Pierre Prevost, of Geneva, on the radiation of heat, and other writers. — See Humboldt on Isothermal Lines, *Mémoires d'Ascucl*, tom. iii. translated in the *Edin. Phil. Journ.* vol. iii. July, 1820.

temperature may be the same in two places which enjoy very different climates, for the seasons may be nearly uniform, or violently contrasted, so that the lines of equal winter temperature do not coincide with those of equal annual heat, or isothermal lines. The deviations of all these lines from the same parallel of latitude are determined by a multitude of circumstances, among the principal of which are the position, direction, and elevation of the continents and islands, the position and depths of the sea, and the direction of currents and of winds.

On comparing the two continents of Europe and America, it is found that places in the same latitudes have sometimes a mean difference of temperature amounting to 11° , or even in a few cases to 17° Fahr.; and some places on the two continents, which have the same mean temperature, differ from 7° to 13° in latitude.* The principal cause of greater intensity of cold in corresponding latitudes of North America and Europe, is the connexion of North America with the polar circle, by a large tract of land, some of which is from three to five thousand feet in height, and, on the other hand, the separation of Europe from the arctic circle by an ocean. The ocean has a tendency to preserve every where a mean temperature, which it communicates to the contiguous land, so that it tempers the climate, moderating alike an excess of heat or cold. The elevated land, on the other hand, rising to the colder regions of the atmosphere becomes a great reservoir of ice and snow, arrests, condenses, and congeals vapour, and communicates its cold to the adjoining country. For this reason, Greenland, forming part

* Humboldt's tables, *Essay on Isothermal Lines*, &c.

of a continent, which stretches northward to the 82d degree of latitude, experiences under the 60th parallel a more rigorous climate than Lapland under the 72d parallel.

But if land be situated between the 40th parallel and the equator, it produces, unless it be of extreme height, exactly the opposite effect; for it then warms the tracts of land or sea that intervene between it and the polar circle. For the surface being in this case exposed to the vertical, or nearly vertical rays of the sun, absorbs a large quantity of heat, which it diffuses by radiation into the atmosphere. For this reason, the western parts of the old continent derive warmth from Africa, "which, like an immense furnace, distributes its heat to Arabia, to Turkey in Asia, and to Europe." * On the contrary, the north-eastern extremity of Asia experiences in the same latitude extreme cold; for it has land on the north between the 60th and 70th parallel, while to the south it is separated from the equator by the Pacific Ocean.

In consequence of the more equal temperature of the waters of the ocean, the climate of islands and of coasts differs essentially from that of the interior of continents, the more maritime climates being characterized by mild winters and more temperate summers; for the sea breezes moderate the cold of winter, as well as the heat of summer. When, therefore, we trace round the globe those belts in which the mean annual temperature is the same, we often find great differences in climate; for there are *insular* climates in which the seasons are nearly equalized, and *excessive* climates, as they have been termed, where the

* Malte-Brun. Phys. Geog. book xvii.

temperature of winter and summer is strongly contrasted. The whole of Europe, compared with the eastern parts of America and Asia, has an insular climate. The northern part of China, and the Atlantic region of the United States, exhibit "excessive climates." We find at New York, says Humboldt, the summer of Rome and the winter of Copenhagen; at Quebec, the summer of Paris and the winter of Petersburg. At Pekin, in China, where the mean temperature of the year is that of the coasts of Brittany, the scorching heats of summer are greater than at Cairo, and the winters as rigorous as at Upsala.*

If lines be drawn round the globe through all those places which have the same winter temperature, they are found to deviate from the terrestrial parallels much farther than the lines of equal mean annual heat. The lines of equal winter in Europe, for example, are often curved so as to reach parallels of latitude 9° or 10° distant from each other, whereas the isothermal lines, or those passing through places having the same mean annual temperature, differ only from 4° to 5° in Europe.

Influence of currents and drift ice on temperature. — Among other influential causes, both of remarkable diversity in the mean annual heat, and of unequal division of heat in the different seasons, are the direction of currents and the accumulation and drifting of ice in high latitudes. The temperature of the Lagullas current is 10° or 12° Fahr. above that of the sea at the Cape of Good Hope; for it derives the greater part of its waters from the Mozambique channel, and south-east coast of Africa, and from regions in the

* On Isothermal Lines, &c.

Indian Ocean much nearer the line, and much hotter than the Cape.* An opposite effect is produced by the "equatorial" current, which crosses the Atlantic from Africa to Brazil, having a breadth varying from 160 to 450 nautical miles. Its waters are cooler by 3° or 4° Fahr. than those of the ocean under the line, so that it moderates the heat of the tropics. †

But the effects of the Gulf stream on the climate of the north Atlantic Ocean are far more remarkable. This most powerful of known currents has its source in the Gulf or Sea of Mexico, which, like the Mediterranean and other close seas in temperate or low latitudes, is warmer than the open ocean in the same parallels. The temperature of the Mexican sea in summer is, according to Rennell, 86° Fahr. or at least 7° above that of the Atlantic in the same latitude. ‡ From this great reservoir or caldron of warm water, a constant current pours forth through the straits of Bahama at the rate of 3 or 4 miles an hour; it crosses the ocean in a north-easterly direction, skirting the great bank of Newfoundland, where it still retains a temperature of 8° above that of the surrounding sea. It reaches the Azores in about 78 days, after flowing nearly 3000 geographical miles, and from thence it sometimes extends its course a thousand miles further, so as to reach the Bay of Biscay, still retaining an excess of 5° above the mean temperature of that sea. As it has been known to arrive there in the months of November and January, it may tend greatly to moderate the cold of winter in countries on the west of Europe.

There is a large tract in the centre of the North

* Rennell on Currents, p. 96. London, 1832.

† Ibid. p. 153.

‡ Ibid. p. 25.

Atlantic, between the parallels of 33° and 35° N. lat. which Rennell calls the "recipient of the gulf water." A great part of it is covered by the weed called sargasso (*Lenticula marina*), which the current floats in abundance from the Gulf of Mexico. This mass of water is nearly stagnant, is warmer by 7° or 10° than the waters of the Atlantic, and may be compared to the fresh water of a river overflowing the heavier salt water of the sea. Rennell estimates the area of the "recipient," together with that covered by the main current, as being 2000 miles in length from E. to W., and 350 in breadth from N. to S., which, he remarks, is a larger area than that of the Mediterranean. The heat of this great body of water is kept up by the incessant and quick arrivals of fresh supplies of warm water from the south, and there can be no doubt that the general climate of parts of Europe and America are materially affected by this cause.

It is considered probable by Scoresby, that the influence of the gulf stream extends even to the sea near Spitzbergen, where its waters may pass under those of melted ice; for it has been found that, in the neighbourhood of Spitzbergen, the water is warmer by 6° or 7° at the depth of one hundred and two hundred fathoms than at the surface. This might arise from the known law that fresh water passes the point of greatest density when cooled down below 40°, and between that and the freezing point expands again. The water of melted ice might be lighter, both as being fresh (having lost its salt in the decomposing process of freezing), and because its temperature is nearer the freezing point than the inferior water of the gulf stream.*

* When Scoresby wrote in 1820 (*Arctic Regions*, vol. i.

The great glaciers generated in the valleys of Spitzbergen, in the 79° of north latitude, are almost all cut off at the beach, being melted by the feeble remnant of heat still retained by the gulf stream. In Baffin's Bay, on the contrary, on the west coast of Old Greenland, where the temperature of the sea is not mitigated by the same cause, and where there is no warmer under-current, the glaciers stretch out from the shore, and furnish repeated crops of mountainous masses of ice which float off into the ocean.* The number and dimensions of these bergs is prodigious. Captain Ross saw several of them together in Baffin's Bay aground in water fifteen hundred feet deep! Many of them are driven down into Hudson's Bay, and accumulating there, diffuse excessive cold over the neighbouring continent; so that Captain Franklin reports, that at the mouth of Hayes river, which lies in the same latitude as the north of Prussia or the south of Scotland, ice is found every where in digging wells, in summer, at the depth of four feet! Other bergs have been occasionally met with, at midsummer, in a state

p. 210.), he doubted whether salt water expanded like fresh water when freezing. Since that time Erman (Poggendorf's Annalen, 1828, vol. xii. p. 483.) has proved by experiment that sea-water does not follow the same law as fresh water, as De Luc, Rumford, and Marcet had supposed. On the contrary, it appears that salt water of sp. gr. 1.027 (which according to Berzelius is the mean density of sea water) has *no maximum of density* so long as it remains fluid; and even when ice begins to form in it, the remaining fluid part always increases in density in proportion to the degree of refrigeration.

* Scoresby's Arctic Regions, vol. i. p. 208. — Dr. Latta's Observations on the Glaciers of Spitzbergen, &c. Edin. New Phil. Journ. vol. iii. p. 97.

of rapid thaw, as far south as lat. 40° , and longitude about 60° West, where they cool the water sensibly to the distance of forty or fifty miles around, the thermometer sinking sometimes 17° , or even 18° , Fahrenheit, in their neighbourhood.* It is a well-known fact that every four or five years a large number of icebergs, floating from Greenland, double Cape Langaness, and are stranded on the west coast of Iceland. The inhabitants are then aware that their crops will fail, in consequence of fogs which are generated almost incessantly; and the dearth of food is not confined to the land, for the temperature of the water is so changed that the fish entirely desert the coast.

Difference of climate of the Northern and Southern hemispheres. — When we compare the climate of the northern and southern hemispheres, we obtain still more instruction in regard to the influence of the distribution of land and sea on climate. The dry land in the southern hemisphere is to that of the northern in the ratio only of one to three, excluding from our consideration that part which lies between the pole and the 74° of south latitude, which has hitherto proved inaccessible. And whereas, in the northern hemisphere, between the pole and the thirtieth parallel of north latitude, the land and sea occupy nearly equal areas, the ocean in the southern hemisphere covers no less than fifteen parts in sixteen of the entire space included between the antarctic circle and the thirtieth parallel of south latitude.

This great extent of sea gives a particular character to climates south of the equator, the winters being mild and the summers cool. Thus, in Van Diemen's

* Rennell on Currents, p. 95.

Land, corresponding nearly in latitude to Rome, the winters are more mild than at Naples, and the summers not warmer than those at Paris, which is 7° farther from the equator.* The effects on animal and vegetable life are remarkable. Capt. King observed large shrubs of Fuchsia and Veronica, which in England are treated as tender plants, thriving and in full flower in Terra del Fuego with the temperature at 36° . He states also that humming birds were seen sipping the sweets of the flowers "after two or three days of constant rain, snow, and sleet, during which time the thermometer had been at the freezing point." Mr. Darwin also saw parrots feeding on the seeds of a tree called the winter's bark, south of lat. 55° near Cape Horn.†

So the orchideous plants which are parasitical on trees, and are generally characteristic of the tropics, advance to the 38th and 42d degree of S. lat., and even beyond the 45th degree in New Zealand, where they were found by Forster. In South America also, arborescent grasses abound in the dense forests of Chiloe, in lat. 42° S., where "they entwine the trees into one entangled mass to the height of thirty or forty feet above the ground. Palm trees in the same quarter of the globe grow in lat. 37° , and an arborescent grass very like a bamboo in 40° , and another closely allied kind, of great length, but not erect, even as far south as 45° ."‡

It has long been supposed that the general temperature of the southern hemisphere was considerably lower than that of the northern, and that the difference

* Humboldt on Isothermal Lines.

† Journ. of Travels in S. America, &c. p. 272.

‡ Darwin, *ibid.* p. 271.

amounted to at least 10° Fahrenheit. Baron Humboldt, after collecting and comparing a great number of observations, came to the conclusion that even a much larger difference existed, but that none was to be observed within the tropics, and only a small difference as far as the thirty-fifth and fortieth parallel. Captain Cook was of opinion that the ice of the antarctic predominated greatly over that of the arctic region, that encircling the southern pole coming nearer to the equator by 10° than the ice around the north pole. But the recent voyages of Weddell and Biscoe have shown that on certain meridians it is possible to approach the south pole nearer by several degrees than Cook had penetrated; and even in the seventy-third and seventy-fourth degrees of south latitude, they found the sea open and with few ice-floes. *

Nevertheless, the greater cold of high southern latitudes is confirmed by the description given both by ancient and modern navigators of the lands in this hemisphere. In Sandwich land, in lat. 59° S., or in the same parallel as the north of Scotland, Capt. Cook found the whole country, from the summits of the mountains down to the very brink of the sea-cliffs, "covered many fathoms thick with everlasting snow,"

* Captain Weddell, in 1823, advanced 3° farther than Captain Cook, and arrived at lat. $74^{\circ} 15'$ south, long. $34^{\circ} 17'$ west. After having passed through a sea strewed with numerous ice islands, he arrived, in that high latitude, at an open ocean; but even if he had sailed 6° farther south, he would not have penetrated to higher latitudes than Captain Parry in the arctic circle, who reached lat. $81^{\circ} 12' 51''$ north. Captain Biscoe, in 1831 and 1832, discovered Graham's Land, between 64° and 68° S. lat., to the southward of New South Shetland, and Enderby's Land, in the same latitude, on the meridian of Madagascar. Journ. of Roy. Geograph. Soc. of London, 1833, p. 105.

and this on the 1st of February, the hottest time of the year; and what is still more astonishing, in the island of Georgia, which is in the 54° south latitude, or the same parallel as Yorkshire, the line of perpetual snow descends to the level of the ocean. When we consider this fact, and then recollect that the highest mountains in Scotland, which ascend to an elevation of nearly 5000 feet, and are four degrees farther to the north, do not attain the limit of perpetual snow on our side of the equator, we learn that latitude is one only, of many powerful causes, which determine the climate of particular regions of the globe. The permanence of snow in the southern hemisphere, is in this instance partly due to the floating ice, which chills the atmosphere and condenses the vapour, so that in summer the sun cannot pierce through the foggy air. But besides the abundance of ice which covers the sea to the south of Georgia and Sandwich land, we may also, as Humboldt suggests, ascribe the cold of those countries in part to the absence of land between them and the tropics.

If Africa and New Holland extended farther to the south, a diminution of ice would take place in consequence of the radiation of heat from these continents during summer, which would warm the contiguous sea and rarefy the air. The heated aërial currents would then ascend and flow more rapidly towards the south pole, and moderate the winter. In confirmation of these views, it is stated that the ice, which extends as far as the 68° and 71° of south latitude, advances more towards the equator whenever it meets an open sea; that is, where the extremities of the present continents are not opposite to it; and this circumstance seems explicable only on the principle above

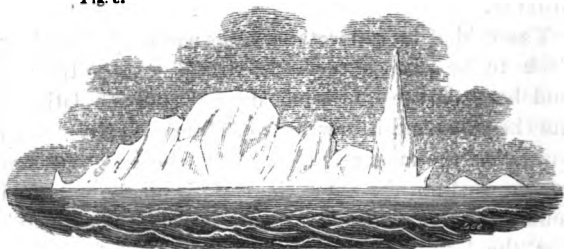
alluded to, of the radiation of heat from the lands so situated.

The cold of the antarctic regions was conjectured by Cook to be due to the existence of a large tract of land between the seventieth degree of south latitude and the pole; and it is worthy of observation, that even now, after the most recent voyages, the area still unexplored within the antarctic circle is much more than double the area of Europe.* Some geographers think that the late discovery of Graham's and Enderby's Lands (between lat. 64° and 68° S.), both of which Captain Biscoe believes to be of great extent, has strengthened the probability of Cook's conjecture. These newly observed countries, although placed in latitudes in which herds of wild herbivorous animals are met with in the northern hemisphere, nay, where man himself exists, and where there are ports and villages, are described as most wintry in their aspect, almost entirely covered, even in summer, with ice and snow, and nearly destitute of animal life.

The distance to which icebergs float from the polar regions on the opposite sides of the line is, as might have been anticipated, very different. Their extreme limit in the northern hemisphere is lat. 40° , as before mentioned, and they are occasionally seen in lat. 42° N. near the termination of the great bank of Newfoundland, and at the Azores, lat. 42° N., to which they are sometimes drifted from Baffin's Bay. But in the other hemisphere they have been seen, within the last few years, at different points off the Cape of Good Hope,

* Mr. Gardner informs me that the surface of Europe contains about 2,793,000 square geographical miles, the unexplored antarctic region about 7,620,000.

Fig. 3.



*Iceberg seen off the Cape of Good Hope, April, 1829.
Lat. 39° 13' S. Long. 48° 46' E.*

between lat. 36° and 39°.* One of these (see fig. 3.) was two miles in circumference, and 150 feet high, appearing like chalk when the sun was obscured, and having the lustre of refined sugar when the sun was shining on it. Others rose from 250 to 300 feet above the level of the sea, and were therefore of great volume below; since it is ascertained, by experiments on the buoyancy of ice floating in sea-water, that for every cubic foot seen above, there must at least be eight cubic feet below water.† If ice islands from the north polar regions floated as far, they might reach Cape St. Vincent, and there, being drawn by the current that always sets in from the Atlantic through the Straits of Gibraltar, be drifted into the Mediterranean, so that the serene sky of that delightful region might soon be deformed by clouds and mists.

Before the amount of difference between the temperature of the two hemispheres was ascertained, it was referred by many astronomers to the precession of

* On Icebergs in low Latitudes, by Capt. Horsburgh, by whom the sketch was made. Phil. Trans. 1830.

† Scoresby's Arctic Regions, vol. i. p. 234.

the equinoxes, or the acceleration of the earth's motion in its perihelium; in consequence of which the spring and summer of the southern hemisphere are now shorter, by nearly eight days, than those seasons north of the equator. But Sir J. Herschel reminds us that the excess of eight days in the duration of the sun's presence in the northern hemisphere is not productive of an excess of annual light and heat; since, according to the laws of elliptic motion, it is demonstrable that whatever be the ellipticity of the earth's orbit, the two hemispheres must receive *equal absolute quantities* of light and heat per annum, the proximity of the sun in perigee exactly compensating the effect of its swifter motion.* Humboldt, however, observes, that there must be a greater loss of heat by radiation in the southern hemisphere during a winter longer by eight days than that on the other side of the equator.†

Perhaps no very sensible effect may be produced by this source of disturbance, yet the geologist should bear in mind that to a certain extent it operates alternately on each of the two hemispheres for a period of upwards of 10,000 years, dividing unequally the times during which the annual supply of solar light and heat is received. This cause may sometimes tend to counter-balance inequalities of temperature resulting from other

* This follows, observes Herschel, from a very simple theorem, which may be thus stated: — “The amount of heat received by the earth from the sun, while describing any part of its orbit, is proportional to the angle described round the sun's centre.” So that if the orbit be divided into two portions by a line drawn in *any direction* through the sun's centre, the heat received in describing the two unequal segments of the ellipse so produced will be equal. Geol. Trans. vol. iii. part. ii. p. 298. ; second series.

† On Isothermal Lines.

far more influential circumstances; but, on the other hand, it must sometimes tend to increase the extreme of deviation arising from particular combinations of causes.

But whatever may be at present the inferiority of heat in the temperate and frigid zones south of the line, it is quite evident that the cold would be far more intense if there happened, instead of open sea, to be tracts of elevated land between the 55th and 70th parallel; and on the other hand, the cold would be moderated if there was more land between the line and the forty-fifth degree of south latitude.

Changes in the position of land and sea may give rise to vicissitudes in climate. — Having offered these brief remarks on the diffusion of heat over the globe in the present state of the surface, I shall now proceed to speculate on the vicissitudes of climate, which must attend those endless variations in the geographical features of our planet which are contemplated in geology. That our speculations may be confined within the strict limits of analogy, I shall assume, 1st, That the proportion of dry land to sea continues always the same. 2dly, That the volume of the land rising above the level of the sea is a constant quantity; and not only that its mean, but that its extreme height, are liable only to trifling variations. 3dly, That both the mean and extreme depth of the sea are invariable; and, 4thly, It may be consistent with due caution to assume that the grouping together of the land in great continents is a necessary part of the economy of nature; for it is possible that the laws which govern the subterranean forces, and which act simultaneously along certain lines, cannot but produce, at every epoch, continuous mountain-chains; so that the subdivision

of the whole land into innumerable islands may be precluded.

If it be objected, that the maximum of elevation of land and depth of sea are probably not constant, nor the gathering together of all the land in certain parts, nor even perhaps the relative extent of land and water, I reply, that the arguments about to be adduced will be strengthened, if, in these peculiarities of the surface, there be considerable deviations from the present type. If, for example, all other circumstances being the same, the land is at one time more divided into islands than at another, a greater uniformity of climate might be produced, the mean temperature remaining unaltered; or if, at another era, there were mountains higher than the Himalaya, these, when placed in high latitudes, would cause a greater excess of cold. Or, if we suppose that at certain periods no chain of hills in the world rose beyond the height of 10,000 feet, a greater heat might then have prevailed than is compatible with the existence of mountains thrice that elevation.

However constant may be the relative proportion of sea and land, we know that there is annually some small variation in their respective geographical positions, and that in every century the land is in some parts raised, and in others depressed by earthquakes; and so likewise is the bed of the sea. By these and other ceaseless changes, the configuration of the earth's surface has been remodelled again and again since it was the habitation of organic beings, and the bed of the ocean has been lifted up to the height of some of the loftiest mountains. The imagination is apt to take alarm when called upon to admit the formation of such irregularities in the crust of the earth, after it had once become the habitation of living crea-

tures ; but, if time be allowed, the operation need not subvert the ordinary repose of nature, and the result is in a general view insignificant if we consider how slightly the highest mountain-chains cause our globe to differ from a perfect sphere. Chimborazo, though it rises to more than 21,000 feet above the sea, would be represented, on a globe of about six feet in diameter, by a grain of sand less than one twentieth of an inch in thickness.*

The superficial inequalities of the earth, then, may be deemed minute in quantity, and their distribution at any particular epoch must be regarded in geology as temporary peculiarities, like the height and outline of the cone of Vesuvius in the interval between two eruptions. But although, in reference to the magnitude of the globe, the unevenness of the surface is so unimportant, it is on the position and direction of these small inequalities that the state of the atmosphere, and both the local and general climate, are mainly dependent.

Before considering the effect which a material change in the distribution of land and sea must occasion, it may be well to remark, how greatly organic life may be affected by those minor variations, which need not in the least degree alter the general temperature. Thus, for example, if we suppose, by a series of convulsions, a certain part of Greenland to become sea, and, in compensation, a tract of land to rise and connect Spitzbergen with Lapland, — an accession not greater in amount than one which the geologist can prove to have occurred in certain districts bordering the Mediterranean, within a com-

* Malte-Brun's System of Geography, book i. p. 6.

paratively modern period, — this altered form of the land might cause an interchange between the climate of certain parts of North America and of Europe, which lie in corresponding latitudes. Many European species of plants and animals would probably perish in consequence, because the mean temperature would be greatly lowered; and others would fail in America, because it would there be raised. On the other hand, in places where the mean annual heat remained unaltered, some species which flourish in Europe, where the seasons are more uniform, would be unable to resist the greater heat of the North American summer, or the intenser cold of the winter; while others, now fitted by their habits for the great contrast of the American seasons, would not be fitted for the *insular* climate of Europe. The vine, for example, according to Humboldt, can be cultivated with advantage 10° farther north in Europe than in North America. Many plants endure severe frost, but cannot ripen their seeds without a certain intensity of summer heat and a certain quantity of light; others cannot endure a similar intensity either of heat or cold.

It is now established that many of the existing species of animals have survived great changes in the physical geography of the globe. If such species be termed modern, in comparison to races which preceded them, their remains, nevertheless, enter into submarine deposits many hundred miles in length, and which have since been raised from the deep to no inconsiderable altitude. When, therefore, it is shown that changes in the temperature of the atmosphere may be the consequence of such physical revolutions of the surface, we ought no longer to wonder that we find the distribution of existing species to be *local*, in

regard to *longitude* as well as latitude. If all species were now, by an exertion of creative power, to be diffused uniformly throughout those zones where there is an equal degree of heat, and in all respects a similarity of climate, they would begin from this moment to depart more and more from their original distribution. Aquatic and terrestrial species would be displaced, as Hooke long ago observed, so often as land and water exchanged places; and there would also, by the formation of new mountains and other changes, be transpositions of climate, contributing, in the manner before alluded to, to the local extermination of species.*

If we now proceed to consider the circumstances required for a *general* change of temperature, it will appear, from the facts and principles already laid down, that whenever a greater extent of high land is collected in the polar regions, the cold will augment; and the same result will be produced when there is more sea between or near the tropics; while, on the contrary, so often as the above conditions are reversed, the heat will be greater. (See Map, Pl. 2.) If this be admitted, it will follow, that unless the superficial inequalities of the earth be fixed and permanent, there must be never-ending fluctuations in the mean temperature of every zone; and that the climate of one era can no more be a type of every other, than is one of our four seasons of all the rest.

It has been well said, that the earth is covered by an ocean, in the midst of which are two great islands, and many smaller ones; for the whole of the conti-

* A full consideration of the effect of changes in physical geography on the distribution and extinction of species, is given in book iii.

nents and islands occupy an area scarcely exceeding one fourth of the whole superficies of the spheroid. Now, on a fair estimate of probability, we may reasonably assume that there will not, at any given epoch, be more than about one fourth dry land in a particular region; such, for example, as within the arctic and antarctic circles. If, therefore, at present there should happen, in the only one of these regions which we can explore, to be much *more* than this average proportion of land, and some of it above five thousand feet in height, this alone affords ground for concluding that, in the present state of things, the mean heat of the climate is below that which the earth's surface, in its more ordinary state, would enjoy. This presumption would be heightened, were we to assume that the mean depth of the Atlantic and Pacific oceans is as great as some astronomers have imagined *; for then

* See Young's Nat. Phil., Lect. xlvii.; Mrs. Somerville's Connex. of Phys. Sci., sect. 14. p. 110. Laplace, endeavouring to estimate the probable depth of the sea from some of the phenomena of the tides, says of the ocean generally, "*que sa profondeur moyenne est du même ordre que la hauteur moyenne des continents et des îles au-dessus de son niveau, hauteur qui ne surpasse pas mille mètres (3280 ft.)*." Mec. Céleste, Bk. xi. et Syst. du Monde, p. 254. The expression "du même ordre" admits in mathematical language of considerable latitude of signification, and does not mean that the depth of the water below the level of the sea corresponds exactly to the height of the land above it. I have endeavoured, in vain, after consulting several eminent mathematicians, among others, Professor Airy, Mr. Lubbock, and Mr. Whewell, to arrive at some conclusion as to the absolute depth of the ocean. My informants all agree in declaring that the hypothetical data on which the calculations of Laplace necessarily proceeded cannot give even an approximation to a solution of the problem. Neither does Mr. Whewell believe in the alleged

we might look not only for more than two thirds sea in the frigid zones, but for water of great depth, which could not readily be reduced to the freezing point. The same opinion is confirmed, when we compare the quantity of land lying between the poles and the 30th parallels of north and south latitude, with the quantity placed between those parallels and the equator; for, it is clear, that we have at present not only more than the usual degree of cold in the polar regions, but also less than the average quantity of heat within the tropics.

Position of land and sea which might produce the extreme of cold of which the earth's surface is susceptible.

— To simplify our view of the various changes in climate, which different combinations of geographical circumstances may produce, we shall first consider the conditions necessary for bringing about the extreme of cold, or what may be termed the winter of the “great year,” or geological cycle, and afterwards, the conditions requisite to produce the maximum of heat, or the summer of the same year.

To begin with the northern hemisphere. Let us suppose those hills of the Italian peninsula and of Sicily, which are of comparatively modern origin, and contain many fossil shells identical with living species, to subside again into the sea, from which they have been raised, and that an extent of land of equal area and height (varying from one to three thousand feet) should rise up in the Arctic Ocean between Siberia

approach to uniformity in the depth of the ocean, which some have wished to deduce from the supposed smallness of the difference of the two tides occurring on the same day. (London, March, 1835.)

and the north pole. In speaking of such changes, I shall not allude to the manner in which I conceive it possible that they may be brought about, nor of the time required for their accomplishment — reserving for a future occasion, not only the proofs that revolutions of equal magnitude have taken place, but that analogous operations are still in gradual progress. The alteration now supposed in the physical geography of the northern regions would cause additional snow and ice to accumulate where now there is usually an open sea; and the temperature of the greater part of Europe would be somewhat lowered, so as to resemble more nearly that of corresponding latitudes of North America: or, in other words, it might be necessary to travel about 10° farther south in order to meet with the same climate which we now enjoy. No compensation would be derived from the disappearance of land in the Mediterranean countries; but the contrary, since the mean heat of the soil in those latitudes is probably far above that which would belong to the sea, by which we imagine it to be replaced.

But let the configuration of the surface be still further varied, and let some large district within or near the tropics, such as Brazil, with its plains and hills of moderate height, be converted into sea, while lands of equal elevation and extent rise up in the arctic circle. From this change there would, in the first place, result a sensible diminution of temperature near the tropic, for the Brazilian soil would no longer be heated by the sun; so that the atmosphere would be less warm, as also the neighbouring Atlantic. On the other hand, the whole of Europe, Northern Asia, and North America, would be chilled by the enormous quantity of ice and snow, thus generated on the new

arctic continent. If, as we have already seen, there are now some points in the southern hemisphere where snow is perpetual down to the level of the sea, in latitudes as low as central England, such might assuredly be the case throughout a great part of Europe, under the change of circumstances above supposed; and if at present the extreme range of drifted icebergs is the Azores, they might easily reach the equator after the assumed alteration. But to pursue the subject still farther, let the Himalaya mountains, with the whole of Hindostan, sink down, and their place be occupied by the Indian ocean, while an equal extent of territory and mountains, of the same vast height, rise up between North Greenland and the Orkney islands. It seems difficult to exaggerate the amount to which the climate of the northern hemisphere would then be cooled.

But the refrigeration brought about at the same time in the southern hemisphere, would be nearly equal, and the difference of temperature between the arctic and equatorial latitudes would not be much greater than at present; for no important disturbance can occur in the climate of a particular region, without its immediately affecting all other latitudes, however remote. The heat and cold which surround the globe are in a state of constant and universal flux and reflux. The heated and rarefied air is always rising and flowing from the equator towards the poles in the higher regions of the atmosphere; while in the lower, the colder air is flowing back to restore the equilibrium. That this circulation is constantly going on in the aerial currents is not disputed; it is often proved by the opposite course of the clouds at different heights, and the fact has been farther illustrated in a striking

manner by two recent events. The trade wind continually blows with great force from the island of Barbadoes to that of St. Vincent; notwithstanding which, during the eruption of the volcano in the island of St. Vincent, in 1812, ashes fell in profusion from a great height in the atmosphere upon Barbadoes.* In like manner, during the great eruption of Sumbawa, in 1815, ashes were carried to the islands of Amboyna and Banda, which last is about 800 miles east from the site of the volcano. Yet the south-east monsoon was then at its height.† This apparent transportation of matter against the wind, confirmed the opinion of the existence of a counter-current in the higher regions, which had previously rested on theoretical conclusions only.

That a corresponding interchange takes place in the seas, is demonstrated, according to Humboldt, by the cold which is found to exist at great depths between the tropics; and, among other proofs, may be mentioned the mass of warmer water which the Gulf stream is constantly bearing northwards, while a cooler current flows *from* the north along the coast of Greenland and Labrador, and helps to restore the equilibrium. ‡

Currents of heavier and colder water pass from the poles towards the equator, which cool the inferior

* Daniell's Meteorological Essays, p. 103.

† Observed by J. Crawford, Esq.

‡ In speaking of the circulation of air and water in this chapter, no allusion is made to the trade winds, or to irregularities in the direction of currents, caused by the rotatory motion of the earth. These causes prevent the movements from being direct from north to south, or from south to north, but they do not affect the theory of a constant circulation.

parts of the ocean *; so that the heat of the torrid zone and the cold of the polar circle balance each other. The refrigeration, therefore, of the polar regions, resulting from the supposed alteration in the distribution of land and sea, would be immediately communicated to the tropics, and from them its influence would extend to the antarctic circle, where the atmosphere and the ocean would be cooled, so that ice and snow would augment. Although the mean temperature of higher latitudes in the southern hemisphere is, as before stated, for the most part lower than that of the same parallels in the northern, yet, for a considerable space on each side of the line, the mean annual heat of the waters is found to be the same in corresponding parallels. If, therefore, by the new position of the land, the formation of icebergs had become of common occurrence in the northern temperate zone, and if these were frequently drifted as far as the equator, the same degree of cold which they generated would immediately be communicated as far as the tropic of Capricorn, and from thence to the lands or ocean to the south.

The freedom, then, of the circulation of heat and cold from pole to pole being duly considered, it will be evident that the mean temperature which may prevail at the same point at two distinct periods, may differ far more widely than that of any two points in the same parallels of latitude, at one and the same period. For the range of temperature, or, in other words, the curvature of the isothermal lines in a given zone, and at a given period, must always be circumscribed within

* See note, p. 168., on the increasing density of sea-water in proportion to the degree of cold.

narrow limits, the climate of each place in that zone being controlled by the combined influence of the geographical peculiarities of all other parts of the earth. Whereas, if we compare the state of things at two distinct and somewhat distant epochs, a particular zone may at one time be under the influence of one class of disturbing causes, and at another time may be affected by an opposite combination. The lands, for example, to the north of Greenland cause the present climate of North America to be colder than that of Europe in the same latitudes ; but the excess of cold is not so great as it would have been if the western hemisphere had been entirely isolated, or separated from the eastern like a distinct planet. For not only does the refrigeration produced by Greenland chill to a certain extent the atmosphere of northern and western Europe, but the mild climate of Europe reacts also upon North America, and moderates the chilling influence of the adjoining polar lands.

To return to the state of the earth after the changes above supposed, we must not omit to dwell on the important effects to which a wide expanse of perpetual snow would give rise. It is probable that nearly the whole sea, from the poles to the parallels of 45° , would be frozen over ; for it is well known that the immediate proximity of land is not essential to the formation and increase of field ice, provided there be in some part of the same zone a sufficient quantity of glaciers generated on or near the land, to cool down the sea. Captain Scoresby, in his account of the arctic regions, observes, that when the sun's rays "fall upon the snow-clad surface of the ice or land, they are in a great measure reflected, without producing any material elevation of temperature ; but when they impinge on

the black exterior of a ship, the pitch on one side occasionally becomes fluid while ice is rapidly generated at the other." *

Now field ice is almost always covered with snow †; and thus not only land as extensive as our existing continents, but immense tracts of sea in the frigid and temperate zones, might present a solid surface covered with snow, and reflecting the sun's rays for the greater part of the year. Within the tropics, moreover, where the ocean now predominates, the sky would no longer be serene and clear, as in the present era; but masses of floating ice would cause quick condensations of vapour, so that fogs and clouds would deprive the vertical rays of the sun of half their power. The whole planet, therefore, would receive annually a smaller proportion of the solar influence, and the external crust would part, by radiation, with some of the heat which had been accumulated in it, during a different state of the surface. This heat would be dissipated in the spaces surrounding our atmosphere, which, according to the calculations of M. Fourier, have a temperature much inferior to that of freezing water.

After the geographical revolution above assumed, the climate of equinoctial lands might be brought at last to resemble that of the present temperate zone, or perhaps be far more wintery. They who should then inhabit such small isles and coral reefs as are now seen in the Indian ocean and South Pacific, would wonder that zoophytes of large dimensions had once been so prolific in their seas; or if, perchance, they found the wood and fruit of the cocoa-nut tree or the palm silicified by the waters of some ancient mineral

* See Scoresby's Arctic Regions, vol. i. p. 378. † Ib. p. 320.

spring, or incrustated with calcareous matter, they would muse on the revolutions which had annihilated such genera, and replaced them by the oak, the chestnut, and the pine. With equal admiration would they compare the skeletons of their small lizards with the bones of fossil alligators and crocodiles more than twenty feet in length, which, at a former epoch, had multiplied between the tropics: and when they saw a pine included in an iceberg, drifted from latitudes which we now call temperate, they would be astonished at the proof thus afforded, that forests had once grown where nothing could be seen in their own times but a wilderness of snow.

If the reader hesitate to suppose so extensive an alteration of temperature as the probable consequence of geographical changes, confined to one hemisphere; he should remember how great are the local anomalies in climate now resulting from the peculiar distribution of land and sea in certain regions. Thus, in the island of South Georgia, before mentioned (p. 172.), Captain Cook found the everlasting snows descending to the level of the sea, between lat. 54° and 55° S.; no trees or shrubs were to be seen, and in summer a few rocks only, after a partial melting of the ice and snow, were scantily covered with moss and tufts of grass. If such a climate can now exist at the level of the sea in a latitude corresponding to that of Yorkshire, in spite of all those equalizing causes before enumerated, by which the mixture of the temperatures of distant regions is facilitated throughout the globe, what rigours might we not anticipate in a winter generated by the transfer of the mountains of India to our arctic circle!

But we have still to contemplate the additional

refrigeration which might be effected by changes in the relative position of land and sea in the southern hemisphere. If the remaining continents were transferred from the equatorial and contiguous latitudes to the south polar regions, the intensity of cold produced might, perhaps, render the globe uninhabitable. We are too ignorant of the laws governing the direction of subterranean forces, to determine whether such a crisis be within the limits of possibility. At the same time, it may be observed, that no distribution of land can well be imagined more irregular, or, as it were, capricious, than that which now prevails; for at present, the globe may be divided into two equal parts, in such a manner, that one hemisphere shall be almost entirely covered with water, while the other shall contain less water than land (See Map, Pl. 1.) *; and, what is still more extraordinary, on comparing the extratropical lands in the northern and southern hemispheres, the lands in the northern are found to be to those in the southern in the proportion of thirteen to one! † To imagine all the lands, therefore, in high, and all the

* This is shown by projecting a map on the horizon of London, that is to say, by supposing the eye of the observer to be placed above that city, and to see from thence one half of the globe. For it so happens that from that point, and no other, we should behold the greatest possible quantity of land, and if we are then transferred to the opposite or antipodal point, we should see the greatest possible quantity of water. (See Plate 1.) A singular fact, first pointed out by Mr. James Gardner, namely, that only one twenty-seventh part of the dry land has any land opposite to it, is intimately connected with this excess of land in one of the two hemispheres above alluded to. See Gardner, Geol. Soc. Proceedings, No. 32. p. 488.

† Humboldt on Isothermal Lines.

**MAP. shewing the present unequal distribution
of LAND & WATER on the surface of the GLOBE.**

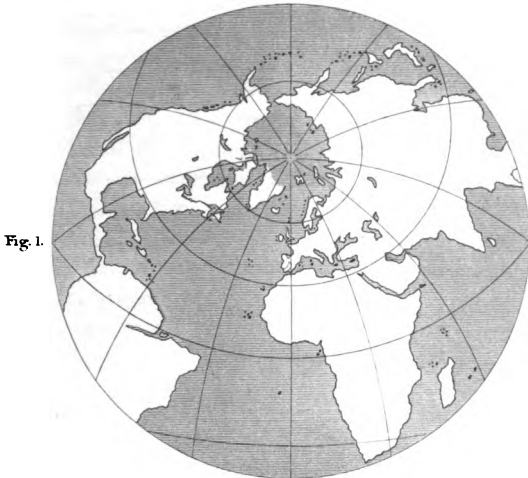


Fig. 1.

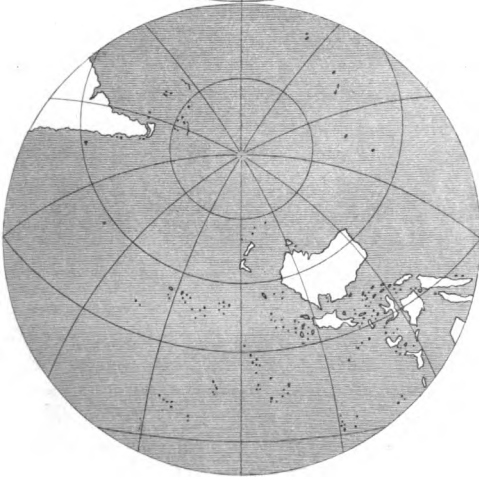


Fig. 2.

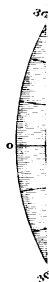
Fig. 1. Here London is taken as a centre and we behold the greatest quantity of Land existing in one Hemisphere.

Fig. 2. Here the Centre is the Antipodal point to London and we see the greatest quantity of Water existing in one Hemisphere.

M A P S
 shewing the position
OF LAND AND SEA
which might produce the extremes of
HEAT AND COLD
in the Climates of the
G L O B E

Observations. *These Maps are intended to shew that Continents & Islands having the same shape and relative dimensions as those now existing might be placed so as to occupy either the equatorial or polar regions*

In Fig. N^o 1 scarcely any of the land extends from the Equator towards the poles beyond the 30th parallel of Latitude and in Fig. 2. a very small proportion of it extends from the poles towards the Equator beyond the 40th parallel of Latitude.



sea in low latitudes, as delineated in the annexed plate (Pl. 2.), would scarcely be a more anomalous state of the surface.

Position of land and sea which might give rise to the extreme of heat.—Let us now turn from the contemplation of the winter of the “great year,” and consider the opposite train of circumstances which would bring on the spring and summer. To imagine all the lands to be collected together in equatorial latitudes, and a few promontories only to project beyond the thirtieth parallel, as represented in the annexed map (fig. 1. Pl. 2.), would be undoubtedly to suppose an extreme result of geological change. But if we consider a mere approximation to such a state of things, it would be sufficient to cause a general elevation of temperature. Nor can it be regarded as a visionary idea, that, amidst the revolutions of the earth’s surface, the quantity of land should, at certain periods, have been simultaneously lessened in the vicinity of both the poles, and increased within the tropics. We must recollect that even now it is necessary to ascend to the height of fifteen thousand feet in the Andes under the line, and in the Himalaya mountains, which are without the tropic, to seventeen thousand feet, before we reach the limit of perpetual snow. On the northern slope, indeed, of the Himalaya range, where the heat radiated from a great continent moderates the cold, there are meadows and cultivated land at an elevation equal to the height of Mont Blanc.* If then there were no arctic lands to chill the atmosphere, and freeze the sea, and if the loftiest chains were near the line, it

* Humboldt, *Tableaux de la Nature*, tom. i. p. 112.

seems reasonable to imagine that the highest mountains might be clothed with a rich vegetation to their summits, and that nearly all signs of frost would disappear from the earth.

When the absorption of the solar rays was in no region impeded, even in winter, by a coat of snow, the mean heat of the earth's crust would augment to considerable depths, and springs, which we know to be in general an index of the mean temperature of the climate, would be warmer in all latitudes. The waters of lakes, therefore, and rivers, would be much hotter in winter, and would be never chilled in summer by melted snow and ice. A remarkable uniformity of climate would prevail amid the archipelagos of the temperate and polar oceans, where the tepid waters of equatorial currents would freely circulate. The general humidity of the atmosphere would far exceed that of the present period, for increased heat would promote evaporation in all parts of the globe. The winds would be first heated in their passage over the tropical plains, and would then gather moisture from the surface of the deep, till, charged with vapour, they arrived at extreme northern and southern regions, and there encountering a cooler atmosphere, discharged their burden in warm rain. If, during the long night of a polar winter, the snows should whiten the summit of some arctic islands, they would be dissolved as rapidly by the returning sun, as are the snows of Etna by the blasts of the sirocco.

We learn from those who have studied the geographical distribution of plants, that in very low latitudes, at present, the vegetation of small islands remote from continents has a peculiar character; the ferns

and allied families, in particular, bearing a great proportion to the total number of other plants. Other circumstances being the same, the more remote the isles are from the continents, the greater does this proportion become. Thus, in the continent of India, and the tropical parts of New Holland, the proportion of ferns to the phænogamous plants is only as one to twenty-six; whereas, in the South-Sea Islands, it is as one to four, or even as one to three.*

We might expect, therefore, in the summer of the "great year," which we are now considering, that there would be a predominance of tree-ferns and plants allied to palms and arborescent grasses in the islands of the wide ocean, while the dicotyledonous plants and other forms now most common in temperate regions would almost disappear from the earth. Then might those genera of animals return, of which the memorials are preserved in the ancient rocks of our continents. The huge iguanodon might reappear in the woods, and the ichthyosaur in the sea, while the pterodactyle might flit again through umbrageous groves of tree-ferns. Coral reefs might be prolonged once more beyond the arctic circle, where the whale and the narwal now abound; and droves of turtles might wander again through regions now tenanted by the walrus and the seal.

But, not to indulge too far in these speculations, I may observe, in conclusion, that however great, during the lapse of ages, may be the vicissitudes of temperature in every zone, it accords with this theory that

* Ad. Brongniart, *Consid. Générales sur la Nat. de la Végét. &c.*, *Ann. des Sciences Nat.*, Nov. 1828.

the general climate should not experience any sensible change in the course of a few thousand years ; because that period is insufficient to affect the leading features of the physical geography of the globe. Notwithstanding the apparent uncertainty of the seasons, it is found that the mean temperature of particular localities is very constant, when observations made for a sufficient series of years are compared.

Yet there must be exceptions to this rule ; and even the labours of man have, by the drainage of lakes and marshes, and the felling of extensive forests, caused such changes in the atmosphere as greatly to raise our conception of the more important influence of those forces to which, in certain latitudes, even the existence of land or water, hill or valley, lake or sea, must be ascribed. If we possessed accurate information of the amount of *local* fluctuation in climate in the course of twenty centuries, it would often, undoubtedly, be considerable. Certain tracts, for example, on the coast of Holland and of England consisted of cultivated land in the time of the Romans, which the sea, by gradual encroachments, has at length occupied. Here, at least, a slight alteration has been effected ; for neither the distribution of heat in the different seasons, nor the mean annual temperature of the atmosphere investing the sea, is precisely the same as that which rests upon the land.

In those countries, also, where earthquakes and volcanos are in full activity, a much shorter period may produce a sensible variation. The climate of the once fertile plain of Malpais in Mexico must differ materially from that which prevailed before the middle of the last century ; for, since that time, six mountains,

the highest of them rising sixteen hundred feet above the plateau, have been thrown up by volcanic eruptions. It is by the repetition of an indefinite number of such local revolutions, and by slow movements extending simultaneously over wider areas, as will be afterwards shown, that a general change of climate may finally be brought about.

CHAPTER VIII.

Whether the geographical features of the northern hemisphere, at the period of the deposition of the oldest fossiliferous strata, were such as might have given rise to an extremely hot climate — State of the surface when the mountain limestone and coal were deposited — Changes in physical geography, between the carboniferous period and the chalk — Abrupt transition from the secondary to the tertiary fossils — Accession of land, and elevation of mountain chains, after the consolidation of the secondary rocks — Explanation of Map, showing the area covered by sea, since the commencement of the tertiary period — Astronomical theories of the causes of variations in climate — Theory of the diminution of the supposed primitive heat of the globe.

IN the sixth chapter, I stated the arguments derived from organic remains for concluding that the mean annual temperature of the northern hemisphere was considerably more elevated when the carboniferous and still more ancient strata were deposited than it is at present; also that the climate had been modified more than once since those epochs, and that it had been reduced by successive changes more and more nearly to that now prevailing in the same latitudes. Farther, I endeavoured, in the last chapter, to prove that vicissitudes in climate of no less importance may be expected to recur in future, if it be admitted that causes now active in nature have power, in the lapse of ages, to produce considerable variations in the relative position of land and sea. It remains to inquire whether

the alterations, which the geologist can prove to have *actually taken place* at former periods, in the geographical features of the northern hemisphere, coincide in their nature, and in the time of their occurrence, with such revolutions in climate as would naturally have resulted, according to the meteorological principles already explained.

Period of the primary fossiliferous rocks.—The oldest system of strata which afford by their organic remains any decisive evidence as to climate, or the former position of land and sea, are those generally known as the *transition rocks*, or what I shall term the primary fossiliferous formations.* These have been found in England, France, Germany, Sweden, Russia, and other parts of central and northern Europe, as also in the great Lake district of Canada and the United States. The number and magnitude of the multilocular or chambered univalves, and of the corals, obtained from the limestones of these ancient groups, recal the forms now most largely developed in tropical seas; and some of the species of imbedded testacea and zoophytes are said to be common to very distant latitudes on opposite sides of the equator; as, for example, to Europe and the Falkland Islands, or to North America and the Cape of Good Hope. Should the specific identity of these fossils be confirmed on farther inquiry, their wide geographical range would seem to indicate a far more uniform climate throughout the globe than that now prevailing. Hitherto few, if any, vegetable remains have been noticed; but such as are mentioned are said to agree more nearly with the

* See Elements of Geology, by the Author, ch. 22.

plants of the carboniferous era than any other, and would therefore imply a tropical and humid atmosphere.

This absence or great scarcity of plants as well as of freshwater shells and other indications of neighbouring land, coupled with the wide extent of marine strata of this age in Europe and North America, are facts which imply precisely such a state of physical geography (so far at least as regards the northern hemisphere) as would, according to the principles before explained, give rise to a hot and uniform climate. (See p. 191. and Plate 2. Fig. 1.)

Carboniferous group.— This group comes next in the order of succession; and one of its principal members, the mountain limestone, was evidently a marine formation, as is shewn by the shells and corals which it contains. That the ocean of that period was of considerable extent in our latitudes, we may infer from the continuity of these calcareous strata over large areas. The same group appears also to have been traced not only through different parts of Europe, but also in North America, towards the borders of the arctic sea.*

* It appears from the observations of Dr. Richardson, made during the expedition under the command of Captain Franklin to the north-west coast of America, and from the specimens presented by him to the Geological Society of London, that, between the parallels of 60° and 70° north latitude, there is a great calcareous formation, stretching towards the mouth of the Mackenzie river, in which are included corallines, productæ, terebratulæ, &c. having a close affinity in generic character to those of our mountain limestone, of which the group has been considered the equivalent. There is also in the same region a newer series of strata, in which

The coal itself is admitted to be of vegetable origin, and the state of the plants, and the beautiful preservation of their leaves in the accompanying shales, precludes the idea of their having been floated from great distances. As the species were evidently terrestrial, we must suppose that some dry land was not far distant; and this opinion is confirmed by the shells and entomostraca found in the upper coal-measures in Shropshire*, where the organic remains indicate a lacustrine deposit. A limestone containing similar fossils at Burdiehouse, near Edinburgh, also implies the former existence of a lake, or rather, perhaps, in this instance, of an estuary, at the remote period under consideration.†

Mr. Hutton states that, in part of the coal-field of Northumberland and Durham, fossil shells of a species of *Unio* are abundant in a shale containing plants of the carboniferous period, and overlying a bed of coal. The coal has been worked out from beneath the shells, which have been already proved to extend over an area five thousand feet square. The shelly stratum is about eighteen inches thick; and the animals have evidently died at various ages, the shells being of every size. Such an accumulation of bivalves of one species, and of a form like the unio, seems clearly to indicate the continuance on the spot of a body of

are shales with impressions of ferns, lepidodendrons, and other vegetables, and also ammonites. — *Proceedings of Geol. Soc.* No. 7. p. 68. *March*, 1828.

* Murchison's *Silurian System*, p. 84.

† Hibbert, *Trans. R. S. Edin.* vol. xiii.; and L. Horner, *Edin. New Phil. Journ.*, April, 1836.

fresh water, such as might be found in the estuary of a river.*

There are also several regions in Scotland, and in the central and northern parts of England, where the marine mountain-limestone alternates with strata containing coal, in such a manner as to imply the drifting down of plants by rivers into the sea, and the alternate occupation of the same space by fresh and salt water.

The land of the carboniferous period appears to have consisted in part of granitic rocks, the waste of which may have produced such coarse sandstones as the millstone-grit. Volcanic rocks, however, were not wanting, as for example, in Fife and other parts of Scotland where they were poured out on the bottom of the sea, or ejected so as to form tuff during the accumulation of the carboniferous strata.

The arrangement of the sandstones and shales in this group has been thought by some geologists, as by MM. Sternberg, Boué, and Adolphe Brongniart, to favour the hypothesis of the strata having resulted from the waste of small islands placed in rows, and forming the highest points of submarine mountain chains. The disintegration of such clusters of islands might produce around and between them detached deposits, which, when subsequently raised above the waters, would resemble the strata formed in a chain of lakes; for the boundary heights of such apparent lake-basins would be formed of the rocks once constituting the islands, and they might still continue, after their elevation, to preserve their relative superiority of

* Fossil Flora by Lindley and Hutton, part 10.

height, and to surround the newer strata on several sides.*

This idea is also confirmed by the opinion of many botanists who have studied with care the vegetation of the carboniferous period, and who declare that it possesses the character of an insular flora, such as might be looked for in islands scattered through a wide ocean in a tropical and humid climate.

There is, as yet, no well-authenticated instance of the remains of a saurian animal having been found in a member of the carboniferous series.† Now the larger oviparous reptiles usually inhabit rivers of considerable size in warm latitudes; and had crocodiles and other animals of that class been abundant in a fossil state, as in some of the newer secondary formations, we must have inferred the existence of rivers, which could only have drained large tracts of land. Nor have the bones of any terrestrial mammalia rewarded our investigations. Their absence may be regarded by some geologists as corroborating the theory of the non-existence of the higher orders of animals in the earlier ages: but the circumstance may, perhaps, be connected with the geographical condition of the northern hemisphere at that time; for it is a general character of small islands

* See some ingenious speculations to this effect, in the work of M. Ad. Brongniart, *Consid. Générales sur la Nat. de la Végét. &c.*, Ann. des Sci. Nat. Nov. 1828.

† The supposed saurian teeth found by Dr. Hibbert in the carboniferous limestone of Burdiehouse, near Edinburgh, have since been clearly referred by Dr. Agassiz to sauroidal fish; and some remains from Ardwick near Manchester, also said to be saurian, belong most probably to fish.

remote from continents, to be altogether destitute of land quadrupeds, except such as appear to have been conveyed to them by man. Kerguelen's Land, which is of no inconsiderable size, placed in lat. $49^{\circ} 20' S.$, a parallel corresponding to that of the Scilly Islands, may be cited as an example, as may all the groups of fertile islands in the Pacific Ocean between the tropics, where no quadrupeds have been found, except the dog, the hog, and the rat, which have probably been brought to them by the natives; and also bats, which may have made their way along the chain of islands extending from the shores of New Guinea far into the southern Pacific.* But, what is still more remarkable, New Zealand, which may be compared in dimensions to Ireland united with Scotland, which extends over more than 700 miles in latitude, and is in many parts 90 miles broad, with varied stations, a fine climate, and land of all heights, from 14,000 feet downwards, should not possess one indigenous quadruped, with the exception of a small rat.† This fact becomes the more striking, when we recollect that the northern extremity of New Zealand stretches to latitude 34° , where the warmth of the climate must greatly favour the prolific development of organic life.

The various characters then of the carboniferous strata which have been enumerated — the continuity of the marine mountain-limestone over vast spaces — the apparent derivation of the fragmentary rocks from the waste of islands — the submarine aspect of the volcanic products — the insular character of the flora

* Prichard's Phys. Hist. of Mankind, vol. i. p. 75.

† Darwin's Journal, p. 511.

— the absence of large fluviatile reptiles and of land quadrupeds — all concur to establish the fact of the northern hemisphere having been pervaded by a great ocean, interspersed, like the south Pacific, with small islets or lands of moderate dimensions, and with insular or submarine volcanos. It has already been shewn that such a combination of geographical circumstances, if not neutralized by others of a contrary tendency in the southern hemisphere, must give rise to a general warmth and uniformity of climate throughout the globe.

Changes in physical geography between the formation of the carboniferous strata and the chalk. — We have evidence in England that the strata of the ancient carboniferous group, already adverted to, were, in many instances, fractured and contorted, and often thrown into a vertical position before the deposition of some of the newer secondary rocks, such as the new red sandstone.

Fragments of the older formations are sometimes included in the conglomerates of the more modern; and some of these fragments still retain their fossil shells and corals, so as to enable us to determine the parent rocks from whence they were derived. There are other proofs of the disturbance at successive epochs of different secondary rocks before the deposition of others; and satisfactory evidence that, during these reiterated convulsions, the geographical features of the northern hemisphere were frequently modified, and that from time to time new lands emerged from the deep. The vegetation, during some parts of the period in question (from the lias to the chalk inclu-

sive), appears to have approached to that of the larger islands of the equatorial zone ; such, for example, as we now find in the West Indian archipelago.* These islands appear to have been drained by rivers of considerable size, which were inhabited by crocodiles and gigantic oviparous reptiles, both herbivorous and carnivorous, belonging for the most part to extinct genera. Of the contemporary inhabitants of the land we have as yet acquired but scanty information, but we know that there were flying reptiles, insects, and small mammals, allied to the marsupial tribes.

A freshwater deposit, called the Wealden, occurs in the upper part of the secondary series of the south of England, which, by its extent and fossils, attests the existence in that region of a large river draining a continent or island of considerable dimensions. We know that this land was clothed with wood, and inhabited by huge terrestrial reptiles and birds. Its position so far to the north as the counties of Surrey and Sussex, at a time when the mean temperature of the climate is supposed to have been much hotter than at present, may at first sight appear inconsistent with the theory before explained, that the heat was caused by the gathering together of all the great masses of land in low latitudes, while the northern regions were almost entirely sea. But it must not be taken for granted that the geographical conditions already described (p.191., and Plate 2. Fig.1.) as capable of producing the extreme of heat were ever combined at any geological period of which we have as

* Ad. Brongniart, *Consid. Générales sur la Nat. de la Végét. &c.*, Ann. des Sci. Nat., Nov. 1828.

yet obtained information. It is more probable, from what has been stated in the preceding chapters, that a slight approximation to such an extreme state of things would be sufficient; in other words, if most of the dry land were tropical, and scarcely any of it arctic or antarctic, a prodigious elevation of temperature must ensue, even though a part of some continents should penetrate far into the temperate zones.

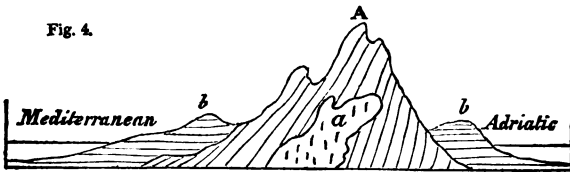
Changes during the tertiary periods. — The secondary and tertiary formations of Europe, when considered separately, may be contrasted as having very different characters; the secondary appearing to have been deposited in open seas, the tertiary in regions where dry land, lakes, bays, and perhaps inland seas, abounded. The secondary series is almost exclusively marine; the tertiary, even the oldest part, contains lacustrine strata, and not unfrequently freshwater and marine beds alternating. In fact, there is evidence of important geographical changes having occurred between the deposition of the cretaceous system, or uppermost of the secondary series, and that of the oldest tertiary formations. This change in the physical geography of Europe was accompanied by an alteration no less remarkable in organic life, scarcely any *species* being common both to the secondary and tertiary rocks, and the fossils of the latter affording evidence of a different climate.

On the other hand, when we compare the tertiary formations of successive ages, we trace a gradual approximation in the imbedded fossils, from an assemblage in which extinct species predominate to one where the species agree for the most part with those now existing. In other words, we find a

gradual increase of animals and plants fitted for our present climates, in proportion as the strata which we examine are more modern. Now, during all these successive tertiary periods, there are signs of a great increase of land in European latitudes. By reference to the map (Pl. 3.), and its description, p. 211., the reader will see that about two thirds of the present European lands have emerged since the earliest tertiary group originated. Nor is this the only revolution which the same region has undergone within the period alluded to, some tracts which were previously land having gained in altitude, others, on the contrary, having sunk below their former level.

That the existing lands were not all upheaved at once into their present position is proved by the most striking evidence. Several Italian geologists, even before the time of Brocchi, had justly inferred that the Apennines were elevated several thousand feet above the level of the Mediterranean, before the deposition of the modern Subapennine beds which flank them on either side. What now constitutes the central calcareous chain of the Apennines must for a long time have been a narrow ridgy peninsula, branching off, at its northern extremity, from the Alps near Savona. This peninsula has since been raised from one to two thousand feet, by which movement the ancient shores, and, for a certain extent, the bed of the contiguous sea, have been laid dry, both on the side of the Mediterranean and the Adriatic.

The nature of these vicissitudes will be explained by the accompanying diagram, which represents a transverse section across the Italian peninsula. The inclined strata A are the disturbed formations of the



Apennines into which the ancient igneous rocks *a* are supposed to have intruded themselves. At a lower level on each flank of the chain are the more recent shelly beds *b b*, which often contain rounded pebbles derived from the waste of contiguous parts of the older Apennine limestone. These, it will be seen, are horizontal, and lie in what is termed “unconformable stratification” on the more ancient series. They now constitute a line of hills of moderate elevation between the sea and the Apennines, but never penetrate to the higher and more ancient valleys of that chain.

The same phenomena are exhibited in the Alps on a much grander scale; those mountains being composed in some even of their higher regions of newer secondary formations, while they are encircled by a great zone of tertiary rocks of different ages, both on their southern flank towards the plains of the Po, and on the side of Switzerland and Austria, and at their eastern termination towards Styria and Hungary.* This tertiary zone marks the position of former seas or gulfs, like the Adriatic, which were many thousand

* See a Memoir on the Alps, by Professor Sedgwick and Mr. Murchison, Trans. of Geol. Soc. second ser. vol. iii., accompanied by a map.

feet deep, and wherein masses of strata accumulated, some single groups of which seem scarcely inferior in thickness to the whole of our secondary formations in England. These marine tertiary strata have been raised to the height of from two to four thousand feet, and consist of formations of different ages, characterized by different assemblages of organized fossils. The older tertiary groups generally rise to the greatest heights, and form interior zones nearest to the central ridges of the Alps. Although we have not yet ascertained the number of different periods at which the Alps gained accessions to their height and width, yet we can affirm, that the last series of movements occurred when the seas were inhabited by many existing species of animals.

We may imagine some future series of convulsions once more to heave up this stupendous chain, together with the adjoining bed of the sea, so that the mountains of Europe may rival the Andes in elevation; in which case the deltas of the Po, Adige, and Brenta, now encroaching upon the Adriatic, might be uplifted so as to form another exterior belt of considerable height around the south-eastern flank of the Alps.

The Pyrenees, also, have acquired the whole of their present altitude, which in Mont Perdu exceeds eleven thousand feet, since the deposition of some of the newer or cretaceous members of our secondary series. The granitic axis of that chain only attains about the same height as a ridge formed by marine calcareous beds, the organic remains of which show them to be the equivalents of our chalk and green-sand se-

ries.* The tertiary strata at the base of the chain are raised to the height of only a few hundred feet above the sea, and retain a horizontal position, without partaking in general in the disturbances to which the older series has been subjected; so that the great barrier between France and Spain was almost entirely upheaved in the interval between the deposition of the chalk and certain tertiary strata. The Jura, also, owes a great part of its present elevation to subterranean convulsions which happened after the deposition of certain tertiary groups. †

The remarkable break above alluded to, between the most modern of the known secondary rocks and the oldest tertiary, may be in some measure apparent only, and ascribable to the present deficiency of our information; in which case the signs of the intermediate steps, by which a passage was effected from one state of things to another, may hereafter be discovered. Nevertheless, it is far from impossible that the interval between the chalk and tertiary formations constituted an era in the earth's history, when the transition from one class of organic beings to another was, comparatively speaking, rapid. For if the doctrines above explained in regard to vicissitudes of temperature are sound, it will follow that changes of equal magnitude in the geographical features of the globe may at different periods produce very unequal effects on climate; and, so far as the existence of certain animals and plants depends on climate, the duration of species

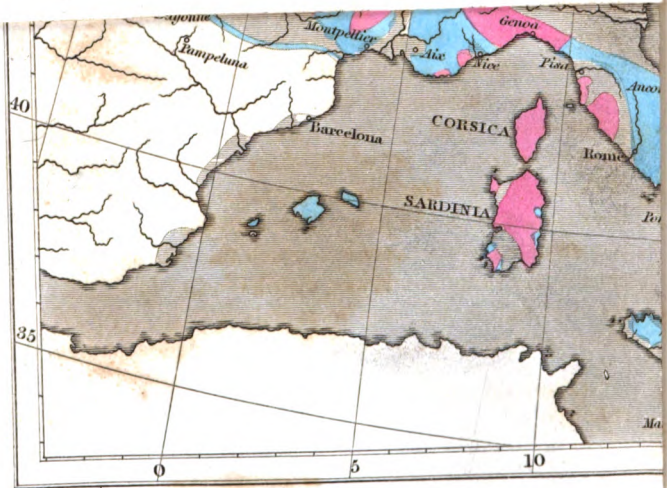
* This observation, first made by M. Boué, has been since confirmed by M. Dufrénoy.

† M. Elie de Beaumont, *Ann. des Sci. Nat.*, Dec. 1829, p. 346.

would be shortened or protracted, according to the rate at which the change of temperature proceeded.

For even if we assume that the intensity of the subterranean disturbing forces is uniform and capable of producing nearly equal amounts of alteration on the surface of the planet, during equal periods of time, still the rate of alteration in climate would be by no means uniform. Let us imagine the quantity of land between the equator and the tropic in one hemisphere to be to that in the other as thirteen to one, which, as before stated, represents the unequal proportion of the extra-tropical lands in the two hemispheres at present. Then let the first geographical change consist in the shifting of this preponderance of land from one side of the line to the other; from the southern hemisphere, for example, to the northern. Now this need not affect the *general* temperature of the earth. But if, at another epoch, we suppose a continuance of the same agency to transfer an equal volume of land from the torrid zone to the temperate and arctic regions of the northern and southern hemisphere, or into one of them, there might be so great a refrigeration of the mean temperature *in all latitudes*, that scarcely any of the pre-existing races of animals would survive; and, unless it pleased the Author of Nature that the planet should be uninhabited, new species would then be substituted in the room of the extinct. We ought not, therefore, to infer that equal periods of time are always attended by an equal amount of change in organic life, since a great fluctuation in the mean temperature of the earth, the most influential cause which can be conceived in exterminating whole races of animals and plants, must, in different epochs, require unequal portions of time for its completion.

would be shortened or protracted, according to the rate



*Map showing the extent of surface in Europe which has been covered by water since the commencement of the deposition of the older or Eocene Tertiary strata. (Strata of the Paris and London Basins, &c.)**

THIS map will enable the reader to perceive at a glance the great extent of change in the physical geography of Europe, which can be proved to have taken place since some of the older tertiary strata began to be deposited. The proofs of submergence, during some part or other of this period, in all the districts distinguished by ruled lines, are of a most unequivocal character; for the area thus described is now covered by deposits containing the fossil remains of animals which could only have lived under water. The most ancient part of the period referred to cannot be deemed very remote, considered geologically; because the deposits of the Paris and London basins, of Auvergne, and many other districts belonging to the older tertiary epoch, are newer than the greater part of the sedimentary rocks (those commonly called secondary and transition) of which the crust of the globe is composed. The species, moreover, of marine and freshwater testacea, of which the remains are found in these older tertiary formations, are not entirely distinct from such as now live. Yet, notwithstanding the comparatively recent epoch to which this retrospect is carried, the variations in the distribution of land and sea depicted on the map form only a part of those which must have taken place during the period under

* Constructed chiefly from M. Ami Boué's Geological Map of Europe.

consideration. Some approximation has merely been made to an estimate of the amount of *sea converted into land* in parts of Europe best known to geologists; but we cannot determine how much land has become sea during the same period; and there may have been repeated interchanges of land and water in the same places, changes of which no account is taken in the map, and respecting the amount of which little accurate information can ever be obtained.

I have extended the sea in two or three instances beyond the limits of the land now covered by tertiary formations, because other geological data have been obtained for inferring the submergence of these tracts after the deposition of the tertiary strata had begun. Thus, for example, there are good reasons for concluding that part of the chalk of England (the North and South Downs, for example, together with the intervening secondary tracts) continued beneath the sea until the Eocene or earliest tertiary beds had begun to accumulate.

A strait of the sea separating England and Wales has also been introduced, on the evidence afforded by shells of existing species found in a deposit of gravel, sand, loam, and clay, called the northern drift by Mr. Murchison, who has traced it from Lancashire to the Bristol channel, over the space indicated in the map.* Mr. Trimmer has discovered similar recent marine shells on the northern coast of North Wales, and on Moel Tryfane, near the Menai Straits, at the height of 1392 feet above the level of the sea!

Some raised sea-beaches, one of them at the mouth

* See Proceedings of Geol. Soc. vol. ii. p. 334.

of Carlingford Bay, Ireland, in which recent marine shells occur, lately observed by Professor Sedgwick and Mr. Murchison, have required an extension of the sea over part of the eastern shore of Ireland.

A portion also of the primary district in Brittany is divided into islands, because it has been long known to be covered with patches of marine tertiary strata; and when I examined the disposition of these, in company with my friend Captain S. E. Cook, R. N., in 1830, I was convinced that the sea must have covered much larger areas than are now occupied by these small and detached deposits.

The former connexion of the White Sea and the Gulf of Finland is proved by the fact that a broad band of tertiary strata extends throughout part of the intervening space. The channel, it is true, is represented as somewhat broader than the tract now occupied by the tertiary formation; because the latter is bordered on the north-west by a part of Finland, which is extremely low, and so thickly interspersed with lakes as to be nearly half covered with fresh water.

Certain portions of the western shores of Norway and Sweden have been left blank, because the discovery by Von Buch, Brongniart, and others of deposits of recent shells along the coasts of those countries, at several places and at various heights above the level of the sea, attests the comparatively recent date of the elevation of part of the gneiss and other primary rocks in that country, although we are unable as yet to determine how far the sea may have extended.

On the other hand, a considerable space of low land along the shores on both sides of the Gulf of Bothnia, in the Baltic, is represented as sea, because the gra-

dual rise of the land and the shoaling of the water on that coast, known to have taken place during the historical era, leave no room for doubt that the boundaries of the gulf must have been greatly contracted within a comparatively modern period. Beds of sand and clay are also found far inland in these parts, containing fossil shells of species now inhabiting the neighbouring seas. A portion of Scania, and other tracts in the south of Sweden, have also been marked with ruled lines, because they are covered with clay, sand, and erratic blocks, which appeared to me, after examining the district, to be tertiary. If the space overspread by such formations were more accurately known, the area represented as land in this as well as in England and many other parts of Europe would, doubtless, be far more circumscribed.

I was anxious, even in the title of this map, to guard the reader against the supposition that it was intended to represent the state of the physical geography of part of Europe at any *one point of time*. The difficulty, or rather the impossibility, of restoring the geography of the globe as it may have existed at any former period, especially a remote one, consists in this, that we can only point out where part of the sea has been turned into land, and are almost always unable to determine what land may have become sea. All maps, therefore, pretending to represent the geography of remote geological epochs must be ideal. The map under consideration is not a restoration of a former state of things, at any particular moment of time, but a synoptical view of a certain amount of one kind of change (the conversion of sea into land) known to have been brought about within a given period.

It may be stated that the movements of earth-

quakes occasion the subsidence as well as the upraising of the surface; and that, by the alternate rising and sinking of particular spaces at successive periods, a great area may have been entirely covered with marine deposits, although the whole may never have been beneath the waters at one time; nay, even though the relative proportion of land and sea may have continued unaltered throughout the whole period. I believe, however, that since the commencement of the tertiary period, the dry land in the northern hemisphere has been continually on the increase, both because it is now greatly in excess beyond the average proportion which land generally bears to water on the globe, and because a comparison of the secondary and tertiary strata affords indications, as I have already shown, of a passage from the condition of an ocean interspersed with islands to that of a large continent.*

But supposing it were possible to represent all the vicissitudes in the distribution of land and sea that have occurred during the tertiary period, and to exhibit not only the actual existence of land where there was once sea, but also the extent of surface now submerged which may once have been land, the map would still fail to express all the important revolutions in physical geography which have taken place within the epoch under consideration. For the oscillations of level, as was before stated, have not merely been such as to lift up the land from below the waters, but in some cases to occasion a rise of several thousand feet above the sea. Thus the Alps have acquired an additional altitude of from 2000 to 4000 feet, and even in some places still more; and the Apennines owe a considerable part of their height (from 1000 to 2000

* See p. 204.

feet and upwards) to subterranean convulsions which have happened within the tertiary epoch.

On the other hand, some mountain chains may have been lowered during the same series of ages, in an equal degree, and shoals may have been converted into deep abysses.*

Concluding remarks on changes in physical geography.

—The foregoing observations, it may be said, are confined to Europe, and therefore merely establish the increase of dry land in a space which constitutes but a small portion of the northern hemisphere; but it was stated in the preceding chapter, that the great Lowland of Siberia, lying chiefly between the latitudes 55° and 75° N. (an area nearly equal to all Europe), is covered for the most part by marine strata, which, from the account given by Pallas, and other writers, may be considered as belonging to the tertiary period. The emergence, therefore, of this area from the deep is, comparatively speaking, a modern event, and must, as before remarked, have caused a great increase of cold throughout the globe.

Upon a review, then, of all the facts above enumerated, there appear grounds for inferring that the eras of the principal alterations in climate, as deduced from fossil remains, were coincident with the periods of the most remarkable changes in the former position of sea and land. A wide expanse of ocean, interspersed with islands, seems to have pervaded the northern hemi-

* It may be observed, that the facts and inferences exhibited in this map bear not merely on the theory of climate above proposed, but serve also to illustrate the views explained in the third Book respecting the migrations of animals and plants, and the gradual extinction of species.

sphere at the periods when the transition and carboniferous rocks were formed, and the temperature was then hottest and most uniform. Subsequent modifications in climate accompanied the deposition of the secondary formations, when repeated changes were effected in the physical geography of our northern latitudes. Lastly, the refrigeration became most decided, and the climate most nearly assimilated to that now enjoyed, when the lands in Europe and northern Asia had attained their full extension, and the mountain chains their actual height.

It has been objected to this theory of climate, that there are no geological proofs of the prevalence at any former period of a temperature *lower* than that now enjoyed; whereas, if the causes above assigned were the true ones, it might reasonably have been expected that fossil remains would sometimes indicate colder as well as hotter climates than those now established.* In answer to this objection, I may suggest, that our present climates are probably far more distant from the extreme of possible heat than from its opposite extreme of cold. A glance at the map (Pl. 2. fig. 1.) will show that all the existing lands might be placed between the 30th parallels of latitude on each side of the equator, and that even then they would by no means fill that space. In no other position would they give rise to so high a temperature. But the present geographical condition of the earth is so far removed from such a state of things, that the land lying between the poles and the parallels of 30, is in great excess; so much so that, instead of being to the sea in the proportion of 1 to 3, which is as near as possible the

* Allgemeine Literatur Zeitung, No. cxxxix. July, 1833.

average general ratio throughout the globe, it is as 9 to 23.* Hence it ought not to surprise us if, in our geological retrospect, embracing, perhaps, a small part only of a complete cycle of change in the terrestrial climates, we should happen to discover every where the signs of a higher temperature. The strata hitherto examined may have originated when the quantity of equatorial land was always decreasing, and the land in regions nearer the poles augmenting in height and area, until at length it attained its present excess in high latitudes. There is nothing improbable in supposing that the geographical revolutions of which we have hitherto obtained proofs had this general tendency; and in that case the refrigeration must have been constant, although, for reasons before explained, the rate of cooling may not have been uniform.

It may, however, be as well to observe here, that indications have lately been remarked of oscillations of temperature in the period immediately preceding the human era. On examining some of the most modern deposits, both in Scotland, Ireland, and Canada, in which nearly all, in some cases, perhaps all, the fossil shells are of recent species, we discover the signs of a

* In this estimate, the space within the antarctic circle, of which nothing certain is known, is not taken into account: if included, it would probably add to the excess of dry land: for the great accumulation of ice in the antarctic region seems to imply the presence of a certain quantity of terra firma. The number of square miles on the surface of the globe, are 148,522,000, the part occupied by the sea being 110,849,000, and that by land, 37,673,000; so that the land is very nearly to the sea as 1 part in 4. I am informed by Mr. Gardner, that, according to a rough approximation, the land between the 30° N. lat. and the pole occupies a space *about equal to that of the sea*, and the land between the 30° S. lat. and the antarctic circle about $\frac{1}{8}$ of that zone.

colder climate than that now prevailing in corresponding latitudes on both sides the Atlantic. This opinion is derived partly from the known habitations of the corresponding living species, and partly from the abundance of certain genera of shells and the absence of others.* The date of the refrigeration thus inferred appears to coincide with the era of the dispersion of erratic blocks over Europe and North America, a phenomenon which will be ascribed in the sequel (Book II. chap. iii.), to the cold then prevailing in the northern hemisphere.

Astronomical causes of fluctuations in climate.— Sir John Herschel has lately inquired, whether there are any astronomical causes which may offer a possible explanation of the difference between the actual climates of the earth's surface, and those which formerly appear to have prevailed. He has entered upon this subject, he says, "impressed with the magnificence of that view of geological revolutions, which regards them rather as regular and necessary effects of great and general causes, than as resulting from a series of convulsions and catastrophes, regulated by no laws, and reducible to no fixed principles." Geometers, he adds, have demonstrated the absolute invariability of the mean distance of the earth from the sun; whence it would at first seem to follow, that the mean annual supply of light and heat derived from that luminary would be alike invariable: but a closer consideration of the subject will show, that this would not be a legitimate conclusion; but that, on the contrary, the *mean* amount of solar radiation is dependent on the excen-

* See papers by Mr. Smith of Jordanhill, F.G.S., and the author, Proceedings Geol. Soc., No. 63., 1839.

tricity of the earth's orbit, and therefore liable to variation.*

Now, the excentricity of the orbit, he continues, is actually diminishing, and has been so for ages beyond the records of history. In consequence, the ellipse is in a state of approach to a circle, and the annual average of solar heat radiated to the earth is actually on the *decrease*. So far this is in accordance with geological evidence, which indicates a general refrigeration of climate; but the question remains, whether the amount of diminution which the excentricity may have ever undergone, can be supposed sufficient to account for any sensible refrigeration. The calculations necessary to determine this point, though practicable, have never yet been made, and would be extremely laborious; for they must embrace all the perturbations which the most influential planets, Venus, Mars, Jupiter, and Saturn, would cause in the earth's orbit, and in each other's movements round the sun.

The problem is also very complicated, inasmuch as it depends not merely on the ellipticity of the earth's orbit, but on the assumed temperature of the celestial spaces beyond the earth's atmosphere; a matter still open to discussion, and on which MM. Fourier and Herschel have arrived at very different opinions. But if, says Herschel, we suppose an extreme case, as if the earth's orbit should ever become as excentric as

* The theorem is thus stated:—“The excentricity of the orbit varying, the total quantity of heat received by the earth from the sun in one revolution is inversely proportional to the minor axis of the orbit. The major axis is invariable, and therefore, of course, the absolute length of the year; hence it follows that the mean annual average of heat will also be in the same inverse ratio of the minor axis.”—Geol. Trans. second series, vol. iii. p. 295.

that of the planet Juno, or Pallas, a great change of climate might be conceived to result, the winter and summer temperatures being sometimes mitigated, and at others exaggerated, in the same latitudes.

It is much to be desired that the calculations alluded to were executed, as even if they should demonstrate, as M. Arago thinks highly probable *, that the mean amount of solar radiation can never be materially affected by irregularities in the earth's motion, it would still be satisfactory to ascertain the point. Such inquiries, however, can never supersede the necessity of investigating the consequences of the varying position of continents, shifted as we know them to have been during successive epochs, from one part of the globe to the other.

Another astronomical hypothesis respecting the possible cause of secular variations in climate, has been proposed by a distinguished mathematician and philosopher, M. Poisson. He begins by assuming, 1st, that the sun and our planetary system are not stationary, but carried onward by a common movement through space ; 2dly, that every point in space receives heat as well as light from innumerable stars surrounding it on all sides, so that if a right line of indefinite length be produced in any direction from such point, it must encounter a star either visible or invisible to us. 3dly, He then goes on to assume, that the different regions of space, which in the course of millions of years are traversed by our system, must be of very unequal temperature, inasmuch as some of them must receive a greater, others a less quantity of radiant heat from the great stellary inclosure. If the earth,

* Ann. du Bur. des Long. 1834.

he continues, or any other large body, pass from a hotter to a colder region, it would not readily lose in the second all the heat which it has imbibed in the first region, but retain a temperature increasing downwards from the surface, as in the actual condition of our planet.*

Now the opinion originally suggested by Sir W. Herschel, that our sun and its attendant planets were all moving onward through space, in the direction of the constellation Hercules, is still thought by many eminent astronomers to require confirmation. If its reality be matter of doubt, still more vague and uncertain are all conjectures as to its amount; and great indeed must be the extent of the movement before this cause alone can work any material alteration in the terrestrial climates. M. Poisson has supposed, for the sake of illustration, that the temperature of the space through which our system has passed before arriving at the place which it now occupies in the heavens, exceeded 212° Fahr., in which case he can explain the observed rate at which the heat increases as we descend downwards from the surface of the earth. But the temperature of boiling water, or 212° Fahr., is now very rarely developed in dry sand exposed to the rays of the noonday sun at the equator; the idea, therefore, of the surface of the entire globe having, at any period, received from the stars alone (in the night for example) a glare of light and heat beyond that now generated by a tropical sun, is enough to alarm the most fearless imagination.

Variable splendour of stars.— There is still another astronomical suggestion respecting the possible causes of secular variations in the terrestrial climates

* Poisson, *Théorie Mathématique de la Chaleur*, Comptes Rendus de l'Acad. des Sci., Jan. 30. 1837.

which deserves notice. It has long been known that certain stars are liable to great and periodical fluctuations in splendour, and Sir J. Herschel has lately ascertained (Jan. 1840), that a large and brilliant star, called *alpha* Orionis, sustained, in the course of six weeks, a loss of nearly half its light. "This phenomenon," he remarks, "cannot fail to awaken attention, and revive those speculations which were first put forth by my father, Sir W. Herschel, respecting the possibility of a change in the lustre of our sun itself. If there really be a community of nature between the sun and fixed stars, every proof that we obtain of the extensive prevalence of such periodical changes in those remote bodies, adds to the probability of finding something of the kind nearer home." Referring then to the possible bearing of such facts on ancient revolutions in terrestrial climates, he says, that "it is a matter of observed fact, that many stars *have* undergone, in past ages, within the records of astronomical history, very extensive changes in apparent lustre, without a change of distance adequate to producing such an effect. If our sun were even *intrinsically* much brighter than at present, the mean temperature of the surface of our globe would, of course, be proportionally greater. I speak now not of periodical, but of secular changes. But the argument is complicated with the consideration of the possibly imperfect transparency of the celestial spaces, and with the cause of that imperfect transparency, which may be due to material non-luminous particles diffused irregularly in patches analogous to *nebulæ*, but of greater extent — to *cosmical clouds*, in short — of whose existence we have, I think, some indication in the singular and apparently capricious phenomena

of temporary stars, and perhaps in the recent extraordinary sudden increase and hardly less sudden diminution of η *Argus*." *

Supposed gradual diminution of the earth's primitive heat. — The gradual diminution of the supposed primitive heat of the globe has been resorted to by many geologists as the principal cause of alterations of climate. The matter of our planet is imagined, in accordance with the conjectures of Leibnitz, to have been originally in an intensely heated state, and to have been parting ever since with portions of its heat, and at the same time contracting its dimensions. There are, undoubtedly, good grounds for inferring, from recent observation and experiment, that the temperature of the earth increases as we descend from the surface to that slight depth to which man can penetrate; but there are no positive proofs of a secular decrease of internal heat accompanied by contraction. On the contrary, La Place has shown, by reference to astronomical observations made in the time of Hipparchus, that in the last two thousand years at least there has been no sensible contraction of the globe by cooling; for had this been the case, even to an extremely small amount, the day would have been shortened, whereas its length has certainly not diminished during that period by $\frac{1}{300}$ th of a second.

Baron Fourier, after making a curious series of experiments on the cooling of incandescent bodies, considers it to be proved mathematically, that the actual distribution of heat in the earth's envelope is precisely that which would have taken place if the globe had been formed in a medium of a very high tem-

* Proceedings Roy. Astronom. Soc. No. iii. Jan. 1840.

perature, and had afterwards been constantly cooled.* He contends, that although no contraction can be demonstrated to have taken place within the historical period (the operation being slow and the time of observation limited), yet it is no less certain that heat is annually passing out by radiation from the interior of the globe into the planetary spaces. He even undertook to demonstrate that the quantity of heat thus transmitted into space in the course of every century, through every square metre of the earth's surface, would suffice to melt a column of ice having a square metre for its base, and being three metres (or 9 feet 10 inches) high.

It is at the same time denied, that there is any assignable mode in which the heat thus lost by radiation can be again restored to the earth, and consequently the interior of our planet must, from the moment of its creation, have been subject to refrigeration, and is destined for ever to grow colder. But I shall point out, in the 19th Chapter of the second Book, many objections to the theory of the intense heat of the earth's central nucleus, and shall then inquire how far the observed augmentation of temperature as we descend below the surface, may be referable to other causes unconnected with the supposed pristine fluidity of the entire globe.

* See a Memoir on the Temperature of the Terrestrial Globe, and the Planetary Spaces, *Ann. de Chimie et Phys.* tom. xxvii. p. 136. Oct. 1824.

CHAPTER IX.

THEORY OF THE PROGRESSIVE DEVELOPMENT OF ORGANIC LIFE AT SUCCESSIVE GEOLOGICAL PERIODS.

Theory of the progressive development of organic life — Evidence in its support inconclusive — Vertebrated animals, and plants of the most perfect organization, in strata of very high antiquity — Differences between the organic remains of successive formations — Comparative modern origin of the human race — The popular doctrine of successive development not established by the admission that man is of modern origin — Introduction of man, to what extent a change in the system.

Successive development of organic life. — IN the preceding chapters I have considered whether revolutions in the general climate of the globe afford any just ground of opposition to the doctrine that the former changes of the earth which are treated of in geology belong to one uninterrupted series of physical events governed by ordinary causes. Against this doctrine some popular arguments have been derived from the great vicissitudes of the organic creation in times past; I shall therefore proceed to the discussion of such objections, especially as they have been formally advanced in these words by a late distinguished philosopher, Sir H. Davy. "It is impossible," he affirms, "to defend the proposition, that the present order of things is the ancient and constant order of nature, only modified by existing laws: in those strata which are deep-

est, and which must, consequently, be supposed to be the earliest deposited, forms even of vegetable life are rare; shells and vegetable remains are found in the next order; the bones of fishes and oviparous reptiles exist in the following class; the remains of birds, with those of the same genera mentioned before, in the next order; those of quadrupeds of extinct species in a still more recent class; and it is only in the loose and slightly consolidated strata of gravel and sand, and which are usually called diluvian formations, that the remains of animals such as now people the globe are found, with others belonging to extinct species. But, in none of these formations, whether called secondary, tertiary, or diluvial, have the remains of man, or any of his works, been discovered; and whoever dwells upon this subject must be convinced, that the present order of things, and the comparatively recent existence of man as the master of the globe, is as certain as the destruction of a former and a different order, and the extinction of a number of living forms which have no types in being. In the oldest secondary strata there are no remains of such animals as now belong to the surface; and in the rocks, which may be regarded as more recently deposited, these remains occur but rarely, and with abundance of extinct species;—there seems, as it were, a gradual approach to the present system of things, and a succession of destructions and creations preparatory to the existence of man.*

In the above passages, the author deduces two important conclusions from geological data: first, that in the successive groups of strata, from the oldest to the

* Sir H. Davy, *Consolations in Travel*, Dialogue III. "The Unknown."

most recent, there is a progressive development of organic life, from the simplest to the most complicated forms; — secondly, that man is of comparatively recent origin, and these conclusions he regards as inconsistent with the doctrine, “that the present order of things is the ancient and constant order of nature only modified by existing laws.”

With respect, then, to the first of these propositions, we may ask whether the theory of the progressive development of animal and vegetable life, and their successive advancement from a simple to a more perfect state, has any secure foundation in fact? No geologists who are in possession of all the data now established respecting fossil remains, will for a moment contend for the doctrine in all its detail, as laid down by the great chemist to whose opinions we have referred; but naturalists, who are not unacquainted with recent discoveries, continue to defend it in a modified form. They say that, in the first period of the world, (by which they mean the earliest of which we have yet procured any memorials,) the vegetation consisted almost entirely of cryptogamic plants, while the animals which co-existed were almost entirely confined to zoophytes, testacea, and a few fish. Plants of a less simple structure succeeded in the next epoch, when oviparous reptiles began also to abound. Lastly, the terrestrial flora became most diversified and most perfect when the highest orders of animals, the mammifera and birds, were called into existence.

Now in the first place, it may be observed, that many naturalists are guilty of no small inconsistency in endeavouring to connect the phenomena of the earliest vegetation with a nascent condition of organic life, and at the same time to deduce from the numerical

predominance of certain types of form, the greater heat of the ancient climate. The arguments in favour of the latter conclusion are without any force, unless we can assume that the rules followed by the Author of Nature in the creation and distribution of organic beings were the same formerly as now; and that, as certain families of animals and plants are now most abundant in, or exclusively confined to, regions where there is a certain temperature, a certain degree of humidity, a certain intensity of light, and other conditions, so also the same phenomena were exhibited at every former era.

If this postulate be denied, and the prevalence of particular families be declared to depend on a certain order of precedence in the introduction of different classes into the earth, and if it be maintained that the standard of organization was raised successively, we must then ascribe the numerical preponderance, in the earlier ages, of plants of simpler structure, *not to the heat*, but to those different laws which regulate organic life in newly created worlds. If, according to the laws of progressive development, cryptogamic plants always flourish for ages before the dicotyledonous order can be established, then is the small proportion of the latter fully explained; for in this case, whatever may have been the mildness or severity of the climate, they could not make their appearance.

Before we can infer an elevated temperature in high latitudes, from the presence of arborescent Ferns, Lycopodiaceæ, and plants of other allied families, we must be permitted to assume, that at all times, past, present, and future, a heated and moist atmosphere pervading the northern hemisphere has a tendency to

produce in the vegetation a predominance of analogous types of form.

In the ancient strata of the carboniferous era, between 200 and 300 species of plants have been found. In these, says the authors of the "Fossil Flora*," no traces have been as yet discovered of the simplest forms of flowerless vegetation, such as Fungi, Lichens, Hepaticæ, or Mosses; while, on the contrary, there appear in their room Ferns, Lycopodiaceæ, and supposed Equisetaceæ, the most perfectly organized cryptogamic plants. In regard to the remains of monocotyledons of the same strata, they consist of palms and plants analogous to Dracænas, Bananas, and the Arrow Root tribe, which are the most highly developed tribes of that class. Among the dicotyledons of the same period coniferous trees were abundant, while the fossil Stigmaria, which accompany them, belonged probably to the most perfectly organized plants of that class, being allied to the Cactæ, or Euphorbiaceæ. "But supposing," continue the same authors, "that it could be demonstrated, that neither Coniferæ nor any other dicotyledonous plants existed in the first geological age of land plants, still the theory of progressive development would be untenable; because it would be necessary to show that monocotyledons are inferior in dignity, or, to use a more intelligible expression, are less perfectly formed than dicotyledons. So far is this from being the case, that if the exact equality of the two classes were not admitted, it would be a question whether monocotyledons are not the more highly organized of the two; whether palms are

* Fossil Flora of Great Britain, by John Lindley and William Hutton, Esquires. London, 1832. Preface.

not of greater dignity than oaks, and cerealia than nettles."

By far the largest part of the organic remains found in the earth's crust consist of corals and testacea, the bones of vertebrated animals being comparatively rare. When these occur, they belong much more frequently to fish than to reptiles, and but seldom to terrestrial mammalia. This might, perhaps, have been anticipated as the general result of investigation, since all are now agreed that the greater number of fossiliferous strata were deposited beneath the sea, and that the ocean probably occupied in ancient times, as now, the greater part of the earth's surface. We must not, however, too hastily infer from the absence of fossil bones of mammalia in the older rocks, that the highest class of vertebrated animals did not exist in remoter ages. There are regions at present, in the Indian and Pacific oceans, co-extensive in area with the continents of Europe and North America, where we might dredge the bottom and draw up thousands of shells and corals, without obtaining one bone of a land quadruped. Suppose our mariners were to report, that on sounding in the Indian Ocean near some coral reefs, and at some distance from the land, they drew up on hooks attached to their line portions of a leopard, elephant, or tapir, should we not be sceptical as to the accuracy of their statements? and if we had no doubt of their veracity, might we not suspect them to be unskilful naturalists? or, if the fact were unquestioned, should we not be disposed to believe that some vessel had been wrecked on the spot?

The casualties must always be rare by which land quadrupeds are swept by rivers far out into the open sea, and still rarer the contingency of such a floating

body not being devoured by sharks or other predaceous fish, such as were those of which we find the teeth preserved in some of the carboniferous strata. But if the carcass should escape, and should happen to sink where sediment was in the act of accumulating, and if the numerous causes of subsequent disintegration should not efface all traces of the body, included for countless ages in solid rock, is it not contrary to all calculation of chances that we should hit upon the exact spot — that mere point in the bed of an ancient ocean, where the precious relic was entombed? Can we expect for a moment, when we have only succeeded, amidst several thousand fragments of corals and shells, in finding a few bones of *aquatic* or *amphibious* animals, that we should meet with a single skeleton of an inhabitant of the land?

Clarence, in his dream, saw, “in the slimy bottom of the deep,”

—— a thousand fearful wrecks;
 A thousand men, that fishes gnaw'd upon;
 Wedges of gold, great anchors, heaps of pearl.

Had he also beheld, amid “the dead bones that lay scattered by,” the carcasses of lions, deer, and the other wild tenants of the forest and the plain, the fiction would have been deemed unworthy of the genius of Shakspeare. So daring a disregard of probability and violation of analogy would have been condemned as unpardonable, even where the poet was painting those incongruous images which present themselves to a disturbed imagination during the visions of the night.

But, as fossil mammalian remains have been met with in strata of the more modern periods, it will be desirable to take a rapid view of the contents of suc-

cessive geological formations, and inquire how far they confirm or invalidate the opinions commonly entertained respecting the doctrine of successive development.

In the first place it should be stated, that traces of fossils referable to the animal kingdom make their appearance in strata of as early a date as any in which the impressions of plants have been detected. We are as yet but imperfectly acquainted with the organic remains of the primary fossiliferous formations or those below the carboniferous series; yet in some of these, as in the limestone of Ludlow, for example, scales and bones of fish have been found.* In these ancient rocks we cannot expect to bring many vertebral remains to light until we have obtained more information respecting the zoophytes and testacea of the same period. The rarer species will scarcely ever be discovered until the more abundant have been found again and again; and the time may be very distant before we shall succeed in acquiring so extensive a knowledge of the fossil bodies of strata anterior to the coal as to entitle us to attach much importance to the absence of birds and mammalia. In rocks of high antiquity many remains of organic beings have been obliterated by various causes, such as subterranean heat and the percolation of acidulous waters, which have operated during a long succession of ages. The number of fossils which have disappeared from the oldest strata may be conjectured from the fact, that their former existence is in many cases merely revealed to us by the unequal weathering of an exposed face of rock, on which the petrifications stand out in relief.

* Murchison, *Silurian System*, p. 605.

If we next consider the old red sandstone, we find that entire skeletons of fish have been discovered in it both in Scotland and in the West of England, and Wales, but no well-authenticated instance is recorded of a fossil reptile from this formation.* Neither have any reptilian remains been met with as yet in the incumbent carboniferous group, either in the mountain limestone, or in the shales and sandstones of the coal. The supposed saurian teeth found by Dr. Hibbert in carboniferous strata, near Edinburgh, have been lately shown by Dr. Agassiz to belong to sauroidal fish, or fish of the highest rank in structure, and approaching more nearly in their osteological characters than any others to true saurians.

It would nevertheless be rash to conclude, that no mammiferous or saurian animals existed when the carboniferous strata were formed. The small islands with which the ocean was probably interspersed in northern latitudes during the carboniferous period (see p. 203.) may like those of the modern Pacific have been entirely destitute of mammalia and large reptiles, yet animals of the same classes may even then have swarmed in continents situated in lower latitudes.

In regard to the absence of birds, they are usually wanting in deposits of all ages, even where fossil animals of the highest order are frequent.†

* Scales of a tortoise nearly allied to *Trionyx*, are stated in the Geol. Trans. second series, vol. iii. part 1. p. 144., to have been found abundantly in the bituminous schists of Caithness, in Scotland, and in the same formation in the Orkneys. These schists have been shown by Professor Sedgwick and Mr. Murchison to be of the age of the old red sandstone. But M. Agassiz has lately decided that the scales in question are those of a fish (see figure of them, plate 16., Geol. Trans., same part).

† See Book III. chap. xv.

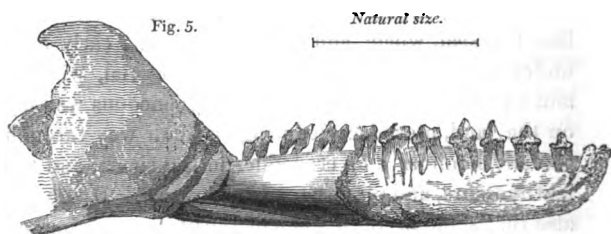
If we pursue the inquiry still farther we come next in chronological order to the secondary formations above the coal, from the magnesian limestone to the chalk inclusive. These rocks comprise the monuments of a long series of ages in which reptiles of every variety of size, form, and structure peopled the earth; so that the whole period, and especially that of the Lias and Oolite, has been sometimes called "the age of reptiles." As there are now mammalia entirely confined to the land, others which, like the bat and vampyre, fly in the air; others, again, of amphibious habits, frequenting rivers, like the hippopotamus, otter, and beaver; others exclusively aquatic and marine, like the seal, whale, and narwal, so in the early ages under consideration, there were terrestrial, winged, and aquatic reptiles. There were iguanodons walking on the land, pterodactyles winging their way through the air, monitors and crocodiles in the rivers, and the ichthyosaurs, and plesiosaurs in the ocean. It appears also that some of these ancient saurians approximated more nearly in their organization to the type of living mammalia than do any of the reptiles now existing.

In the vast range of strata above alluded to, comprising the Lower New Red Sandstone and Magnesian Limestone, the Upper New Red Sandstone and Muschelkalk, the Lias, Oolite, Wealden, Green-Sand and Chalk, only three well-authenticated instances of the occurrence of fossil birds are on record, and one only of fossil mammalia. The birds were discovered first by Mr. Mantell in the Wealden, a great freshwater deposit below the Chalk, and they belong to the order *Gralle*, or waders*; secondly, in the slate of Glaris in

* Proceedings Geol. Soc. vol. ii. p. 203.

the Swiss Alps, a marine deposit of the Cretaceous era, where the skeleton of a bird nearly entire was detected in 1839, by M. Agassiz; thirdly, the remains of a bird allied to the albatross found lately in the white chalk of England.*

The solitary example of mammalia above alluded to is that of the Stonesfield slate in Oxfordshire, one of the inferior members of the Oolitic series. The remarkable fossils found here consist of the lower jaws of at least two species of small quadrupeds about the size of a mole. Cuvier when he saw one of them (fig. 5.) many years before his death referred it to the Mar-



Thylacotherium Prevostii (Valenciennes). Lower jaw, from the slate of Stonesfield near Oxford. †

* This specimen was obtained by Sir P. Egerton, Bart., and has been since examined by Dr. Buckland and Mr. Owen. The latter informs me that it belonged to the family "Longipennes," of Cuvier, was allied to the albatross, but with longer and stronger legs.

† This figure (No. 5.) is from a drawing by Professor C. Prevost, published *Ann. des Sci. Nat.*, Avril, 1825. The fossil is a lower jaw, adhering by its inner side to the slab of oolite, in which it is sunk. The form of the condyle, or posterior process of the jaw, is convex, agreeing with the mammiferous type, and is distinctly seen, an impression of it being left on the stone, although in this specimen the bone is wanting. The anterior part of the

supial order, stating however, that it differed from all known Carnivora in having ten molar teeth in a row. This opinion, although afterwards called in question by eminent anatomists, has since been corroborated by the observations of MM. Valenciennes and Owen. The last-mentioned naturalist has shown that the bones referred to belonged to an extinct genus, having considerable affinity to a newly-discovered Australian



Myrmecobius fasciatus (Waterhouse). Recent from Swan River. Lower jaw of the natural size.*

mammifer, the *Myrmecobius* of Waterhouse, which has nine molar teeth in the lower jaw. (See fig. 6.)

The other mammalian remains from Stonesfield are also referable to an extinct genus, agreeing much more

jaw has been partially broken away, so that the double fangs of the molar teeth are seen fixed in their sockets, the form of the fangs being characteristic of the mammalia. Ten molars are preserved, and the place of an eleventh is believed to be apparent. The enamel of some of the teeth is well preserved.

* A coloured figure of this small and elegant quadruped is given in the *Trans. Zool. Soc.*, vol. ii. pl. 28. It is insectivorous, and was taken in a hollow tree, in a country abounding in ant-hills, ninety miles to the south-east of the mouth of Swan River in Australia. — It is the first living marsupial species known to have nine molar teeth in the lower jaw, and some of the teeth are widely separated from others, one of the peculiarities in the *Thylacotherium* of Stonesfield, which at first induced M. Blainville to refer that creature to the class of reptiles.

nearly in osteological character, and precisely in the number of the teeth, with the opossums. (See fig. 7.)

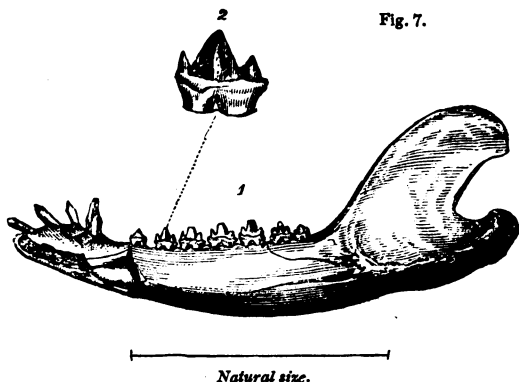


Fig. 7.

Phascalotherium Bucklandi, Owen. (Syn. *Didelphis Bucklandi*, Brod.)
Lower jaw, from Stonesfield.*

1. The jaw magnified twice in length.
2. The second molar tooth magnified six times.

The occurrence of these individuals, the most ancient memorials yet known of the mammiferous type, so low down in the oolitic series, while no other representa-

* This figure (No. 7.) was taken from the original, formerly in Mr. Broderip's collection, and now in the British Museum. It consists of the right half of a lower jaw, of which the inner side is seen. The jaw contains seven molar teeth, one canine, and three incisors, but the end of the jaw is fractured, and traces of the alveolus of a fourth incisor are seen. With this addition, the number of teeth would agree exactly with those of a lower jaw of a didelphis. The fossil is well preserved in a slab of oolitic structure containing shells of *Trigonia* and other marine remains. Two or three other similar jaws, besides those above represented, have been procured from the quarries of Stonesfield. — See Broderip, *Zool. Journ.*, vol. iii, p. 408. Owen, *Proceedings Geol. Soc.*, November, 1838,

tives of the same class have yet been found in any other of the inferior or superior secondary strata, is a striking fact, and should serve as a warning to us against hasty generalizations, founded solely on negative evidence. So important an exception to a general rule may be perfectly consistent with the conclusion, that a small number only of mammalia inhabited European latitudes when our secondary rocks were formed; but it seems fatal to the theory of progressive development, or to the notion that the order of precedence in the creation of animals, considered chronologically, has precisely coincided with the order in which they would be ranked according to perfection or complexity of structure.

It has, however, been suggested that the marsupial order to which we have referred the fossil animals of Stonesfield, constitutes the lowest grade in the class Mammalia, and that this order, of which the brain is of more simple form, evinces an inferior degree of intelligence. If, therefore, in the oolitic period the marsupial tribes were the only warm-blooded quadrupeds which had as yet appeared upon our planet, the fact, it is said, confirms the theory which teaches that the creation of the more simple forms in each division of the animal kingdom preceded that of the more complex. But on how slender a support does this important conclusion hang! The Australian continent, so far as it has been hitherto explored, contains no indigenous quadrupeds save those of the marsupial order, with the exception of a few small rodents, while some neighbouring islands to the north, and even southern Africa, in the same latitude as Australia, abound in mammalia of every tribe except the marsupial.

Now we are entirely unable to explain on what

physiological or other laws this singular diversity in the habitations of living mammalia depends. If Europe at the period of the Stonesfield oolite was inhabited by marsupial quadrupeds only, it is still possible that higher orders of mammalia flourished contemporaneously in other lands; and, secondly, if no other tribes did then exist, we have no right to ascribe such a state of the animal creation to the immature age of the planet or of the animate world. There may be causes with which we are wholly unacquainted, which have stamped so peculiar a character on the recent fauna of Australia, and the general prevalence of an analogous state of things, might give rise every where to a like predominance of the marsupial tribes.

The strata of the Wealden, although of a later date than the oolite of Stonesfield, and although filled with the remains of large reptiles, both terrestrial and aquatic, besides birds and land plants, have not yielded as yet a single marsupial bone. Were we to assume on such scanty data that no warm-blooded quadrupeds were then to be found throughout the northern hemisphere, there would still remain a curious subject of speculation, whether the entire suppression of one important class of vertebrata, such as the mammiferous, and the great development of another, such as the reptilian, implies a departure from fixed and uniform rules governing the fluctuations of the animal world; such rules, for example, as appear from one century to another to determine the growth of certain tribes of plants and animals in arctic, and of other tribes in tropical regions.

In Australia, New Zealand, and many other parts of the southern hemisphere, where the indigenous land quadrupeds are comparatively few, and of small di-

mensions, the reptiles do not predominate in number or size. The deposits formed at the mouth of an Australian river, within the tropics, might contain the bones of only a few small marsupial animals, which, like those of Stonesfield, might hereafter be discovered with difficulty by geologists; but there would, at the same time, be no megalosauri and other fossil remains, showing that large saurians were plentiful on the land and in the waters, at a time when mammalia were scarce. This example, therefore, affords us no parallel to the state of the animal kingdom, supposed to have prevailed during the secondary periods, when a high temperature pervaded European latitudes.

It may nevertheless be advantageous to inquire how far existing anomalies in the geographical development of distinct classes of vertebrata may be comparable to former conditions of the animal creation brought to light by geology. Now in the Arctic regions, at present, reptiles are small, and sometimes wholly wanting, where birds, large land quadrupeds, and cetacea abound. We meet with bears, wolves, foxes, musk oxen, and deer, walrusses, seals, whales, and narwals, in regions of ice and snow, where the smallest snakes, efts, and frogs are rarely if ever seen.

A still more anomalous state of things presents itself in the southern hemisphere. Even in the temperate zone, between the latitudes 52° and 56° S., as, for example, in Terra del Fuego, as well as in the woody region immediately north of the Straits of Magellan, and in the Falkland Islands, no reptiles of any kind are met with, not even a snake, lizard, or frog; but in these same countries we find the guanaco (a kind of llama), a deer, the punia, a large species of fox, many

small rodentia, besides the seal and otter, together with the porpoise, whale, and other cetacea.

On what grand laws in the animal physiology these remarkable phenomena depend, cannot, in the present state of science, be conjectured; nor could we predict whether any opposite condition of the atmosphere, in respect to heat, moisture, and other circumstances, would bring about a state of animal life which might be called the converse of that above described, namely, a state in which reptiles of every size and order might abound, and mammalia disappear.

The nearest approximation to such a fauna is found in the Galapagos Archipelago. These islands, situated under the equator, and nearly 600 miles west of the coast of Peru, have been called "the land of reptiles," so great is the number of snakes, large tortoises, and lizards, which they support. Among the lizards, the first living species proper to the ocean has been discovered. Yet although some of these islands are from 3000 to 4000 feet high, and one of them 75 miles long, they contain, with the exception of one small mouse, no indigenous mammifer. In the neighbouring sea, however, there are seals, and several kinds of cetacea.*

It may be unreasonable to look for a nearer analogy between the fauna now existing in any part of the globe, and that which we can show to have prevailed when our secondary strata were deposited, because we must always recollect, that a mean annual temperature like that now experienced at the equator, co-existing with the unequal days and nights of European latitudes, was a state of things to which there is now

* Darwin's Journal, chap. xix. Elements of Geol. p. 594.

no counterpart, and must have produced climates wholly distinct from any now experienced in the globe. Consequently, the type of animal and vegetable existence required for such climates, might be expected to deviate almost as widely from those now established, as do the flora and fauna of our tropical differ from those of our arctic regions.

In the Tertiary strata. — The tertiary formations, as before stated, were deposited when the physical geography of the northern hemisphere had been entirely altered. Large inland lakes had become numerous, as in central France and other countries. There were gulfs of the sea, into which considerable rivers emptied themselves, and where strata like those of the Paris basin were accumulated. There were also littoral formations in progress, such as are indicated by the *Faluns* of the Loire, and the English *Crag*.

The proximity, therefore, of large tracts of dry land to the seas and lakes then existing, may, in a great measure, explain why the remains of land animals, so rare in the older strata, are not uncommon in these more modern deposits. Yet even these have sometimes proved entirely destitute of mammiferous relics, for years after they had become celebrated for the abundance of their fossil testacea, fish, and reptiles. Thus the *calcaire grossier*, a marine limestone of the district round Paris, had afforded to collectors more than 1100 species of shells, besides many zoophytes, echinodermata, and the teeth of fish, before the bones of one or two land quadrupeds were met with in the same rock. The strata called London and plastic clay in England, have been studied for more than half a century, and about 400 species of shells, 50 or more of fish, besides several kinds of chelonian and

saurian reptiles, were known before a single mammifer was detected. At length, in the year 1839, there were found in this formation the remains of a monkey, an opossum, a bat*, and a species of the extinct genus Hyracotherium, allied to the pecari or hog tribe.

If we examine the strata above the London clay in England, we first meet with mammiferous remains in the Isle of Wight, in beds also belonging to the Eocene epoch, such as the remains of the Palæotherium, Anoplotherium, and other extinct quadrupeds, agreeing very closely with those first found by Cuvier, near Paris, in strata of the same age, and of similar fresh-water origin.

Next in the ascending series in Great Britain we arrive at the coralline crag of Suffolk, a marine Miocene stratum, which has yielded three or four hundred species of shells, of which about 20 per cent. are recent, besides many corals, echini, foraminifera, and fish, but as yet no relic decidedly mammalian.

In the shelly sand, provincially termed "Red Crag," in Suffolk, which immediately succeeds the coralline, constituting a newer member of the Miocene series, about 250 species of shells have been recognized, of which about 30 per cent. are recent. They are associated with numerous teeth of fish, but no signs of a warm-blooded quadruped had been detected until 1839, when the teeth of a leopard, bear, hog, and a species of ruminant, were found at Newbourn in Suffolk, under circumstances which leave scarcely any doubt that they were of the age of the Red Crag.†

* Taylor's Annals of Nat. Hist. Nov. 1839.

† See notice by the author and Professor Owen, Taylor's Annals of Nat. Hist. Nov. 1839.

Of a still newer date is the Norwich Crag, a fluviomarine deposit of the Pliocene epoch, containing a mixture of marine, fluviatile, and land shells, of which about 60 per cent. are recent. These beds, since the time of their first investigation, have yielded a supply of mammalian bones of the genera mastodon, elephant, rhinoceros, pig, horse, deer, ox, and others, the bodies of which may have been washed down into the sea by rivers draining land, of which the contiguity is indicated by the occasional presence of terrestrial and freshwater shells.

Fossil quadrumana. — Until within a few years (1836, 1837), not a single bone of any quadrumanous animal, such as the orang, ape, baboon, and monkey, had been discovered in a fossil state, although so much progress had been made in bringing to light the extinct mammalia of successive tertiary eras, both carnivorous and herbivorous. The total absence of these anthropomorphous tribes among the records of a former world, had led some to believe that the type of organization most nearly resembling the human, came so late in the order of creation, as to be scarcely, if at all, anterior to that of man. That such generalizations were premature, I endeavoured to point out in former editions of this work*, in which I stated that the bones of quadrupeds hitherto met with in tertiary deposits, were chiefly those which frequent marshes, rivers, or the borders of lakes, as the elephant, rhinoceros, hippopotamus, tapir, hog, deer, and ox, while species which live in trees are extremely rare in a fossil state. I also affirmed, that we had as yet no

* See Principles of Geology, 1st ed. 1830, vol. i. p. 152., and subsequent editions.

data for determining how great a number of the one kind we ought to find before we have a right to expect a single individual of the other. Lastly, I observed that the climate of the more modern (or Post-Eocene) tertiary periods in England was not tropical, and that in regard to the London clay, of which the crocodiles, turtles, and fossil fruits, implied a climate hot enough for the quadrumana, we had as yet made too little progress in ascertaining what were the Eocene pachydermata of England, to entitle us to expect to have discovered any quadrumana of the same date.

Since those remarks were first written, in 1829, a great number of extinct species have been added to our collections of tertiary mammalia, from Great Britain and other parts of the world. At length, between the years 1836 and 1839, a few remains of quadrumana were found in France and England, India and Brazil. Those of India, belonging to more than one extinct species of monkey, were first discovered near Saharunpore, in lat. 30° N., in tertiary strata, of which the age is not yet determined; the Brazilian fossil, brought from the basin of the Rio das Velhas, about lat. 18° S., is referable to a form now peculiar to America, allied to the genus *Callithrix*, the species being extinct. The skull and other bones met with in the South of France, belong to a gibbon, or one of the tailless apes, which stand next in the scale of organization to the orang. It occurred at Sansan, about forty miles west of Toulouse, in lat. $43^{\circ} 40'$ N., in freshwater strata, probably of the Miocene or middle tertiary period. Lastly, the English quadrumane occurred in a more ancient stratum than the rest, and at a point more remote from the equator. It belongs to the genus *Macacus*, is an extinct species,

and was found in Suffolk, in lat. 52° *, in the London clay, the fossils of which, such as crocodiles, turtles, shells of the genus *nautilus*, and many curious fruits, had already led geologists to the conclusion that the climate of that era (the Eocene) was warm and nearly tropical.

The result then, of our inquiry into the evidence of the successive development of the animal and vegetable kingdoms, may be stated in a few words. In regard to *plants*, if we neglect the obscure and ambiguous impressions found in some of the oldest

* The first quadrumanous fossils discovered in India were observed in 1836 in the Sewalik Hills, a lower range of the Himalayan Mountains, by Lieutenants Baker and Durand, by whom their osteological characters were determined (*Journ. of Asiat. Soc. of Bengal*, vol. v. p. 739.), and in the year following, other fossils of the same class were brought to light and described by Capt. Cautley and Dr. Falconer. These were imbedded, like the former, in tertiary strata of conglomerate, sand, marl, and clay, in the Sub-Himalayan Mountains. (*Ibid.* vol. v. p. 379. Nov. 1836, and vol. vi. p. 354. May, 1837.)

The Brazilian quadrumane was found, with a great many other extinct species of animals, by a Danish naturalist, Dr. Lund, between the rivers Francisco and Velhas, tributaries of the Parana, in 1837.

The gibbon of the South of France was found by M. Lartet in the beginning of 1837, and determined by M. de Blainville. It occurred near Auch, in the department of Gers, about forty miles west of Toulouse, in freshwater marl, limestone, and sand. They were accompanied by the remains of the mastodon, dinothereium, palæotherium, rhinoceros, gigantic sloth, and other extinct quadrupeds. (*Bulletin de la Soc. Géol. de France*, tom. viii. p. 92.)

The British quadrumane was discovered in 1839, by Messrs. William Colchester and Searles Wood, at Kyson, near Woodbridge, in Suffolk, and was referred by Professor Owen to the genus *Macacus*. (*Mag. of Nat. Hist.* Sept. 1839. *Taylor's Annals of Nat. Hist.*, No. xxiii. Nov. 1839.)

fossiliferous rocks, which can lead to no safe conclusions, we may consider those which characterize the great carboniferous group as the first deserving particular attention. They are by no means confined to the simplest forms of vegetation, as to the cryptogamia; but, on the contrary, belong to all the leading divisions of the vegetable kingdom; some of the more fully developed forms, both of dicotyledons and monocotyledons, having already been discovered, even among the first three or four hundred species brought to light: it is therefore superfluous to pursue this part of the argument farther.

If we then examine the animal remains of the oldest formations, we find bones and skeletons of fish in the old red sandstones, and even in some transition or primary fossiliferous limestones below it; in other words, we have already vertebrated animals in the most ancient strata, respecting the fossils of which we can be said to possess extensive information.

In regard to birds and quadrupeds, their remains are usually wanting in *marine* deposits of every era, even where interposed freshwater strata contain those fossils in abundance, as in the Paris basin. The secondary strata of Europe are for the most part marine, and there is as yet only one instance of the occurrence of mammiferous fossils in them, individuals of two distinct genera having been found in the slate of Stonesfield, a rock unquestionably of the Oolitic period, and which appears, from several other circumstances, to have been formed near the point where some river entered the sea.

When we examine the tertiary groups, we find in the Eocene or oldest strata of that class the remains of a great assemblage of the highest or mammiferous order,

all of extinct species, and in the Miocene beds, or those of a newer tertiary epoch, other forms, for the most part of lost species, and almost entirely distinct from the Eocene tribes. Another change is again perceived, when we investigate the fossils of still later periods. But in this succession of quadrupeds, we cannot detect any signs of a progressive development of organization,—any clear indication that the Eocene fauna was less perfect than the Miocene, or the Miocene than that of the Older or Newer Pliocene periods.

Recent origin of man.—If, then, the popular theory of the successive development of the animal and vegetable world, from the simplest to the most perfect forms, rests on a very insecure foundation; it may be asked, whether the recent origin of man lends any support to the same doctrine, or how far the influence of man may be considered as such a deviation from the analogy of the order of things previously established, as to weaken our confidence in the uniformity of the course of nature.

I need not dwell on the proofs of the low antiquity of our species, for it is not controverted by any experienced geologist; indeed the real difficulty consists in tracing back the signs of man's existence on the earth to that comparatively modern period when species, now his contemporaries, began greatly to predominate. If there be a difference of opinion respecting the occurrence in certain deposits of the remains of man and his works, it is always in reference to strata confessedly of the most modern order; and it is never pretended that our race co-existed with assemblages of animals and plants, of which *all or even a large proportion of the species* are extinct. From the concurrent testimony of history and tradition, we learn that

parts of Europe, now the most fertile and most completely subjected to the dominion of man, were, less than three thousand years ago, covered with forests, and the abode of wild beasts. The archives of nature are in perfect accord with historical records; and when we lay open the most superficial covering of peat, we sometimes find therein the canoes of the savage, together with huge antlers of the wild stag, or horns of the wild bull. In caves now open to the day in various parts of Europe, the bones of large beasts of prey occur in abundance; and they indicate that, at periods comparatively modern in the history of the globe, the ascendancy of man, if he existed at all, had scarcely been felt by the brutes.*

No inhabitant of the land exposes himself to so many dangers on the waters as man, whether in a savage or a civilized state †; and there is no animal, therefore, whose skeleton is so liable to become imbedded in lacustrine or submarine deposits: nor can it be said that his remains are more perishable than those of other animals; for in ancient fields of battle, as Cuvier has observed, the bones of men have suffered as little decomposition as those of horses which were buried in the same grave.‡ But even if the more solid parts of our species had disappeared, the impression of their form would have remained engraven on the rocks, as have the traces of the tenderest leaves of plants, and the soft integuments of many animals. Works of art, moreover, composed of the most inde-

* Respecting the probable antiquity assignable to certain human bones and works of art found intermixed with remains of extinct animals in several caves in France, see Book iii. ch. xiv.

† See Book iii. ch. xvi.

‡ Ibid.

structible materials, would have outlasted almost all the organic contents of sedimentary rocks. Edifices, and even entire cities, have, within the times of history, been buried under volcanic ejections, submerged beneath the sea, or engulfed by earthquakes; and had these catastrophes been repeated throughout an indefinite lapse of ages, the high antiquity of man would have been inscribed in far more legible characters on the framework of the globe than are the forms of the ancient vegetation which once covered the islands of the northern ocean, or of those gigantic reptiles which at still later periods peopled the seas and rivers of the northern hemisphere.*

Dr. Prichard has argued that the human race have not always existed on the surface of the earth, because "the strata of which our continents are composed were once a part of the ocean's bed" — "mankind had a beginning, since we can look back to the period when the surface on which they lived began to exist."† This proof, however, is insufficient, for many thousands of human beings now dwell in various quarters of the globe where marine species lived within the times of history, and, on the other hand, the sea now prevails permanently over large districts once inhabited by thousands of human beings. Nor can this interchange of sea and land ever cease while the present causes are in existence. It is conceivable, therefore, that terrestrial species might be older than the continents which they inhabit, and aquatic species of higher antiquity than the lakes and seas which they people.

Doctrine of successive development not confirmed by the admission that man is of modern origin. — It is on

* See Book III. ch. xvi.

† Phys. Hist. of Mankind, vol. ii. p. 594.

other grounds that we are entitled to infer that man is, comparatively speaking, of modern origin; and if this be assumed, we may then ask whether his introduction can be considered as one step in a progressive system, by which, as some suppose, the organic world advanced slowly from a more simple to a more perfect state? In reply to this question, it should first be observed, that the superiority of man depends not on those faculties and attributes which he shares in common with the inferior animals, but on his reason, by which he is distinguished from them. When it is said that the human race is of far higher dignity than were any pre-existing beings on the earth, it is the intellectual and moral attributes only of our race, not the animal, which are considered; and it is by no means clear, that the organization of man is such as would confer a decided pre-eminence upon him, if, in place of his reasoning powers, he was merely provided with such instincts as are possessed by the lower animals.

If this be admitted, it would by no means follow, even if there had been sufficient geological evidence in favour of the theory of progressive development, that the creation of man was the last link in the same chain. For the sudden passage from an irrational to a rational animal is a phenomenon of a distinct kind from the passage from the more simple to the more perfect forms of animal organization and instinct. To pretend that such a step, or rather leap, can be part of a regular series of changes in the animal world, is to strain analogy beyond all reasonable bounds.

Introduction of man, to what extent a change in the system. — But setting aside the question of progressive development, another and a far more difficult one may arise out of the admission that man is comparatively of

modern origin. Is not the interference of the human species, it may be asked, such a deviation from the antecedent course of physical events, that the knowledge of such a fact tends to destroy all our confidence in the uniformity of the order of nature, both in regard to time past and future? If such an innovation could take place after the earth had been exclusively inhabited for thousands of ages by inferior animals, why should not other changes as extraordinary and unprecedented happen from time to time? If one new cause was permitted to supervene, differing in kind and energy from any before in operation, why may not others have come into action at different epochs? Or what security have we that they may not arise hereafter? And if such be the case, how can the experience of one period, even though we are acquainted with all the possible effects of the then existing causes, be a standard to which we can refer all natural phenomena of other periods?

Now these objections would be unanswerable, if adduced against one who was contending for the absolute uniformity throughout all time of the succession of sublunary events—if, for example, he was disposed to indulge in the philosophical reveries of some Egyptian and Greek sects, who represented all the changes both of the moral and material world as repeated at distant intervals, so as to follow each other in their former connexion of place and time. For they compared the course of events on our globe to astronomical cycles; and not only did they consider all sublunary affairs to be under the influence of the celestial bodies, but they taught that on the earth, as well as in the heavens, the same identical phenomena recurred again and again in a perpetual vicissitude.

The same individual men were doomed to be re-born, and to perform the same actions as before ; the same arts were to be invented, and the same cities built and destroyed. The Argonautic expedition was destined to sail again with the same heroes, and Achilles with his Myrmidons to renew the combat before the walls of Troy.

Alter erit tum Tiphys, et altera quæ vehat Argo
Dilectos heroas : erunt etiam altera bella,
Atque iterum ad Trojam magnus mittetur Achilles.*

The geologist, however, may condemn these tenets as absurd, without running into the opposite extreme, and denying that the order of nature has, from the earliest periods, been uniform in the same sense in which we believe it to be uniform at present, and expect it to remain so in future. We have no reason to suppose, that when man first became master of a small part of the globe, a greater change took place in its physical condition than is now experienced when districts, never before inhabited, become successively occupied by new settlers. When a powerful European colony lands on the shores of Australia, and introduces at once those arts which it has required many centuries to mature ; when it imports a multitude of plants and large animals from the opposite extremity of the earth, and begins rapidly to extirpate many of the indigenous species, a mightier revolution is effected in a brief period than the first entrance of a savage horde, or their continued occupation of the country for many

* Virgil, *Eclog. iv.* For an account of these doctrines, see Dugald Stewart's *Elements of the Philosophy of the Human Mind*, vol. ii. chap. ii. sect. 4., and Prichard's *Egypt. Mythol.* p. 177.

centuries, can possibly be imagined to have produced. If there be no impropriety in assuming that the system is uniform when disturbances so unprecedented occur in certain localities, we can with much greater confidence apply the same language to those primeval ages when the aggregate number and power of the human race, or the rate of their advancement in civilization, must be supposed to have been far inferior. In reasoning on the state of the globe immediately before our species was called into existence, we must be guided by the same rules of induction as when we speculate on the state of America in the interval that elapsed between the introduction of man into Asia, the supposed cradle of our race, and the arrival of the first adventurers on the shores of the New World. In that interval, we imagine the state of things to have gone on according to the order now observed in regions unoccupied by man. Even now, the waters of lakes, seas, and the great ocean, which teem with life, may be said to have no immediate relation to the human race — to be portions of the terrestrial system of which man has never taken, nor ever can take, possession ; so that the greater part of the inhabited surface of the planet may remain still as insensible to our presence as before any isle or continent was appointed to be our residence.

If the barren soil around Sydney had at once become fertile upon the landing of our first settlers ; if, like the happy isles whereof the poets have given us such glowing descriptions, those sandy tracts had begun to yield spontaneously an annual supply of grain, we might then, indeed, have fancied alterations still more remarkable in the economy of nature to have attended the first coming of our species into the planet. Or if,

when a volcanic island like Ischia was, for the first time, brought under cultivation by the enterprise and industry of a Greek colony, the internal fire had become dormant, and the earthquake had remitted its destructive violence, there would then have been some ground for speculating on the debilitation of the subterranean forces, when the earth was first placed under the dominion of man. But after a long interval of rest, the volcano bursts forth again with renewed energy, annihilates one half of the inhabitants, and compels the remainder to emigrate. The course of nature remains evidently unchanged; and, in like manner, we may suppose the general condition of the globe, immediately before and after the period when our species first began to exist, to have been the same, with the exception only of man's presence.

The modifications in the system of which man is the instrument, do not, perhaps, constitute so great a deviation from previous analogy as we usually imagine; we often, for example, form an exaggerated estimate of the extent of our power in extirpating some of the inferior animals, and causing others to multiply; a power which is circumscribed within certain limits, and which, in all likelihood, is by no means exclusively exerted by our species.* The growth of human population cannot take place without diminishing the numbers, or causing the entire destruction, of many animals. The larger beasts of prey in particular give way before us, but other quadrupeds of smaller size, and innumerable birds, insects, and plants, which are inimical to our interests, increase in spite of us, some attacking our food, others our raiment and persons,

* See Book III. ch. ix.

and others interfering with our agricultural and horticultural labours. We behold the rich harvest which we have raised with the sweat of our brow devoured by myriads of insects, and are often as incapable of arresting their depredations, as of staying the shock of an earthquake, or the course of a stream of lava.

A great philosopher has observed, that we can command nature only by obeying her laws; and this principle is true even in regard to the astonishing changes which are superinduced in the qualities of certain animals and plants by domestication and garden culture. I shall point out in the third book that we can only effect such surprising alterations by assisting the development of certain instincts, or by availing ourselves of that mysterious law of their organization, by which individual peculiarities are transmissible from one generation to another.*

It is probable from these and many other considerations, that as we enlarge our knowledge of the system, we shall become more and more convinced, that the alterations caused by the interference of man deviate far less from the analogy of those effected by other animals than is usually supposed.† We are often misled, when we institute such comparisons, by our knowledge of the wide distinction between the instincts of animals and the reasoning power of man; and we are apt hastily to infer, that the effects of a rational and an irrational species, considered merely *as physical agents*, will differ almost as much as the faculties by which their actions are directed.

It is not, however, intended that a real departure from the antecedent course of physical events cannot

* See Book III. ch. iii.

† Id. chapters v. vi. vii. and ix.

be traced in the introduction of man. If that latitude of action which enables the brutes to accommodate themselves in some measure to accidental circumstances, could be imagined to have been at any former period so great, that the operations of instinct were as much diversified as are those of human reason, it might, perhaps, be contended, that the agency of man did not constitute an anomalous deviation from the previously established order of things. It might then have been said, that the earth's becoming at a particular period the residence of human beings, was an era in the moral, not in the physical world — that our study and contemplation of the earth, and the laws which govern its animate productions, ought no more to be considered in the light of a disturbance or deviation from the system, than the discovery of the satellites of Jupiter should be regarded as a physical event affecting those heavenly bodies. Their influence in advancing the progress of science among men, and in aiding navigation and commerce, was accompanied by no reciprocal action of the human mind upon the economy of nature in those distant planets; and so the earth might be conceived to have become, at a certain period, a place of moral discipline, and intellectual improvement to man, without the slightest derangement of a previously existing order of change in its animate and inanimate productions.

The distinctness, however, of the human from all other species, considered merely as an efficient cause in the physical world, is real; for we stand in a relation to contemporary species of animals and plants widely different from that which other irrational animals can ever be supposed to have held to each other. We modify their instincts, relative numbers, and geo-

graphical distribution, in a manner superior in degree, and in some respects very different in kind, from that in which any other species can affect the rest. Besides, the progressive movement of each successive generation of men causes the human species to differ more from itself in power at two distant periods, than any one species of the higher order of animals differs from another. The establishment, therefore, by geological evidence, of the first intervention of such a peculiar and unprecedented agency, long after other parts of the animate and inanimate world existed, affords ground for concluding that the experience during thousands of ages of all the events which may happen on this globe would not enable a philosopher to speculate with confidence concerning future contingencies.

If, then, an intelligent being, after observing the order of events for an indefinite series of ages, had witnessed at last so wonderful an innovation as this, to what extent would his belief in the regularity of the system be weakened? — would he cease to assume that there was permanency in the laws of nature? — would he no longer be guided in his speculations by the strictest rules of induction? To these questions it may be answered, that, had he previously presumed to dogmatize respecting the absolute uniformity of the order of nature, he would undoubtedly be checked by witnessing this new and unexpected event, and would form a more just estimate of the limited range of his own knowledge, and the unbounded extent of the scheme of the universe. But he would soon perceive that no one of the fixed and constant laws of the animate or inanimate world was subverted by human agency, and that the modifications now introduced for the first

time were the accompaniments of new and extraordinary circumstances, and those not of a *physical* but a *moral* nature. The deviation permitted would also appear to be as slight as was consistent with the accomplishment of the new *moral* ends proposed, and to be in a great degree temporary in its nature, so that, whenever the power of the new agent was withheld, even for a brief period, a relapse would take place to the ancient state of things; the domesticated animal, for example, recovering in a few generations its wild instinct, and the garden-flower and fruit-tree reverting to the likeness of the parent stock.

Now, if it would be reasonable to draw such inferences with respect to the future, we cannot but apply the same rules of induction to the past. We have no right to anticipate any modifications in the results of existing causes in time to come, which are not conformable to analogy, unless they be produced by the progressive development of human power, or perhaps by some other new relations which may hereafter spring up between the moral and material worlds. In the same manner, when we speculate on the vicissitudes of the animate and inanimate creation in former ages, we ought not to look for any anomalous results, unless where man has interfered, or unless clear indications appear of some other *moral* source of temporary derangement.

CHAPTER X.

SUPPOSED INTENSITY OF AQUEOUS AND IGNEOUS FORCES
AT REMOTE PERIODS.

Intensity of aqueous causes — Slow accumulation of strata proved by fossils — Rate of denudation can only keep pace with deposition — Erratics, and effects of ice — Deluges and the causes to which they are referred — Supposed universality of ancient deposits — Former intensity of igneous action — Volcanic formations of all geological periods — Plutonic rocks of different ages — Gradual development of subterranean movements — Faults.

Intensity of aqueous causes. — THE great problem considered in the preceding chapters, namely, whether the former changes of the earth made known to us by geology, resemble in kind and degree those now in daily progress, may still be contemplated from several other points of view. We may inquire, for example, whether there are any grounds for the belief entertained by many, that the intensity both of aqueous and of igneous forces, in remote ages, far exceeded that which we witness in our own times.

First, then, as to aqueous causes ; it has been shown in our history of the science, that Woodward did not hesitate, in 1695, to teach that the entire mass of fossiliferous strata contained in the earth's crust, had been deposited in a few months ; and, consequently, as their mechanical and derivative origin was already admitted, the reduction of rocky masses into mud, sand,

and pebbles, the transportation of the same to a distance, and their accumulation elsewhere in regular strata, were all assumed to have taken place with a rapidity unparalleled in modern times. This doctrine was modified by degrees, in proportion as different classes of organic remains, such as shells, corals, and fossil plants, had been studied with attention. Analogy led every naturalist to assume that each full-grown individual of the animal or vegetable kingdom, had required a certain number of months or years for the attainment of maturity, and the perpetuation of its species by generation; and thus the first approach was made to the conception of a common standard of time, without which there are no means whatever of measuring the comparative rate at which any succession of events has taken place at two distinct periods. This standard consisted of the average duration of the lives of individuals of the same genera or families in the animal and vegetable kingdoms; and the multitude of fossils dispersed through successive strata, implied the continuance of the same species for many generations. At length the idea that species themselves had had a limited duration, arose out of the observed fact that sets of strata of different ages contained fossils of distinct species. Finally, the opinion became general, that in the course of ages, one assemblage of animals and plants had again and again disappeared, and new tribes had started into life to replace them.

Denudation.— In addition to the proofs derived from organic remains, the forms of stratification led, also, on a full investigation, to the belief that sedimentary rocks had been slowly deposited; but it was still supposed that *denudation*, or the power of running water, and the waves and currents of the ocean, to strip

off superior strata, and lay bare the rocks below, had formerly operated with a rapidity unparalleled in our own times. These opinions were both illogical and inconsistent, because deposition and denudation are parts of the same process, and what is true of the one must be true of the other. Their speed must be always limited by the same causes, and the conveyance of solid matter to a particular region can only keep pace with its removal from another, so that the aggregate of sedimentary strata in the earth's crust can never exceed in volume the amount of solid matter which has been ground down and washed away by running water. How vast then must be the spaces which this abstraction of matter has left vacant! how far exceeding in dimensions all the valleys, however numerous, and the hollows, however vast, which we can prove to have been cleared out by aqueous erosion! The evidences of the work of denudation are defective, because it is the nature of every destroying cause to obliterate the signs of its own agency; but the amount of reproduction in the form of sedimentary strata must always afford a true measure of the denudation which the earth's surface has undergone.

Erratics. — The next phenomenon to which advocates of the excessive power of running water in times past have appealed, is the enormous size of the blocks called *erratic*, which lie scattered over the northern parts of Europe and North America. Unquestionably a large proportion of these blocks have been transported far from their original position, for between them and the parent rocks we now find, not unfrequently, deep seas and valleys intervening, or hills more than a thousand feet high. To explain the present situation of such travelled fragments, a deluge

of mud has been imagined by some to have come from the north, bearing along with it sand, gravel, and stony fragments, some of them hundreds of tons in weight. This flood, in its transient passage over the continents, dispersed the boulders irregularly over hill, valley, and plain, or forced them along over a surface of hard rock, so as to polish it and leave it indented with parallel scratches and grooves, — such markings as are still visible in the rocks of Scandinavia, Scotland, Canada, and many other countries.

There can be no doubt that the myriads of angular and rounded blocks above alluded to cannot have been borne along by ordinary rivers or marine currents, so great is their volume and weight, and so clear are the signs, in many places, of time, having been occupied in their successive deposition; for they are often distributed at various depths through heaps of regularly stratified sand and gravel. No waves of the sea raised by earthquakes, nor the bursting of lakes dammed up for a time by landslips or by avalanches of snow, can account for the observed facts; but I shall endeavour to show, in the third chapter of the next book, that a combination of existing causes may have conveyed erratics into their present situations. :

The causes which will be referred to are, first, the carrying power of ice; secondly, that of running water; thirdly, the upward movement of the bed of the sea, converting it gradually into land. Without entering at present into any details respecting these causes, I may mention that the transportation of blocks by ice is now simultaneously in progress in the cold and temperate latitudes, both of the northern and southern hemisphere, as, for example,

on the coasts of Canada and Gulf of St. Lawrence, and also in South Georgia, Patagonia, and Chili. In those regions the uneven bed of the ocean is becoming strewed over with ice-drifted fragments, which have either stranded on shoals, or been dropped in deep water by melting bergs. The entanglement of boulders in drift ice will also be shown to occur annually in North America, and these stones, when firmly frozen into ice, wander year after year from Labrador to the St. Lawrence, and reach points of the western hemisphere farther south than any part of Great Britain.

The general absence of erratics in the warmer parts of the equatorial regions of Asia, Africa, and America, confirms the same views. As to the polishing and grooving of hard rocks, it has lately been ascertained that glaciers give rise to these effects: when pushing forward sand, pebbles, and rocky fragments, and causing them to grate along the bottom. Nor can there be any doubt that icebergs, when they run aground on the floor of the ocean, imprint similar marks upon it.

It is unnecessary, therefore, to refer to deluges, or even to speculate on the former existence of a climate more severe than that now prevailing in the western hemisphere, to explain the geographical distribution of most of the European erratics.

Deluges.—As deluges have been often alluded to, I shall say something of the causes which may be supposed to give rise to these grand movements of water. Geologists who believe that mountain-chains have been thrown up suddenly at many successive epochs, imagine that the waters of the ocean may be raised by these convulsions, and then break in terrific waves upon the land, sweeping over whole continents, hollow-

ing out valleys, and transporting sand, gravel, and erratics, to great distances. The sudden rise of the Alps or Andes, it is said, may have produced a flood even subsequently to the time when the earth became the residence of man. But it seems strange that none of the writers who have indulged their imaginations in conjectures of this kind, should have ascribed a deluge to the sudden conversion of part of the unfathomable ocean into a shoal rather than to the rise of mountain-chains. In the latter case, the mountains themselves could do no more than displace a certain quantity of atmospheric air, whereas, the instantaneous formation of the shoal would displace a vast body of water, which being heaved up to a great height might roll over and permanently submerge a large portion of a continent.

If we restrict ourselves to combinations of causes at present known, it would seem that the two principal sources of extraordinary inundations are, first, the escape of the waters of a large lake raised far above the sea; and, secondly, the pouring down of a marine current into lands depressed below the mean level of the ocean.

As an example of the first of these cases, we may take Lake Superior, which is more than 400 geographical miles in length and about 150 in breadth, having an average depth of from 500 to 900 feet. This vast body of freshwater is raised no less than 600 feet above the level of the ocean; and the lowest part of the barrier which separates the south-western boundary of the lake from those streams which flow into the head waters of the Mississippi is not more than 600 feet high. If, therefore, a series of partial subsidences should lower the barrier 600 feet, any subsequent

rending or depression, even of a few yards at a time, would allow the sudden escape of vast floods of water into a hydrographical basin of enormous extent. If the event happened in the dry season, when the ordinary channels of the Mississippi and its tributaries are in a great degree empty, the inundation might not be considerable, but if in the flood-season, a region capable of supporting a population of many millions might be suddenly submerged. But even this event would be insufficient to cause a violent rush of water, and to produce those effects usually called diluvial, for the difference of level between Lake Superior and the Gulf of Mexico is no more than 600 feet in a distance of 1800 miles. Nor would it be consistent with analogy to calculate on the entire removal of the barrier at once. We ought rather to expect it to sink by a series of successive subsidences, or to be fissured again and again, and the channel of discharge to be widened and deepened gradually as the rushing waters escape.

The second case before adverted to is where there are large tracts of dry land beneath the mean level of the ocean. It seems, after much controversy, to be at length a settled point, that the Caspian is really 108 feet lower than the Black Sea. As the Caspian covers an area about equal to that of Spain, and as its shores are in general low and flat, there must be many thousand square miles of country less than 108 feet above the level of that inland sea, and consequently depressed below the Black Sea and Mediterranean. This area includes the site of the populous city of Astrakhan and other towns. Into this region the ocean would pour its waters, if the land now intervening between the Sea of Azof and the Caspian should subside. Yet, even

if this event should occur, it is most probable that the submergence of the whole region would not be accomplished simultaneously, but by a series of minor floods, the sinking of the barrier being gradual.*

Supposed universality of ancient deposits.— The next fallacy which has helped to perpetuate the doctrine that the operations of water were on a grander scale in ancient times, is founded on the indefinite areas

* It has been suspected ever since the middle of the last century, that the Caspian was lower than the ocean, it being known that in Astrakhan the mercury in the barometer generally stands above thirty inches. In 1811, MM. Engelhardt and Parrot attempted to determine the exact amount of difference by a series of levellings and barometrical measurements across the isthmus at two different places near the foot of Mount Caucasus. The result of their operations led them to the opinion that the Caspian was more than 300 feet below the Black Sea. But the correctness of the observations having afterwards been called in question, M. Parrot revisited the ground in 1829 and 1830, and inferred from new levellings, that the mouth of the Don was between three and four feet lower than that of the Wolga; in other words, that the sea of Azof which communicates with the Black Sea was actually lower than the Caspian! Other statements, no less contradictory, having been made by other observers, the Russian government at length directed the Academy of St. Petersburg, to send an expedition in 1836, to decide the point by a trigonometrical survey, from which it appeared that the Caspian is 101 Russian, or 108 English feet lower than the Black Sea. (For authorities see Journ. Roy. Geograph. Soc. vol. viii. p. 135.)

According to the researches of Mr. G. Moore and Mr. Beek made in 1837, the level of the Dead Sea was estimated by the temperature of boiling water to be 500 feet below the level of the Mediterranean, a result confirmed by the barometrical experiments of Professor Schubert of Munich, according to which the difference of level is 598 feet. The last-mentioned traveller also states, that the Lake of Tiberias is 500 feet below the Mediterranean. (Journ. Roy. Geograph. Soc. vol. viii. p. 250.)

over which homogeneous deposits were supposed to extend. No modern sedimentary strata, it is said, equally identical in mineral character and fossil contents, can be traced continuously from one quarter of the globe to another. But the first propagators of these opinions were very slightly acquainted with the inconstancy in mineral composition of the ancient formations, and equally so of the wide spaces over which the same kind of sediment is now actually distributed by rivers and currents in the course of centuries. The persistency of character in the older series was exaggerated, its extreme variability in the newer was assumed without proof. In the chapter which treats of river-deltas and the dispersion of sediment by currents, and in the description of reefs of coral now growing over areas many hundred miles in length, I shall have opportunities of convincing the reader of the danger of hasty generalizations on this head.

In regard to the imagined universality of particular rocks of ancient date, it was almost unavoidable that this notion, when once embraced, should be perpetuated; for the same kinds of rock have occasionally been reproduced at successive epochs: and when once the agreement or disagreement in mineral character alone was relied on as the test of age, it followed that similar rocks, if found even at the antipodes, were referred to the same era, until the contrary could be shown.

Now it is usually impossible to combat such an assumption on geological grounds, so long as we are imperfectly acquainted with the order of superposition and the organic remains of these same formations. Thus, for example, a group of red marl and red sandstone, containing salt and gypsum, being interposed in

England between the Lias and the Coal, all other red marls and sandstones, associated some of them with salt, and others with gypsum, and occurring not only in different parts of Europe, but in Peru, India, the salt deserts of Asia, those of Africa — in a word, in every quarter of the globe, were referred to one and the same period. The burden of proof was not supposed to rest with those who insisted on the identity in age of all these groups — their identity in mineral composition was thought sufficient. It was in vain to urge as an objection the improbability of the hypothesis which implies that all the moving waters on the globe were once simultaneously charged with sediment of a red colour.

But the rashness of pretending to identify, in age, all the red sandstones and marls in question, has at length been sufficiently exposed, by the discovery that, even in Europe, they belong decidedly to many different epochs. It is already ascertained, that the red sandstone and red marl containing the rock-salt of Cardona in Catalonia, may be referred to the period of our Chalk and Green Sand. It is also known that certain red marls and variegated sandstones, in Auvergne, which are undistinguishable in mineral composition from the New Red Sandstone of English geologists, belong, nevertheless, to the Eocene period: and, lastly, the gypseous red marl of Aix, in Provence, formerly supposed to be a marine secondary group, is now acknowledged to be a tertiary freshwater formation.

Nor was the nomenclature commonly adopted in geology without its influence in perpetuating the erroneous doctrine of universal formations. Such names for example, as Chalk, Green Sand, Oolite, Red Marl, Coal, and others, were given to some of the principal

fossiliferous groups in consequence of mineral peculiarities which happened to characterize them in the countries where they were first studied. When geologists had at length shown, by means of fossils and the order of superposition, that other strata, entirely dissimilar in colour, texture, and composition, were of contemporaneous date, it was thought convenient still to retain the old names. That these were often inappropriate was admitted, but the student was taught to understand them in no other than a chronological sense, so that the Chalk might not be a white cretaceous rock, but a hard dolomitic limestone, as in the Pyrenees, or a black slate, as at Glaris and the Lake of Thun, in Switzerland. In like manner the Green Sand, it was said, might in some places be represented by red sandstone, red marl, salt, and gypsum, as in the north of Spain. So the oolitic texture was declared to be rather an exception than otherwise to the general rule in rocks of the Oolitic period; and it often became necessary to affirm that no particle of carbonaceous matter could be detected in districts where the true Coal series abounded. In spite of every precaution the habitual use of this language could scarcely fail to instil into the mind of the pupil an idea that chalk, coal, salt, red marl, or the oolitic structure were far more widely characteristic of the rocks of a given age than was really the case.

There is still another cause of deception disposing us to ascribe a more limited range to the newer sedimentary formations as compared to the older, namely, the very general concealment of the newer strata beneath the waters of lakes and seas, and the wide exposure above water of the more ancient. The Chalk, for example, now seen stretching for thousands of

miles over different parts of Europe has become visible to us by the effect, not of one, but of many distinct series of subterranean movements. Time has been required, and a succession of geological periods, to raise it above the waves in so many regions; and if calcareous rocks of the Eocene or Miocene periods have been formed, as homogeneous in mineral composition throughout equally extensive regions, it may require convulsions as numerous as all those which have occurred since the origin of the Chalk to bring them up within the sphere of human observation. Hence the rocks of more modern periods may appear partial, as compared to those of remoter eras, not because of any original inferiority in their extent, but because there has not been sufficient time since their origin for the development of a great series of elevatory movements.

In regard, however, to one of the most important characteristics of sedimentary rocks, their organic remains, many naturalists of high authority suspect that the same species of fossils are more uniformly distributed through formations of high antiquity than in those of more modern date, and that distinct zoological and botanical provinces, as they are called, which form so striking a feature in the living creation, were not established at remote eras. Thus the plants of the Coal, the shells and trilobites of the Silurian rocks, and the ammonites of the Oolite, have been supposed to have a wider geographical range than any living species of trees, crustaceans, or mollusks.

It seems by no means unlikely that this opinion will prove, to a certain extent, well founded, but no comparison has yet been made of a large assemblage of fossils from two very distant points with sufficient

minuteness to entitle us to pronounce on the specific identity of the whole. In the theory of climate proposed in the seventh and eighth chapters, we have seen how the altered position of sea and land might render the temperature of the globe more uniform, in which case the fauna and flora of the earth would be less diversified than now.

.. *Supposed former intensity of igneous action.*—In reasoning on the igneous as well as the aqueous forces, geologists have been fain to represent nature at remote epochs as having been prodigal of violence and parsimonious of time. Now although it is less easy to determine the relative ages of the volcanic than of the fossiliferous formations, it is undeniable that igneous rocks have been produced at all geological periods, or as often as we find distinct deposits marked by peculiar animal and vegetable remains. It can be shown that rocks commonly called trappean have been injected into fissures, and ejected at the surface, both before and during the deposition of the Carboniferous series, and at the time when the Magnesian Limestone, and when the Upper New Red Sandstone were formed, or when the Lias, Oolite, Green Sand, Chalk, and the several tertiary groups newer than the Chalk, originated in succession. Nor is this all; distinct volcanic products may be referred to the subordinate divisions of each period, such as the Carboniferous, as in the county of Fife, in Scotland, where certain masses of contemporaneous trap are associated with the Lower, others with the Upper Coal-measures. And if one of these masses is more minutely examined, we find it to consist of the products of a great many successive outbursts, by which scorix and lava were again and again emitted, and afterwards consolidated, then fissured, and

finally traversed by melted matter constituting what are called dikes. As we enlarge, therefore, our knowledge of the ancient rocks formed by subterranean heat, we find ourselves compelled to regard them as the aggregate effects of innumerable eruptions, each of which may have been comparable in violence to those now experienced in volcanic regions.

It may indeed be said that we have as yet no data for estimating the relative volume of matter simultaneously in a state of fusion at two given periods, as if we were to compare the columnar basalt of Staffa and its environs with the lava poured out in Iceland in 1783; but for this very reason it would be rash and unphilosophical to assume an excess of ancient as contrasted with modern outpourings of melted matter at particular periods of time.* It would be still more presumptuous to take for granted that the more deep-seated effects of subterranean heat surpassed at remote eras the corresponding effects of internal heat in our own times. Certain porphyries and granites, and all the rocks commonly called plutonic, are now generally supposed to have resulted from the slow cooling of materials fused and solidified under great pressure; and we cannot doubt that beneath existing volcanos there are large spaces filled with melted stone, which must for centuries remain in an incandescent state, and then cool and become hard and crystalline when the subterranean heat shall be exhausted. That lakes of lava are continuous for hundreds of miles beneath the Chilian Andes, seems established by observations made in the year 1835.

Now, wherever the fluid contents of such reservoirs

* See Vol. II. p. 258.

are poured out successively from craters in the open air or at the bottom of the sea, the matter so ejected may afford evidence by its arrangement of having originated at different periods; but if the subterranean residue after the withdrawal of the heat be converted into crystalline or plutonic rock, the entire mass will seem to have been formed at once, however countless the ages required for its fusion and subsequent refrigeration. As the idea that all the granite in the earth's crust was produced simultaneously, and in a primitive state of the planet, has now been universally abandoned; so the suggestion above adverted to may put us on our guard against too readily adopting another opinion, namely, that each large mass of granite was generated in a brief period of time.

The doctrine of some modern writers of authority that crystalline rocks, such as granite, gneiss, mica-schist, quartzite, and others, were produced in the greatest abundance in the earlier ages of the planet, and that their formation has ceased altogether in our own times, will be controverted in the thirteenth chapter.

Gradual development of subterranean movements.—The extreme violence of the subterranean forces in remote ages has been often inferred from the fact that the older rocks are more fractured and dislocated than the newer. But what other result could we have anticipated if the quantity of movement had been always equal in equal periods of time? Time must in that case multiply the derangement of strata in the ratio of their antiquity. Indeed, the numerous exceptions to the above rule which we find in nature, present at first sight the only objection to the hypothesis of uniformity. For the more ancient formations remain in many places horizontal, while in others

much newer strata are curved and vertical. This apparent anomaly, however, will be seen in the next chapter to depend on the irregular manner in which the volcanic and subterranean agency affect different parts of the earth in succession, being often renewed again and again in certain areas, while others remain during the whole time at rest.

That the more impressive effects of subterranean power, such as the upheaval of mountain-chains, are due to multiplied convulsions of moderate intensity rather than to a few paroxysmal explosions, will be naturally inferred, when the gradual and intermittent development of volcanic eruptions in times past is once admitted. It is no longer disputed that these eruptions have their source in the same causes as those to which earthquakes and the permanent rise and fall of land are due; the admission, therefore, that one of the two volcanic or subterranean processes has gone on gradually, draws with it the conclusion that the effects of the other have been elaborated by slow degrees.

Faults. — The same reasoning is applicable to great *faults*, or those striking instances of the upthrow or downthrow of large masses of rock, which have been often thought to imply tremendous catastrophes wholly foreign to the ordinary course of nature. Thus we have in England a fault, in which the vertical displacement is between 600 and 1000 feet, and the horizontal extent of the movement thirty miles or more, the width of the fissure since filled up with rubbish varying from ten to fifty feet. But when we inquire into the proofs of the mass having risen or fallen suddenly on the one side of this great rent several hundred feet above or below the rock with which it was once continuous on the other side, we find the evidence defec-

tive. There are grooves, it is said, and scratches on the rubbed and polished walls, which have often one common direction, favouring the theory that the movement was accomplished by a single stroke, and not by a series of interrupted movements. But, in fact, the striæ are not always parallel in such cases, but often irregular, and sometimes the stones and earth which are in the middle of the fault or fissure have been polished and striated by friction, showing that there have been slidings subsequent to the first introduction of the fragmentary matter. Nor should we forget that the last movement must always tend to obliterate the signs of previous trituration, so that neither its instantaneousness nor the uniformity of its direction can be inferred from the parallelism of the striæ that have been last produced.

When rocks have been once fractured, and freedom of motion communicated to detached portions of them, these will naturally continue to yield in the same direction, if the process of upheaval or of undermining be repeated again and again. The incumbent mass will always give way along the lines of least resistance, or where it was formerly rent asunder. Probably, the effects of reiterated movement, whether upward or downward, in a fault, may be undistinguishable from those of a single and instantaneous rise or subsidence, and the same may be said of the rising or falling of continental masses, such as Sweden or Greenland, which we know to take place slowly and insensibly.

The difficulty of reducing within narrow limits the quantity of time which may have elapsed during the origin of great faults and mountain-chains will be better understood, when the reader has perused the concluding pages of the twelfth chapter.

CHAPTER XI.

DOCTRINE OF ALTERNATE PERIODS OF REPOSE AND CONVULSION, AND OF SUDDEN REVOLUTIONS IN THE ANIMATE WORLD, CONTROVERTED.

Observed facts in which this doctrine has originated — These may be equally explained by supposing a uniform and uninterrupted series of changes in the animate and inanimate world — Threefold consideration of this subject; first, in reference to the living creation, extinction of species, and origin of new animals and plants; secondly, in reference to the changes produced in the earth's crust by the continuance of subterranean movements in certain areas, and their transference after long periods to new areas; thirdly, in reference to the laws which govern the formation of fossiliferous strata, and the shifting of the areas of sedimentary deposition — Concluding remarks on the combined influence of all these modes and causes of change in producing breaks and chasms in the chain of records — These breaks independent both of general and local catastrophes, and of crises in the animate world.

Origin of the doctrine of alternate periods of repose and disorder. — IT has been truly observed, that when we arrange the fossiliferous formations in chronological order, they constitute a broken and defective series of monuments: we pass, without any intermediate gradations, from systems of strata which are horizontal to other systems which are highly inclined, from rocks of peculiar mineral composition to others which have a character wholly distinct, — from one assemblage of organic remains to another, in which frequently all the species, and most of the genera, are different. These

violations of continuity are so common, as to constitute the rule rather than the exception, and they have been considered by many geologists as conclusive in favour of sudden revolutions in the inanimate and animate world. According to the speculations of some writers, there have been in the past history of the planet alternate periods of tranquillity and convulsion, the former enduring for ages, and resembling that state of things now experienced by man; the other brief, transient, and paroxysmal, giving rise to new mountains, seas, and valleys, annihilating one set of organic beings, and ushering in the creation of another.

It will be the object of the present chapter to demonstrate, that these theoretical views are not borne out by a fair interpretation of geological monuments. It is true that in the solid framework of the globe, we have a chronological chain of natural records, and that many links in this chain are wanting, but a careful consideration of all the phenomena will lead to the opinion that the series was originally defective, —that it has been rendered still more so by time —that a great part of what remains is inaccessible to man, and even of that fraction which is accessible nine tenths are to this day unexplored.

How the facts may be explained by assuming a uniform series of changes. — The readiest way, perhaps, of persuading the reader that we may dispense with great and sudden revolutions in the geological order of events, is by showing him how a regular and uninterrupted series of changes in the animate and inanimate world may give rise to such breaks in the sequence, and such unconformability of stratified rocks, as are usually thought to imply convulsions and catas-

trophes. It is scarcely necessary to state, that the assumed order of events must be in harmony with all the conclusions legitimately drawn by geologists from the structure of the earth, and must be equally in accordance with the changes observed by man to be now going on in the living and inorganic creation. It may be necessary in the present state of science to supply some part of the assumed course of nature hypothetically; but if so, this must be done without any violation of probability, and always consistently with the analogy of what is known both of the past and present economy of our system. Although the discussion of so comprehensive a subject must carry the beginner far beyond his depth, it will also, it is hoped, stimulate his curiosity and prepare him to read with advantage some elementary treatise on geology, and lead him to perceive the bearing on that science of the changes now in progress on the earth. At the same time it may be useful in teaching him to understand the intimate connexion between the second and third books of this work, the former of which is occupied with the changes of the inorganic, the latter with those of the organic creation.

In pursuance, then, of the plan above proposed, I shall consider in this chapter, first, what may be the course of fluctuation in the animate world; secondly, the mode in which subterranean movements affect the earth's crust in the lapse of ages; and, thirdly, the laws which regulate the deposition of sediment.

UNIFORMITY OF CHANGE CONSIDERED FIRST IN
REFERENCE TO THE LIVING CREATION.

First, in regard to the vicissitudes of the living creation, all are agreed that the sedimentary strata

found in the earth's crust are divisible into a variety of groups, more or less dissimilar in their organic remains and mineral composition. The conclusion universally drawn from the study and comparison of these fossiliferous groups is this, that at successive periods, distinct tribes of animals and plants have inhabited the land and waters, and that the organic types of the newer formations are more analogous to species now existing, than those of more ancient rocks. If we then turn to the present state of the animate creation, and inquire whether it has now become fixed and stationary, we discover that, on the contrary, it is in a state of continual flux — that there are many causes in action which tend to the extinction of species, and which are conclusive against the doctrine of their unlimited durability. But natural history has been successfully cultivated for so short a period, that a few examples only of local, and perhaps but one of absolute extirpation can as yet be proved, and these only where the interference of man has been conspicuous. It will nevertheless appear evident, from the facts and arguments detailed in the third book (from the fifth to the tenth chapters inclusive) that man is not the only exterminating agent; and that, independently of his intervention, the annihilation of species is promoted by the multiplication and gradual diffusion of every animal or plant. It will also appear in the same book, that every alteration in the physical geography and climate of the globe cannot fail to have the same tendency. If we proceed still further, and inquire whether new species are substituted from time to time for those which die out, and whether there are certain laws appointed by the Author of Nature, to regulate such new creations, we find that the period

of human observation is as yet too short to afford data for determining so weighty a question. All that can be done is to show, that the successive introduction of new species may be a constant part of the economy of the terrestrial system, without our having any right to expect that we should be in possession of direct proof of the fact. The appearance again and again of new species may easily have escaped detection, since the numbers of known animals and plants have augmented so rapidly within the memory of persons now living, as to have doubled in some classes, and quadrupled in others. It will also be remarked in the sequel (Book III. Chap. xi.), that it must always be more easy if species proceed originally from single stocks, to prove that one which formerly abounded in a given district has ceased to be, than that another has been called into being for the first time. If, therefore, there be as yet only one unequivocal instance of extinction, namely, that of the dodo, it is scarcely reasonable as yet to hope that we should be cognizant of a single instance of the first appearance of some new species.

Recent origin of man, and gradual approach in the tertiary fossils of successive periods from an extinct to the recent fauna. — The geologist, however, if required to advance some fact which may lend countenance to the opinion that in the most modern times, that is to say, after the greater part of the existing fauna and flora were established on the earth there has still been a new species superadded, may point to man himself as furnishing the required illustration, — for man must be regarded by the geologist as a creature of yesterday, not merely in reference to the past history of the organic world, but also in relation

to that particular state of the animate creation of which he forms a part. The comparatively modern introduction of the human race is proved by the absence of the remains of man and his works, not only from all strata containing a certain proportion of fossils of extinct species, but even from a large part of the newest strata, in which all the fossil individuals are referable to species still living.

To enable the reader to appreciate the full force of this evidence, I shall give a slight sketch of the information which we have obtained from the more modern strata, respecting the fluctuations of the animate world in times immediately antecedent to the appearance of man.

In tracing the series of fossiliferous formations from the most ancient to the more modern, the first deposits in which we meet with assemblages of organic remains, having a near analogy to the fauna of certain parts of the globe in our own time, are those commonly called tertiary. Even in the Eocene, or oldest subdivision of these tertiary formations, some few of the testacea belong to existing species, although almost all of them, and apparently all the associated vertebrata, are now extinct. These Eocene strata are succeeded by a great number of more modern deposits, which depart gradually in the character of their fossils from the Eocene type, and approach more and more to that of the living creation. In the present state of science, it is chiefly by the aid of shells that we are enabled to arrive at these results, for of all classes the testacea are the most generally diffused in a fossil state, and may be called the medals principally employed by nature in recording the chronology of past events. In the Miocene deposits,

which succeed next to the Eocene, we begin to find a considerable number, although still a minority, of recent species, intermixed with some fossils common to the preceding epoch. We then arrive at the Pliocene strata, in which species now contemporary with man begin to preponderate, and in the newest of which nine tenths of the fossils agree with species still inhabiting the neighbouring sea.

In thus passing from the older to the newer members of the tertiary system we meet with many chasms, but none which separate entirely, and by a broad line of demarcation, one state of the organic world from another. There are no signs of an abrupt termination of one fauna and flora, and the starting into life of new and wholly distinct forms. Although we are far from being able to demonstrate geologically an insensible transition from the Eocene to the recent fauna, yet we may affirm that the more we enlarge and perfect our survey of Europe the more nearly do we approximate to such a continuous series, and the more gradually are we conducted from times when many of the genera and nearly all the species were extinct, to those in which scarcely a single species flourished which we do not know to exist at present.

The great physical revolutions which the surface of Europe has undergone, within the times above adverted to, were spoken of in the description of the map of Europe (p. 211.). Changes, of a similar kind, continued down to a period when the recent testacea predominated to the almost entire exclusion of the extinct. Thus we observe in Sicily a lofty table-land and hills, sometimes rising to the height of 3000 feet, capped with a limestone, in which nine tenths of the fossil testacea are specifically identical with those now

inhabiting the Mediterranean. These calcareous and other argillaceous strata of the same age are intersected by deep valleys which have been gradually formed by denudation, but have not varied materially in width or depth since Sicily was first colonized by the Greeks. The limestone, moreover, which is of so late a date in geological chronology, was quarried for building those ancient temples of Girgenti and Syracuse, of which the ruins carry us back to a remote era in human history. If we are lost in conjectures when speculating on the ages required to lift up these formations to the height of several thousand feet above the sea, how much more remote must be the era when the same rocks were gradually formed beneath the waters?

Post-tertiary formations anterior to man.— Neither in the Sicilian formation above mentioned, nor in any others in which a slight per-centage of existing species occur, have any remains of man or his works been as yet detected. It is still more remarkable that deposits of a later date, which may be called post-tertiary (the fossils which they contain agreeing entirely with species of the neighbouring sea), exhibit no memorials of the human race, or of articles fabricated by the hand of man. Some of these strata pass by the name of “raised beaches,” occurring at moderate elevations on the coasts of England, Scotland, and Ireland. Other examples are met with on a more extended scale in Scandinavia, as at the height of 200 feet at Uddevalla in Sweden, and at twice that elevation, near Christiania, in Norway, also at an altitude of 600 or 700 feet, in places farther north. They consist of beds of sand and clay, filling hollows in a district of granite and gneiss, and they must closely resemble the accumulations of shelly matter now in progress at the bottom

of the Norwegian fiords. The rate at which the land is now rising in Scandinavia is far too irregular in different places to afford a safe standard for estimating the minimum of time required for the upheaval of the fundamental granite, and its marine shelly covering, to the height of so many hundred feet ; but according to the greatest average of five or six feet in a century, the period required would be very considerable, and the whole of it, as well as the antecedent epoch of submergence, seems to have preceded the introduction of man, at least into these parts of the earth.

There are other post-tertiary formations of fluvial origin, in the centre of Europe, in which the absence of human remains is perhaps still more striking, because, when formed, they must have been surrounded by dry land. I allude to the silt or *loess* of the basin of the Rhine, which must have gradually filled up the great valley of that river since the time when its waters, and the contiguous lands, were inhabited by the existing species of freshwater and terrestrial mollusks. Showers of ashes, thrown out by some of the last eruptions of the Eifel volcanos, fell during the deposition of this fluvial silt, and were interstratified with it. But these volcanos became exhausted, the valley was re-excavated through the silt, and again reduced to its present form before the period of human history. The study, therefore, of this shelly silt reveals to us the history of a long series of events, which occurred after the testacea now living inhabited the land and rivers of Europe, and the whole terminated without any signs of the coming of man into that part of the globe.

To conclude, it appears that, in going back from the recent to the Eocene period, we are carried by many

successive steps from the fauna now contemporary with man to an assemblage of fossil species wholly different from those now living. In this retrospect we have not yet succeeded in tracing back a perfect transition from the recent to an extinct fauna; but there are so many species in common to the groups which stand next in succession as to show that there is no great chasm, no signs of a crisis when one class of organic beings was annihilated to give place suddenly to another. This analogy, therefore, derived from a period of the earth's history which can best be compared with the present state of things, and more thoroughly investigated than any other, leads to the conclusion that the extinction and creation of species has been and is the result of a slow and gradual change in the organic world.

UNIFORMITY OF CHANGE CONSIDERED, SECONDLY, IN
REFERENCE TO SUBTERRANEAN MOVEMENTS.

To pass on to another of the three topics before proposed for discussion, the reader will find, in the account given in the second book of the earthquakes recorded in history, that certain countries have, from time immemorial, been rudely shaken again and again, while others, comprising by far the largest part of the globe, have remained, to all appearance, motionless. In the regions of convulsion rocks have been rent asunder, the surface has been forced up into ridges, chasms have opened, or the ground throughout large spaces has been permanently lifted up above or let down below its former level. In the regions of tranquillity some areas have remained at rest, but others have been ascertained by a comparison of measure-

ments, made at different periods, to have risen by an insensible motion, as in Sweden, or to have subsided very slowly, as in Greenland. That these same movements, whether ascending or descending, have continued for ages in the same direction has been established by geological evidence. Thus, we find both on the east and west coast of Sweden, that ground which formerly constituted the bottom of the Baltic and of the ocean has been lifted up to an elevation of several hundred feet above high-water mark. The rise within the historical period has not amounted to many yards, but the greater extent of antecedent upheaval is proved by the occurrence in inland spots, several hundred feet high, of deposits filled with fossil shells of species now living either in the ocean or the Baltic.

To detect proofs of slow and gradual subsidence must in general be more difficult; but the theory which accounts for the form of circular coral reefs and lagoon islands, and which will be explained in the last chapter of the third book, will satisfy the reader that there are spaces on the globe, several thousand miles in circumference, throughout which the downward movement has predominated for ages, and yet the land has never, in a single instance, gone down suddenly for several hundred feet at once. Yet geology demonstrates that the persistency of subterranean movements in one direction has not been perpetual throughout all past time. There have been great oscillations of level by which a surface of dry land has been submerged to a depth of several thousand feet, and then at a period long subsequent raised again and made to emerge. Nor have the regions now motionless been always at rest; and some of those which are at present the theatres of reiterated earthquakes have formerly

enjoyed a long continuance of tranquillity. But although disturbances have ceased after having long prevailed, or have recommenced after a suspension for ages, there has been no universal disruption of the earth's crust or desolation of the surface since times the most remote. The non-occurrence of such a general convulsion is proved by the perfect horizontality now retained by some of the most ancient fossiliferous strata throughout wide areas.

Inferences derived from unconformable strata.—That the subterranean forces have visited different parts of the globe at successive periods is inferred chiefly from the unconformability of strata belonging to groups of different ages. Thus, for example, on the borders of Wales and Shropshire we find the slaty beds of the ancient Silurian system curved and vertical, while the beds of the overlying Carboniferous shale and sandstone are horizontal. All are agreed, that in such a case the older set of strata had suffered great dislocation before the deposition of the newer or Carboniferous beds, and that these last have never since been convulsed by any movements of excessive violence. But the strata of the inferior group suffered only a local derangement, and rocks of the same age are by no means found every where in a curved or vertical position. In various parts of Europe, and particularly near Lake Wener, in the south of Sweden, beds of the same Silurian system maintain the most perfect horizontality, and a similar observation may be made respecting limestones and shales of the like antiquity in the great lake district of Canada and the United States. They are still as flat and horizontal as when first formed, yet since their origin not only have most of the actual mountain chains been uplifted,

but the very rocks of which those mountains are composed have been formed.

It would be easy to multiply instances of similar unconformability in formations of other ages, but a few more will suffice. The Coal-measures before alluded to as horizontal on the borders of Wales are vertical in the Mendip Hills in Somersetshire, where the overlying beds of the New Red Sandstone are horizontal. Again, in the Wolds of Yorkshire the last-mentioned sandstone supports on its curved and inclined beds the horizontal Chalk. The Chalk again is vertical on the flanks of the Pyrenees, and the tertiary strata repose unconformably upon it.

Consistency of local disturbances with general uniformity. — As almost every country supplies illustrations of the same phenomena, they who advocate the doctrine of alternate periods of disorder and repose may appeal to the facts above described, as proving that every district has been by turns convulsed by earthquakes, and then respited for ages from convulsions. But so it might with equal truth be affirmed, that every part of Europe has been visited alternately by winter and summer, although it has always been winter and always summer in some part of the planet, and neither of these seasons has ever reigned simultaneously over the entire globe. They have been always shifting about from place to place; but the vicissitudes which recur thus annually in a single spot are never allowed to interfere with the invariable uniformity of seasons throughout the whole planet.

So, in regard to subterranean movements, the theory of the perpetual uniformity of the force which they exert on the earth's crust is quite consistent with the admission of their alternate development and suspen-

sion for indefinite periods within limited geographical areas.

UNIFORMITY OF CHANGE CONSIDERED, THIRDLY, IN
REFERENCE TO SEDIMENTARY DEPOSITION.

It now remains to speak of the laws governing the deposition of new strata. If we survey the surface of the globe we immediately perceive that it is divisible into areas of deposition and non-deposition, or, in other words, at any given time there are spaces which are the recipients, others which are not the recipients of sedimentary matter. No new strata, for example, are thrown down on dry land, which remains the same from year to year; whereas, in many parts of the bottom of seas and lakes, mud, sand, and pebbles are annually spread out by rivers and currents. There are also great masses of limestone growing in some seas, or in mid ocean, chiefly composed of corals and shells.

No sediment deposited on dry land.—As to the dry land, so far from being the receptacle of fresh accessions of matter, it is exposed almost every where to waste away. Forests may be as dense and lofty as those of Brazil, and may swarm with quadrupeds, birds, and insects, yet at the end of ten thousand years one layer of black mould, a few inches thick, may be the sole representative of those myriads of trees, leaves, flowers, and fruits, those innumerable bones and skeletons of birds, quadrupeds, and reptiles, which tenanted the fertile region. Should this land be at length submerged, the waves of the sea may wash away in a few hours the scanty covering of mould, and it may merely impart a darker shade of colour to the next stratum of marl, sand, or other matter newly thrown down. So also at the bottom of the ocean where no sediment is accumulating, sea-weed, zoophytes, fish, and even shells,

may multiply for ages and decompose, leaving no vestige of their form or substance behind. Their decay, in water, although more slow, is as certain and eventually as complete as in the open air. Nor can they be perpetuated for indefinite periods in a fossil state unless imbedded in some matrix which is impervious to water, or which at least does not allow a free percolation of that fluid, impregnated as it usually is with a slight quantity of carbonic or other acid. Such a free percolation may be prevented either by the mineral nature of the matrix itself, or by the superposition of an impermeable stratum; but if unimpeded, the fossil shell or bone will be dissolved and removed, particle after particle, and thus entirely effaced, unless petrification or the substitution of mineral for organic matter happen to take place.

That there has been land as well as sea at all former geological periods, we know from the fact, that fossil trees and terrestrial plants are imbedded in rocks of every age. Occasionally lacustrine and fluviatile shells, insects, or the bones of amphibious or land reptiles, point to the same conclusion. The existence of dry land at all periods of the past implies, as before mentioned, the partial deposition of sediment, or its limitation to certain areas, and the next point to which I shall call the reader's attention is the shifting of these areas from one region to another.

First, then, variations in the site of sedimentary deposition are brought about independently of subterranean movements. There is always a slight change from year to year, or from century to century. The sediment of the Rhone, for example, thrown into the lake of Geneva is now conveyed to a spot a mile and a half distant from that where it accumulated in the tenth century, and six miles

from the point where the delta began originally to form. We may look forward to the period when this lake will be filled up, and then the distribution of the transported matter will be suddenly altered, for the mud and sand brought down from the Alps will thenceforth, instead of being deposited near Geneva, be carried nearly 200 miles southwards, where the Rhone enters the Mediterranean.

In the deltas of large rivers, such as those of the Ganges and Indus, the mud is first carried down for many centuries through one arm, and on this being stopped up it is discharged by another, and may then enter the sea at a point 50 or 100 miles distant from its first receptacle. The direction of marine currents is also liable to be changed by various accidents, as by the heaping up of new sand banks, or the wearing away of cliffs and promontories.

But, secondly, all these causes of fluctuation in the sedimentary areas are entirely subordinate to those great upward or downward movements of land which have been already described as prevailing over large tracts of the globe. By such elevation or subsidence certain spaces are gradually submerged, or made gradually to emerge:—in the one case sedimentary deposition may be suddenly renewed after having been suspended for ages, in the other as suddenly made to cease after having continued for an indefinite period.

Causes of variation in mineral character of successive sedimentary groups. — If deposition be renewed after a long interval, the new strata will usually differ greatly from the sedimentary rocks previously formed in the same place, and especially if the older rocks have suffered derangement, which implies a change in the physical geography of the district since the previous

conveyance of sediment to the same spot. It may happen, however, that, even when the inferior group is horizontal and conformable to the upper strata, these last may still differ entirely in mineral character, because since the origin of the older formation the geography of some distant country has been altered. In that country rocks before concealed may have become exposed by denudation, volcanos may have burst out and covered the surface with scorix and lava, or new lakes may have been formed by subsidence; and other fluctuations may have occurred by which the materials brought down from thence by rivers to the sea have acquired a distinct mineral character.

It is well known that the stream of the Mississippi is charged with sediment of a different colour from that of the Arkansas and Red Rivers, which are tinged with red mud, derived from rocks of porphyry in "the far west." The waters of the Uruguay, says Darwin, draining a granitic country, are clear and black, those of the Parana red.* The mud with which the Indus is loaded, says Burnes, is of a clayey hue, that of the Chenab, on the other hand, is reddish, that of the Sutlege is more pale.† The same causes which make these several rivers, sometimes situated at no great distance the one from the other, to differ greatly in the character of their sediment, will make the waters draining the same country at different epochs, especially before and after great revolutions in physical geography, to be entirely dissimilar. It is scarcely necessary to add, that marine currents will be affected in an analogous manner in consequence of the formation of new shoals, the emergence of new islands,

* Darwin's Journal, p. 163.

† Journ. Roy. Geograph. Soc. vol. iii. p. 142.

the subsidence of others, the gradual waste of neighbouring coasts, the growth of new deltas, the increase of coral reefs, and other changes.

Why successive sedimentary groups contain distinct fossils. — If, in the next place, we assume, for reasons before stated, a continual extinction of species and introduction of others into the globe, it will then follow that the fossils of strata formed at two distant periods on the same spot will differ even more certainly than the mineral composition of the same. For rocks of the same kind have sometimes been reproduced in the same district after a long interval of time, whereas there are no facts leading to the opinion that species which have once died out have ever been reproduced. The submergence then of land must be often attended by the commencement of a new class of sedimentary deposits, characterized by a new set of fossil animals and plants, while the reconversion of the bed of the sea into land may arrest at once and for an indefinite time the formation of geological monuments. Should the land again sink strata will again be formed; but one or many entire revolutions in animal or vegetable life may have been completed in the interval.

Conditions requisite for the original completeness of a fossiliferous series. — If we infer, for reasons before explained, that fluctuations in the animate world are brought about by the slow and successive removal and creation of species, we shall be convinced that a rare combination of circumstances alone can give rise to such a series of strata as will bear testimony to a gradual passage from one state of organic life to another. To produce such strata nothing less will be requisite than the fortunate coincidence of the following conditions: first, a never-failing supply of sediment in the same

region throughout a period of vast duration ; secondly, the fitness of the deposit in every part for the permanent preservation of imbedded fossils ; and, thirdly, a gradual subsidence to prevent the sea or lake from being filled up and converted into land.

It will appear in the chapter on coral reefs (Book III. chap. xviii.) that, in certain parts of the Pacific and Indian oceans, most of these conditions, if not all, are complied with, and the constant growth of coral, keeping pace with the sinking of the bottom of the sea, seems to have gone on so slowly, for such indefinite periods, that the signs of a gradual change in organic life might probably be detected in that quarter of the globe, if we could explore its submarine geology. Instead of the growth of coralline limestone, let us suppose, in some other place, the continuous deposition of fluviatile mud and sand, such as the Ganges and Burrampooter have poured for thousands of years into the Bay of Bengal. Part of this bay, although of considerable depth, might at length be filled up before an appreciable amount of change was effected in the fish, mollusca, and other inhabitants of the sea and neighbouring land. But, if the bottom be lowered by sinking at the same rate that it is raised by fluviatile mud, the bay can never be turned into dry land. In that case one new layer of matter may be superimposed upon another for a thickness of many thousand feet, and the fossils of the inferior beds may differ greatly from those entombed in the uppermost, yet every intermediate gradation may be indicated in the passage from an older to a newer assemblage of species. Granting, however, that such an unbroken sequence of monuments may thus be elaborated in certain parts of the sea, and that the strata happen

to be all of them well adapted to preserve the included fossils from decomposition, how many accidents must still concur before these submarine formations will be laid open to our investigation. The whole deposit must first be raised several thousand feet, in order to bring into view the very foundation; and during the process of exposure the superior beds must not be entirely swept away by denudation.

In the first place, the chances are as three to one against the mere emergence of the mass above the waters, because three fourths of the globe are covered by the ocean. But if it be upheaved and made to constitute part of the dry land, it must also, before it can be available for our instruction, become part of that area already surveyed by geologists; and this area comprehends perhaps less than a tenth of the whole earth. In this small fraction of land already explored, and still very imperfectly known, we are required to find a set of strata, originally of limited extent, and probably much lessened by subsequent denudation.

Yet it is precisely because we do not encounter at every step the evidence of such gradations from one state of the organic world to another, that so many geologists embrace the doctrine of great and sudden revolutions in the history of the animate world. Not content with simply availing themselves, for the convenience of classification, of those gaps and chasms which here and there interrupt the continuity of the chronological series, as at present known, they deduce, from the frequency of these breaks in the chain of records, an irregular mode of succession in the events themselves both in the organic and inorganic world. But, besides that some links of the chain which once existed are now clearly lost and others concealed

from view, we have good reason to suspect that it was never complete originally. It may undoubtedly be said, that strata have been always forming somewhere, and therefore at every moment of past time nature has added a page to her archives; but, in reference to this subject, it should be remembered that we can never hope to compile a consecutive history by gathering together monuments which were originally detached and scattered over the globe. For as the species of organic beings contemporaneously inhabiting remote regions are distinct, the fossils of the first of several periods which may be preserved in any one country, as in America, for example, will have no connection with those of a second period found in India, and will therefore no more enable us to trace the signs of a gradual change in the living creation, than a fragment of Chinese history will fill up a blank in the political annals of Europe.

How far some of the great violations of continuity which now exist in the chronological table of fossiliferous rocks, will hereafter be removed or lessened, must at present be mere matter of conjecture. The hiatus which exists in Great Britain between the fossils of the Lias and those of the Magnesian Limestone, is supplied in Germany by the rich fauna and flora of the Muschelkalk, Keuper, and Bunter Sandstein, which we know to be of a date precisely intermediate; those three formations being interposed in Germany between others which agree perfectly in their organic remains with our Lias and Magnesian Limestone. Until lately the fossils of the Coal-measures were separated from those of the antecedent Silurian group, by a very abrupt and decided line of demarcation; but recent discoveries have brought to light in Devonshire,

Belgium, the Eifel, and Westphalia, the remains of a fauna of an intervening period. This connecting link is furnished by the fossil shells, fish, and corals of the Devonian or Old Red Sandstone group, and some species of this newly intercalated fauna are found to be common to it and the subjacent Silurian rocks, while other species belong to it in common with the Coal-measures. Whether we shall ever succeed in like manner in diminishing greatly the hiatus which still separates the Cretaceous and Eocene periods in Europe cannot now be foreseen, but we must be prepared to expect, for reasons before stated, that some such chasms will for ever continue to occur in some parts of our sedimentary series.

Concluding remarks on the consistency of the theory of gradual change, with the existence of great breaks in the series.— But to conclude this part of my subject, it is assumed, for reasons above explained, that a slow change of species is in simultaneous operation everywhere throughout the habitable surface of sea and land; whereas the fossilization of plants and animals is confined to those areas where new strata are produced. These areas, as we have seen, are always shifting their position; so that the fossilizing process, by means of which the commemoration of the particular state of the organic world, at any given time, is effected, may be said to move about, visiting and revisiting different tracts in succession.

To make still more clear the supposed working of this machinery, I shall compare it to a somewhat analogous case that might be imagined to occur in the history of human affairs. Let the mortality of the population of a large country represent the successive extinction of species, and the births of new individuals

the introduction of new species. While these fluctuations are gradually taking place every where, suppose commissioners to be appointed to visit each province of the country in succession, taking an exact account of the number, names, and individual peculiarities of all the inhabitants, and leaving in each district a register containing a record of this information. If, after the completion of one census, another is immediately made on the same plan, and then another, there will, at last, be a series of statistical documents in each province. When those belonging to any one province are arranged in chronological order, the contents of such as stand next to each other will differ according to the length of the intervals of time between the taking of each census. If, for example, there are sixty provinces, and all the registers are made in a single year and renewed annually, the number of births and deaths will be so small, in proportion to the whole of the inhabitants, during the interval between the compiling of two consecutive documents, that the individuals described in such documents will be nearly identical; whereas, if the survey of each of the sixty provinces occupies all the commissioners for a whole year, so that they are unable to revisit the same place until the expiration of sixty years, there will then be an almost entire discordance between the persons enumerated in two consecutive registers in the same province. There are, undoubtedly, other causes besides the mere quantity of time, which may augment or diminish the amount of discrepancy. Thus, at some periods a pestilential disease may have lessened the average duration of human life, or a variety of circumstances may have caused the births to be unusually numerous, and the population to multiply; or, a province may be

suddenly colonized by persons migrating from surrounding districts.

These exceptions may be compared to the accelerated rate of fluctuation in the fauna and flora of a particular region, in which the climate and physical geography, may be undergoing an extraordinary degree of alteration.

But I must remind the reader, that the case above proposed has no pretensions to be regarded as an exact parallel to the geological phenomena which I desire to illustrate; for the commissioners are supposed to visit the different provinces in rotation; whereas the commemorating processes by which organic remains become fossilized, although they are always shifting from one area to another, are yet very irregular in their movements. They may abandon and revisit many spaces again and again, before they once approach another district; and, besides this source of irregularity, it may often happen that, while the depositing process is suspended, denudation may take place, which may be compared to the occasional destruction by fire or other causes of some of the statistical documents before mentioned. It is evident that, where such accidents occur, the want of continuity in the series may become indefinitely great, and that the monuments which follow next in succession will by no means be equidistant from each other in point of time.

If this train of reasoning be admitted, the occasional distinctness of the fossil remains, in formations immediately in contact, would be a necessary consequence of the existing laws of sedimentary deposition and subterranean movement, accompanied by a constant mortality and renovation of species.

As all the conclusions above insisted on are directly

opposed to opinions still popular, I shall add another comparison, in the hope of preventing any possible misapprehension of the argument. Suppose we had discovered two buried cities at the foot of Vesuvius, immediately superimposed upon each other, with a great mass of tuff and lava intervening, just as Portici and Resina, if now covered with ashes, would overlie Herculaneum. An antiquary might possibly be entitled to infer, from the inscriptions on public edifices, that the inhabitants of the inferior and older city were Greeks, and those of the modern town Italians. But he would reason very hastily if he also concluded from these data, that there had been a sudden change from the Greek to the Italian language in Campania. But if he afterwards found *three* buried cities, one above the other, the intermediate one being Roman, while, as in the former example, the lowest was Greek and the uppermost Italian, he would then perceive the fallacy of his former opinion, and would begin to suspect that the catastrophes, by which the cities were inhumed, might have no relation whatever to the fluctuations in the language of the inhabitants; and that, as the Roman tongue had evidently intervened between the Greek and Italian, so many other dialects may have been spoken in succession, and the passage from the Greek to the Italian may have been very gradual; some terms growing obsolete, while others were introduced from time to time.

If this antiquary could have shown that the volcanic paroxysms of Vesuvius were so governed as that cities should be buried one above the other, just as often as any variation occurred in the language of the inhabitants, then, indeed, the abrupt passage from a Greek to a Roman, and from a Roman to an Italian city,

would afford proof of fluctuations no less sudden in the language of the people.

So, in Geology, if we could assume that it is part of the plan of nature to preserve, in every region of the globe, an unbroken series of monuments to commemorate the vicissitudes of the organic creation, we might infer the sudden extirpation of species, and the simultaneous introduction of others, as often as two formations in contact are found to include dissimilar organic fossils. But we must shut our eyes to the whole economy of the existing causes, aqueous, igneous, and organic, if we fail to perceive *that such is not the plan of Nature.*

CHAPTER XII.

SUPPOSED SUDDEN UPHEAVAL AND PARALLELISM OF
CONTEMPORANEOUS MOUNTAIN CHAINS.

Statement of the theory of the sudden upheaval of parallel mountain chains — Objections to the proof of the suddenness of the upheaval, and the contemporaneousness of parallel chains — As large tracts of land are rising or sinking slowly, so narrow zones of land may be pushed up to great heights gradually — Trains of active volcanos not parallel.

THE doctrine of the suddenness and universality of the revolutions which the physical geography of the globe has undergone, at successive periods of the past, has been thought by some to acquire additional strength from a theory respecting the origin of mountain chains, recently put forth by a distinguished geologist, M. Elie de Beaumont. In an essay on this subject he has attempted to establish two points; first, that a variety of independent chains of mountains have been thrown up suddenly at particular periods; and, secondly, that all the contemporaneous chains thus thrown up preserve a parallelism the one to the other, even in the most distant regions.

These opinions, and others by which they are accompanied, are so adverse to the views advocated in the foregoing chapter, and to the method of theorizing in geology which I have recommended, that I am desirous of explaining the grounds of my dissent,

a course which I feel myself the more called upon to adopt, as the generalizations alluded to are those of a skilful writer, and an original observer of great talent and experience. I shall begin, therefore, by giving a brief summary of the principal propositions laid down in the work above referred to.

1st. M. de Beaumont supposes, "that in the history of the earth there have been long periods of comparative repose, during which the deposition of sedimentary matter has gone on in regular continuity; and there have also been short periods of paroxysmal violence, during which that continuity was broken.

"2dly. At each of these periods of violence or 'revolution' in the state of the earth's surface a great number of mountain-chains have been formed suddenly.

"3dly. All the chains thrown up by a particular revolution have one uniform direction, being parallel to each other within a few degrees of the compass, even when situated in remote regions; but the chains thrown up at different periods have, for the most part, different directions.

"4thly. Each 'revolution,' or, as it is sometimes termed, 'frightful convulsion,' has fallen in with the date of another geological phenomenon; namely, 'the passage from one independent sedimentary formation to another,' characterized by a considerable difference in 'organic types.'

"5thly. There has been a recurrence of these paroxysmal movements from the remotest geological periods; and they may still be reproduced, and the repose in which we live may hereafter be broken by the sudden upthrow of another system of parallel chains of mountains.

“6thly. We may presume that one of these revolutions has occurred within the historical era, when the Andes were upheaved to their present height; for that chain is the best defined and least obliterated feature observable in the present exterior configuration of the globe, and was probably the last elevated.

“7thly. The instantaneous upheaving from the ocean of great mountain masses must cause a violent agitation in the waters; and the rise of the Andes may, perhaps, have produced that transient deluge which is noticed among the traditions of so many nations.

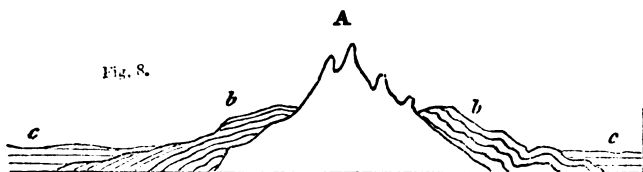
“Lastly. The successive revolutions above mentioned cannot be referred to ordinary volcanic forces, but may depend on the secular refrigeration of the heated interior of our planet.” *

The greater number of the topics enumerated in the above summary have been discussed by anticipation in the last chapter, and I shall now confine myself to what I conceive to be the insufficiency of the proofs adduced in favour of the suddenness of the upthrow, and the contemporaneousness of the origin of the parallel chains referred to. At the same time I may remark, that the great body of facts collected together by M. de Beaumont will always form an invaluable addition to our knowledge, tending as they do to confirm the doctrine that different mountain-chains have been formed in succession, and indicating, at the same

* *Ann. des Sci. Nat.*, Septembre, Novembre, et Décembre, 1829. *Revue Française*, No. 15. May, 1830. The last edition by M. de B. is in *De la Beche's Manual*, 3d edit. ; and *D'Aubuisson, Traité de Géognosie*, tom. iii. p. 282. 1835; also referred to by *De Beaumont, Instruct. pour l'explor. de l'Algerie*, 1838.

time, that there are certain determinate lines of direction or strike in the strata of various countries.

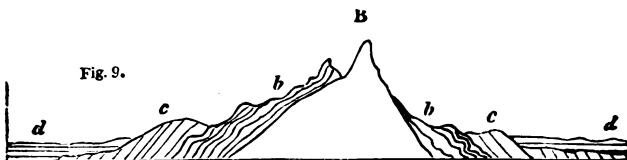
The following may serve as an analysis of the evidence on which the new theory depends. We observe, says M. de Beaumont, "when we attentively examine nearly all mountain chains, that the most recent rocks extend horizontally up to the foot of such chains, as we should expect would be the case if they were deposited in seas or lakes, of which these mountains have partly formed the shores; whilst the other sedimentary beds, tilted up, and more or less contorted, on the flanks of the mountains, rise in certain points even to their highest crests." * There are, therefore, in and adjacent to each chain, two classes of sedimentary rocks, the ancient or inclined beds, and the newer or horizontal. It is evident that the first appearance of the chain itself was an event "intermediate between the period when the beds now upraised were deposited and that when the strata were produced horizontally at its feet."



Thus the chain A assumed its present position after the deposition of the strata *b*, which have undergone great movements, and before the deposition of the group *c*, in which the strata have not suffered derangement.

* Phil. Mag. and Annals, No. 58., New Series, p. 242.

If we then discover another chain B, in which we find not only the formation *b*, but the group *c* also,



disturbed and thrown on its edges, we may infer that the latter chain is of subsequent date to A; for B must have been elevated *after* the deposition of *c*, and before that of the group *d*; whereas A had originated *before* the strata *c* were formed.

It is then argued, that in order to ascertain whether other mountain ranges are of contemporaneous date with A and B, or are referable to *distinct* periods, we have only to inquire whether the inclined and undisturbed sets of strata in each range correspond with or differ from those in the types A and B.

Now all this reasoning is perfectly correct, so long as the periods of the deposition of the particular local groups of strata *b* and *c* are not confounded with the periods during which the animals and plants found fossil in *b* and *c* may have flourished, and provided also that due latitude is given to the term contemporaneous; for this term must be understood to allude, not to a moment of time, but to the interval, whether brief or protracted, which elapsed between two events, namely, between the accumulation of the inclined and that of the horizontal strata.

But, unfortunately, no attempt has been made in the treatise under review to avoid this manifest source of confusion, and hence the very terms of each proposition are equivocal; and the possible length of some of

the intervals is so vast, that to affirm that all the chains raised in such intervals were *contemporaneous* is an abuse of language.

In order to illustrate this argument, I shall select the Pyrenees as an example. This range of mountains, says M. de Beaumont, rose suddenly (*à un seul jet* *) to its present elevation at a certain epoch in the earth's history, namely, between the deposition of the Chalk and that of the tertiary formations; for the Chalk is seen in vertical, curved, and distorted beds on the flanks of the chain, as the beds *b*, Fig. 8., while the tertiary formations rest upon them in horizontal strata at its base, as *c*, *ibid.*

The proof then of the extreme suddenness of the convulsion is the supposed shortness of the time which intervened between the formation of the chalk, and the origin of certain tertiary strata.† Yet even if the interval were reducible within these limits, it might comprise an indefinite lapse of time. In strictness of reasoning, however, we cannot permit the author to exclude the whole either of the Cretaceous or tertiary periods, from the possible duration of the interval during all or any part of which the elevation may have taken place. For, in the first place, it cannot be assumed, that the movement of upheaval took place after the close of the Cretaceous period; we can merely say, that it occurred after the deposition of certain strata of that period; secondly, although it be true that the event happened before the formation of certain

* In the last edition of M. de B.'s system (see note above, p. 306.), he only speaks of the convulsion which raised the Pyrenees, as "one of the most violent which the land of Europe ever experienced."

† *Phil. Mag. and Annals*, No. 53., New Series, p. 243.

tertiary strata now at the base of the Pyrenees, it by no means follows that it preceded the whole tertiary epoch.

The upheaving of the Pyrenees, therefore, may have been going on before the animals of the Chalk period ceased to exist, or when the Maestricht beds were in progress, or during the indefinite ages which may have elapsed between the extinction of the Maestricht animals and the introduction of the Eocene tribes, or during the Eocene epoch, or the rise may have been going on throughout one, or several, or all of these periods.

It would be a purely gratuitous assumption to say that the inclined cretaceous strata (*b*, Fig. 8.) on the flanks of the Pyrenees were the very last which were deposited during the Cretaceous period, or that, as soon as they were upheaved, all or nearly all the species of animals and plants now found fossil in them were suddenly exterminated; yet, unless this can be affirmed, we cannot say that the Pyrenees were not upheaved during the Cretaceous period. Consequently, another range of mountains, at the base of which cretaceous rocks may lie in horizontal stratification, may have been elevated, like the chain A, Fig. 8., during some part of the same great period.

There are mountains in Sicily two or three thousand feet high, the tops of which are composed of limestone, in which nearly all the fossil shells and zoophytes agree specifically with those now inhabiting the Mediterranean. Here, as in many other countries, the deposits now in progress in the sea must inclose shells and other fossils specifically identical with those of the rocks constituting the contiguous land. So there are islands in the Pacific, where a mass of dead coral has emerged to a considerable altitude, while

other portions of the mass remain beneath the sea, still increasing by the growth of living zoophytes and shells. The chalk of the Pyrenees, therefore, may at a remote period have been raised to an elevation of several thousand feet, while the species found fossil in the same chalk still continued to be represented in the fauna of the neighbouring ocean. In a word, we cannot assume that the origin of a new range of mountains caused the Cretaceous period to cease, and served as the prelude to a new order of things in the animate creation.

To illustrate the grave objections above advanced, against the theory considered in the present chapter, let us suppose, that in some country three styles of architecture had prevailed in succession, each for a period of one thousand years; first the Greek, then the Roman, and then the Gothic; and that a tremendous earthquake was known to have occurred in the same district during one of the three periods—a convulsion of such violence as to have levelled to the ground all the buildings then standing. If an antiquary, desirous of discovering the date of the catastrophe, should first arrive at a city where several Greek temples were lying in ruins and half engulfed in the earth, while many Gothic edifices were standing uninjured, could he determine on these data the era of the shock? Could he even exclude any one of the three periods, and decide that it must have happened during one of the other two? Certainly not. He could merely affirm that it happened at some period after the introduction of the Greek style, and before the Gothic had fallen into disuse. Should he pretend to define the date of the convulsion with greater precision, and decide that the earthquake must have

occurred after the Greek and before the Gothic period, that is to say, when the Roman style was in use, the fallacy in his reasoning would be too palpable to escape detection for a moment.

Yet such is the nature of the erroneous induction which I am now exposing. For as, in the example above proposed, the erection of a particular edifice is perfectly distinct from the period of architecture in which it may have been raised, so is the deposition of chalk, or any other set of strata, from the geological epochs characterized by certain fossils to which they may belong.

It is almost superfluous to enter into any farther analysis of the theory of parallelism, because the whole force of the argument depends on the accuracy of the data by which the contemporaneous or non-contemporaneous date of the elevation of two independent chains can be demonstrated. In every case, this evidence, as stated by M. de Beaumont, is equivocal, because he has not included in the possible interval of time between the deposition of the deranged and the horizontal formations part of the periods to which each of those classes of formations are referable. All the geological facts, therefore, adduced by the author may be true, and yet the conclusion that certain chains were or were not simultaneously upraised is by no means a legitimate consequence.

At the same time, it should be observed, that geologists are by no means agreed in regard to the parallelism of the *strike* of all the chains said to be contemporaneous, and many of those referred to in Africa, Asia, India, and South America, are too slightly known, even geographically, to afford data for secure generalization.

Slow upheaval and subsidence of broad areas. — We have already seen that recent observations have unexpectedly disclosed to us the wonderful fact, that large areas, some of them several thousand miles in circumference, comprehending among others Scandinavia, the west coast of South America, and certain archipelagos in the Pacific, are slowly and insensibly rising; while other regions, such as Greenland, and parts of the Pacific and Indian oceans, in which atolls or circular coral islands abound, are as gradually sinking. That all the existing continents and submarine abysses may have originated in movements of this kind, continued throughout incalculable periods of time, is undeniable, and the denudation which the dry land appears every where to have suffered favours the idea that it was raised from the deep by a succession of upward movements, prolonged throughout indefinite periods. For the action of waves and currents on land slowly emerging from the deep affords the only power by which we can conceive so many deep valleys and wide spaces to have been denuded as those which are unquestionably the effects of running water; and one of the soundest objections to the theory of the sudden upthrow of continental masses is, that it deprives us of that great power, so necessary to account for the external configuration of every island and continent.

The uplifting of a narrow zone of land may be equally slow. — But perhaps it may be said that there is no analogy between the slow upheaval of broad plains or table lands, and the manner in which we must presume all mountain chains, with their inclined strata, to have originated. We find, however, certain lofty ranges; like the Andes, in which volcanic action and earthquakes are developed with considerable energy along

determinate lines; and the western part of South America may have risen, century after century, at the rate of several feet, while the Pampas on the east have been raised only a few inches in the same time. In crossing from the Atlantic to the Pacific, in a line passing through Mendoza, we traverse a plain 800 miles broad, the eastern part of which has emerged from beneath the sea at a very modern period. The slope from the Atlantic is at first very gentle, then greater, until the traveller finds, on reaching Mendoza, that he has gained, almost insensibly, a height of 4000 feet. The mountainous district then begins suddenly, and its breadth from Mendoza to the shores of the Pacific is 120 miles, the average height of the principal chain being from 15,000 to 16,000 feet, without including some prominent peaks, which ascend much higher. Now all we require, to explain the origin of the principal inequalities of level here described, is to imagine a zone of more violent movement to the west of Mendoza, and to the east of that place an upheaving force which died away gradually as it approached the Atlantic. In short, we are only called upon to conceive, that the region of the Andes was pushed up four feet in the same period in which the Pampas near Mendoza rose one foot, and the plains near the shores of the Atlantic one inch. In Europe, we have learnt that the land at the North Cape ascends about five feet in a century, while farther to the south the movements diminish in quantity first to a foot, and then, at Stockholm, to three inches in a century, while at points still farther south there is no movement.

Lines of active volcanos not parallel. — I shall now conclude by remarking that, if earthquakes and vol-

canos are both of them the effects of one and the same cause, it is highly probable that earthquakes are developed for ages along narrow zones. And as the trains of active volcanos, although linear, have not all of them one uniform direction, but are sometimes at right angles the one to the other, so is it probable that we shall find in the lines of subterranean convulsion, whether of upheaval or subsidence, a wide deviation from parallelism.

CHAPTER XIII.

DIFFERENCE IN TEXTURE OF THE OLDER AND NEWER
ROCKS.

Consolidation of fossiliferous strata — Some deposits originally solid — Transition and slaty texture — Crystalline character of Plutonic and Metamorphic rocks — Theory of their origin — Essentially subterranean — No proofs that they were produced more abundantly at remote periods — Concluding remarks on the identity of the ancient and present system of terrestrial changes.

ANOTHER argument in favour of the dissimilarity of the causes operating at remote and recent eras has been derived by many geologists from the more compact, stony, and crystalline texture of the older as compared to the newer rocks.

Consolidation of strata. — This subject may be considered, first, in reference to the fossiliferous strata; and, secondly, in reference to those crystalline and stratified rocks which contain no organic remains, such as gneiss and mica-schist. There can be no doubt that the former of these classes, or the fossiliferous, are generally more compact and stony in proportion as they are more ancient. It is also certain that a great part of them were originally in a soft and incoherent state, and that they have been since consolidated. Thus we find occasionally loose shingle and sand agglutinated firmly together by a ferruginous or siliceous cement, or that lime in solution has been introduced, so as to bind together materials previously incoherent.

The constituents of some beds have probably set and become hard when they emerged from beneath the water, as the marl of Lake Superior, which incloses fresh-water shells, and which is no sooner exposed to the air than it becomes solid, so as only to be broken by a smart blow of the hammer. Organic remains have sometimes suffered a singular transformation, as, for example, where shells, corals, and wood are silicified, their calcareous or ligneous matter having been replaced by nearly pure silica.

But, on the other hand, we observe in certain formations now in progress, particularly in coral reefs, and in deposits from the waters of mineral springs, both calcareous and siliceous, that the texture of rocks may sometimes be stony from the first. This circumstance may account for exceptions to the general rule, not unfrequently met with, where solid strata are superimposed on others of a plastic and incoherent nature, as in the neighbourhood of Paris, where the tertiary formations, consisting often of compact limestone and siliceous grit, are more stony than the subjacent chalk.

It will readily be understood, that the various solidifying causes, including those above enumerated, together with the pressure of incumbent rocks and the influence of subterranean heat, must all of them require time in order to exert their full power. If in the course of ages they modify the aspect and internal structure of stratified deposits, they will give rise to a general distinctness of character in the older as contrasted with the newer formations. But this distinctness will not be the consequence of any original diversity; they will be unlike, just as the wood in the older trees of a forest usually differs in texture and hardness from that of younger individuals of the same species.

Transition texture.—In the original classification of Werner, the highly crystalline rocks, such as granite and gneiss, which contain no organic remains, were called primary, and the fossiliferous strata secondary, while to another class of an age intermediate between the primary and secondary he gave the name of transition. They were termed transition because they partook in some degree in their mineral composition of the nature of the most crystalline rocks, such as gneiss and mica-schist, while they resembled the fossiliferous series in containing occasionally organic remains, and exhibiting evident signs of a mechanical origin. It was at first imagined, that the rocks having this intermediate texture had been all deposited subsequently to the series called primary, and before all the more earthy and fossiliferous formations. But when the relative position and organic remains of these transition rocks were better understood, it was perceived that they did not all belong to one period. On the contrary, the same mineral characters were found in strata of very different ages, and some formations occurring in the Alps, which several of the ablest scholars of Werner had determined to be transition, were ultimately ascertained, by means of their fossil contents and position, to be members of the Cretaceous period. These strata had, in fact, acquired the *transition* texture from the influence of causes which, since their deposition, had modified their internal arrangement.

Texture and origin of Plutonic and metamorphic rocks.—Among the most singular of the changes superinduced on rocks we have occasionally to include the slaty texture, the divisional planes of which sometimes intersect the true planes of stratification, and even pass directly through imbedded fossils. If, then, the crystalline, the

slaty, and other modes of arrangement, once deemed characteristic of certain periods in the history of the earth, have in reality been assumed by fossiliferous rocks of different ages and at different times, we are prepared to inquire whether the same may not be true of the most highly crystalline state, such as that of gneiss, mica-schist, and statuary marble. That the peculiar characteristics of such rocks are really due to a variety of modifying causes has long been suspected by many geologists, and the doctrine has gained ground of late, although a considerable difference of opinion still prevails. According to the original Neptunian theory, all the crystalline formations were precipitated from a universal menstruum or chaotic fluid antecedently to the creation of animals and plants, the unstratified granite having been first thrown down so as to serve as a floor or foundation on which gneiss and other stratified rocks might repose. Afterwards, when the igneous origin of granite was no longer disputed, many conceived that a thermal ocean enveloped the globe, at a time when the first-formed crust of granite was cooling, but when it still retained much of its heat. The hot waters of this ocean held in solution the ingredients of gneiss, mica-schist, hornblende-schist, clay-slate, and marble, which rocks were precipitated, one after the other, in a crystalline form. No fossils could be inclosed in them, the high temperature of the fluid, and the quantity of mineral matter which it held in solution, rendering it unfit for the support of organic beings.

It would be inconsistent with the plan of this work to enter here into a detailed account of what I have elsewhere termed the *metamorphic theory** ; but I may

* See Elements of Geology.

state that it is now demonstrable in some countries that fossiliferous formations, some of them of the age of the Silurian strata, as near Christiania in Norway, others belonging to the Oolitic period, as around Carrara in Italy, have been converted partially into gneiss, mica-schist, and statuary marble. The transmutation has been effected apparently by the influence of subterranean heat, acting under great pressure, or by chemical and electrical causes operating in a manner not yet understood, and which have been termed *Plutonic* action, as expressing in one word all the modifying causes which may be brought into play at great depths, and under conditions never exemplified at the surface. To this Plutonic action the fusion of granite itself in the bowels of the earth, as well as the superinducement of the metamorphic texture into sedimentary strata, must be attributed; and in accordance with these views the age of each metamorphic formation may be said to be twofold, for we have first to consider the period when it originated, as an aqueous deposit, in the form of mud, sand, marl, or limestone; secondly, the date at which it acquired a crystalline texture. The same strata, therefore, may, according to this view, be very ancient in reference to the time of their deposition, and very modern in regard to the period of their assuming the metamorphic character.

No proofs that these crystalline rocks were produced more abundantly at remote periods. — Several modern writers, without denying the truth of the Plutonic or metamorphic theory, still contend that the crystalline and non-fossiliferous formations, whether stratified or unstratified, such as gneiss and granite, are essentially ancient as a class of rocks. They were generated, say they, most abundantly in a primeval state of the

globe, since which time the quantity produced has been always on the decrease, until it became very inconsiderable in the Oolitic and Cretaceous periods, and quite evanescent before the commencement of the tertiary epoch.

Now the justness of these views depends almost entirely on the question whether granite, gneiss, and other rocks of the same order, ever originated at the surface, or whether, according to the opinions above adopted, they are essentially subterranean in their origin, and therefore entitled to the appellation of *hypogene*. If they were formed superficially in their present state, and as copiously in the modern as in the more ancient periods, we ought to see a greater abundance of tertiary and secondary than of primary granite and gneiss; but if we adopt the hypogene theory before explained, their rapid diminution in volume among the visible rocks in the earth's crust in proportion as we investigate the formations of newer date is quite intelligible. If a melted mass of matter be now cooling very slowly at the depth of several miles beneath the crater of an active volcano, it must remain invisible until great revolutions in the earth's crust have been brought about. So also if stratified rocks have been subjected to Plutonic action, and after having been baked or reduced to semi-fusion, are now cooling and crystallizing far under ground, it will probably require the lapse of many periods before they will be forced up to the surface and exposed to view, even at a single point. To effect this purpose there may be need of as great a development of subterranean movement as that which in the Alps, Andes, and Himalaya has raised marine strata containing ammonites to the height of 8000, 14,000, and 16,000 feet.

By parity of reasoning we can hardly expect that any hypogene rocks of the tertiary periods will have been brought within the reach of human observation, seeing that the emergence of such rocks must always be so long posterior to the date of their origin, and still less can formations of this class become generally visible until so much time has elapsed as to confer on them a high relative antiquity. Extensive denudation must also combine with upheaval before they can be displayed at the surface throughout wide areas.

All geologists who reflect on subterranean movements now going on, and the eruptions of active volcanos, are convinced that great changes are now continually in progress in the interior of the earth's crust far out of sight. They must be conscious, therefore, that the inaccessibility of the regions in which these alterations are taking place, compels them to remain in ignorance of a great part of the working of existing causes, so that they can only form vague conjectures in regard to the nature of the products which volcanic heat may elaborate under great pressure.

But when they find in mountain chains of high antiquity that what was once the interior of the earth's crust has since been forced outwards and exposed to view, they will naturally expect, in the examination of those mountainous regions, to have an opportunity of gratifying their curiosity by obtaining a sight not only of the superficial strata of remote eras, but also of the contemporaneous nether-formed rocks. Having recognized therefore in such mountain chains some ancient rocks of aqueous and volcanic origin, corresponding in character to superficial formations of modern date, they will regard any other class of ancient rocks, such as

granite and gneiss, as the *residual phenomena* of which they are in search. These latter rocks will not answer the expectations previously formed of their probable nature and texture, unless they wear a foreign and mysterious aspect, and have in some places been fused or altered by subterranean heat; in a word, unless they differ wholly from the fossiliferous strata deposited at the surface, or from the lava and scorix thrown out by volcanos in the open air. It is the total distinctness, therefore, of crystalline formations, such as granite, hornblende-schist, and the rest, from every substance of which the origin is familiar to us, that constitutes their claim to be regarded as the effects of causes now in action in the subterranean regions. They belong not to an order of things which have passed away; they are not the monuments of a primeval period, bearing inscribed upon them in obsolete characters the words and phrases of a dead language; but they teach us that part of the living language of nature which we cannot learn by our daily intercourse with what passes on the habitable surface.

Concluding remarks on the identity of the ancient and present system of terrestrial changes. — I shall now conclude the discussion of a question with which we have been occupied since the beginning of the fifth chapter; namely, whether there has been any interruption, from the remotest periods, of one uniform system of change in the animate and inanimate world. We were induced to enter into that inquiry by reflecting how much the progress of opinion in Geology had been influenced by the assumption that the analogy was slight in kind, and still more slight in degree, between the causes which produced the former revolu-

tions of the globe, and those now in every day operation. It appeared clear that the earlier geologists had not only a scanty acquaintance with existing changes, but were singularly unconscious of their ignorance. With the presumption naturally inspired by this unconsciousness, they had no hesitation in deciding at once that time could never enable the existing powers of nature to work out changes of great magnitude, still less such important revolutions as those which are brought to light by Geology. They, therefore, felt themselves at liberty to indulge their imaginations in guessing at what *might be*, rather than in inquiring *what is*; in other words, they employed themselves in conjecturing what might have been the course of nature at a remote period, rather than in the investigation of what was the course of nature in their own times.

It appeared to them more philosophical to speculate on the possibilities of the past, than patiently to explore the realities of the present; and having invented theories under the influence of such maxims, they were consistently unwilling to test their validity by the criterion of their accordance with the ordinary operations of nature. On the contrary, the claims of each new hypothesis to credibility appeared enhanced by the great contrast, in kind or intensity, of the causes referred to and those now in operation.

Never was there a dogma more calculated to foster indolence, and to blunt the keen edge of curiosity, than this assumption of the discordance between the ancient and existing causes of change. It produced a state of mind unfavourable in the highest degree to the candid reception of the evidence of those minute but incessant alterations which every part of the earth's

surface is undergoing, and by which the condition of its living inhabitants is continually made to vary. The student, instead of being encouraged with the hope of interpreting the enigmas presented to him in the earth's structure, — instead of being prompted to undertake laborious inquiries into the natural history of the organic world, and the complicated effects of the igneous and aqueous causes now in operation, was taught to despond from the first. Geology, it was affirmed, could never rise to the rank of an exact science, — the greater number of phenomena must for ever remain inexplicable, or only be partially elucidated by ingenious conjectures. Even the mystery which invested the subject was said to constitute one of its principal charms, affording, as it did, full scope to the fancy to indulge in a boundless field of speculation.

The course directly opposed to this method of philosophizing consists in an earnest and patient inquiry how far geological appearances are reconcileable with the effect of changes now in progress, or which may be in progress in regions inaccessible to us, and of which the reality is attested by volcanos and subterranean movements. It also endeavours to estimate the aggregate result of ordinary operations multiplied by time, and cherishes a sanguine hope that the resources to be derived from observation and experiment, or from the study of nature such as she now is, are very far from being exhausted. For this reason all theories are rejected which involve the assumption of sudden and violent catastrophes and revolutions of the whole earth, and its inhabitants, — theories which are restrained by no reference to existing analogies, and in which a de-

sire is manifested to cut, rather than patiently to untie, the Gordian knot.

We have now, at least, the advantage of knowing, from experience, that an opposite method has always put geologists on the road that leads to truth,—suggesting views which, although imperfect at first, have been found capable of improvement, until at last adopted by universal consent; while the method, of speculating on a former distinct state of things and causes, has led invariably to a multitude of contradictory systems, which have been overthrown one after the other,—have been found incapable of modification,—and which have often required to be precisely reversed.

The remainder of this work will be devoted to an investigation of the changes now going on in the crust of the earth and its inhabitants. The importance which the student will attach to such researches will mainly depend in the degree of confidence which he feels in the principles above expounded. If he firmly believes in the resemblance or identity of the ancient and present system of terrestrial changes, he will regard every fact collected respecting the causes in diurnal action as affording him a key to the interpretation of some mystery in the past. Events which have occurred at the most distant periods in the animate and inanimate world will be acknowledged to throw light on each other, and the deficiency of our information respecting some of the most obscure parts of the present creation will be removed. For as, by studying the external configuration of the existing land and its inhabitants, we may restore in imagination the appearance of the ancient continents which have passed away, so may we obtain from the deposits of ancient seas and lakes an

insight into the nature of the subaqueous processes now in operation, and of many forms of organic life, which, though now existing, are veiled from sight. Rocks, also, produced by subterranean fire in former ages, at great depths in the bowels of the earth, present us, when upraised by gradual movements, and exposed to the light of heaven, with an image of those changes which the deep-seated volcano may now occasion in the nether regions. Thus, although we are mere sojourners on the surface of the planet, chained to a mere point in space, enduring but for a moment of time, the human mind is not only enabled to number worlds beyond the unassisted ken of mortal eye, but to trace the events of indefinite ages before the creation of our race, and is not even withheld from penetrating into the dark secrets of the ocean, or the interior of the solid globe; free, like the spirit which the poet described as animating the universe,

————— ire per omnes

Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum.

BOOK II.

CHANGES OF THE INORGANIC WORLD.

AQUEOUS CAUSES.

CHAPTER I.

Division of the subject into changes of the organic and inorganic world — Inorganic causes of change divided into aqueous and igneous — Aqueous causes first considered — Destroying and transporting power of running water — Sinuosities of rivers — Two streams when united do not occupy a bed of double surface — Heavy matter removed by torrents and floods — Recent inundations in Scotland — Erosion of chasms through hard rocks — Excavations in the lavas of Etna by Sicilian rivers — Gorge of the Simeto — Gradual recession of the cataracts of Niagara.

Division of the subject. — GEOLOGY was defined to be the science which investigates the former changes that have taken place in the organic, as well as in the inorganic kingdoms of nature. As vicissitudes in the inorganic world are most apparent, and as on them all fluctuations in the animate creation must in a great measure depend, they may claim our first consideration. The great agents of change in the organic world may be divided into two principal classes, the aqueous and the igneous. To the aqueous belong Rivers, Torrents, Springs, Currents, and Tides; to the igneous, Volcanos and Earthquakes. Both these classes are

instruments of decay as well as of reproduction ; but they may also be regarded as antagonist forces. For the aqueous agents are incessantly labouring to reduce the inequalities of the earth's surface to a level ; while the igneous are equally active in restoring the unevenness of the external crust, partly by heaping up new matter in certain localities, and partly by depressing one portion, and forcing out another, of the earth's envelope.

It is difficult, in a scientific arrangement, to give an accurate view of the combined effects of so many forces in simultaneous operation ; because, when we consider them separately, we cannot easily estimate either the extent of their efficacy, or the kind of results which they produce. We are in danger, therefore, when we attempt to examine the influence exerted singly by each, of overlooking the modifications which they produce on one another ; and these are so complicated, that sometimes the igneous and aqueous forces co-operate to produce a joint effect, to which neither of them unaided by the other could give rise,—as when repeated earthquakes unite with running water to widen a valley ; or when a thermal spring rises up from a great depth, and conveys the mineral ingredients with which it is impregnated from the interior of the earth to the surface. Sometimes the organic combine with the inorganic causes ; as when a reef, composed of shells and corals, protects one line of coast from the destroying power of tides or currents, and turns them against some other point ; or when drift timber, floated into a lake, fills a hollow to which the stream would not have had sufficient velocity to convey earthy sediment.

It is necessary, however, to divide our observations

on these various causes, and to classify them systematically, endeavouring as much as possible to keep in view that the effects in nature are mixed, and not simple, as they may appear in an artificial arrangement.

In treating, in the first place, of the aqueous causes, we may consider them under two divisions: first, those which are connected with the circulation of water from the land to the sea, under which are included all the phenomena of rivers and springs; secondly, those which arise from the movements of water in lakes, seas, and the ocean, wherein are comprised the phenomena of tides and currents. In turning our attention to the former division, we find that the effects of rivers may be subdivided into those of a destroying and those of a renovating nature; in the destroying are included the erosion of rocks, and the transportation of matter to lower levels; in the renovating class, the formation of deltas by the influx of sediment, and the shallowing of seas.

Action of running water.—I shall begin, then, by describing the destroying and transporting power of running water, as exhibited by torrents and rivers. It is well known that the lands elevated above the sea attract, in proportion to their volume and density, a larger quantity of that aqueous vapour which the heated atmosphere continually absorbs from the surface of lakes and the ocean. By these means, the higher regions become perpetual reservoirs of water, which descend and irrigate the lower valleys and plains. In consequence of this provision, almost all the water is first carried to the highest regions, and is then made to descend by steep declivities towards the sea; so that it acquires superior velocity, and removes a greater quantity of soil, than it would do if the rain

had been distributed over the plains and mountains equally in proportion to their relative areas. Almost all the water is also made by these means to pass over the greatest distances which each region affords, before it can regain the sea. The rocks also, in the higher regions, are particularly exposed to atmospheric influences, to frost, rain, and vapour, and to great annual alternations of cold and heat, of moisture and desiccation.

Among the most powerful agents of decay may be mentioned that property of water which causes it to expand during congelation; its increase of bulk when converted into ice amounting to no less than one twentieth of the whole volume, so that when water has penetrated into the crevices of the most solid rocks, it rends them open on freezing with mechanical force.* For this reason, although in cold climates the comparative quantity of rain which falls is very inferior, and although it descends more gradually than in tropical regions, yet the severity of frost, and the greater inequalities of temperature, compensate in some degree for this diminished source of degradation. The solvent power of water also is very great, and acts particularly on the calcareous and alkaline elements of stone, especially when it holds carbonic acid in solution, which is abundantly supplied to almost every large river by springs, and is collected by rain from the atmosphere. The oxygen of the atmosphere is also gradually absorbed by all animal and vegetable productions, and by almost all mineral masses exposed to the open air. It gradually destroys the equilibrium of the elements of rocks, and tends to reduce into powder,

* *Quart. Journ. of Sci., &c. new series, No. xiii. p. 194.*

and to render fit for soils, even the hardest aggregates belonging to our globe.*

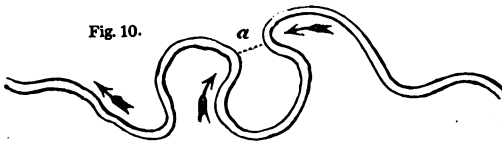
When earthy matter has once been intermixed with running water, a new mechanical power is obtained by the attrition of sand and pebbles, borne along with violence by a stream. Running water charged with foreign ingredients being thrown against a rock, excavates it by mechanical force, sapping and undermining till the superincumbent portion is at length precipitated into the stream. The obstruction causes a temporary ponding back of the water, which then sweeps down the barrier.

Sinuosities of rivers.— By a repetition of these land-slips the ravine is widened into a small, narrow valley, in which sinuosities are caused by the deflexion of the stream first to one side and then to the other. The unequal hardness of the materials through which the channel is eroded tends partly to give new directions to the lateral force of excavation. When by these, or by accidental shiftings of the alluvial matter in the channel, and numerous other causes, the current is made to cross its general line of descent, it eats out a curve in the opposite bank, or in the side of the hills bounding the valley, from which curve it is turned back again at an equal angle, so that it recrosses the line of descent, and gradually hollows out another curve lower down in the opposite bank, till the whole sides of the valley, or river-bed, present a succession of salient and retiring angles. Among the causes of deviation from a straight course by which torrents and rivers tend in mountainous regions to widen the valleys through which they flow, may be mentioned the con-

* Sir H. Davy, *Consolations in Travel*, p. 271,

fluence of lateral torrents, swollen irregularly at different seasons by partial storms, and discharging at different times unequal quantities of sand, mud, and pebbles, into the main channel.

When the tortuous flexures of a river are extremely great, the aberration from the direct line of descent is often restored by the river cutting through the isthmus which separates two neighbouring curves. Thus, in the annexed diagram, the extreme sinuosity of the



river has caused it to return for a brief space in a contrary direction to its main course, so that a peninsula is formed, and the isthmus (at *a*) is consumed on both sides by currents flowing in opposite directions. In this case an island is soon formed, — on either side of which a portion of the stream usually remains.

Transporting power of water.— In regard to the transporting power of water, we may often be surprised at the facility with which streams of a small size, and descending a slight declivity, bear along coarse sand and gravel; for we usually estimate the weight of rocks in air, and do not reflect on their comparative buoyancy when submerged in a denser fluid. The specific gravity of many rocks is not more than twice that of water, and very rarely more than thrice, so that almost all the fragments propelled by a stream have lost a third, and many of them half, of what we usually term their weight.

It has been proved by experiment, in contradiction to the theories of the earlier writers on hydrostatics, to be a universal law, regulating the motion of running water, that the velocity at the bottom of the stream is every where less than in any part above it, and is greatest at the surface. Also, that the superficial particles in the middle of the stream move swifter than those at the sides. This retardation of the lowest and lateral currents is produced by friction; and when the velocity is sufficiently great, the soil composing the sides and bottom gives way. A velocity of three inches per second at the bottom is ascertained to be sufficient to tear up fine clay, — six inches per second, fine sand, — twelve inches per second, fine gravel, — and three feet per second, stones of the size of an egg.*

When this mechanical power of running water is considered, we are prepared for the transportation of large quantities of gravel, sand, and mud, by the torrents and rivers which descend with great velocity from mountainous regions. But a question naturally arises, how the more tranquil rivers of the valleys and plains, flowing on comparatively level ground, can remove the prodigious burden which is discharged into them by their numerous tributaries, and by what means they are enabled to convey the whole mass to the sea. If they had not this removing power, their channels would be annually choked up, and the valleys of the lower country, and plains at the base of mountain-chains, would be continually strewed over with fragments of rock and sterile sand. But this evil is prevented by a general law regulating the conduct of

* Encyc. Brit. — art. Rivers.

running water, — that two equal streams do not, when united, occupy a bed of double surface. In other words, when several rivers unite into one, the superficial area of the fluid mass is far less than that previously occupied by the separate streams. The collective waters, instead of spreading themselves out over a larger horizontal space, contract themselves into a column of which the height is greater relatively to its breadth. Hence the main current is often accelerated in the lower country, even where the slope of the river's bed is lessened, a smaller proportion of the whole being retarded by friction against the bottom and sides of the channel, and in this manner the stream is enabled to force its way against all obstructions, and gradually to remove the matter swept down into it from the upland regions.

It not unfrequently happens, as will be afterwards demonstrated by examples, that two large rivers, after their junction, have only the *surface* which one of them had previously; and even in some cases their united waters are confined in a narrower bed than each of them filled before. By this beautiful adjustment, the water which drains the interior country is made continually to occupy less room as it approaches the sea; and thus the most valuable part of our continents, the rich deltas, and great alluvial plains, are prevented from being constantly under water.*

River-floods in Scotland, 1829.— Many remarkable illustrations of the power of running water in moving stones and heavy materials were afforded by the storm and floods which occurred on the 3d and 4th of August, 1829, in Aberdeenshire and other counties in Scotland.

* See article Rivers, Encyc. Brit.

The elements during this storm assumed all the characters which mark the tropical hurricanes; the wind blowing in sudden gusts and whirlwinds, the lightning and thunder being such as is rarely witnessed in our climate, and heavy rain falling without intermission. The floods extended almost simultaneously, and with equal violence, over that part of the north-east of Scotland which would be cut off by two lines drawn from the head of Lochrannoch, one towards Inverness and the other to Stonehaven. The united line of the different rivers which were flooded could not be less than from five to six hundred miles in length; and the whole of their courses were marked by the destruction of bridges, roads, crops, and buildings. Sir T. D. Lauder has recorded the destruction of thirty-eight bridges, and the entire obliteration of a great number of farms and hamlets. On the Nairn, a fragment of sandstone, fourteen feet long by three feet wide and one foot thick, was carried above 200 yards down the river. Some new ravines were formed on the sides of mountains where no streams had previously flowed, and ancient river channels, which had never been filled from time immemorial, gave passage to a copious flood.*

The bridge over the Dee at Ballater consisted of five arches, having upon the whole a water-way of 260 feet. The bed of the river, on which the piers rested, was composed of rolled pieces of granite and gneiss. The bridge was built of granite, and had stood uninjured for twenty years; but the different parts were swept away in succession by the flood, and the whole

* Sir T. D. Lauder's Account of the Great Floods in Morayshire, Aug. 1829.

mass of masonry disappeared in the bed of the river. "The river Don," observes Mr. Farquharson, in his account of the inundations, "has upon my own premises forced a mass of four or five hundred tons of stones, many of them two or three hundred pounds' weight, up an inclined plane, rising six feet in eight or ten yards, and left them in a rectangular heap, about three feet deep, on a flat ground; — the heap ends abruptly at its lower extremity." *

The power even of a small rivulet, when swoln by rain, in removing heavy bodies, was lately exemplified (August, 1827,) in the College, a small stream which flows at a moderate declivity from the eastern watershed of the Cheviot Hills. Several thousand tons' weight of gravel and sand were transported to the plain of the Till, and a bridge, then in progress of building, was carried away, some of the arch-stones of which, weighing from half to three quarters of a ton each, were propelled two miles down the rivulet. On the same occasion, the current tore away from the abutment of a mill-dam a large block of greenstone-porphry, weighing nearly two tons, and transported it to the distance of a quarter of a mile. Instances are related as occurring repeatedly, in which from one to three thousand tons of gravel are, in like manner, removed by this streamlet to still greater distances in one day. †

In the cases above adverted to, the waters of the river and torrent were dammed back by the bridges, which acted as partial barriers, and illustrate the irresistible force of a current when obstructed. Bridges

* Quarterly Journ. of Sci. &c. No. xii. New Series, p. 331.

† See a paper by Mr. Culley, F.G.S. Proceedings of Geol. Soc. No. 12. 1829.

are also liable to be destroyed by the tendency of rivers to shift their course, whereby the pier, or the rock on which the foundation stands, is undermined.

Excavation of rocks by running water.—The rapidity with which even the smallest streams hollow out deep channels in soft and destructible soils is remarkably exemplified in volcanic countries, where the sand and half-consolidated tuffs oppose but a slight resistance to the torrents which descend the mountain side. After the heavy rains which followed the eruption of Vesuvius in 1824, the water flowing from the Atrio del Cavallo cut, in three days, a new chasm through strata of tuff and ejected volcanic matter, to the depth of twenty-five feet. I found the old mule-road, in 1828, intersected by this new ravine.

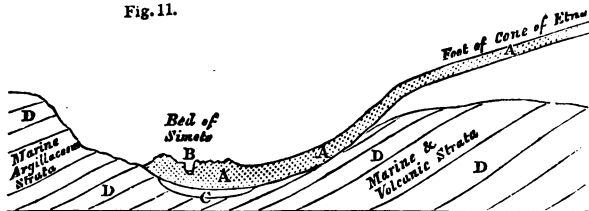
The gradual erosion of deep chasms through some of the hardest rocks, by the constant passage of running water, charged with foreign matter, is another phenomenon of which striking examples may be adduced. Illustrations of this excavating power are presented by many valleys in central France, where the channels of rivers have been barred up by solid currents of lava, through which the streams have re-excavated a passage to the depth of from twenty to seventy feet and upwards, and often of great width. In these cases there are decisive proofs that neither the sea, nor any denuding wave or extraordinary body of water, has passed over the spot since the melted lava was consolidated. Every hypothesis of the intervention of sudden and violent agency is entirely excluded, because the cones of *loose* scorix, out of which the lavas flowed, are oftentimes at no great elevation above the rivers, and have remained undis-

turbed during the whole period which has been sufficient for the hollowing out of such enormous ravines.

Recent excavation by the Simeto. — But I shall at present confine myself to examples derived from events which have happened since the time of history.

At the western base of Etna, a current of lava (A A, fig. 11.), descending from near the summit of the great volcano, has flowed to the distance of five or six miles, and then reached the alluvial plain of the

Fig. 11.



Recent excavation of lava at the foot of Etna by the river Simeto.

Simeto, the largest of the Sicilian rivers, which skirts the base of Etna, and falls into the sea a few miles south of Catania. The lava entered the river about three miles above the town of Aderno, and not only occupied its channel for some distance, but, crossing to the opposite side of the valley, accumulated there in a rocky mass. Gemmellaro gives the year 1603 as the date of the eruption.* The appearance of the current clearly proves that it is one of the most modern of those of Etna: for it has not been covered or crossed by subsequent streams or ejections, and the olives which have been planted on its surface are all

* Quadro Istorico dell' Etna, 1824. Some doubts are entertained as to the exact date of this current by others, but all agree that it is not one of the older streams even of the historical era.

of small size, yet older than the natural wood on the same lava. In the course, therefore, of about two centuries, the Simeto has eroded a passage from fifty to several hundred feet wide, and in some parts from forty to fifty feet deep.

The portion of lava cut through is in no part porous or scoriaceous, but consists of a compact homogeneous mass of hard blue rock, somewhat inferior in weight to ordinary basalt, and containing crystals of olivine and glassy felspar. The general declivity of this part of the bed of the Simeto is not considerable ; but, in consequence of the unequal waste of the lava, two waterfalls occur at Passo Manzanelli, each about six feet in height. Here the chasm (B, fig. 11.) is about forty feet deep, and only fifty broad.

The sand and pebbles in the river-bed consist chiefly of a brown quartzose sandstone, derived from the upper country ; but the materials of the volcanic rock itself must have greatly assisted the attrition. This river, like the Caltabiano on the eastern side of Etna, has not yet cut down to the ancient bed of which it was dispossessed, and of which the probable position is indicated in the annexed diagram (c, fig. 11.).

On entering the narrow ravine where the water foams down the two cataracts, we are entirely shut out from all view of the surrounding country ; and a geologist who is accustomed to associate the characteristic features of the landscape with the relative age of certain rocks, can scarcely dissuade himself from the belief that he is contemplating a scene in some rocky gorge of a primary district. The external forms of the hard blue lava are as massive as any of the most ancient trap-rocks of Scotland. The solid surface is in

some parts smoothed and almost polished by attrition, and covered in others with a white lichen, which imparts to it an air of extreme antiquity, so as greatly to heighten the delusion. But the moment we re-ascend the cliff the spell is broken : for we scarcely recede a few paces, before the ravine and river disappear, and we stand on the black and rugged surface of a vast current of lava, which seems unbroken, and which we can trace up nearly to the distant summit of that majestic cone which Pindar called "the pillar of heaven," and which still continues to send forth a fleecy wreath of vapour, reminding us that its fires are not extinct, and that it may again give out a rocky stream, wherein other scenes like that now described may present themselves to future observers.

Falls of Niagara. — The falls of Niagara afford a magnificent example of the progressive excavation of a deep valley in solid rock. That river flows from Lake Erie to Lake Ontario, the former lake being 330 feet above the latter, and the distance between them being thirty-two miles. On flowing out of the upper lake, the river is almost on a level with its banks ; so that if it should rise perpendicularly eight or ten feet, it would lay under water the adjacent flat country of Upper Canada on the West, and of the State of New York on the East.* The river, where it issues, is about three quarters of a mile in width. Before reaching the Falls, it is propelled with great rapidity, being a mile broad, about twenty-five feet deep, and having a descent of fifty feet in half a mile. An island at the very verge of the cataract divides it into two sheets of water : one of these, called the

* Captain Hall's Travels in North America, vol. i. p. 179.

Horse-shoe Fall, is six hundred yards wide, and 158 feet perpendicular; the other, called the American Falls, is about two hundred yards in width, and 164 feet in height. The breadth of the island is about five hundred yards. This great sheet of water is precipitated over a ledge of hard limestone, in horizontal strata, below which is a somewhat greater thickness of soft shale, which decays and crumbles away more rapidly, so that the calcareous rock forms an overhanging mass, projecting forty feet or more above the hollow space below.

The blasts of wind, charged with spray, which rise out of the pool into which this enormous cascade is projected, strike against the shale beds, so that their disintegration is constant. They also waste away at certain seasons by the expansive action of frost. The superincumbent limestone, being thus left without a foundation, falls from time to time in rocky masses. When these enormous fragments descend, a shock is felt at some distance, accompanied by a noise like a distant clap of thunder. After the river has passed over the falls, its character, observes Captain Hall, is immediately and completely changed. It then runs furiously along the bottom of a deep wall-sided valley, or huge trench, which has been cut into the horizontal strata by the continued action of the stream during the lapse of ages. The bed of the river here is strewn over with huge fragments of rock; the cliffs on both sides are in most places perpendicular, and the ravine is only perceived on approaching the edge of the precipice.*

The waters, which expand at the falls, where they are divided by the island, are contracted again, after

* Hall's Travels in North America, vol. i. pp. 195, 196. 216.

their union, into a stream not more than 160 yards broad. It is remarkable that the water of the pool into which the cataract is precipitated, and that of the narrow channel immediately below, instead of being in a state of tremendous agitation, is so tranquil as to allow a ferry boat to cross with ease, and even to approach within the reach of the spray, without experiencing any unusual motion. Various explanations have been offered of this phenomenon. According to Mr. Gibson the vast body of sea-green water, instead of plunging deep as a solid column would do into the sheet below, is drawn out in its descent of 160 feet into white rolls of attenuated foam. He conceives, therefore, that most of the water falls lightly in the form of spray, and the force of the rest is broken by the debris which lie immediately at the foot of the fall.*

Recession of the Falls. — When the Falls were visited in 1829 by Mr. R. Bakewell, jun., he ascertained from a person who had lived forty years in that part of the country, and had been the first settler there, that during that period the Falls on the Canada side had receded forty or fifty yards, in consequence of the continued removal of the shale, and undermining of the limestone, above described.† As the ravine, therefore, below the Falls has been thus prolonged, and as that part of the chasm which has been the work of the last half century resembles in depth and width the average dimensions of the ravine below ‡, it is natural to in-

* Silliman's American Journal, vol. xxix. p. 206.

† The memoir of Mr. Bakewell contains two very illustrative sketches of the physical geography of the country between Lakes Erie and Ontario, including the Falls. — Loudon's Mag. of Nat. Hist. No. 12. March, 1830.

‡ See Professor Rogers, Silliman's American Journal, vol. xxvii. p. 326.

quire how long this same process may have continued, and where did the retrogression of the cataract commence? The ravine through which the Niagara flows continues for about seven miles below the Falls, the perpendicular banks maintaining throughout their whole length an average elevation of two hundred feet, for the land above declines gently at the same rate as the bed of the river, which falls 104 feet in its course of seven miles.* The table-land, which is almost on a level with Lake Erie, after sloping insensibly for the space above mentioned, comes suddenly to a termination at Queenstown, where on both sides of the river an abrupt slope, like an inland sea-cliff, is seen extending east and west. At this point the river emerges from the ravine into a plain, which continues to the shores of Lake Ontario. Now it has been a very general opinion that the Falls were once at Queenstown, and that they have gradually retrograded from that place to their present position about seven miles distant. For the table-land extending from Queenstown to Lake Erie consists uniformly of the same geological formations as are now exposed to view at the Falls. The upper deposit is a fresh-water formation, consisting chiefly of gravel, containing fragments of limestone and other transported rocks, with a few feet of fine clay below. The fresh-water shells are said to agree in species with those now inhabiting Lake Erie. Below this superficial covering is rock of hard limestone, about ninety feet in thickness, stretching nearly in a horizontal direction over the whole country, and forming the bed of the river above the Falls, as do the inferior shales below.

* See Professor Rogers, *Silliman's American Journal*, vol. xxvii. p. 328.

If the recession of the Falls had always proceeded at the rate of about fifty yards in forty years, it would have required, says Mr. Bakewell, nearly ten thousand years for the excavation of the whole ravine, seven miles in length; but Professor Rogers, Mr. Hayes, and other American writers have justly observed, that our calculations of the time employed in the excavation of the ravine must always be extremely uncertain while we remain ignorant of the exact topographical features of the district when it first emerged from the waters, whether of a lake or sea. Part of the ravine may have coincided originally with some rent in the rocks, afterwards enlarged by tides and currents during the gradual upheaval of the country, and before the existence of the river. Mr. Hayes states that between the Falls and Queenstown there is in one place a short lateral indentation, branching off from the principal ravine, which the cataract could not have shaped out, and which therefore implies the former agency of other causes.*

It seems equally difficult to speculate on the future rate of recession of the Falls, for as they retreat the height of the precipice may be reduced or augmented by the varying hardness of the rocks, the division of the stream by islands, and other modifying circumstances.

If in the course of many thousand years the Falls should reach Lake Erie, twenty-five miles distant, that lake might be effectually drained, inasmuch as the present height of the Falls far exceeds the greatest depth of the lake. It has been supposed that in this case the sudden escape of the water might occasion a deluge on the low lands bordering Ontario; but in reply, Mr.

* Silliman's American Journal, vol. xxxv. p. 102.

De la Beche has objected, that as the bottom of Lake Erie shelves very gently from the shore, the discharge, even after the cataract had receded to the lake, would take place gradually, and it would require time before the river channel was cut back to where the water is deepest.*

It may also be questioned whether the entire area of Lake Erie may not be converted into dry land before the Falls recede to its shores, so shallow is this lake, its average depth being only ten or twelve fathoms, and so fast is it filling up with sediment.

* De la Beche, Geol. Manual, 3d edit. p. 60. Rogers, Silliman's American Journal, vol. xxvii. p. 332.

CHAPTER II.

ACTION OF RUNNING WATER — *continued.*

Course of the Po — Desertion of its old channel — Artificial embankments of the Po, Adige, and other Italian rivers — Basin of the Mississippi — Its meanders — Islands — Shifting of its course — Raft of the Atchafalaya — Drift wood — New formed lakes in Louisiana — Earthquakes in valley of Mississippi — Floods caused by land-slips in the White Mountains — Bursting of a lake in Switzerland — Devastations caused by the Anio at Tivoli.

Course of the Po. — THE Po affords an instructive example of the manner in which a great river bears down to the sea the matter poured into it by a multitude of tributaries descending from lofty chains of mountains. The changes gradually effected in the great plain of Northern Italy, since the time of the Roman republic, are considerable. Extensive lakes and marshes have been gradually filled up, as those near Placentia, Parma, and Cremona, and many have been drained naturally by the deepening of the beds of rivers. Deserted river-courses are not unfrequent, as that of the Serio Morto, which formerly fell into the Adda, in Lombardy; and the Po itself has often deviated from its course. Subsequently to the year 1390, it deserted part of the territory of Cremona, and invaded that of Parma; its old channel being still recognizable, and bearing the name of Po Morto. Bressello is one of the towns of which the site was formerly on the left of the Po, but which is now on

the right bank. There is also an old channel of the Po in the territory of Parma, called Po Vecchio, which was abandoned in the twelfth century, when a great number of towns were destroyed. There are records of parish churches, as those of Vicobellignano, Agojolo, and Martignana, having been pulled down and afterwards rebuilt at a greater distance from the devouring stream. In the fifteenth century the main branch again resumed its deserted channel, and carried away a great island opposite Casalmaggiore. At the end of the same century it abandoned, a second time, the bed called "Po Vecchio," carrying away three streets of Casalmaggiore. The friars in the monastery de' Serviti, took the alarm in 1471, demolished their buildings, and reconstructed them at Fontana, whither they had transported the materials. In like manner, the church of S. Rocco was demolished in 1511. In the seventeenth century also the Po shifted its course for a mile in the same district, causing great devastations.*

Artificial embankments of Italian rivers.—To check these and similar aberrations, a general system of embankment has been adopted; and the Po, Adige, and almost all their tributaries, are now confined between high artificial banks. The increased velocity acquired by streams thus closed in enables them to convey a much larger portion of foreign matter to the sea; and, consequently, the deltas of the Po and Adige have gained far more rapidly on the Adriatic since the practice of embankment became almost universal. But, although more sediment is borne to the sea, part of the sand and mud, which in the natural state of

* Dell' Antico Corso de' Fiumi Po, Oglio, ed Adda, dell' Giovanni Romani. Milan, 1828.

things would be spread out by annual inundations over the plain, now subsides in the bottom of the river-channels; and their capacity being thereby diminished, it is necessary, in order to prevent inundations in the following spring, to extract matter from the bed, and to add it to the banks of the river. Hence it happens that these streams now traverse the plain on the top of high mounds, like the waters of aqueducts, and at Ferrara the surface of the Po has become more elevated than the roofs of the houses.* The magnitude of these barriers is a subject of increasing expense and anxiety, it having been sometimes found necessary to give an additional height of nearly one foot to the banks of the Adige and Po in a single season.

The practice of embankment was adopted on some of the Italian rivers as early as the thirteenth century; and Dante, writing in the beginning of the fourteenth, describes, in the seventh circle of hell, a rivulet of tears separated from a burning sandy desert by embankments "like those which, between Ghent and Bruges, were raised against the ocean, or those which the Paduans had erected along the Brenta to defend their villas on the melting of the Alpine snows."

Quale i Fiamminghi tra Guzzante e Bruggia,
Temendo il fiotto che in ver lor s'avventa,
Fanno lo schermo, perchè il mar si fuggia,
E quale i Padovan lungo la Brenta,
Per difender lor ville e lor castelli,
Anzi che Chiarentana il caldo senta —

Inferno, Canto xv.

Basin of the Mississippi.—The hydrographical basin of the Mississippi displays, on the grandest scale, the

* Prony, see Cuvier, Disc. Prélim. p. 146.

action of running water on the surface of a vast continent. This magnificent river rises nearly in the forty-ninth parallel of north latitude, and flows to the Gulf of Mexico in the twenty-ninth — a course, including its meanders, of nearly five thousand miles. It passes from a cold arctic climate, traverses the temperate regions, and discharges its waters into the sea in the region of the olive, the fig, and the sugar-cane.* No river affords a more striking illustration of the law before mentioned, that an augmentation of volume does not occasion a proportional increase of surface, nay, is even sometimes attended with a narrowing of the channel. The Mississippi is half a mile wide at its junction with the Missouri†, the latter being also of equal width; yet the united waters have only, from their confluence to the mouth of the Ohio, a medial width of about three quarters of a mile. The junction of the Ohio seems also to produce no increase, but rather a decrease, of surface.‡ The St. Francis, White, Arkansas, and Red rivers, are also absorbed by the main stream with scarcely any apparent increase of its width; and, on arriving near the sea at New Orleans, it is somewhat less than half a mile wide. Its depth there is very variable, the greatest at high water being 168 feet. The mean rate at which the whole body of water flows is variously estimated. According to some, it does not exceed one mile an hour.§

* Flint's Geography, vol. i. p. 21.

† Flint says (vol. i. p. 140.) that, where the Mississippi receives the Missouri, it is a mile and a half wide, but, according to Captain B. Hall, this is a great mistake. — Travels in North America, vol. iii. p. 328.

‡ Flint's Geography, vol. i. p. 142.

§ Hall's Travels in North America, vol. iii. p. 330., who cites Darby.

The alluvial plain of this great river is bounded on the east and west by great ranges of mountains stretching along their respective oceans. Below the junction of the Ohio, the plain is from thirty to fifty miles broad, and after that point it goes on increasing in width, till the expanse is perhaps three times as great! On the borders of this vast alluvial tract are perpendicular cliffs, or "bluffs," as they are called, sometimes three hundred feet or more in height, composed of limestone and other rocks, and often of alluvium. For a great distance the Mississippi washes the eastern "bluffs;" and below the mouth of the Ohio, never once comes in contact with the western. The waters are thrown to the eastern side, because all the large tributary rivers entering from the west, have filled that side of the great valley with a sloping mass of clay and sand. For this reason, the eastern bluffs are continually undermined, and the Mississippi is slowly but incessantly progressing eastward.*

Curves of the Mississippi. — The river traverses the plain in a meandering course, describing immense and uniform curves. After sweeping round the half of a circle, it is carried in a rapid current diagonally across its own channel, to another curve of the same uniformity upon the opposite shore. † These curves are so regular, that the boatmen and Indians calculate distances by them. Opposite to each of them there is always a sand-bar, answering, in the convexity of its form, to the concavity of "the bend," as it is called. ‡ The river, by continually wearing these

* Geograph. Descrip. of the State of Louisiana, by W. Darby, Philadelphia, 1816, p. 102.

† Flint's Geog. vol. i. p. 152.

‡ Ibid.

curves deeper, returns, like many other streams before described, on its own tract, so that a vessel in some places, after sailing for twenty-five or thirty miles, is brought round again to within a mile of the place whence it started. When the waters approach so near to each other, it often happens at high floods that they burst through the small tongue of land, and insulate a portion, rushing through what is called the "cut off" with great velocity. At one spot, called the "grand cut off," vessels now pass from one point to another in half a mile to a distance which it formerly required a voyage of twenty miles to reach.*

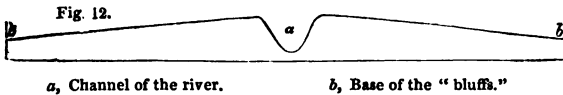
Waste of its banks. — After the flood season, when the river subsides within its channel, it acts with destructive force upon the alluvial banks, softened and diluted by the recent overflow. Several acres at a time, thickly covered with wood, are precipitated into the stream; and large portions of the islands formed by the process before described are swept away.

"Some years ago," observes Captain Hall, "when the Mississippi was regularly surveyed, all its islands were numbered, from the confluence of the Missouri to the sea; but every season makes such revolutions, not only in the number but in the magnitude and situation of these islands, that this enumeration is now almost obsolete. Sometimes large islands are entirely melted away — at other places they have attached themselves to the main shore, or, which is the more correct statement, the interval has been filled up by myriads of logs cemented together by mud and rubbish." † When the Mississippi and many

* Flint's Geog. vol. i. p. 154.

† Travels in North America, vol. iii. p. 361.

of its great tributaries overflow their banks, the waters, being no longer borne down by the main current, and becoming impeded amongst the trees and bushes, deposit the sediment of mud and sand with which they are abundantly charged. Islands arrest the progress of floating trees, and they often become in this manner re-united to the land; the rafts of trees, together with mud, constituting at length a solid mass. The coarser and more sandy portion is thrown down first nearest the banks; and finer particles are deposited at the farthest distances from the river, where an impalpable mixture subsides, forming a stiff unctuous black soil. Hence, in the alluvial plains of these rivers the land slopes back, like a natural glacis towards the cliffs bounding the great valley (see fig. 12.), and during



inundations the highest part of the banks form narrow strips of dry ground, rising above the river on one side, and above the low flooded country on the other. The Mississippi, therefore, has been described as a river running on the top of a long hill or ridge, which has an elevation of twenty-four feet in its highest part, and a base three miles in average diameter. Flint, however, remarks, that this picture is not very correct, for, notwithstanding the comparative elevation of the banks, the deepest part of the bed of the river (*a*, fig. 12.) is uniformly lower than the lowest point of the alluvium at the base of the bluffs.*

It has been said of a mountain torrent, that "it lays down what it will remove, and removes what it has

* Flint's Geography, vol. i. p. 151.

laid down ;” and in like manner the Mississippi, by the continual shifting of its course, sweeps away, during a great portion of the year, considerable tracts of alluvium, which were gradually accumulated by the overflow of former years, and the matter now left during the spring-floods will be at some future time removed.

Rafts.—One of the most interesting features in the great rivers of this part of America is the frequent accumulation of what are termed “rafts,” or masses of floating trees, which have been arrested in their progress by snags, islands, shoals, or other obstructions, and made to accumulate, so as to form natural bridges reaching entirely across the stream. One of the largest of these was called the raft of the Atchafalaya, an arm of the Mississippi, which was certainly at some former time the channel of the Red River, when the latter found its way to the Gulf of Mexico by a separate course. The Atchafalaya being in a direct line with the general direction of the Mississippi, catches a large portion of the timber annually brought down from the north ; and the drift trees collected in about thirty-eight years previous to 1816 formed a continuous raft, no less than ten miles in length, 220 yards wide, and eight feet deep. The whole rose and fell with the water, yet was covered with green bushes and trees, and its surface enlivened in the autumn by a variety of beautiful flowers. It went on increasing till about 1835, when some of the trees upon it had grown to the height of about sixty feet. Steps were then taken by the state of Louisiana to clear away the whole raft and open the navigation, which was effected, not without great labour, in the space of four years.

The rafts on Red River are equally remarkable ; in

some parts of its course, cedar trees are heaped up by themselves, and in other places pines. There is also a raft on the Washita, the principal tributary of the Red River, which seriously interrupts the navigation, concealing the whole river for seventeen leagues. This natural bridge is described in 1804 as supporting all the plants then growing in the neighbouring forest, not excepting large trees; and so perfectly was the stream concealed by the superincumbent mass, that it might be crossed in some places without any knowledge of its existence. *

Drift Wood.— In addition to the astonishing number of cubic feet of timber arrested by the rafts, great deposits are unceasingly in progress at the extremity of the delta in the Bay of Mexico. “Unfortunately for the navigation of the Mississippi,” observes Captain Hall, “some of the largest trunks, after being cast down from the position on which they grew, get their roots entangled with the bottom of the river, where they remain anchored, as it were, in the mud. The force of the current naturally gives their tops a tendency downwards, and, by its flowing past, soon strips them of their leaves and branches. These fixtures, called snags or planters, are extremely dangerous to the steam-vessels proceeding up the stream, in which they lie like a lance in rest, concealed beneath the water, with their sharp ends pointed directly against the bow of the vessels coming up. For the most part these formidable snags remain so still, that they can be detected only by a slight ripple above them, not perceptible to inexperienced eyes. Sometimes, however, they vibrate up and down, alternately

* Navigator, p. 263. Pittsburgh, 1821.

showing their heads above the surface, and bathing them beneath it."* So imminent is the danger caused by these obstructions, that almost all the boats on the Mississippi are constructed on a particular plan, to guard against fatal accidents. †

The prodigious quantity of wood annually drifted down by the Mississippi and its tributaries, is a subject of geological interest, not merely as illustrating the manner in which abundance of vegetable matter becomes, in the ordinary course of nature, imbedded in submarine and estuary deposits, but as attesting the constant destruction of soil and transportation of matter to lower levels by the tendency of rivers to shift their courses. Each of these trees must have required many years, some of them centuries, to attain their full size; the soil, therefore, whereon they grew, after remaining undisturbed for long periods, is ultimately torn up and swept away. Yet, notwithstanding this incessant destruction of land and up-rooting of trees, the region which yields this never-failing supply of drift wood is densely clothed with noble forests, and is almost unrivalled in its power of supporting animal and vegetable life.

Innumerable herds of wild deer and bisons feed on the luxurious pastures of the plains. The puma, the

* Travels in North America, vol. iii. p. 362.

† "The boats are fitted," says Captain Hall, "with what is called a snag-chamber; — a partition formed of stout planks, which is caulked, and made so effectually water-tight, that the foremost end of the vessel is cut off as entirely from the rest of the hold as if it belonged to another boat. If the steam-vessel happen to run against a snag, and that a hole is made in her bow, under the surface, this chamber merely fills with water." Travels in North America, vol. iii. p. 363.

wolf, and the fox, are amongst the beasts of prey. The waters teem with alligators and tortoises, and their surface is covered with millions of migratory water-fowl, which perform their annual voyage between the Canadian lakes and the shores of the Mexican Gulf. The power of man begins to be sensibly felt, and the wilderness to be replaced by towns, orchards, and gardens. The gilded steam-boat, like a moving city, now stems the current with a steady pace — now shoots rapidly down the descending stream, through the solitudes of the forests and prairies. Already does the flourishing population of the great valley exceed that of the thirteen United States when first they declared their independence, and, after a sanguinary struggle, were severed from the parent country.* Such is the state of a continent where rocks and trees are hurried annually, by a thousand torrents, from the mountains to the plains, and where sand and finer matter are swept down by a vast current to the sea, together with the wreck of countless forests and the bones of animals which perish in the inundations. When these materials reach the Gulf, they do not render the waters unfit for aquatic animals; but, on the contrary, the ocean here swarms with life, as it generally does where the influx of a great river furnishes a copious supply of organic and mineral matter. Yet many geologists, when they behold the spoils of the land heaped in successive strata, and blended confusedly with the remains of fishes, or interspersed with broken shells and corals, imagine that they are viewing the signs of a turbulent instead of a tranquil and settled state of the planet.

* Flint's Geography, vol. i.

They read in such phenomena the proof of chaotic disorder, and reiterated catastrophes, instead of indications of a surface as habitable as the most delicious and fertile districts now tenanted by man. They are not content with disregarding the analogy of the present course of Nature, when they speculate on the revolutions of past times, but they often draw conclusions, concerning the former state of things, directly the reverse of those to which a fair induction from facts would infallibly lead them.

Formation of lakes in Louisiana. — Another striking feature in the basin of the Mississippi, illustrative of the changes now in progress, is the formation by natural causes of great lakes, and the drainage of others. These are especially frequent in the basin of the Red River in Louisiana, where the largest of them, called Bistineau, is more than *thirty miles* long, and has a medium depth of from *fifteen to twenty feet*. In the deepest parts are seen numerous cypress trees, of all sizes, now dead, and most of them with their tops broken by the wind, yet standing erect under water. This tree resists the action of air and water longer than any other, and, if not submerged throughout the whole year, will retain life for an extraordinary period. Lake Bistineau, as well as Black Lake, Cado Lake, Spanish Lake, Natchitoches Lake, and many others, have been formed, according to Darby, by the gradual elevation of the bed of Red River, in which the alluvial accumulations have been so great as to raise its channel, and cause its waters, during the flood season, to flow up the mouths of many tributaries, and to convert parts of their courses into lakes. In the autumn, when the level of Red River is again depressed, the waters rush back, and some lakes

become grassy meadows, with streams meandering through them.* Thus, there is a periodical flux and reflux between Red River and some of these basins, which are merely reservoirs, alternately emptied and filled, like our tide estuaries — with this difference, that in the one case the land is submerged for several months continuously, and in the other twice in every twenty-four hours. It has happened, in several cases, that a raft of timber or a bar has been thrown by Red River across some of the openings of these channels, and then the lakes become, like Bistineau, constant repositories of water. But even in these cases, their level is liable to annual elevation and depression, because the flood of the main river, when at its height, passes over the bar; just as, where sand-hills close the entrance of an estuary on the Norfolk or Suffolk coast, the sea, during some high tide or storm, has often breached the barrier and inundated again the interior.

I am informed by Mr. Featherstonhaugh that the plains of the Red River and the Arkansas are so low and flat, that whenever the Mississippi rises thirty feet above its ordinary level, those great tributaries are made to flow back, and inundate a region of vast extent. Both the streams alluded to contain red sediment, derived from the decomposition of red porphyry, and since 1833, when there was a great inundation in the Arkansas, an immense swamp has been formed near the Mammelle mountain, comprising 30,000 acres, with here and there large lagoons where the old bed of the river was situated; in which innumerable trees, for the most part dead, are seen standing, of cypress, cot-

* Darby's Louisiana, p. 33.

ton wood, poplar, the triple thorned acacia, and others, which are of great size. Their trunks appear as if painted red for about fifteen feet from the ground; at which height a perfectly level line extends through the whole forest, marking the rise of the waters during the last flood.*

Perhaps the cause above assigned for the recent origin of these lakes is not the only one. Subterranean movements have altered, so lately as the year 1812, the relative levels of various parts of the basin of the Mississippi, situated about 100 leagues N. E. of Lake Bistineau. In that year the great valley, from the mouth of the Ohio to that of the St. Francis, including a tract 300 miles in length, and exceeding in area the whole basin of the Thames, was convulsed to such a degree, as to create new islands in the river, and lakes in the alluvial plain, some of which were *twenty miles in extent*. Old trees were seen submerged in two of these lakes, called Reelfoot and Obion, about twenty years afterwards.†

Analogous facts have been observed in other parts of N. America. Thus Captains Clark and Lewis found, about the year 1807, a forest of pines standing erect under water in the body of the Columbia river, which they supposed, from the appearance of the trees, to have been submerged only about twenty years.‡ More lately (1835) the Rev. Mr. Parker observed on the same river (lat. 45° N., long. 121° W.) trees standing in their natural position in spots where the water was more than twenty feet deep. The tops of the trees had disappeared, but between high and low

* Featherstonhaugh, Geol. Report, Washington, 1835, p. 84.

† Usher, Silliman's Journal, vol. xxxi. p. 295.

‡ Travels, &c., vol. ii. p. 241.

water mark the trunks were only partially decayed, a fact which proves their submergence to have taken place at a comparatively recent date. The roots were seen through the clear water, spreading as they had grown in their native forest, and from the space which the trees covered it was inferred that a tract of land, more than twenty miles in length and above a mile in width, must have subsided tranquilly.*

FLOODS, BURSTING OF LAKES, ETC.

The power which running water may exert, in the lapse of ages, in widening and deepening a valley, does not so much depend on the volume and velocity of the stream usually flowing in it, as on the number and magnitude of the obstructions which have, at different periods, opposed its free passage. If a torrent, however small, be effectually dammed up, the size of the valley above the barrier, and its declivity below, and not the dimensions of the torrent, will determine the violence of the débâcle. The most universal source of local deluges are landslips, slides, or avalanches, as they are sometimes called, when great masses of rock and soil, or sometimes ice and snow, are precipitated into the bed of a river, the boundary cliffs of which have been thrown down by the shock of an earthquake, or undermined by springs or other causes. Volumes might be filled with the enumeration of instances on record of these terrific catastrophes; I shall therefore select a few examples of recent occurrence, the facts of which are well authenticated.

Floods caused by landslips, 1826.—Two dry seasons in the White Mountains, in New Hampshire, were fol-

* Tour beyond the Rocky Mountains, p. 132.

lowed by heavy rains on the 28th August, 1826, when from the steep and lofty declivities which rise abruptly on both sides of the river Saco, innumerable rocks and stones, many of sufficient size to fill a common apartment, were detached, and in their descent swept down before them, in one promiscuous and frightful ruin, forests, shrubs, and the earth which sustained them. No tradition existed of any similar slides at former times, and the growth of the forest on the flanks of the hills clearly showed that for a long interval nothing similar had occurred. One of these moving masses was afterwards found to have slid three miles, with an average breadth of a quarter of a mile. The natural excavations commenced generally in a trench a few yards in depth and a few rods in width, and descended the mountains, widening and deepening till they became vast chasms. At the base of these hollow ravines was seen a wide and deep mass of ruins, consisting of transported earth, gravel, rocks, and trees. Forests of spruce-fir and hemlock were prostrated with as much ease as if they had been fields of grain; for, where they disputed the ground, the torrent of mud and rock accumulated behind till it gathered sufficient force to burst the temporary barrier.

The valleys of the Amonoosuck and Saco presented, for many miles, an uninterrupted scene of desolation; all the bridges being carried away, as well as those over their tributary streams. In some places, the road was excavated to the depth of from fifteen to twenty feet; in others, it was covered with earth, rocks, and trees, to as great a height. The water flowed for many weeks after the flood, as densely charged with earth as it could be without being changed into mud, and marks were seen in various localities of its having

risen on either side of the valley to more than twenty-five feet above its ordinary level. Many sheep and cattle were swept away, and the Willey family, nine in number, who in alarm had deserted their house, were destroyed on the banks of the Saco; seven of their mangled bodies were afterwards found near the river, buried beneath drift wood and mountain ruins.* Eleven years after the event the deep channels worn by the avalanches of mud and stone, and the immense heaps of boulders and blocks of granite in the river channel, still formed, says Professor Hubbard, a picturesque feature in the scenery.†

But these catastrophes are insignificant, when compared to those which are occasioned by earthquakes, when the boundary hills, for miles in length, are thrown down into the hollow of a valley. I shall have opportunities of alluding to inundations of this kind when treating expressly of earthquakes, and shall content myself at present with selecting an example, of modern date, of a flood caused by the bursting of a temporary lake, the facts having been described, with more than usual accuracy, by scientific observers.

Flood in the valley of Bagnes, 1818.—The valley of Bagnes is one of the largest of the lateral embranchments of the main valley of the Rhone, above the Lake of Geneva. Its upper portion was, in 1818, converted into a lake by the damming up of a narrow pass, by avalanches of snow and ice, precipitated from an elevated glacier into the bed of the river Dranse. In the winter season, during continued frost, scarcely any water flows in the bed of this river to

* Silliman's Journal, vol. xv. No. 2. p. 216. Jan. 1829.

† Ibid. vol. xxxiv. p. 115.

preserve an open channel, so that the ice barrier remained entire until the melting of the snows in spring, when a lake was formed above, about half a league in length, which finally attained in some parts a depth of about two hundred feet, and a width of about seven hundred feet. To prevent or lessen the mischief apprehended from the sudden bursting of the barrier, an artificial gallery, seven hundred feet in length, was cut through the ice, before the waters had risen to a great height. When at length they accumulated and flowed through this tunnel, they dissolved the ice, and thus deepened their channel, until nearly half of the whole contents of the lake were slowly drained off. But at length, on the approach of the hot season, the central portion of the remaining mass of ice gave way with a tremendous crash, and the residue of the lake was emptied in half an hour. In the course of its descent, the waters encountered several narrow gorges, and at each of these they rose to a great height, and then burst with new violence into the next basin, sweeping along rocks, forests, houses, bridges, and cultivated land. For the greater part of its course the flood resembled a moving mass of rock and mud, rather than of water. Some fragments of granitic rocks, of enormous magnitude, and which, from their dimensions, might be compared without exaggeration to houses, were torn out of a more ancient alluvion, and borne down for a quarter of a mile. One of the fragments moved was sixty paces in circumference.* The velocity of the water, in the first part of its course was thirty-three feet per second, which diminished to six feet before it reached

* This block was measured by Capt. B. Hall, R. N.

the Lake of Geneva, where it arrived in six hours and a half, the distance being forty-five miles.*

This flood left behind it, on the plains of Martigny, thousands of trees torn up by the roots, together with the ruins of buildings. Some of the houses in that town were filled with mud up to the second story. After expanding in the plain of Martigny, it entered the Rhone, and did no further damage; but some bodies of men, who had been drowned above Martigny, were afterwards found, at the distance of about thirty miles, floating on the farther side of the Lake of Geneva, near Vevey.

The waters, on escaping from the temporary lake, intermixed with mud and rock, swept along, for the first four miles, at the rate of above twenty miles an hour; and M. Escher, the engineer, calculated that the flood furnished 300,000 cubic feet of water every second — an efflux which is five times greater than that of the Rhine below Basle. Now, if part of the lake had not been gradually drained off, the flood would have been nearly double, approaching in volume to some of the largest rivers in Europe. It is evident, therefore, that, when we are speculating on the excavating force which a river may have exerted in any particular valley, the most important question is, not the volume of the existing stream, nor the present levels of its channel, nor even the nature of the rocks, but the probability of a succession of floods at some period since the time when the valley may have been first elevated above the sea.

For several months after the débâcle of 1818, the

* See an account of the inundation of the Val de Bagnes, in 1818, in Ed. Phil. Journ., vol. i. p. 187., drawn up from the Memoir of M. Escher, with a section, &c.

Dranse, having no settled channel, shifted its position continually from one side to the other of the valley, carrying away newly erected bridges, undermining houses, and continuing to be charged with as large a quantity of earthy matter as the fluid could hold in suspension. I visited this valley four months after the flood, and was witness to the sweeping away of a bridge, and the undermining of part of a house. The greater part of the ice-barrier was then standing, presenting vertical cliffs 150 feet high, like ravines in the lava-currents of Etna or Auvergne, where they are intersected by rivers.

Inundations, precisely similar, are recorded to have occurred at former periods in this district, and from the same cause. In 1595, for example, a lake burst, and the waters, descending with irresistible fury, destroyed the town of Martigny, where from sixty to eighty persons perished. In a similar flood, fifty years before, 140 persons were drowned.

Flood at Tivoli, 1826. — I shall conclude with one more example, derived from a land of classic recollections, the ancient Tibur, and which, like all the other inundations above alluded to, occurred within the present century. The younger Pliny, it will be remembered, describes a flood on the Anio, which destroyed woods, rocks, and houses, with the most sumptuous villas and works of art.* For four or five centuries consecutively, this "headlong stream," as Horace truly called it, has often remained within its bounds, and then, after so long an interval of rest, has at different periods inundated its banks again, and widened its channel. The last of these catastrophes happened 15th Nov. 1826, after heavy rains, such as produced

* Lib. viii. Epist. 17.

the floods before alluded to in Scotland. The waters appear also to have been impeded by an artificial dike, by which they were separated into two parts, a short distance above Tivoli. They broke through this dike; and, leaving the left trench dry, precipitated themselves, with their whole weight, on the right side. Here they undermined, in the course of a few hours, a high cliff, and widened the river's channel about fifteen paces. On this height stood the church of St. Lucia, and about thirty-six houses of the town of Tivoli, which were all carried away, presenting, as they sank into the roaring flood, a terrific scene of destruction to the spectators on the opposite bank. As the foundations were gradually removed, each building, some of them edifices of considerable height, was first traversed with numerous rents, which soon widened into large fissures, until at length the roofs fell in with a crash, and then the walls sank into the river, and were hurled down the cataract below.*

The destroying agency of the flood came within two hundred yards of the precipice on which the beautiful temple of Vesta stands; but fortunately this precious relic of antiquity was spared, while the wreck of modern structures was hurled down the abyss. Vesta, it will be remembered, in the heathen mythology, personified the stability of the earth; and when the Samian astronomer, Aristarchus, first taught that the earth revolved on its axis, and round the sun, he was publicly accused of impiety, "for moving the everlasting Vesta from her place." Playfair observed, that when Hutton ascribed instability to the earth's

* When at Tivoli, in 1829, I received this account from eyewitnesses of the event.

surface, and represented the continents which we inhabit as the theatre of incessant change and movement, his antagonists, who regarded them as unalterable, assailed him in a similar manner with accusations founded on religious prejudices.* We might appeal to the excavating power of the Anio as corroborative of one of the most controverted parts of the Huttonian theory; and if the days of omens had not gone by, the geologists who now worship Vesta might regard the late catastrophe as portentous. We may, at least, recommend the modern votaries of the goddess to lose no time in making a pilgrimage to her shrine, for the next flood may not respect the temple.

* *Illustr. of Hutt. Theory*, § 3. p. 147.

CHAPTER III.

TRANSPORTATION OF SOLID MATTER BY ICE.

Carrying power of river-ice — Rocks annually conveyed into the St. Lawrence by its tributaries — Effects of the rise of the tide in the estuary of the St. Lawrence — Ground-ice; its origin and transporting power — Glaciers — Theory of their downward movement — The moraine unstratified — Icebergs covered with mud and stones — Limits of glaciers and icebergs — Their effects on the bottom when they run aground — Packing of coast ice — Boulders drifted by ice on coast of Labrador — Blocks moved by ice in the Baltic — Submarine erratics laid dry by upheaval.

THE power of running-water to carry sand, gravel, and fragments of rock to considerable distances is greatly augmented in those regions where, during some part of the year, the frost is of sufficient intensity to convert the water, either at the surface or bottom of rivers, into ice.

This subject may be considered under three different heads:— first, the effect of surface-ice and ground-ice in enabling streams to remove gravel and stones to a distance; secondly, the action of glaciers in the transport of boulders, and in the polishing and scratching of rocks; thirdly, the floating off of glaciers charged with solid matter into the sea, and the drifting of icebergs and coast-ice.

River-ice. — Pebbles and small pieces of rock may be seen entangled in ice, and floating annually down

the Tay in Scotland, as far as the mouth of that river. Similar observations might doubtless be made respecting almost all the larger rivers of England and Scotland, but there seems reason to suspect that the principal transfer from place to place of pebbles and stones adhering to ice goes on unseen by us under water. For although the specific gravity of the compound mass may cause it to sink, it may still be very buoyant, and easily borne along by a feeble current. The ice, moreover, melts very slowly at the bottom of running streams in winter, as the water there is often nearly at the freezing point, as will be seen from what will be said in the sequel of ground-ice.

As we traverse Europe in the latitudes of Great Britain, we find the winters more severe, and the rivers more regularly frozen over. M. Lariviere relates that, being at Memel on the Baltic in 1821, when the ice of the river Niemen broke up, he saw a mass of ice thirty feet long which had descended the stream, and had been thrown ashore. In the middle of it was a triangular piece of granite, about a yard in diameter, resembling in composition the red granite of Finland.*

When rivers in the northern hemisphere flow from south to north, the ice first breaks up in the higher part of their course, and the flooded waters, bearing along large icy fragments, often arrive at parts of the stream which are still firmly frozen over. Great inundations are thus frequently occasioned by the obstructions thrown in the way of the descending waters, as was before noticed when I spoke of the Mackenzie in North America, and the Irtish, Oby, Yenesei, Lena, and other rivers of Siberia. (See p. 150.) A partial

* *Consid. sur les Blocs Errat. 1829.*

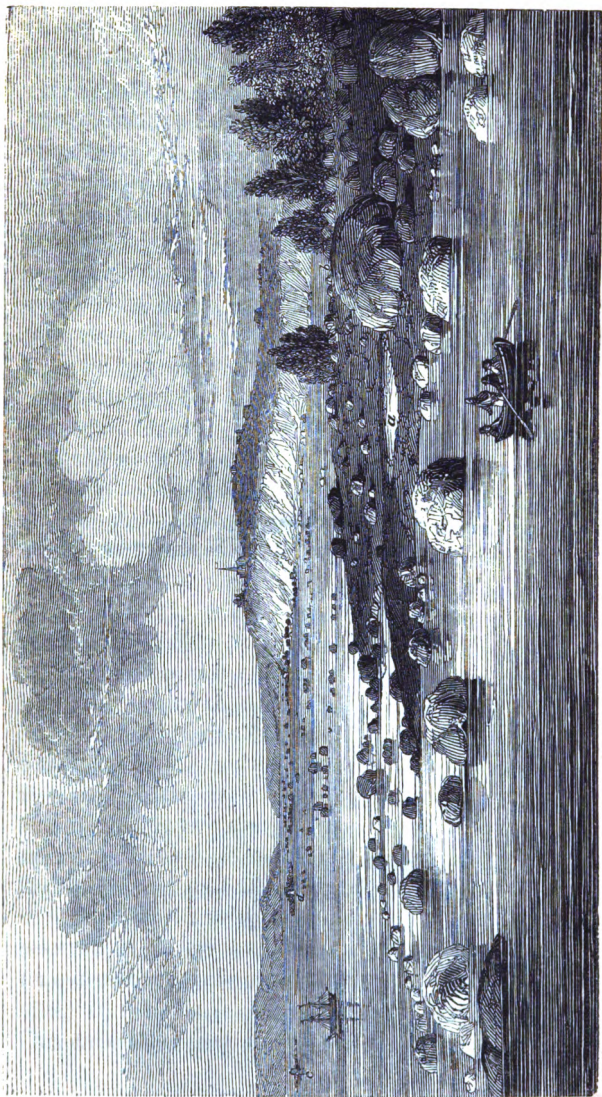
stoppage of this kind lately occurred (Jan. 31. 1840) in the Vistula, about a mile and a half above the city of Dantzic, where the river, choked up by packed ice, was made to take a new course over its right bank, so that it hollowed out in a few days a deep and broad channel, many leagues in length, through a tract of sand hills which were from 40 to 60 feet high.

In Canada, where the winter's cold is intense, in a latitude corresponding to that of central France, several tributaries of the St. Lawrence begin to thaw in their upper course, while they remain frozen over lower down, and thus large slabs of ice are set free and thrown upon the unbroken sheet of ice below. Then begins what is called the packing of the drifted fragments, that is to say, one slab is made to slide over another, until a vast pile is built up, and the whole being frozen together, is urged onwards by the force of the dammed up waters and drift ice. Thus propelled, it not only forces along boulders, but breaks off from cliffs, which border the rivers, huge pieces of projecting rock. By this means several buttresses of solid masonry, which, up to the year 1836, supported a wooden bridge on the St. Maurice, which falls into the St. Lawrence, near the town of Trois Rivières, lat. $46^{\circ} 20'$, were thrown down, and conveyed by the ice into the main river; and instances have occurred at Montreal of wharfs and stone-buildings, from 30 to 50 feet square, having been removed in a similar manner. We learn from Captain Bayfield that anchors laid down within high-water mark, to secure vessels hauled on shore for the winter, must be cut out of the ice on the approach of spring, or they would be carried away. In 1834, the Gulnare's bower anchor, weighing half a ton, was transported some yards by

the ice, and so firmly was it fixed, that the force of the moving ice broke a chain-cable suited for a 10-gun brig, and which had rode the *Gulnare* during the heaviest gales in the Gulf. Had not this anchor been cut out of the ice, it would have been carried into deep water and lost.*

The scene represented in the annexed plate (pl. 4.), from a drawing by Lieutenant Bowen, R.N., will enable the reader to comprehend the incessant changes which the transport of boulders produces annually on the low islands, shores, and bed of the *St. Lawrence* above *Quebec*. The fundamental rocks at *Richelieu Rapid*, situated in lat. 46° N., are limestone and slate, which are seen at low water to be covered with boulders of granite. These boulders owe their spheroidal form chiefly to weathering, or the action of frost, which causes the surface to exfoliate in concentric plates, so that all the more prominent angles are removed. At the point *a* is a cavity in the mud or sand of the beach, now filled with water, which was occupied during the preceding winter (1835) by the huge erratic *b*, a mass of granite, 70 tons' weight, found in the spring following (1836) at the distance of several feet from its former position. Many small islands are seen on the river, such as *c d*, which afford still more striking proofs of the carrying and propelling power of ice. These islets are never under water, yet every winter ice is thrown upon them in such abundance, that it *packs* to the height of 20, and even 30 feet, bringing with it a continual supply of large stones or boulders, and carrying away others; the greatest number being deposited, according to Lieutenant

* Capt. Bayfield, Geol. Soc. Proceedings, vol. ii. p. 223.



BOULDERS DRIFTED BY ICE ON SHORES OF THE ST. LAWRENCE,

View taken from N. E., in the Spring of 1836, at Richelieu Rapid, lat. 46. N.

Bowen, on the edge of deep water. On the island *d*, on the left of the accompanying view, a lighthouse is represented, consisting of a square wooden building, which having no other foundation than the boulders, requires to be taken down every winter, and rebuilt on the re-opening of the river.

These effects of frost, which are so striking on the St. Lawrence above Quebec, are by no means displayed on a smaller scale below that city, where the gulf rises and falls with the tide. On the contrary, it is in the estuary, between the latitudes 47° and 49° , that the greatest quantity of gravel and boulders of large dimensions are carried down annually towards the sea. Here the frost is so intense, that a dense sheet of ice is formed at low water, which, on the rise of the tide, is lifted up, broken, and thrown in heaps on the extensive shoals which border the estuary. When the tide recedes, this packed ice is exposed to a temperature sometimes 30° below zero, which freezes together all the loose pieces of ice, as well as the granitic and other boulders. The whole of these are often swept away by a high tide, or when the river is swollen by the melting of the snow in spring. One huge block of granite, 15 feet long by 10 feet both in width and height, and estimated to contain 1500 cubic feet, was conveyed in this manner to some distance in the year 1837, its previous position being well known, as up to that time it had been used by Captain Bayfield as a mark for the surveying station.

Ground-ice. — When a current of cold air passes over the surface of a lake or stream it abstracts from it a quantity of heat, and the specific gravity of the water being thereby increased, the cooled portion sinks. This circulation may continue until the whole body of

fluid has been cooled down to the temperature of 40° F., after which, if the cold increase, the vertical movement ceases, the water which is uppermost expands and floats over the heavier fluid below, and when it has attained a temperature of 32° Fahr. it sets into a sheet of ice. It should seem therefore impossible, according to this law of congelation, that ice should ever form at the bottom of a river; and yet such is the fact, and many speculations have been hazarded to account for so singular a phenomenon. M. Arago is of opinion that the mechanical action of a running stream produces a circulation by which the entire body of water is mixed up together and cooled alike, and the whole being thus reduced to the freezing point, ice begins to form at the bottom for two reasons, first, because there is less motion there, and secondly, because the water is in contact with solid rock or pebbles which have a cold surface.* Whatever explanation we adopt, there is no doubt of the fact, that in countries where the intensity and duration of the cold is great, rivers and torrents acquire an increase of carrying power by the formation of what is called ground-ice. Even in the Thames we learn from Dr. Plott that pieces of this kind of ice, having gravel frozen on to their under side, rise up from the bottom in winter, and float on the surface. In the Siberian rivers, Weitz describes large stones as having been brought up from the river's bed in the same manner, and made to float. †

Glaciers. — In the valleys of all countries bordering the polar circles, and in the higher mountains in temperate latitudes, the snow accumulates in winter, and

* M. Arago, *Annuaire*, &c. 1833; and Rev. J. Farquharson, *Phil. Trans.* 1835, p. 329.

† *Journ. of Roy. Geograph. Soc.* vol. vi. p. 416.

being afterwards partially converted into ice, constitutes what are called glaciers. These in the arctic and antarctic regions descend the valleys gradually till they reach the ocean, where they are floated off in the shape of icebergs, but in lower latitudes, as in the Alps, they descend far below the level of perpetual snow, and there melting, give rise to torrents.

“It has been a generally received opinion,” says M. Agassiz, “from the time of Saussure, that the downward movement of a glacier is nothing more than a slipping upon itself occasioned by its own weight ; but there are many reasons for doubting the accuracy of this explanation. The motion appears to be much more properly ascribed to the expansion of the ice resulting from the congelation of the water which has filtered into it and penetrated its cavities, for the mass of each glacier is traversed by innumerable fissures which descend to various depths, and are in great part filled with rain water, together with that produced by the melting of the surface-ice. This water being always extremely cold, is made to freeze by the least sinking of the temperature, and tends to dilate the glacier in every direction ; but as the mass of ice is restrained on two sides by the flanks of the valley, and on a third by the weight of the ice above, the whole act of dilatation, aided by that of gravitation, tends to urge the glacier down the declivity, or to the only side which offers a free passage.” *

But Mr. R. Mallet, in a late memoir on this subject, ascribes the progressive movement of glaciers, which sometimes advance in the Alps as much as twenty-five feet in a year, to the hydrostatic pressure of the

* Agassiz, Jamieson's Ed. *New Phil. Journ.*, No. liv. p. 383. .

water which flows at the bottom, and fills rents in the mass. If any obstruction, such as the falling in of ice, stop for a time the free passage of the water flowing below, the accumulated fluid would rend and lift up huge masses, as happened in the winter of 1814-15. At that period the Arveron, a torrent flowing at the bottom of the Mer de Glace, was partly frozen, and partly dammed up by falling masses of ice, so that it could no longer discharge itself at its usual opening, that green arch in which its icy tunnel terminates. The water accumulated, therefore, until it forced itself a new opening 700 feet above the former one, the pressure being so great that for several months huge fragments of ice were precipitated from the glacier.*

Those parts of the Swiss Alps which are more than 8000 feet high are covered with perpetual snow, but the glaciers in the valley of Chamouni descend 4000 feet below this limit, or no less than 12,000 feet below the summit of Mont Blanc: where they reach a district about 3000 feet above the level of the sea in lat. 46°. There they appear, in the heat of summer, in the midst of green forests, and luxuriant pastures, assuming the most fantastic and picturesque shapes, and often terminating upwards in numerous peaks and pinnacles of white ice. According to Saussure, their mean vertical thickness is from 80 to 100 feet, but it amounts in some chasms even to 600 feet.†

The surface of the moving glacier is loaded with sand and large stones derived from boundary rocks, which are precipitous, and occasionally overhanging, and of which pieces are detached by frost or ava-

* Mallet, Seventh Report of Brit. Assoc. p. 64. 1837.

† Voy. dans les Alpes, tom. i. p. 440.

lanches, or broken off by the friction of the moving ice itself, or washed down by torrents. Such materials are generally arranged in long ridges or mounds, sometimes thirty or forty feet high. They are often two, three, or even more in number, like so many lines of intrenchment, and consist of the debris which have been brought in by lateral glaciers. The whole accumulation is called in Switzerland "the moraine," which is slowly conveyed to inferior valleys, and left, where the snow and ice melt, upon the plain. All sand and fragments of soft stone which fall through fissures and reach the bottom of the glaciers, or which are interposed between the glacier and the steep sides of the valley, are pushed along and ground into mud, while the larger and harder fragments have their angles worn off. The fundamental and boundary rocks are also smoothed and polished, and often scored with parallel furrows, or with lines and scratches produced by hard minerals, such as crystals of quartz, which act like the diamond upon glass.*

The moraine of the glacier, observes Charpentier, is entirely devoid of stratification, for there has been no sorting of the materials, as in the case of sand, mud, and pebbles, when deposited by running water. The ice transports indifferently, and to the same spots, the heaviest blocks and the finest particles, mingling all together, and leaving them in one confused and promiscuous heap wherever it melts. †

Icebergs. — In countries situated in high northern latitudes, like Spitzbergen, between 70° and 80° N.,

* Agassiz, *Jam. Ed. New Phil. Journ.* No. liv. p. 388.

† Charpentier, *Ann. des Mines*, tom. viii. ; see also *Papers by MM. Venetz and Agassiz.*

glaciers, loaded with mud and rock, descend to the sea, and there huge fragments of them float off and become icebergs. Scoresby counted 500 of these bergs drifting along in latitudes 69° and 70° N., which rose above the surface from the height of 100 to 200 feet, and measured from a few yards to a mile in circumference.* Many of them were loaded with beds of earth and rock of such thickness, that the weight was conjectured to be from 50,000 to 100,000 tons. Specimens of the rocks were obtained, and among them were granite, gneiss, mica-schist, clay-slate, granular felspar, and greenstone. Such bergs must be of great magnitude; because the mass of ice below the level of the water is about eight times greater than that above. Wherever they are dissolved, it is evident that the "moraine" will fall to the bottom of the sea. In this manner may submarine valleys, mountains, and platforms become strewed over with gravel, sand, mud, and scattered blocks of foreign rock, of a nature perfectly dissimilar from all in the vicinity, and which may have been transported across unfathomable abysses. If the bergs happen to melt in still water, so that the earthy and stony materials may fall tranquilly to the bottom, the deposit will probably be unstratified, like the terminal moraine of a glacier; but whenever the materials are under the influence of a current of water as they fall, they will be sorted and arranged according to their relative weight and size, and therefore more or less perfectly stratified.

In a former chapter it was stated, that some ice islands have been known to drift from Baffin's Bay to

* Voyage in 1822, p. 233.

the Azores, and from the South Pole to the immediate neighbourhood of the Cape of Good Hope, so that the area over which the effects of moving ice may be experienced, comprehends a large portion of the globe.

We learn from Von Buch that the most southern point on the continent of Europe at which a glacier comes down to the sea is in Norway, in lat. 67° N.* But Mr. Darwin has shown, that they extend to the sea, in South America, in latitudes more than 20° nearer the equator than in Europe; as for example in Chili, where, in the Gulf of Penas, lat. $46^{\circ} 40'$ S., or the latitude of central France; and in Sir George Eyre's Sound, in the latitude of Paris, they give origin to icebergs, which were seen in 1834 carrying angular pieces of granite, and stranding them in fiords, where the shores were composed of clay-slate.† In the island of Georgia, in lat. 54° S., where the perpetual snow descends to the sea-coast, glaciers have been observed to generate icebergs covered with mud and stones.

In a late voyage of discovery made in the antarctic regions in 1839, a dark-coloured angular mass of rock was seen imbedded in an iceberg, drifting along in mid ocean in lat. 61° S. That part of the rock which was visible was about 12 feet in height, and from 5 to 6 in width, but the dark colour of the surrounding ice indicated that much more of the stone was concealed. A sketch made by Mr. Macnab, when the vessel was within a quarter of a mile of it, is now published.‡ This iceberg, one of many observed at sea on the same

* Travels in Norway.

† Darwin's Journal, p. 283.

‡ Journ. of Roy. Geograph. Soc., vol. ix. p. 526.

day, was between 250 and 300 feet high, and was no less than 1400 miles from any certainly known land. It is exceedingly improbable, says Mr. Darwin, in his notice on this phenomenon, that any land will hereafter be discovered within 100 miles of the spot, and it must be remembered that the erratic was still firmly fixed in ice, and may have sailed for many a league farther before it dropped to the bottom.*

In the account given by Messrs. Dease and Simpson, of their recent arctic discoveries, we learn that in lat. 71° N., long. 156° W., they found "a long low spit, named Point Barrow, composed of gravel and coarse sand, in some parts more than a quarter of a mile broad, which the pressure of the ice had forced up into numerous mounds, that, viewed from a distance, assumed the appearance of huge boulder rocks." †

This fact is important, as showing how masses of drift ice, when stranding on submarine banks, may exert a lateral pressure capable of bending and dislocating any yielding strata of gravel, sand, or mud. The banks on which icebergs occasionally run aground between Baffin's Bay and Newfoundland, are many hundred feet under water, and the force with which they are struck will depend not so much on the velocity as the momentum of the floating ice-islands. The same berg is often carried away by a change of wind, and then driven back again upon the same bank, or it is made to rise and fall by the waves of the ocean, so that it may alternately strike the bottom with its whole weight, and then be lifted up again, until it has deranged the superficial beds over

* Journ. of Roy. Geograph. Soc. vol. ix. p. 529.

† Ibid. vol. viii. p. 221.

a wide area. In this manner the geologist may account, perhaps, for the circumstance that in Scandinavia, Scotland, and other countries where erratics are met with, the beds of sand, loam, and gravel are often vertical, bent, and contorted into the most complicated folds, while the underlying strata, although composed of equally pliant materials, are horizontal. There can also be little doubt that icebergs must often break off the peaks and projecting points of submarine mountains, and must grate upon and polish their surface, furrowing or scratching them in precisely the same way as we have seen that glaciers act on the solid rocks over which they are propelled.

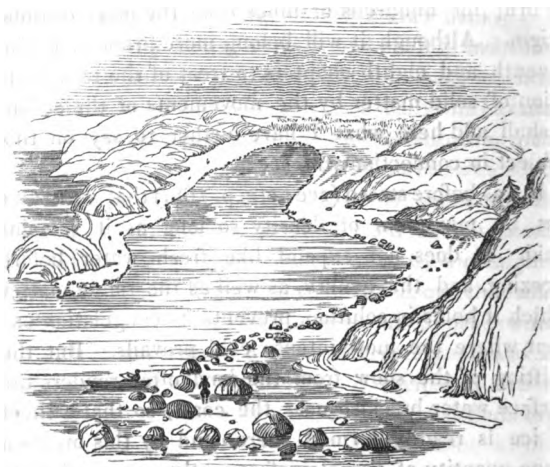
To conclude ; it appears that large stones, mud, and gravel, are carried down by the ice of rivers, estuaries, and glaciers, into the sea, where the tides and currents of the ocean, aided by the wind, cause them to drift for hundreds of miles from the place of their origin. Although it will belong more properly to the seventh and eighth chapters to treat of the transportation of solid matter by the movements of the ocean, I shall add here what I have further to say on this subject in connection with ice.

It was before stated (see note, p. 168.) that sea-water has no maximum of density so long as it remains fluid. It does not expand like fresh water before freezing, and this quality, as well as the saline matter which it holds in solution, prevents its congelation except where the most intense cold prevails. But the drifting of the snow from the land often renders the surface water brackish near the coast, so that a sheet of ice is readily formed there, and by this means a large quantity of gravel is frequently conveyed from place to place, and heavy boulders also, when the coast

ice is packed into dense masses. Both the large and small stones thus conveyed, usually travel in one direction like shingle-beaches, and this was observed to take place on the coast of Labrador and Gulf of St. Lawrence, between the latitudes 50° and 60° N., by Capt. Bayfield during his late survey. The line of coast alluded to is strewed over for a distance of 700 miles with ice-borne boulders, often 6 feet in diameter, which are for the most part on their way from north to south, or in the direction of the prevailing current. Some points on this coast have been observed to be occasionally deserted, and then again at another season thickly bestrewed with erratics.

The accompanying drawing (fig. 13.), for which I am indebted to Lieut. Bowen, R.N., represents the

Fig. 13.



Boulders, chiefly of granite, stranded by ice on the coast of Labrador, between lat. 50° and 60° N. (Lieut. Bowen, R. N.)

ordinary appearance of the Labrador coast, between the latitudes of 50° and 60° N. Countless blocks, chiefly granitic, and of various sizes, are seen lying between high and low water mark. Capt. Bayfield saw similar masses carried by ice through the Straits of Belle Isle, between Newfoundland and the American continent, which he conceives may have travelled in the course of years from Baffin's Bay, a distance which may be compared in our hemisphere to the drifting of erratics from Lapland and Iceland as far south as Germany, France, and England.

It may be asked, in what manner have these blocks been originally detached? We may answer that some have fallen from precipitous cliffs, others have been lifted up from the bottom of the sea, adhering by their tops to the ice, while others have been brought down by rivers and glaciers.

The erratics of North America are sometimes angular, but most of them have been rounded either by friction or decomposition. The granite of Canada, as before remarked (p. 372.), has a tendency to concentric exfoliation, and scales off in spheroidal coats when exposed to the spray of the sea during severe frosts. The range of the thermometer in that country usually exceeds, in the course of the year, 100° and sometimes 120° F.; and, to prevent the granite used in the buildings of Quebec from peeling off in winter, it is necessary to oil and paint the squared stones.

In parts of the Baltic, such as the Gulf of Bothnia, where the quantity of salt in the water amounts in general to one fourth only of that in the ocean, the entire surface freezes over in winter to the depth of 5 or 6 feet. Stones are thus frozen in, and afterwards lifted up about 3 feet perpendicularly on the melting of the snow in summer, and then carried by

floating ice-islands to great distances. Professor Von Baer states, in a communication on this subject to the Academy of St. Petersburg, that a block of granite, weighing a million of pounds, was carried by ice during the winter of 1837-8 from Finland to the island of Hochland, and two other huge blocks were transported about the years 1806 and 1814 by packed ice on the south coast of Finland, according to the testimony of the pilots and inhabitants, one block having travelled about a quarter of a mile, and lying about 18 feet above the level of the sea.*

It is well known to all geologists that many enormous masses of gneiss and other rocks are scattered over the low lands bordering the Baltic, which may have been laid dry by that slow upheaval and dessiccation of the bottom of the sea, which is now ascertained to be going on in Sweden and the Gulf of Bothnia. This upward movement may, in the course of ages, have worked so entire a change in the physical geography of these countries, that it is scarcely possible to speculate on the course which drift ice may formerly have taken in northern Europe, unless we are guided by geological data. In those parts of Canada and Labrador where boulders are most frequent on the sea-beach, they are said to be equally numerous in the interior, being seen in as great abundance as the stumps of trees wherever the forests have been partially cleared away. This phenomenon need not be attributed, as some have proposed, to the passage of a flood over the land, but rather to a change of level, like that observed in Scandinavia, which is slowly converting the bed of the ancient ocean, long the receptacle of icebergs, into a part of the American continent.

* Jam. Ed. New Phil. Journ. No. xlvi. . p. 439.

CHAPTER IV.

PHENOMENA OF SPRINGS.

Origin of springs — Bored wells — Distinct causes by which mineral and thermal waters may be raised to the surface — Their connection with volcanic agency — Calcareous springs — Travertin of the Elsa — Baths of San Vignone and of San Filippo, near Radicofani — Spheroidal structure in travertin, as in English magnesian limestone — Bulicami of Viterbo — Lake of the Solfatara, near Rome — Travertin at Cascade of Tivoli — Gypseous, siliceous, and ferruginous springs — Brine springs — Carbonated springs — Disintegration of granite in Auvergne — Petroleum springs — Pitch lake of Trinidad.

Origin of springs. — THE action of running water on the land having been considered, we may next turn our attention to what may be termed “the subterranean drainage,” or the phenomena of springs. Every one is familiar with the fact, that certain porous soils, such as loose sand and gravel, absorb water with rapidity; and that the ground composed of them soon dries up after heavy showers. If a well be sunk in such soils, we often penetrate to considerable depths before we meet with water; but this is usually found on our approaching the lower parts of the formation, where it rests on some impervious bed; for here the water, unable to make its way downwards in a direct line, accumulates as in a reservoir, and is ready to ooze out into any opening which may be made, in the same

manner as we see the salt water flow into, and fill, any hollow which we dig in the sands of the shore at low tide.

The facility with which water can percolate loose and gravelly soils is clearly illustrated by the effect of the tides in the Thames between Richmond and London. The river, in this part of its course, flows through a bed of gravel overlying clay, and the porous superstratum is alternately saturated by the water of the Thames as the tide rises, and then drained again to the distance of several hundred feet from the banks when the tide falls, so that the wells in this tract regularly ebb and flow.

If the transmission of water through a porous medium be so rapid, we cannot be surprised that springs should be thrown out on the side of a hill, where the upper set of strata consist of chalk, sand, or other permeable substances, while the subjacent are composed of clay or other retentive soils. The only difficulty, indeed, is to explain why the water does not ooze out every where along the line of junction of the two formations, so as to form one continuous land-soak, instead of a few springs only, and these far distant from each other. The principal cause of this concentration of the waters at a few points is, first, the frequency of rents and fissures, which act as natural drains; secondly, the existence of inequalities in the upper surface of the impermeable stratum, which lead the water, as valleys do on the external surface of a country, into certain low levels and channels.

That the generality of springs owe their supply to the atmosphere is evident from this, that they become languid, or entirely cease to flow, after long droughts, and are again replenished after a continuance of rain.

Many of them are probably indebted for the constancy and uniformity of their volume to the great extent of the subterranean reservoirs with which they communicate, and the time required for these to empty themselves by percolation. Such a gradual and regulated discharge is exhibited, though in a less perfect degree, in every great lake which is not sensibly affected in its level by sudden showers, but only slightly raised; so that its channel of efflux, instead of being swollen suddenly like the bed of a torrent, is enabled to carry off the surplus water gradually.

Much light has been thrown, of late years, on the theory of springs, by the boring of what are called by the French "Artesian wells," because the method has long been known and practised in Artois; and it is now demonstrated that there are sheets, and, in some places, currents of fresh water, at various depths in the earth. The instrument employed in excavating these wells is a large auger, and the cavity bored is usually from three to four inches in diameter. If a hard rock is met with, it is first triturated by an iron rod, and the materials, being thus reduced to small fragments or powder, are readily extracted. To hinder the sides of the well from falling in, as also to prevent the spreading of the ascending water in the surrounding soil, a jointed pipe is introduced, formed of wood in Artois, but in other countries more commonly of metal. It frequently happens that, after passing through hundreds of feet of retentive soils, a water-bearing stratum is at length pierced, when the fluid immediately ascends to the surface and flows over. The first rush of the water up the tube is often violent, so that for a time the water plays like a fountain, and then, sinking, continues to flow over tranquilly, or sometimes remains sta-

tionary at a certain depth below the orifice of the well. This spouting of the water in the first instance is probably owing to the disengagement of air and carbonic acid gas, for both of these have been seen to bubble up with the water.*

At Sheerness, at the mouth of the Thames, a well was bored on a low tongue of land near the sea, through 300 feet of the blue clay of London, below which a bed of sand and pebbles was entered, belonging, doubtless, to the plastic clay formation: when this stratum was pierced, the water burst up with impetuosity, and filled the well. By another perforation at the same place, the water was found at the depth of 328 feet, below the surface clay; it first rose rapidly to the height of 189 feet, and then, in the course of a few hours, ascended to an elevation of eight feet above the level of the ground. In 1824 a well was dug at Fulham, near the Thames, at the Bishop of London's, to the depth of 317 feet, which, after traversing the tertiary strata, was continued through 67 feet of chalk. The water immediately rose to the surface, and the discharge was above 50 gallons per minute. In the garden of the Horticultural Society at Chiswick, the borings passed through 19 feet of gravel, $242\frac{1}{2}$ feet of clay and loam, and $67\frac{1}{2}$ feet of chalk, and the water then rose to the surface from a depth of 329 feet.† At the Duke of Northumberland's, above Chiswick, the borings were carried to the extraordinary depth of 620 feet, so as to enter the chalk, when a considerable volume of water was obtained, which rose four feet above the surface of the ground. In a well of Mr. Brooks, at

* Consult Héricart de Thury's work on "Puits Forés."

† Sabine, Journ. of Sci. No. xxxiii. p. 72. 1824.

Hammersmith, the rush of water from a depth of 360 feet was so great, as to inundate several buildings and do considerable damage; and at Tooting, a sufficient stream was obtained to turn a wheel, and raise the water to the upper stories of the houses.* In the last of three wells bored through the chalk, at Tours, to the depth of several hundred feet, the water rose 32 feet above the level of the soil, and the discharge amounted to 300 cubic yards of water every twenty-four hours.†

Excavations have been made in the same way to the depth of 800, and even 1200 feet, in France (the latter at Toulouse), and without success.‡ By way of experiment, they are now sinking a well at Paris, the boring of which had reached, in November, 1839, a depth of more than 1600 English feet, and which it is determined to continue to the depth of more than 2000 feet, if overflowing water be not found sooner. It is presumed that the water issuing from so great a depth will possess a temperature of between 93° and 95° F., and the temperature has increased at present at the rate of 1° 8' F. for 101 English feet. Mr. Briggs, the British consul in Egypt, obtained water between Cairo and Suez, in a calcareous sand, at the depth of thirty feet; but it did not rise in the well.§ But other borings in the same desert, of variable depth, between 50 and 300 feet, and which passed through alternations of sand, clay, and siliceous rock, yielded water at the surface.|| The geological structure of

* Héricart de Thury, p. 49.

† Bull. de la Soc. Géol. de France, tom. iii. p. 194.

‡ Id. tom. ii. p. 272.

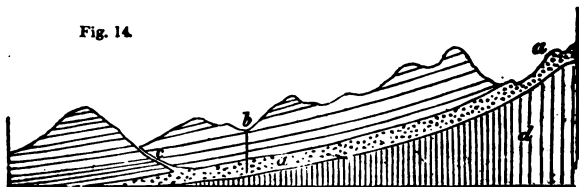
§ Boué, Résumé des Prog. de la Géol. en 1832, p. 184.

|| Seventh Rep. Brit. Ass. 1837, p. 66.

the Sahara is supposed, by M. Rozet, to favour the prospect of a supply of water from Artesian wells, as the parched sands on the outskirts of the desert rest on a substratum of argillaceous marl. *

The rise and overflow of the water in these wells is generally referred, and apparently with reason, to the same principle as the play of an artificial fountain. Let the porous stratum, or set of strata, *aa*, rest on the impermeable rock *d*, and be covered by another mass of an impermeable nature. The whole mass *aa* may easily, in such a position, become saturated with water, which may descend from its higher and exposed parts — a hilly region to which clouds are attracted,

Fig. 14.



and where rain falls in abundance. Suppose that at some point, as at *b*, an opening be made, which gives a free passage upwards to the waters confined in *aa*, at so low a level that they are subjected to the pressure of a considerable column of water collected in the more elevated portion of the same stratum. The water will then rush out, just as the liquid from a large barrel which is tapped, and it will rise to a height corresponding to the level of its point of departure, or, rather, to a height which balances the pressure previously exerted by the confined waters against the roof and sides of the stratum or reservoir

* Bull. de la Soc. Géol. de France, tom. ii. p. 364.

α α. In like manner, if there happen to be a natural fissure *c*, a spring will be produced at the surface on precisely the same principle.

Among the causes of the failure of Artesian wells, we may mention those numerous rents and faults which abound in some rocks, and the deep ravines and valleys by which many countries are traversed; for, when these natural lines of drainage exist, there remains a small quantity only of water to escape by artificial issues. We are also liable to be baffled by the great thickness either of porous or impervious strata, or by the dip of the beds, which may carry off the waters from adjoining high lands to some trough in an opposite direction, as when the borings are made at the foot of an escarpment where the strata incline inwards, or in a direction opposite to the face of the cliffs.

The mere distance of hills or mountains need not discourage us from making trials; for the waters which fall on these higher lands readily penetrate to great depths through highly inclined or vertical strata, or through the fissures of shattered rocks, and after flowing for a great distance, must often re-ascend and be brought up again by other fissures, so as to approach the surface in the lower country. Here they may be concealed beneath a covering of undisturbed horizontal beds, which it may be necessary to pierce in order to reach them. It should be remembered, that the course of waters flowing under ground bears but a remote resemblance to that of rivers on the surface, there being, in the one case, a constant descent from a higher to a lower level from the source of the stream to the sea; whereas, in the other, the water may at one time

sink far below the level of the ocean, and afterwards rise again high above it.

Among other curious facts ascertained by aid of the borer, it is proved that in strata of different ages and compositions, there are often open passages by which the subterranean waters circulate. Thus at St. Ouen, in France, five distinct sheets of water were intersected in a well, and from each of these a supply obtained. In the third water-bearing stratum, at the depth of 150 feet, a cavity was found in which the borer fell suddenly about a foot, and thence the water ascended in great volume.* The same falling of the instrument, as in a hollow space, has been remarked in England and other countries. At Tours, in 1830, a well was perforated quite through the chalk, when the water suddenly brought up, from a depth of 364 feet, a great quantity of fine sand, with much vegetable matter and shells. Branches of a thorn several inches long, much blackened by their stay in the water, were recognized, as also the stems of marsh plants, and some of their roots, which were still white, together with the seeds of the same, in a state of preservation, which showed that they had not remained more than three or four months in the water. Among the seeds were those of the marsh-plant *Galium uliginosum*; and among the shells, a freshwater species (*Planorbis marginatus*), and some land species, as *Helix rotundata* and *H. striata*. M. Dujardin, who, with others, observed this phenomenon, supposes that the waters had flowed from some valleys of Auvergne or the Vivarais since the preceding autumn. †

* H. de Thury, p. 295.

† Bull. de la Soc. Géol. de France, tom. i. p. 93.

An analogous phenomenon is recorded at Riemke, near Bochum in Westphalia, where the water of an Artesian well brought up, from a depth of 156 feet, several small fish, three or four inches long, the nearest streams in the country being at the distance of some leagues.*

In both cases it is evident that water had penetrated to great depths, not simply by filtering through a porous mass, for then it would have left behind the shells, fish, and fragments of plants, but by flowing through some open channels in the earth. Such examples may suggest the idea that the leaky beds of rivers are often the feeders of springs.

MINERAL AND THERMAL SPRINGS.

Almost all springs, even those which we consider the purest, are impregnated with some foreign ingredients, which, being in a state of chemical solution, are so intimately blended with the water, as not to affect its clearness, while they render it, in general, more agreeable to our taste, and more nutritious than simple rain-water. But the springs called mineral contain an unusual abundance of earthy matter in solution, and the substances with which they are impregnated correspond remarkably with those evolved in a gaseous form by volcanos. Many of these springs are thermal, and they rise up through all kinds of rock; as, for example, through granite, gneiss, limestone, or lava, but are most frequent in volcanic regions, or where violent earthquakes have occurred at eras comparatively modern.

The water given out by hot springs is generally

* Bull. de la Soc. Géol. de France, tom. ii. p. 248

more voluminous and less variable in quantity at different seasons than that proceeding from any others. In many volcanic regions, jets of steam, called by the Italians "stufas," issue from fissures, at a temperature high above the boiling point, as in the neighbourhood of Naples, and in the Lipari Isles, and are disengaged unceasingly for ages. Now, if such columns of steam, which are often mixed with other gases, should be condensed before reaching the surface by coming in contact with strata filled with cold water, they may give rise to thermal and mineral springs of every degree of temperature. It is, indeed, by this means only, and not by hydrostatic pressure, that we can account for the rise of such bodies of water from great depths; nor can we hesitate to admit the adequacy of the cause, if we suppose the expansion of the same elastic fluids to be sufficient to raise columns of lava to the lofty summits of volcanic mountains. Several gases, the carbonic acid in particular, are disengaged in a free state from the soil in many districts, especially in the regions of active or extinct volcanos; and the same are found more or less intimately combined with the waters of all mineral springs, both cold and thermal. Dr. Daubeny and other writers have remarked, not only that these springs are most abundant in volcanic regions, but that when remote from them, their site usually coincides with the position of some great derangement in the strata; a fault, for example, or great fissure, indicating that a channel of communication has been opened with the interior of the earth at some former period of local convulsion. It is also ascertained that at great heights in the Pyrenees and Himalaya mountains hot springs burst out from granitic rocks, and they are abundant in the Alps also,

these chains having all been disturbed and dislocated at times comparatively modern, as can be shown by independent geological evidence.

The small area of volcanic regions may appear, at first view, an objection to some of the views above set forth, but not so when we include earthquakes among the effects of igneous agency. A large proportion of the land hitherto explored by geologists can be shown to have been rent or shaken by subterranean movements since the oldest tertiary strata were formed. It will also be seen, in the sequel, that new springs have burst out, and others have had the volume of their waters augmented, and their temperature suddenly raised after earthquakes, so that the description of these springs might almost with equal propriety have been given under the head of "igneous causes," as they are agents of a mixed nature, being at once igneous and aqueous.

But how, it will be asked, can the regions of volcanic heat send forth such inexhaustible supplies of water? The difficulty of solving this problem would, in truth, be insurmountable, if we believed that all the atmospheric waters found their way into the basin of the ocean; but in boring near the shore, we often meet with streams of fresh water at the depth of several hundred feet below the sea level; and these probably descend, in many cases, far beneath the bottom of the sea, when not artificially intercepted in their course. Yet, how much greater may be the quantity of salt water which sinks beneath the floor of the ocean, through the porous strata of which it is often composed, or through fissures rent in it by earthquakes. After penetrating to a considerable depth, this water may encounter a heat of sufficient intensity to convert

it into vapour, even under the high pressure to which it would then be subjected. This heat would probably be nearest the surface in volcanic countries, and farthest from it in those districts which have been longest free from eruptions or earthquakes; but to pursue this inquiry farther would lead us to anticipate many topics belonging to another division of our subject.

It would follow from the views above explained, that there must be a two-fold circulation of terrestrial waters; one caused by solar heat, and the other by heat generated in the interior of our planet. We know that the land would be unfit for vegetation, if deprived of the waters raised into the atmosphere by the sun; but it is also true that mineral springs are powerful instruments in rendering the surface subservient to the support of animal and vegetable life. Their heat is said to promote the development of the aquatic tribes in many parts of the ocean, and the substances which they carry up from the bowels of the earth to the habitable surface, are of a nature and in a form which adapts them peculiarly for the nutrition of animals and plants.

As these springs derive their chief importance to the geologist from the quantity and quality of the earthy materials which, like volcanos, they convey from below upwards, they may properly be considered in reference to the ingredients which they hold in solution. These consist of a great variety of substances; but the most predominant are, carbonate of lime, carbonic and sulphuric acids, iron, silica, magnesia, alumine, and salt, besides petroleum, or liquid bitumen, and its various modifications, such as mineral pitch, naphtha, and asphaltum.

Calcareous springs.—Our first attention is naturally directed to springs which are highly charged with calcareous matter, for these produce a variety of phenomena of much interest in geology. It is known that rain-water has the property of dissolving the calcareous rocks over which it flows, and thus, in the smallest ponds and rivulets, matter is often supplied for the earthy secretions of testacea, and for the growth of certain plants on which they feed. But many springs hold so much carbonic acid in solution, that they are enabled to dissolve a much larger quantity of calcareous matter than rain-water; and when the acid is dissipated in the atmosphere, the mineral ingredients are thrown down, in the form of tufa or travertin.*

Auvergne.—Calcareous springs, although most abundant in limestone districts, are by no means confined to them, but flow out indiscriminately from all rock formations. In Central France, a district where the primary rocks are unusually destitute of limestone, springs copiously charged with carbonate of lime rise up through the granite and gneiss. Some of these are thermal, and probably derive their origin from the deep source of volcanic heat, once so active in that region. One of these springs, at the northern base of the hill upon which Clermont is built, issues from volcanic peperino, which rests on granite. It has formed, by its incrustations, an elevated mound of travertin, or white concretionary limestone, 240 feet in length, and, at its termination, sixteen feet high and twelve wide. Another incrusting spring in the same department, situated at Chaluzet, near Pont Gibaud, rises in a

* The more loose and porous rock, usually containing incrustated plants and other substances, is called *tufa*; the more compact, *travertin*. See Glossary, 'Tufa,' 'Travertin,' end of Vol. III.

gneiss country, at the foot of a regular volcanic cone, at least twenty miles from any calcareous rock. Some masses of tufaceous deposit, produced by this spring, have an oolitic texture.

Valley of the Elsa.— If we pass from the volcanic district of France to that which skirts the Apennines in the Italian peninsula, we meet with innumerable springs which have precipitated so much calcareous matter, that the whole ground in some parts of Tuscany is coated over with tufa and travertin, and sounds hollow beneath the foot.

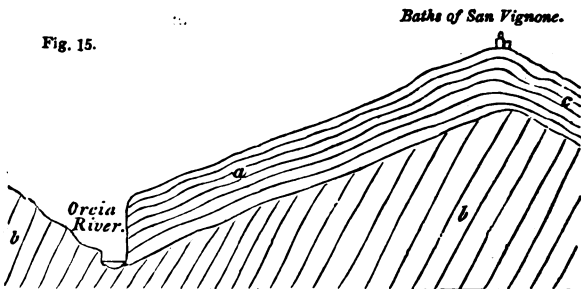
In other places in the same country, compact rocks are seen descending the slanting sides of hills, very much in the manner of lava currents, except that they are of a white colour, and terminate abruptly when they reach the course of a river. These consist of a calcareous precipitate from springs, some of which are still flowing, while others have disappeared or changed their position. Such masses are frequent on the slope of the hills which bound the valley of the Elsa, one of the tributaries of the Arno, which flows near Colle, through a valley several hundred feet deep, shaped out of a lacustrine formation, containing fossil shells of existing species. The travertin is unconformable to the lacustrine beds, and its inclination accords with the slope of the sides of the valley.

One of the finest examples which I saw, was at the Molino delle Caldane, near Colle.

The Sena, and several other small rivulets which feed the Elsa, have the property of lapidifying wood and herbs; and, in the bed of the Elsa itself, aquatic plants, such as Charæ, which absorb large quantities of carbonate of lime, are very abundant. Carbonic acid is also seen in the same valley, bubbling up from many.

springs, where no precipitate of tufa is observable. Targioni, who in his travels has mentioned a great number of mineral waters in Tuscany, found no difference between the deposits of cold and thermal springs. They issue sometimes from the older Apennine limestone, shale, and sandstone, while, in other places, they flow from more modern deposits; but even in the latter case, their source may probably be in or below the older series of strata.

Baths of San Vignone. — Those persons who have merely seen the action of petrifying waters in our own country, will not easily form an adequate conception of the scale on which the same process is exhibited in those regions which lie nearer to the active centres of volcanic disturbance. One of the most striking examples of the rapid precipitation of carbonate of lime from thermal waters occurs in the hill of San Vignone in Tuscany, at a short distance from Radicofani, and only a few hundred yards from the high road between Sienna and Rome. The spring issues from near the summit of a rocky hill, about 100 feet in height. The top of the hill is flat, and stretches in a gently inclined platform to the foot of Mount Amiata, a lofty eminence, which consists in great part of volcanic products. The fundamental rock, from which the spring issues, is a black slate, with serpentine (*b b*, Fig. 15.), belonging to the older Apennine formation. The water is hot, has a strong taste, and, when not in very small quantity, is of a bright green colour. So rapid is the deposition near the source, that in the bottom of a conduit-pipe for carrying off the water to the baths, and which is inclined at an angle of 30° , half a foot of solid travertin is formed every year. A more compact rock is produced where the



Section of travertin, San Vignone.

water flows slowly, and the precipitation in winter, when there is least evaporation, is said to be more solid, but less in quantity by one fourth, than in summer. The rock is generally white; some parts of it are compact, and ring to the hammer; others are cellular, and with such cavities as are seen in the carious part of bone or the siliceous millstone of the Paris basin. A portion of it also below the village of San Vignone consists of incrustations of long vegetable tubes, and may be called tufa. Sometimes the travertin assumes precisely the botryoidal and mamillary forms, common to similar deposits in Auvergne, of a much older date; and, like them, it often scales off in thin, slightly undulating layers.

A large mass of travertin (*c*, Fig. 15.) descends the hill from the point where the spring issues, and reaches to the distance of about half a mile east of San Vignone. The beds take the slope of the hill at about an angle of 6° , and the planes of stratification are perfectly parallel. One stratum, composed of many layers, is of a compact nature, and fifteen feet thick: it serves as an excellent building stone, and a mass of

fifteen feet in length was, in 1828, cut out for the new bridge over the Orcia. Another branch of it (*a*, Fig.15.) descends to the west, for 250 feet in length, of varying thickness, but sometimes 200 feet deep : it is then cut off by the small river Orcia, precisely as some glaciers in Switzerland descend into a valley till their progress is suddenly arrested by a transverse stream of water.

The abrupt termination of the mass of rock at the river, when its thickness is undiminished, clearly shows that it would proceed much farther if not arrested by the stream, over which it impends slightly. But it cannot encroach upon the channel of the Orcia, being constantly undermined, so that its solid fragments are seen strewed amongst the alluvial gravel. However enormous, therefore, the mass of solid rock may appear which has been given out by this single spring, we may feel assured that it is insignificant in volume when compared to that which has been carried to the sea since the time when it began to flow. What may have been the length of that period of time we have no data for conjecturing. In quarrying the travertin, Roman tiles have been sometimes found at the depth of five or six feet.

Baths of San Filippo.—On another hill, not many miles from that last mentioned, and also connected with Mount Amiata, the summit of which is about three miles distant, are the celebrated baths of San Filippo. The subjacent rocks consist of alternations of black slate, limestone, and serpentine, of highly inclined strata, belonging to the Apennine formation, and, as at San Vignone, near the boundary of a tertiary basin of marine origin, consisting chiefly of blue argillaceous marl. There are three warm springs here

containing carbonate and sulphate of lime, and sulphate of magnesia. The water which supplies the baths falls into a pond, where it has been known to deposit a solid mass *thirty feet thick*, in about *twenty years*.* A manufactory of medallions in basso-relievo is carried on at these baths. The water is conducted by canals into several pits, in which it deposits travertin and crystals of sulphate of lime. After being thus freed from its grosser parts, it is conveyed by a tube to the summit of a small chamber, and made to fall through a space of ten or twelve feet. The current is broken in its descent by numerous crossed sticks, by which the spray is dispersed around upon certain moulds, which are rubbed lightly over with a solution of soap, and a deposition of solid matter like marble is the result, yielding a beautiful cast of the figures formed in the mould.† The geologist may derive from these experiments considerable light, in regard to the high slope of the strata at which some semi-crystalline precipitations can be formed; for some of the moulds are disposed almost perpendicularly, yet the deposition is nearly equal in all parts.

A hard stratum of stone, about a foot in thickness, is obtained from the waters of San Filippo in four months; and, as the springs are powerful, and almost uniform in the quantity given out, we are at no loss to comprehend the magnitude of the mass which descends the hill, which is a mile and a quarter in length and the third of a mile in breadth, in some places attaining a thickness of 250 feet at least. To what length it might have reached it is impossible to con-

* Dr. Grosse on the Baths of San Filippo. Ed. Phil. Journ. vol. ii. p. 292.

† Id. p. 297.

jecture, as it is cut off, like the travertin of San Vignone, by a small stream, where it terminates abruptly. The remainder of the matter held in solution is carried on probably to the sea.

Spheroidal structure in travertin.— But what renders this recent limestone of peculiar interest to the geologist, is the spheroidal form which it assumes, analogous to that of the cascade of Tivoli, afterwards to be described. The lamination of some of the concentric masses is so minute that sixty may be counted in the thickness of an inch, yet, notwithstanding these marks of gradual and successive deposition, sections are sometimes exhibited of what might seem to be perfect spheres. This tendency to a mammillary and globular structure arises from the facility with which the calcareous matter is precipitated in nearly equal quantities on all sides of any fragment of shell or wood, or any inequality of the surface over which the mineral water flows, the form of the nucleus being readily transmitted through any number of successive envelopes. But these masses can never be perfect spheres, although they often appear such when a transverse section is made in any line not in the direction of the point of attachment. There are, indeed, occasionally seen small oolitic and pisolitic grains, of which the form is globular; for the nucleus having been for a time in motion in the water, has received fresh accessions of matter on all sides.

In the same manner I have seen, on the vertical walls of large steam boilers, the heads of nails or rivets covered by a series of enveloping crusts of calcareous matter, usually sulphate of lime; so that a concretionary nodule is formed, preserving a nearly globular shape, when increased to a mass several

inches in diameter. In these, as in many travertins, there is often a combination of the concentric and radiated structure, and the last-mentioned character is one of those in which the English magnesian limestone agrees with the Italian travertins.

Another point of resemblance between these rocks, in other respects so dissimilar, is the interference of one sphere with another, and the occasional occurrence of cavities and vacuities, constituting what has been called a honeycombed structure, and also the frequent interposition of loose incoherent matter, between different solid spheroidal concretions. Yet, notwithstanding such points of analogy, Professor Sedgwick observes, that there are proofs of the concretionary arrangement in the magnesian limestone having taken place subsequently to original deposition, for in this case the spheroidal forms are often quite independent of the direction of the laminæ.*

Bulicami of Viterbo.—I must not attempt to describe all the places in Italy where the constant formation of limestone may be seen, as on the Silaro, near Pæstum, or on the Velino at Terni. But the hot springs in the vicinity of Viterbo, which I visited in 1828, deserve particular notice. Their petrifying powers were recorded by Dante, so long ago as the year 1300.

“ Quale del Bulicame esce'l ruscello.”

“ E'en as the rivulet from Bulicame,” &c.

Inf. xiv. 79.

About a mile and a half north of that town, in the midst of a sterile plain of volcanic sand and ashes, and near the hot baths called the Bulicami, a monticule is

* Geol. Trans. second series, vol. iii. p. 37.

seen, about 20 feet high and 500 yards in circumference, entirely composed of concretionary travertin. This rock has been largely quarried for lime, and much of it appears to have been removed. The laminæ are very thin, and their minute undulations so arranged, that the whole mass has at once a concentric and radiated structure. The beds dip at an angle of 40° or more from the centre of the monticule outwards. The whole mass has evidently been formed gradually, like the conical mounds of the geysers in Iceland, by a small jet or fountain of calcareous water, which overflowed from the summit of the monticule, but which is now dried up. A spring of hot water still issues (1828) in the neighbourhood, which is conveyed to an open tank used as a bath, the bottom and sides of which, as well as the open conduit which conveys the water, are encrusted with travertin.

Campagna di Roma. — The country around Rome, like many parts of the Tuscan States already referred to, has been at some former period the site of numerous volcanic eruptions; and the springs are still copiously impregnated with lime, carbonic acid, and sulphuretted hydrogen. A hot spring was discovered about 1827, near Civita Vecchia, by Signor Riccioli, which deposits alternate beds of a yellowish travertin, and a white granular rock, not distinguishable, in hand specimens, either in grain, colour, or composition, from statuary marble. There is a passage between this and ordinary travertin. The mass accumulated near the spring is in some places about six feet thick.

Lake of the Solfatara. — In the Campagna, between Rome and Tivoli, is the lake of the Solfatara, called also Lago di Zolfo (lacus albula), into which flows continually a stream of tepid water from a smaller lake,

situated a few yards above it. The water is a saturated solution of carbonic acid gas, which escapes from it in such quantities in some parts of its surface, that it has the appearance of being actually in ebullition. "I have found by experiment," says Sir Humphry Davy, "that the water taken from the most tranquil part of the lake, even after being agitated and exposed to the air, contained in solution more than its own volume of carbonic acid gas, with a very small quantity of sulphuretted hydrogen. Its high temperature, which is pretty constant at 80° of Fahr., and the quantity of carbonic acid that it contains, render it peculiarly fitted to afford nourishment to vegetable life. The banks of travertin are every where covered with reeds, lichen, *confervæ*, and various kinds of aquatic vegetables; and at the same time that the process of vegetable life is going on, the crystallizations of the calcareous matter, which is every where deposited, in consequence of the escape of carbonic acid, likewise proceed. — There is, I believe, no place in the world where there is a more striking example of the opposition or contrast of the laws of animate and inanimate nature, of the forces of inorganic chemical affinity, and those of the powers of life."*

The same observer informs us, that he fixed a stick in a mass of travertin covered by the water in the month of May, and in April following he had some difficulty in breaking, with a sharp pointed hammer, the mass which adhered to the stick, and which was several inches in thickness. The upper part was a mixture of light tufa and the leaves of *confervæ*: below this was a darker and more solid travertin, con-

* *Consolations in Travel*, pp. 123—125.

taining black and decomposed masses of *confervæ*; in the inferior part the travertin was more solid, and of a grey colour, but with cavities probably produced by the decomposition of vegetable matter.*

The stream which flows out of this lake fills a canal about nine feet broad and four deep, and is conspicuous in the landscape by a line of vapour which rises from it. It deposits calcareous tufa in this channel, and the Tiber probably receives from it, as well as from numerous other streams, much carbonate of lime in solution, which may contribute to the rapid growth of its delta. A large proportion of the most splendid edifices of ancient and modern Rome are built of travertin, derived from the quarries of Ponte Lucano, where there has evidently been a lake at a remote period, on the same plain as that already described. But the consideration of these would carry us beyond the times of history, and I shall conclude with one more example of the calcareous deposits of this neighbourhood,—those on the Anio.

Travertin of Tivoli. — The waters of the Anio incrust the reeds which grow on its banks, and the foam of the cataract of Tivoli forms beautiful pendant stalactites; but on the sides of the deep chasm into which the cascade throws itself, there is seen an extraordinary accumulation of horizontal beds of tufa and travertin, from four to five hundred feet in thickness. The section immediately under the temples of Vesta and the Sibyl, displays, in a precipice about four hundred feet high, some spheroids which are from *six to eight feet in diameter*, each concentric layer being about the eighth of an inch in thickness. The annexed

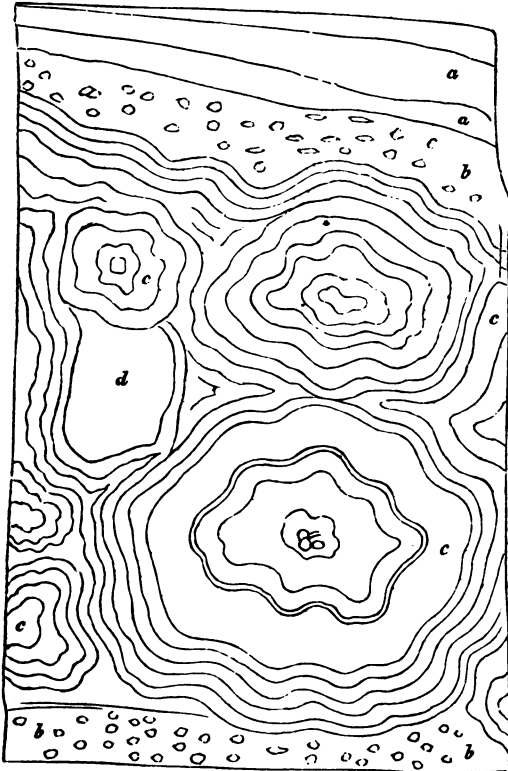
* Consolations in Travel, p. 127.

diagram exhibits about fourteen feet of this immense mass, as seen in the path cut out of the rock in descending from the temple of Vesta to the Grotto di Nettuno. I have not attempted to express in this drawing the innumerable thin layers of which these magnificent spheroids are composed, but the lines given mark some of the natural divisions into which they are separated by minute variations in the size or colour of the laminae. The undulations also are much smaller, in proportion to the whole circumference, than in the drawing. The beds (*aa*) are of hard travertin and soft tufa; below them is a pisolite (*b*), the globules being of different sizes: underneath this appears a mass of concretionary travertin (*cc*), some of the spheroids being of the above-mentioned extraordinary size. In some places (as at *d*) there is a mass of amorphous limestone, or tufa, surrounded by concentric layers. At the bottom is another bed of pisolite (*b*), in which the small nodules are about the size and shape of beans, and some of them of filberts, intermixed with some smaller oolitic grains. In the tufaceous strata, wood is seen converted into a light tufa.

The following seems the most probable explanation of the origin of the rock in this singular position. The Anio flows through a deep irregular fissure or gorge in the Apennine limestone, which may have been caused by earthquakes. In this deep narrow channel there existed many small lakes, three of which have been destroyed, since the time of history, by the erosive action of the torrent, the last of them having remained down to the sixth century of our era.

We may suppose a similar lake of great depth to have existed at some remote period at Tivoli, and that, into this, the waters, charged with carbonate of

Fig. 16.



Section of spheroidal concretionary travertine under the Cascade of Tivoli.

lime, fell from a height inferior to that of the present cascade. Having, in their passage through the upper lakes, parted with their sand, pebbles, and coarse sediment, they only introduced into this lower pool drift-wood, leaves, and other buoyant substances. In seasons when the water was low, a deposit of ordinary

tufa, or of travertin, formed along the bottom ; but at other times, when the torrent was swollen, the pool must have been greatly agitated, and every small particle of carbonate of lime which was precipitated, must have been whirled round again and again in various eddies, until it acquired many concentric coats, so as to resemble oolitic grains. If the violence of the motion be sufficient to cause the globule to be suspended for a sufficient length of time, it would grow to the size of a pea, or much larger. Small fragments of vegetable stems being incrusting on the sides of the stream, and then washed in, would form the nucleus of oval globules, and others of irregular shapes would be produced by the resting of fragments for a time on the bottom of the basin, where, after acquiring an unequal thickness of travertin on one side, they would again be set in motion. Sometimes globules, projecting above the general level of a stratum, would attract, by chemical affinity, other matter in the act of precipitation, and thus growing on all sides, with the exception of the point of contact, might at length form spheroids nearly perfect and many feet in diameter. Masses might increase above and below, so that a vertical section might afterwards present the phenomenon so common at Tivoli, where the nucleus of some of the concentric circles has the appearance of having been suspended, without support, in the water, until it became a spheroidal mass of great dimensions.

It is probable that the date of the greater portion of this calcareous formation may be anterior to the era of history, for we know that there was a great cascade at Tivoli in very ancient times ; but, in the upper part of the travertin, is shown the hollow left by a wheel, in which the outer circle and the spokes

have been decomposed, and the spaces which they filled have been left void. It seems impossible to explain the position of this mould, without supposing that the wheel was imbedded before the lake was drained.

Calcareous springs in the Caucasus. — Pallas, in his journey along the Caucasus, a country now subject, from time to time, to be rent and fissured by violent earthquakes, enumerates a great many hot springs, which have deposited monticules of travertin precisely analogous in composition and structure to those of the baths of San Filippo and other localities in Italy. When speaking of the tophus-stone, as he terms these limestones, he often observes that it is *snow-white*, a description which is very applicable to the newer part of the deposit at San Filippo, where it has not become darkened by weathering. In many localities in the regions between the Caspian and Black Seas, where subterranean convulsions are frequent, travellers mention calc-sinter as an abundant product of hot springs. Near the shores of the Lake Urmia (or Maragha), for example, a marble which is much used in ornamental architecture, is rapidly deposited by a thermal spring.*

It is probable that some zoophytic and shelly limestones, which constitute coral reefs, may be supplied with carbonate of lime and other mineral ingredients from submarine springs, and that their heat, as well as their earthy and gaseous contents, may promote the development of corals, sponges, and testacea, just as vegetation is quickened by similar causes in the lake of the Solfatara before described. But of

* Von Hoff, Geschichte, &c. vol. ii. p. 114.

coral reefs and their probable origin I shall again have occasion to speak in the third book.

Sulphureous and gypseous springs.—The quantity of other mineral ingredients wherewith springs in general are impregnated, is insignificant in comparison to lime, and this earth is most frequently combined with carbonic acid. But, as sulphuric acid and sulphuretted hydrogen are very frequently supplied by springs, gypsum may, perhaps, be deposited largely in certain seas and lakes. The gypseous precipitates, however, hitherto known on the land, appear to be confined to a very few springs. Those at Baden, near Vienna, which feed the public bath, may be cited as examples. Some of these supply, singly, from 600 to 1000 cubic feet of water per hour, and deposit a fine powder, composed of a mixture of sulphate of lime with sulphur and muriate of lime.* In the Andes, at the Puente del Inca, Lieutenant Brand found a thermal spring at the temperature of 91° F., containing a large proportion of gypsum with carbonate of lime and other ingredients.†

Siliceous springs. — *Azores.* — In order that water should hold a very large quantity of silica in solution, it seems necessary that it should be raised to a high temperature ‡; and as it may retain a greater heat under the pressure of the sea than in the atmosphere, submarine springs may, perhaps, be more charged with silex than any to which we have access. The hot springs of the Valle das Fernas, in the island of St. Michael, rising through volcanic rocks, precipitate

* C. Prevost, *Essai sur la Constitution Physique du Bassin de Vienne*, p. 10.

† *Travels across the Andes*, p. 240.

‡ *Daubeny on Volcanos*, p. 222.

vast quantities of siliceous sinter, as it is usually termed. Around the circular basin of the largest spring, which is between twenty and thirty feet in diameter, alternate layers are seen of a coarser variety of sinter mixed with clay, including grass, ferns, and reeds, in different states of petrification. Wherever the water has flowed sinter is found, rising in some places eight or ten inches above the ordinary level of the stream. The herbage and leaves, more or less incrustated with silex, are said to exhibit all the successive steps of petrification, from the soft state to a complete conversion into stone; but in some instances, alumina, which is likewise deposited from the hot waters, is the mineralizing material. Branches of the same ferns which now flourish in the island are found completely petrified, preserving the same appearance as when vegetating, except that they acquire an ash-grey colour. Fragments of wood, and one entire bed from three to five feet in depth, composed of reeds now common in the island, have become completely mineralized.

The most abundant variety of siliceous sinter occurs in layers from a quarter to half an inch in thickness, accumulated on each other often to the height of a foot and upwards, and constituting parallel, and for the most part horizontal, strata many yards in extent. This sinter has often a beautiful semi-opalescent lustre. One of the varieties differs from that of Iceland and Ischia in the larger proportion of water it contains, and in the absence of alumina and lime. A recent breccia is also in the act of forming, composed of obsidian, pumice, and scorixæ, cemented by siliceous sinter.*

* Dr. Webster on the Hot Springs of Furnas, Ed. Phil. Journ. vol. vi. p. 306.

Geysers of Iceland. — But the hot springs in various parts of Iceland, particularly the celebrated geysers, afford the most remarkable example of the deposition of silex.* The circular reservoirs into which the geysers fall, are lined in the interior with a variety of opal, and round the edges with sinter. The plants incrustated with the latter substance have much the same appearance as those incrustated with calcareous tufa in our own country. They consist of various grasses, the horse-tail (*Equisetum*), and leaves of the birch tree, which are the most common of all, though no trees of this species now exist in the surrounding country. The petrified stems also of the birch occur in a state much resembling agatized wood.†

By analysis of the water, Mr. Faraday has ascertained that the solution of the silex is promoted by the presence of the alkali, soda. He suggests that the deposition of silica in an insoluble state takes place partly because the water when cooled by exposure to the air is unable to retain as much silica as when it issues from the earth at a temperature of 180° or 190° Fahr.; and partly because the evaporation of the water decomposes the compound of silica and soda which previously existed. This last change is probably hastened by the carbonic acid of the atmosphere uniting with the soda. The alkali, when disunited from the silica, would readily be dissolved in and removed by running water.‡

Ischia. — It has been found, by analysis, that several of the thermal waters of Ischia are impregnated with

* See a cut of the Icelandic geyser, Book II. chap. xx.

† M. Robert, Bullétin de la Soc. Géol. de France, tom. vii. p. 11.

‡ Barrow's Iceland, p. 209.

a certain proportion of silica. Some of the hot vapours of that island are above the temperature of boiling water; and many fissures, near Monte Vicò, through which the hot steam passes, are coated with a siliceous incrustation, first noticed by Dr. Thompson under the name of florite.

Ava, &c. — It has been often stated that the Danube has converted the external part of the piles of Trajan's bridge into silex; the Irawadi, in Ava, has been supposed, ever since the time of the Jesuit Padre Duchatz, to have the same petrifying power, as also Lough Neagh, in Ireland. Modern researches, however, in the Burman empire, have thrown doubt upon the lapidifying property of the Ava river*; there is certainly no foundation for the story in regard to Lough Neagh, and probably none in regard to the Danube.

Mineral waters, even when charged with a small proportion of silica, as those of Ischia, may supply certain species of corals, sponges, and infusoria, with matter for their siliceous secretions; but there is little doubt that rivers obtain silex in solution from another and far more general source, namely, the decomposition of felspar. When this mineral, which is so abundant an ingredient in the hypogene and trappean rocks, has disintegrated, it is found that the residue, called porcelain clay, contains a small proportion only of the silica which existed in the original felspar, the other part having been dissolved and removed by water. †

Ferruginous springs. — The waters of almost all springs contain some iron in solution; and it is a fact

* Dr. Buckland, Geol. Trans. second series, vol. ii. part iii, p. 384.

† See Elements of Geology; and Dr. Turner, Jám. Ed. New Phil. Journ. No. xxx. p. 246.

familiar to all, that many of them are so copiously impregnated with this metal, as to stain the rocks or herbage through which they pass, and to bind together sand and gravel into solid masses. We may naturally, then, conclude that this iron, which is constantly conveyed from the interior of the earth into lakes and seas, and which does not escape again from them into the atmosphere by evaporation, must act as a colouring and cementing principle in the subaqueous deposits now in progress. Geologists are aware that many ancient sandstones and conglomerates are bound together or coloured by iron.

Brine springs.—So great is the quantity of muriate of soda in some springs, that they yield one fourth of their weight in salt. They are rarely, however, so saturated, and generally contain, intermixed with salt, carbonate and sulphate of lime, magnesia, and other mineral ingredients. The brine springs of Cheshire are the richest in our country; those of Northwich being almost saturated. Those of Barton also, in Lancashire, and Droitwich in Worcestershire, are extremely rich.* They are known to have flowed for more than 1000 years, and the quantity of salt which they have carried into the Severn and Mersey must be enormous. These brine springs rise up through strata of sandstone and red marl, which contain large beds of rock salt. The origin of the brine, therefore, may be derived in this and many other instances from beds of fossil salt; but as muriate of soda is one of the products of volcanic emanations and of springs in volcanic regions, the original source of salt may be as deep seated as that of lava.

* L. Horner, Geol. Trans. vol. ii. p. 94.

The waters of the Dead Sea contain scarcely any thing except muriatic salt, which lends countenance, observes Dr. Daubeny, to the volcanic origin of the surrounding country, these salts being frequent products of volcanic eruptions. Many springs in Sicily contain muriate of soda, and the "fiume salso," in particular, is impregnated with so large a quantity, that cattle refuse to drink of it.

A hot spring, rising through granite, at Saint Nectaire, in Auvergne, may be mentioned as one of many, containing a large proportion of muriate of soda, together with magnesia and other ingredients. *

Carbonated springs. — Auvergne. — Carbonic acid gas is very plentifully disengaged from springs in almost all countries, but particularly near active or extinct volcanos. This elastic fluid has the property of decomposing many of the hardest rocks with which it comes in contact, particularly that numerous class in whose composition felspar is an ingredient. It renders the oxide of iron soluble in water, and contributes, as was before stated, to the solution of calcareous matter. In volcanic districts these gaseous emanations are not confined to springs, but rise up in the state of pure gas from the soil in various places. The Grotto del Cane, near Naples, affords an example, and prodigious quantities are now annually disengaged from every part of the Limagne d'Auvergne, where it appears to have been developed in equal quantity from time immemorial. As the acid is invisible, it is not observed, except an excavation be made, wherein it immediately accumulates, so that it will extinguish a candle. There are some springs in this district, where the water is seen bubbling and boiling up with much

* Annales de l'Auvergne, tome i. p. 234.

noise, in consequence of the abundant disengagement of this gas. The whole vegetation is affected, and many trees, such as the walnut, flourish more luxuriantly than they would otherwise do in the same soil and climate — the leaves probably absorbing carbonic acid. This gas is found in springs rising through the granite near Clermont, as well as in the tertiary limestones of the Limagne.* In the environs of Pont-Gibaud, not far from Clermont, a rock belonging to the gneiss formation, in which lead-mines are worked, has been found to be quite saturated with carbonic acid gas, which is constantly disengaged. The carbonates of iron, lime, and manganese are so dissolved, that the rock is rendered soft, and the quartz alone remains unattacked. † Not far off is the small volcanic cone of Chaluzet, which once broke up through the gneiss, and sent forth a lava-stream.

Disintegrating effects of carbonic acid. — The disintegration of granite is a striking feature of large districts in Auvergne, especially in the neighbourhood of Clermont. This decay was called by Dolomieu, “la maladie du granite ;” and the rock may with propriety be said to have *the rot*, for it crumbles to pieces in the hand. The phenomenon may, without doubt, be ascribed to the continual disengagement of carbonic acid gas from numerous fissures.

In the plains of the Po, between Verona and Parma, especially at Villa Franca, south of Mantua, I observed great beds of alluvium, consisting chiefly of primary pebbles, percolated by spring water, charged with carbonate of lime and carbonic acid in great abundance. They are for the most part incrustated with calc-sinter :

* Le Coq, Annales de l’Auvergne, tome i. p. 217. May, 1828.

† Ann. Scient. de l’Auvergne, tome ii. June, 1829.

and the rounded blocks of gneiss, which have all the outward appearance of solidity, have been so disintegrated by the carbonic acid as readily to fall to pieces.

The subtraction of many of the elements of rocks by the solvent power of carbonic acid, ascending both in a gaseous state and mixed with spring-water in the crevices of rocks, must be one of the most powerful sources of those internal changes and re-arrangements of particles so often observed in strata of every age. The calcareous matter, for example, of shells, is often entirely removed and replaced by carbonate of iron, pyrites, silex, or some other ingredient, such as mineral waters usually contain in solution. It rarely happens, except in limestone rocks, that the carbonic acid can dissolve all the constituent parts of the mass; and for this reason, probably, calcareous rocks are almost the only ones in which great caverns and long winding passages are found.

Petroleum springs. — Springs impregnated with petroleum, and the various minerals allied to it, as bitumen, naphtha, asphaltum, and pitch, are very numerous, and are, in many cases, undoubtedly connected with subterranean fires, which raise or sublime the more subtle parts of the bituminous matters contained in rocks. Many springs in the territory of Modena and Parma, in Italy, produce petroleum in abundance; but the most powerful, perhaps, yet known, are those on the Irawadi, in the Burman empire. In one locality there are said to be 520 wells, which yield annually 400,000 hogsheads of petroleum.*

Fluid bitumen is seen to ooze from the bottom of

* Symes, Embassy to Ava, vol. ii. — Geol. Trans. second series, vol. ii. part iii. p. 388.

the sea, on both sides of the island of Trinidad, and to rise up to the surface of the water. Near Cape La Braye there is a vortex which, in stormy weather, according to Captain Mallet, gushes out, raising the water five or six feet, and covers the surface for a considerable space with petroleum, or tar; and the same author quotes Gumilla, as stating in his "Description of the Orinoco," that about seventy years ago, a spot of land on the western coast of Trinidad, near half way between the capital and an Indian village, sank suddenly, and was immediately replaced by a small lake of pitch, to the great terror of the inhabitants.*

Pitch lake of Trinidad.—It is probable that the great pitch lake of Trinidad owes its origin to a similar cause; and Dr. Nugent has justly remarked, that in that district all the circumstances are now combined from which deposits of pitch may have originated. The Orinoco has for ages been rolling down great quantities of woody and vegetable bodies into the surrounding sea, where, by the influence of currents and eddies, they may be arrested and accumulated in particular places. The frequent occurrence of earthquakes and other indications of volcanic action in those parts lend countenance to the opinion, that these vegetable substances may have undergone, by the agency of subterranean fire, those transformations and chemical changes which produce petroleum; and this may, by the same causes, be forced up to the surface, where, by exposure to the air, it becomes inspissated, and forms the different varieties of pure and earthy pitch, or asphaltum, so abundant in the island. †

* Dr. Nugent, Geol. Trans. vol. i. p. 69.

† Ibid. p. 67.

The bituminous shales, so common in geological formations of different ages, as also many stratified deposits of bitumen and pitch, seem clearly to attest that, at former periods, springs, in various parts of the world, were as commonly impregnated as now with bituminous matter, carried down, probably, by rivers into lakes and seas. It will, indeed, be easy to show that a large portion of the finer particles and the more crystalline substances, found in sedimentary rocks of different ages, are composed of the same elements as are now held in solution by springs, while the coarser materials bear an equally strong resemblance to the alluvial matter in the beds of existing torrents and rivers.

CHAPTER V.

REPRODUCTIVE EFFECTS OF RIVERS.

Division of deltas into lacustrine, mediterranean, and oceanic — Lake deltas — Growth of the delta of the Upper Rhone in the Lake of Geneva — Computation of the age of deltas — Recent deposits in Lake Superior — Deltas of inland seas — Rapid shallowing of the Baltic — Marine delta of the Rhone — Various proofs of its increase — Stony nature of its deposits — Delta of the Po, Adige, Isonzo, and other rivers entering the Adriatic — Rapid conversion of that gulf into land — Mineral characters of the new deposits — Delta of the Nile.

HAVING considered the destroying and transporting agency of running water, we have now to examine the reproductive effects of the same cause. To form a just conception of these effects will be more easy than to appreciate the excavating and removing force exerted by rivers and currents, for we shall now have the advantage of beholding in a palpable form the aggregate amount of matter which has accumulated at certain points in the lapse of ages. I shall therefore proceed to select some of the leading facts at present ascertained respecting the growth of deltas, and shall then offer some general observations on the quantity of sediment transported by rivers, and the manner of its distribution beneath the waters of lakes and seas.

Division of deltas into lacustrine, mediterranean, and oceanic. — Deltas may be divided into, first, those which are formed in lakes; secondly, those in inland

seas ; and, thirdly, those on the borders of the ocean. The most characteristic distinction between the lacustrine and marine deltas consists in the nature of the organic remains which become imbedded in their deposits ; for, in the case of a lake, it is obvious that these must consist exclusively of such genera of animals as inhabit the land or the waters of a river or lake ; whereas, in the other case, there will be an admixture, and most frequently a predominance of animals which inhabit salt water. In regard, however, to the distribution of inorganic matter, the deposits of lakes and inland seas are formed under very analogous circumstances, and may be distinguished from those on the shores of the great ocean, where the tides cooperating with currents give rise to another class of phenomena. In lakes and inland seas, even of the largest dimensions, the tides are almost insensible, but the currents, as will afterwards appear, sometimes run with considerable velocity.

DELTA IN LAKES.

Lake of Geneva. — It is natural to begin our examination with an inquiry into the new deposits in lakes, as they exemplify the first reproductive operations in which rivers are engaged when they convey the detritus of rocks and the ingredients of mineral springs from mountainous regions. The accession of new land at the mouth of the Rhone, at the upper end of the Lake of Geneva, or the Lemman Lake, presents us with an example of a considerable thickness of strata which have accumulated since the historical era. This sheet of water is about thirty-seven miles long, and its breadth is from two to eight miles. The shape of the bottom

is very irregular, the depth having been found by late measurements to vary from 20 to 160 fathoms.* The Rhone, where it enters at the upper end, is turbid and discoloured; but its waters, where it issues at the town of Geneva, are beautifully clear and transparent. An ancient town, called Port Vallais (Portus Valesiæ of the Romans), once situated at the water's edge, at the upper end, is now more than a mile and a half inland — this intervening alluvial tract having been acquired in about eight centuries. The remainder of the delta consists of a flat alluvial plain, about five or six miles in length, composed of sand and mud, a little raised above the level of the river, and full of marshes.

Mr. De la Beche found, after numerous soundings in all parts of the lake, that there was a pretty uniform depth of from 120 to 160 fathoms throughout the central region, and, on approaching the delta, the shallowing of the bottom began to be very sensible at a distance of about a mile and three quarters from the mouth of the Rhone; for a line drawn from St. Gingoulph to Vevey, gives a mean depth of somewhat less than 600 feet, and from that part to the Rhone, the fluviatile mud is always found along the bottom.† We may state, therefore, that the new strata annually produced are thrown down upon a slope about two miles in length; so that, notwithstanding the great depth of the lake, the new deposits are not inclined at a high angle; the dip of the beds, indeed, is so slight, that they would be termed, in ordinary geological language, horizontal.

The strata probably consist of alternations of finer and coarser particles; for, during the hotter months

* De la Beche, Ed. Phil. Journ. vol. ii. p. 107. Jan. 1820.

† De la Beche, MS.

from April to August, when the snows melt, the volume and velocity of the river are greatest, and large quantities of sand, mud, vegetable matter, and drift-wood are introduced; but, during the rest of the year, the influx is comparatively feeble, so much so, that the whole lake, according to Saussure, stands six feet lower. If, then, we could obtain a section of the accumulation formed in the last eight centuries, we should see a great series of strata, probably from 600 to 900 feet thick (the supposed original depth of the head of the lake), and nearly two miles in length, inclined at a very slight angle. In the mean time, a great number of smaller deltas are growing around the borders of the lake, at the mouths of rapid torrents, which pour in large masses of sand and pebbles. The body of water in these torrents is too small to enable them to spread out the transported matter over so extensive an area as the Rhone does. Thus, for example, there is a depth of eighty fathoms within half a mile of the shore, immediately opposite the great torrent which enters east of Ripaille, so that the dip of the strata in that minor delta must be about four times as great as those deposited by the main river at the upper extremity of the lake.*

Chronological computations of the age of deltas. — The capacity of this basin being now ascertained, it would be an interesting subject of inquiry, to determine in what number of years the Lemman Lake will be converted into dry land. It would not be very difficult to obtain the elements for such a calculation, so as to approximate at least to the quantity of time required for the accomplishment of the result. The number of

* De la Beche, MS.

cubic feet of water annually discharged by the river into the lake being estimated, experiments might be made in the winter and summer months, to determine the proportion of matter held in suspension or in chemical solution by the Rhone. It would be also necessary to allow for the heavier matter drifted along at the bottom, which might be estimated on hydrostatical principles, when the average size of the gravel and the volume and velocity of the stream at different seasons were known. Supposing all these observations to have been made, it would be more easy to calculate the future than the former progress of the delta, because it would be a laborious task to ascertain, with any degree of precision, the original depth and extent of that part of the lake which is already filled up. Even if this information were actually obtained by borings, it would only enable us to approximate within a certain number of centuries to the time when the Rhone began to form its present delta; but this would not give us the date of the origin of the Lemman Lake in its present form, because the river may have flowed into it for thousands of years, without importing any sediment whatever. Such would have been the case, if the waters had first passed through a chain of upper lakes; and that this was actually the fact, is indicated by the course of the Rhone between Martigny and the Lake of Geneva, and, still more decidedly, by the channels of many of its principal feeders.

If we ascend, for example, the valley through which the Dranse flows, we find that it consists of a succession of basins, one above the other, in each of which there is a wide expanse of flat alluvial lands, separated from the next basin by a rocky gorge, once evidently the barrier of a lake. The river has filled these lakes, one

after the other, and has partially cut through the barriers, which it is still gradually eroding to a greater depth. The examination of almost all valleys in mountainous districts affords similar proofs of the obliteration of a series of lakes, by the filling up of hollows and the cutting through of rocky barriers — a process by which running water ever labours to produce a more uniform declivity. Before, therefore, we can pretend even to hazard a conjecture as to the era at which any particular delta commenced, we must be thoroughly acquainted with the geographical features and geological history of the whole system of higher valleys which communicate with the main stream, and all the changes which they have undergone since the last series of convulsions which agitated and altered the face of the country.

Lake Superior. — Lake Superior is the largest body of fresh water in the world, being above 1700 geographical miles in circumference when we follow the sinuosities of its coasts; and its length, on a curved line drawn through its centre, being more than 400, and its extreme breadth above 150 geographical miles. Its surface is nearly as large as the whole of England. Its average depth varies from 80 to 150 fathoms; but, according to Captain Bayfield, there is reason to think that its greatest depth would not be overrated at 200 fathoms*, so that its bottom is, in some parts, nearly 600 feet below the level of the Atlantic, its surface about as much above it. There are appearances in different parts of this, as of the other Canadian lakes, leading us to infer that its waters formerly occupied a much higher level than they reach at present; for at a considerable distance from the present shores,

* Trans. of Lit. and Hist. Soc. of Quebec, vol. i. p. 5. 1829.

parallel lines of rolled stones and shells are seen rising one above the other, like the seats of an amphitheatre. These ancient lines of shingle are exactly similar to the present beaches in most bays, and they often attain an elevation of 40 or 50 feet above the present level.

As the heaviest gales of wind do not raise the waters more than three or four feet *, the elevated beaches must either be referred to the subsidence of the lake at former periods, in consequence of the wearing down of its barrier, or to the upraising of the shores by earthquakes, like those which have produced similar phenomena on the coast of Chili. The streams which discharge their waters into Lake Superior are several hundred in number, without reckoning those of smaller size; and the quantity of water supplied by them is many times greater than that discharged at the Falls of St Mary, the only outlet. The evaporation, therefore, is very great, and such as might be expected from so vast an extent of surface.

On the northern side, which is encircled by primary mountains, the rivers sweep in many large boulders with smaller gravel and sand, chiefly composed of granitic and trap rocks. There are also currents in the lake in various directions, caused by the continued prevalence of strong winds, and to their influence we may attribute the diffusion of finer mud far and wide over great areas; for, by numerous soundings made

* Captain Bayfield remarks, that Dr. Bigsby, to whom we are indebted for several communications respecting the geology of the Canadian lakes, was misinformed by the fur traders in regard to the extraordinary height (twenty or thirty feet) to which he asserts that the autumnal gales will raise the water of Lake Superior. — *Trans. of Lit. and Hist. Soc. of Quebec*, vol. i. p. 7. 1829.

during the late survey, it was ascertained that the bottom consists generally of a very adhesive clay, containing shells of the species at present existing in the lake. When exposed to the air, this clay immediately becomes indurated in so great a degree, as to require a smart blow to break it. It effervesces slightly with diluted nitric acid, and is of different colours in different parts of the lake; in one district blue, in another red, and in a third white, hardening into a substance resembling pipe-clay.* From these statements, the geologist will not fail to remark how closely these recent lacustrine formations in America resemble the tertiary argillaceous and calcareous marls of lacustrine origin in Central France. In both cases many of the genera of shells most abundant, as *Limnea* and *Planorbis*, are the same; and in regard to other classes of organic remains there must be the closest analogy, as I shall endeavour more fully to explain when speaking of the imbedding of plants and animals in recent deposits.

DELTAS OF INLAND SEAS.

Baltic. — Having thus briefly considered some of the lacustrine deltas now in progress, we may next turn our attention to those of inland seas.

The shallowing and conversion into land of many parts of the Baltic, especially the Gulfs of Bothnia and Finland, have been demonstrated by a series of accurate observations, for which we are in a great measure indebted to the animated controversy which has been kept up, since the middle of the last century, concerning the gradual lowering of the level of the Baltic. I shall revert to this subject when treating of the slow

* Trans. of Lit. and Hist. Soc. of Quebec, vol. i. p. 5. 1829.

and insensible upheaving of the land in certain parts of Sweden, a movement which produces an apparent fall in the level of the waters, both of the Baltic and the ocean.* It is only necessary to state in this place, that the rapid gain of low tracts of land near Torneo, Piteo, and Luleo, near the head of the Gulf of Bothnia, are due to the joint operation of two causes — the influx of sediment from numerous rivers, and a slow and general upward movement of the land itself, and bed of the sea, at the rate of several feet in a century.

Delta of the Rhone. — We may now turn our attention to some of the principal deltas of the Mediterranean, for no other inland sea affords so many examples of accessions of new land at the mouths of rivers within the records of authentic history. The lacustrine delta of the Rhone in Switzerland has already been considered, and its contemporaneous marine delta may now be described. Scarcely has the river passed out of the Lake of Geneva, before its pure waters are again filled with sand and sediment by the impetuous Arve, descending from the highest Alps, and bearing along in its current the granitic detritus annually brought down by the glaciers of Mont Blanc. The Rhone afterwards receives vast contributions of transported matter from the Alps of Dauphiny, and the primary and volcanic mountains of Central France; and when at length it enters the Mediterranean, it discolours the blue waters of that sea with a whitish sediment, for the distance of between six and seven miles,

* Since writing the third edition, I have visited Sweden, and removed the doubts which I before entertained and expressed respecting the alleged gradual elevation of the land in Scandinavia. — See Book II. chap. xviii.

throughout which space the current of fresh water is perceptible.

Proofs of its increase since historical periods.—Strabo's description of the delta is so inapplicable to its present configuration, as to attest a complete alteration in the physical features of the country since the Augustan age. It appears, however, that the head of the delta, or the point at which it begins to ramify, has remained unaltered since the time of Pliny, for he states that the Rhone divided itself at Arles into two arms. This is the case at present; one of the branches, the western, being now called Le Petit Rhône, which is again subdivided before entering the Mediterranean. The advance of the base of the delta, in the last eighteen centuries, is demonstrated by many curious antiquarian monuments. The most striking of these is the great and unnatural détour of the old Roman road from Ugernum to Beziers (*Bœtterræ*) which went round by Nismes (*Nemausus*). It is clear that, when this was first constructed, it was impossible to pass in a direct line as now, across the delta, and that either the sea or marshes intervened in a tract now consisting of terra firma.* Astruc also remarks, that all the places on low lands, lying to the north of the old Roman road between Nismes and Beziers, have names of Celtic origin, evidently given to them by the first inhabitants of the country; whereas, the places lying south of that road, towards the sea, have names of Latin derivation, and were clearly founded after the Roman language had been introduced.

Another proof, also, of the great extent of land which has come into existence since the Romans con-

* Mém. d'Astruc, cited by Von Hoff, vol. i. p. 288.

quered and colonized Gaul, is derived from the fact, that the Roman writers never mention the thermal waters of Balaruc in the delta, although they were well acquainted with those of Aix, and others still more distant, and attached great importance to them, as they invariably did to all hot springs. The waters of Balaruc, therefore, must have formerly issued under the sea — a common phenomenon on the borders of the Mediterranean; and on the advance of the delta they continued to flow out through the new deposits.

Among the more direct proofs of the increase of land, we find that Mese, described under the appellation of Mesua Collis by Pomponius Mela *, and stated by him to be nearly an island, is now far inland. Notre Dame des Ports, also, was a harbour in 898, but is now a league from the shore. Psalmodi was an island in 815, and is now two leagues from the sea. Several old lines of towers and sea-marks occur at different distances from the present coast, all indicating the successive retreat of the sea, for each line has in its turn become useless to mariners; which may well be conceived, when we state that the tower of Tignaux, erected on the shore so late as the year 1737, is already a mile remote from it. †

By the confluence of the Rhone and the currents of the Mediterranean, driven by winds from the south, sand-bars are often formed across the mouths of the river: by these means considerable spaces become divided off from the sea, and subsequently from the river also, when it shifts its channels of efflux. As some of these lagoons are subject to the occasional

* Lib. ii. c. v.

† Bouche, Chorographie et Hist. de Provence, vol. i. p. 23., cited by Von Hoff, vol. i. p. 290.

ingress of the river when flooded, and of the sea during storms, they are alternately salt and fresh. Others, after being filled with salt water, are often lowered by evaporation till they become more salt than the sea; and it has happened, occasionally, that a considerable precipitate of muriate of soda has taken place in these natural salterns. During the latter part of Napoleon's career, when the excise laws were enforced with extreme rigour, the police was employed to prevent such salt from being used. The fluviatile and marine shells enclosed in these small lakes often live together in brackish water; but the uncongenial nature of the fluid usually produces a dwarfish size, and sometimes gives rise to strange varieties in form and colour.

Captain Smyth, in his survey of the coast of the Mediterranean, found the sea, opposite the mouth of the Rhone, to deepen gradually from four to forty fathoms, within a distance of six or seven miles, over which the discoloured fresh water extends; so that the inclination of the new deposits must be too slight to be appreciable in such an extent of section as a geologist usually obtains in examining ancient formations. When the wind blew from the south-west, the ships employed in the survey were obliged to quit their moorings; and when they returned, the new sand-banks in the delta were found covered over with a great abundance of marine shells. By this means, we learn how occasional beds of drifted marine shells may become interstratified with freshwater strata at a river's mouth.

Stony nature of its deposits. — That a great proportion, at least, of the new deposit in the delta of the Rhone consists of *rock*, and not of loose incoherent

matter, is perfectly ascertained. In the Museum at Montpellier is a cannon taken up from the sea near the mouth of the river, imbedded in a crystalline calcareous rock. Large masses, also, are continually taken up of an arenaceous rock, cemented by calcareous matter including multitudes of broken shells of recent species. The observations lately made on this subject corroborate the former statement of Marsilli, that the earthy deposits of the coast of Languedoc form a stony substance, for which reason he ascribes a certain bituminous, saline, and glutinous nature to the substances brought down with sand by the Rhone.* If the number of mineral springs charged with carbonate of lime which fall into the Rhone and its feeders in different parts of France be considered, we shall feel no surprise at the lapidification of the newly deposited sediment in this delta. It should be remembered, that the fresh water introduced by rivers being lighter than the water of the sea, floats over the latter, and remains upon the surface for a considerable distance. Consequently, it is exposed to as much evaporation as the waters of a lake; and the area over which the river-water is spread, at the junction of great rivers and the sea, may well be compared, in point of extent, to that of considerable lakes.

Now, it is well known, that so great is the quantity of water carried off by evaporation in some lakes, that it is nearly equal to the water flowing in; and in some inland seas, as the Caspian, it is quite equal. We may, therefore, well suppose, that, in cases where a strong current does not interfere, the greater portion not only of the matter held mechanically in suspension,

* Hist. Phys. de la Mer.

but of that also which is in chemical solution, may be precipitated at no great distance from the shore. When these finer ingredients are extremely small in quantity, they may only suffice to supply crustaceous animals, corals, and marine plants, with the earthy particles necessary for their secretions; but whenever it is in excess (as generally happens if the basin of a river lie partly in a district of active or extinct volcanos), then will solid deposits be formed, and the shells will at once be included in a rocky mass.

Delta of the Po.— The Adriatic presents a great combination of circumstances favourable to the rapid formation of deltas — a gulf receding far into the land — a sea without tides or strong currents, and the influx of two great rivers, the Po and the Adige, besides numerous minor streams, draining on the one side a great crescent of the Alps, and on the other some of the loftiest ridges of the Apennines. From the northernmost point of the Gulf of Trieste, where the Isonzo enters, down to the south of Ravenna, there is an uninterrupted series of recent accessions of land, more than 100 miles in length, which within the last 2000 years have increased from *two to twenty miles in breadth*. The Isonzo, Tagliamento, Piave, Brenta, Adige, and Po, besides many other inferior rivers, contribute to the advance of the coastline, and to the shallowing of the gulf. The Po and the Adige may now be considered as entering by one common delta, for two branches of the Adige are connected with arms of the Po.

In consequence of the great concentration of the flooded waters of these streams since the system of embankment became general, the rate of encroachment of the new land upon the Adriatic, especially at

that point where the Po and Adige enter, is said to have been greatly accelerated. Adria was a seaport in the time of Augustus, and had, in ancient times, given its name to the gulf; it is now about twenty Italian miles inland. Ravenna was also a seaport, and is now about four miles from the main sea. Yet even before the practice of embankment was introduced, the alluvium of the Po advanced with rapidity on the Adriatic; for Spina, a very ancient city, originally built in the district of Ravenna, at the mouth of a great arm of the Po, was, so early as the commencement of our era, eleven miles distant from the sea.*

The greatest depth of the Adriatic, between Dalmatia and the mouths of the Po, is twenty-two fathoms; but a large part of the Gulf of Trieste and the Adriatic, opposite Venice, is less than twelve fathoms deep. Farther to the south, where it is less affected by the influx of great rivers, the gulf deepens considerably. Donati, after dredging the bottom, discovered the new deposits to consist partly of mud and partly of rock, the rock being formed of calcareous matter, incrusting shells. He also ascertained, that particular species of testacea were grouped together in certain places, and were becoming slowly incorporated with the mud, or calcareous precipitates.† Olivi, also, found some deposits of sand, and others of mud, extending half way across the gulf; and he states that their distribution along the bottom was evidently determined by the prevailing current.‡ It is probable, therefore, that the finer sediment of all the rivers at the head of the

* See Brocchi on the various writers on this subject. *Conch. Foss. Subap.* vol. i. p. 118.

† *Ibid.* vol. i. p. 39.

‡ *Ibid.* vol. ii. p. 94.

Adriatic may be intermingled by the influence of the current; and all the central parts of the gulf may be considered as slowly filling up with horizontal deposits, similar to those of the Subapennine hills, and containing many of the same species of shells. The Po merely introduces at present fine sand and mud; for it carries no pebbles farther than the spot where it joins the Trebia, west of Piacenza. Near the northern borders of the basin, the Isonzo, Tagliamento, and many other streams, are forming immense beds of sand and some conglomerate; for here some high mountains of Alpine limestone approach within a few miles of the sea.

In the time of the Romans, the hot-baths of Monfalcone were on one of several islands of Alpine limestone, between which and the mainland, on the north, was a channel of the sea, about a mile broad. This channel is now converted into a grassy plain, which surrounds the islands on all sides. Among the numerous changes on this coast, we find that the present channel of the Isonzo is several miles to the west of its ancient bed, in part of which, at Ronchi, the old Roman bridge which crossed the Via Appia was lately found buried in fluvial silt.

Notwithstanding the present shallowness of the Adriatic, it is highly probable that its original depth was very great; for if all the low alluvial tracts were taken away from its borders and replaced by sea, the high land would terminate in that abrupt manner which generally indicates, in the Mediterranean, a great depth of water near the shore, except in those spots where sediment imported by rivers and currents has diminished the depth. Many parts of the Mediterranean are now ascertained to be above 2000

feet deep, close to the shore, as between Nice and Genoa; and even sometimes 6000 feet, as near Gibraltar. When, therefore, we find near Parma, and in other districts in the interior of the Italian peninsula, beds of horizontal tertiary marl attaining a thickness of about 2000 feet, or when we discover strata of inclined conglomerate, of the same age, near Nice, measuring above a thousand feet in thickness, and extending seven or eight miles in length, we behold nothing which the analogy of the deltas in the Adriatic might not lead us to anticipate.

Coast of Asia Minor. — Examples of the advance of the land upon the sea are afforded by the southern coast of Asia Minor. Captain Beaufort has pointed out in his Survey the great alterations effected since the time of Strabo, where havens are filled up, islands joined to the mainland, and where the whole continent has increased many miles in extent. Strabo himself, on comparing the outline of the coast in his time with its ancient state, was convinced, like our countryman, that it had gained very considerably upon the sea. The new-formed strata of Asia Minor consist of stone, not of loose, incoherent materials. Almost all the streamlets and rivers, like many of those in Tuscany and the south of Italy, hold abundance of carbonate of lime in solution, and precipitate travertin, or sometimes bind together the sand and gravel into solid sandstones and conglomerates: every delta and sand bar thus acquires solidity, which often prevents streams from forcing their way through them, so that their mouths are constantly changing their position.*

* Karamania, or a brief Description of the Coast of Asia Minor, &c. London, 1817.

Delta of the Nile. — That Egypt was “the gift of the Nile,” was the opinion of her priests before the time of Herodotus; and Rennell observes, that the “configuration and composition of the low lands leave no room for doubt that the sea once washed the base of the rocks on which the pyramids of Memphis stand, the *present* base of which is washed by the inundation of the Nile, at an elevation of 70 or 80 feet above the Mediterranean. But when we attempt to carry back our ideas to the remote period when the foundation of the delta was first laid, we are lost in the contemplation of so vast an interval of time.”* Herodotus observes, “that the country round Memphis seemed formerly to have been an arm of the sea gradually filled by the Nile, in the same manner as the Meander, Achelous, and other streams, had formed deltas. Egypt, therefore, he says, like the Red Sea, was once a long narrow bay, and both gulfs were separated by a small neck of land. If the Nile, he adds, should by any means have an issue into the Arabian Gulf, it might choke it up with earth in 20,000, or even, perhaps, in 10,000 years; and why may not the Nile have filled with mud a still greater gulf in the space of time which has passed before our age?”†

The bed of the river itself, says Sir J. G. Wilkinson, undergoes a gradual increase of elevation, varying in different places, and always lessening in proportion as the river approaches the sea. “This increase of elevation in perpendicular height is much smaller in Lower than in Upper Egypt; and in the delta it diminishes still more; so that, according to an approximate calculation, the land about Elephan-

* Geog. Syst. of Herod. vol. ii. p. 107.

† Euterpe, XI.

tine, or the first cataract, lat. $24^{\circ} 5'$, has been raised nine feet in 1700 years; at Thebes, lat. $25^{\circ} 43'$, about seven feet; and at Heliopolis and Cairo, lat. 30° , about five feet ten inches. At Rosetta and the mouths of the Nile, lat. $31^{\circ} 30'$, the diminution in the perpendicular thickness of the deposit is lessened in a much greater decreasing ratio than in the straitened valley of Central and Upper Egypt, owing to the great extent, east and west, over which the inundation spreads." *

For this reason the alluvial deposit does not cause the delta to protrude rapidly into the sea, although some ancient cities are now a mile or more inland, and the mouths of the Nile, mentioned by the earlier geographers, have been many of them silted up, and the outline of the coast entirely changed.

Homer has stated that "the distance from the Isle of Pharos to Ægyptus was as much as a vessel with a fair wind could perform in one day," whereas this island is now close to the shore, and united with it by an artificial dyke. Strabo and others explained this by supposing the progress of the delta since the days of Homer to have connected the island with the continent †; but Sir J. Wilkinson remarks that Homer has often used the word Ægyptus to signify the Nile; and he merely meant that Pharos was distant one day's sail from that river, or its principal mouth.

The bed of the Nile always keeps pace with the general elevation of the soil, and the banks of this river, like those of the Mississippi and its tributaries (see p. 353.), are much higher than the flat land at a distance, so that they are seldom covered during the highest inun-

* Journ. of Roy. Geograph. Soc. vol. ix. p. 432.

† Lib. I. part i. pp. 80. 98.

dations. In consequence of the gradual rise of the river's bed, the annual flood is constantly spreading over a wider area, and the alluvial soil encroaches on the desert, covering, to the depth of six or seven feet, the base of statues and temples which the waters never reached 3000 years ago. Although the sands of the Libyan deserts have in some places been drifted into the valley of the Nile, yet these aggressions, says Wilkinson, are far more than counter-balanced by the fertilizing effect of the water which now reaches farther inland towards the desert, so that the number of square miles of arable soil is greater at present than at any previous period.

Mud of the Nile. — The analysis of this mud gives nearly one half of argillaceous earth, and about one fourth of carbonate of lime, nearly one tenth of carbon, the remainder consisting of water, siliceous earth, oxide of iron, and carbonate of magnesia.*

In many places, as at Cairo, where artificial excavations have been made, or where the river has undermined its banks, the mud is seen to be thinly stratified, the upper part of each annual layer consisting of earth of a lighter colour than the lower, and the whole separating easily from the deposit of the succeeding year. These annual layers are variable in thickness; but, according to the calculations of Girard and Wilkinson, the mean annual thickness of a layer at Cairo cannot exceed that of a sheet of thin paste-board, and a stratum of two or three feet must represent the accumulation of a thousand years.

The depth of the Mediterranean is about twelve fathoms at a small distance from the shore of the

* Girard, *Mém. sur l'Égypte*, tome i. pp. 348. 382.

delta ; it afterwards increases gradually to 50, and then suddenly descends to 380 fathoms, which is, perhaps, the original depth of the sea where it has not been rendered shallower by fluviate matter. The progress of the delta in the last 2000 years affords, perhaps, no measure for estimating its rate of growth when it was an inland bay, and had not yet protruded itself beyond the coast-line of the Mediterranean. A powerful current now sweeps along the shores of Africa, from the Straits of Gibraltar to the prominent convexity of Egypt, the western side of which is continually the prey of the waves ; so that not only are fresh accessions of land checked, but ancient parts of the delta are carried away. By this cause Canopus and some other towns have been overwhelmed ; but to this subject I shall again refer when speaking of tides and currents.

END OF THE FIRST VOLUME.

LONDON :
Printed by A. SPOTTISWOODE,
New-Street-Square.

WORKS OF NATURAL HISTORY,

PUBLISHED BY

JOHN MURRAY, ALBEMARLE STREET.

I.

ELEMENTS OF GEOLOGY,

For the Use of Beginners. By CHARLES LYELL, F. R. S., F. G. S.,
Author of "Principles of Geology."

With nearly 300 Woodcuts, Figures of Fossils, &c. 12mo., 10s. 6d.

II.

CONSOLATIONS IN TRAVEL;

OR, THE LAST DAYS OF A PHILOSOPHER.

By SIR HUMPHRY DAVY. 4th Edition. Fcap. 8vo., 6s.

III.

THE JOURNAL OF A NATURALIST.

Fourth and cheaper Edition, with Plates and Woodcuts. Post 8vo.,
9s. 6d.

IV.

GLEANINGS IN NATURAL HISTORY.

By EDWARD JESSE, Surveyor of Her Majesty's Parks and Palaces.

Fourth Edition, with Woodcuts. 2 vols. fcap. 8vo., 12s.

V.

INSTRUCTIONS in GARDENING for LADIES.

By Mrs. LOUDON.

With many illustrative Woodcuts. Fcap. 8vo., 8s.

VI.

**THE GEOLOGY OF THE SILURIAN REGION,
OR BORDER COUNTIES OF ENGLAND AND WALES;**

Comprehending a Description and Classification of the Older
Rocks, with Notices and Sections of the Coal-fields, &c. &c.
By RODERRICK IMPEY MURCHISON, F. R. S., Vice-President of the
Geological Society. With large Geological Map, Views, Coloured
Sections, and numerous Plates of Organic Remains. 2 vols.
royal 4to., 8l. 8s.

Works of Natural History.

VII.

ILLUSTRATIONS OF THE GEOLOGY OF
YORKSHIRE.

By JOHN PHILLIPS.

PART I.—THE YORKSHIRE COAST. Plates and Map.

4to., 1l. 11s. 6d.

PART II.—THE MOUNTAIN-LIMESTONE DISTRICT.

Map and 25 Plates. 4to., 2l. 12s. 6d.

VIII.

THE ART OF DEER-STALKING ;

Illustrated by a Narrative of a few Days' Sport in the Forest of Atholl. By WILLIAM SCROPE, F.L.S. With Twelve beautiful Illustrations, by EDWIN and CHARLES LANDSEER, R.A. *New Edition.* Royal 8vo., 2l. 2s.

IX.

THE WILD SPORTS OF SOUTHERN AFRICA :

Being the Narrative of an Expedition from the Cape of Good Hope to the Tropic of Capricorn, through the Territories of the redoubted Chief, Moselekatze. By Capt. WILLIAM CORNWALLIS HARRIS. With Plates, Woodcuts, and Map. Post 8vo., 10s. 6d.

X.

SALMONIA ; OR, DAYS OF FLY-FISHING :

A Series of Conversations on the Art of Fly-fishing for the Species and Varieties of the Salmon, and on the Habit of these Fishes. By the late Sir HUMPHRY DAVY. *Third Edition.* With Engravings and Woodcuts. Fcap. 8vo., 12s.

XI.

THE CHASE—THE TURF—AND THE ROAD.

By NIMROD. Illustrated with Thirteen Plates by ALKEN, and a Portrait of NIMROD. 8vo., 16s.

XII.

MAXIMS AND HINTS FOR AN ANGLER,

AND MISERIES OF FISHING. To which are added,
MAXIMS AND HINTS FOR A CHESS-PLAYER.

By RICHARD PENN, F.R.S. *Second Edition,* Enlarged with 24 Illustrations from Drawings by Sir FRANCIS CHANTREY and others. Fcap. 8vo., 7s. 6d.



